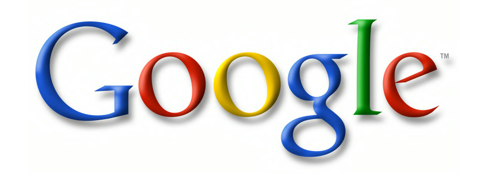
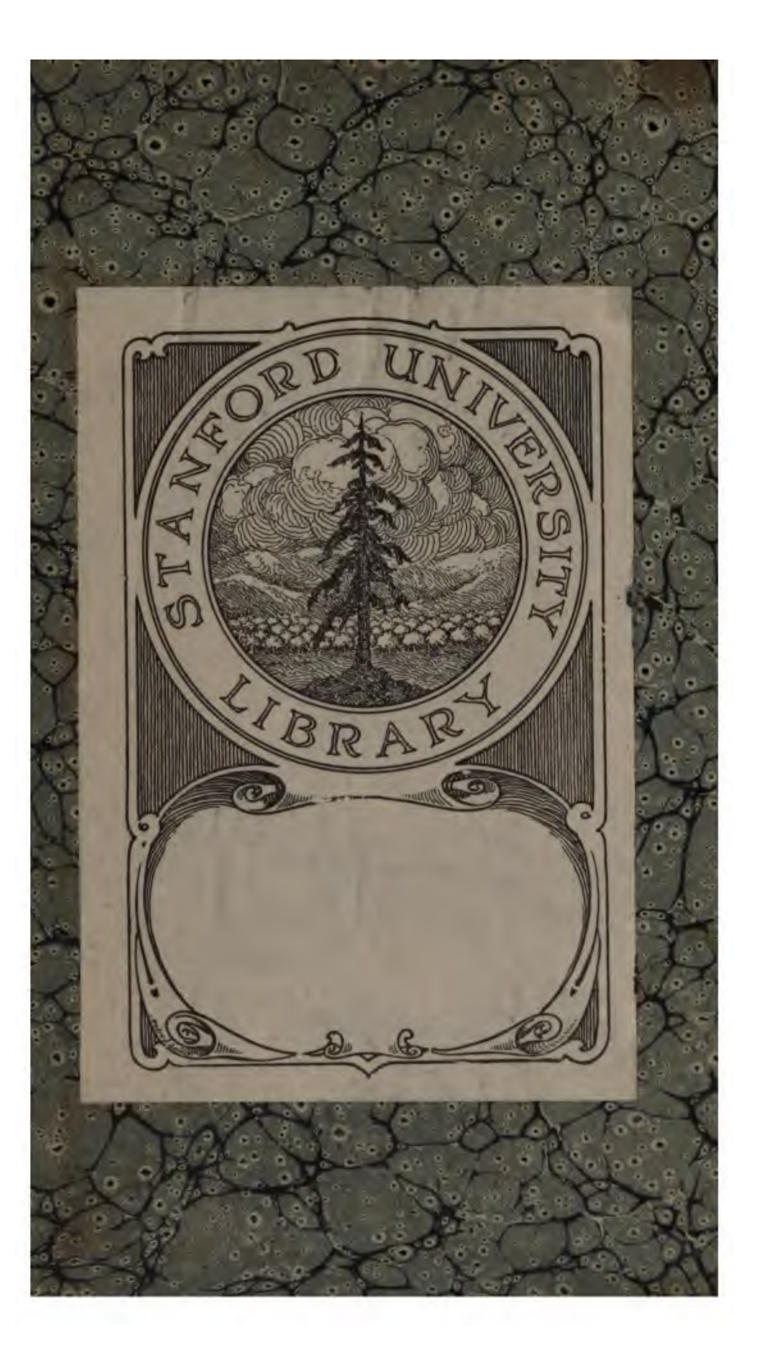
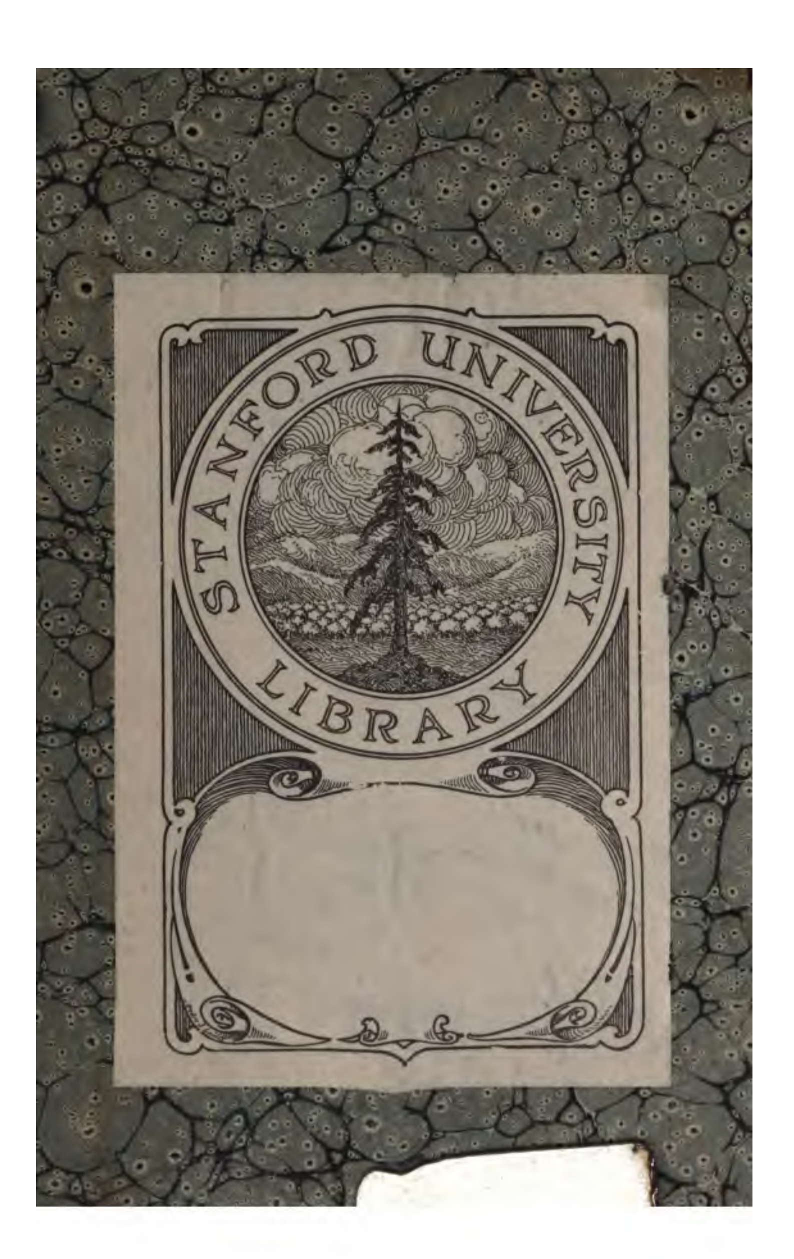

Google


Stanford University Libraries
3 6105 118 991 426



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY




STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY



COLLECTION MICHEL LÉVY

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

VII

Ce volume ne peut être vendu par fractions.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

THÉATRE

DE

EUGÈNE SCRIBE

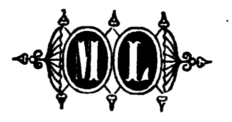
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VII

— OPÉRAS-COMIQUES —

III

LE DOMINO NOIR — LE FIDÈLE BERGER
LA REINE D'UN JOUR — LES DIAMANTS DE LA COURONNE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859



Gift of Wm. P. Wheadon

LE DOMINO NOIR

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

MUSIQUE DE M. AUBER

Opéra-Comique. — 2 septembre 1837.

PERSONNAGES.

LORD ELFORT.
JULIANO.
HORACE DE MASSARENA.
GIL PEREZ.
ANGÈLE.
BRIGITTE.
JACINTHE, gouvernante de Juliano.
URSULE.
GERTRUDE.
SEIGNEURS.

La scène se passe à Madrid.

ACTE PREMIER.

Un bal masqué dans les appartements de la reine. Un petit salon dont les portes sont fermées; deux portes latérales; deux au fond. A droite du spectateur, un canapé sur le premier plan. Au fond, adossée à un des panneaux, une riche pendule. Pour introduction, on entend dans le lointain un mouvement de boléro ou de fandango qui va toujours en augmentant. On ouvre les portes du salon à droite, et l'on entend tout le tumulte du bal.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD ELFORT, JULIANO.

JULIANO.

Ah! le beau bal!... n'est-il pas vrai, Milord?

LORD ELFORT.

Je le trouve ennuyeux à périr.

JULIANO.

Vous avez perdu votre argent, je le vois... et combien?

LORD ELFORT, avec humeur.

Je n'en savais rien.

JULIANO.

Rassurez-vous! vous le saurez demain par la Gazette de la cour : *Lord Elfort, attaché à l'ambassade d'Angleterre, a perdu cette nuit, au bal de la reine, cinq ou six cents guinées.*

LORD ELFORT.

Ce étaient pas les guinées... je en avais beaucoup... mais c'était le réputation du whist où j'étais le plus fort joueur de Londres... Et ici, à Madrid, dans le salon de la reine, où tout le monde il se mettait à l'entour pour me admirer... j'ai été battu par une petite diplomate espagnol.

JULIANO.

En vérité! mon ami Horace de Massarena, votre adversaire...

LORD ELFORT.

Yes... ce petit Horace de Massarena que je rencontrais partout sur mon passage.

JULIANO.

Un joli garçon!

LORD ELFORT.

Je trouvai pas beau.

JULIANO.

Un galant et aimable cavalier.

LORD ELFORT.

Ce était pas mon avis.

JULIANO.

C'est celui des dames; et loin d'en tirer avantage, il est modeste et timide comme une demoiselle... je n'ai jamais pu en faire un mauvais sujet... moi qui vous parle, moi, son ami intime. Ah çà! Milord, je vous préviens que nous finissons la nuit chez moi... La nuit de Noël, on ne dort pas; et si votre seigneurie veut bien accepter un joyeux souper avec quelques jeunes seigneurs de la cour... à ma petite maison de la porte d'Alcala...

LORD ELFORT.

Et Milady... mon femme, qui était dans mon hôtel à dormir en ce moment...

JULIANO.

Raison de plus... et s'il vous reste encore quelques guinées à risquer contre nos quadruples d'Espagne, vous prendrez là votre revanche avec Horace de Massarena... Je veux vous faire boire ensemble et vous raccommoder.

LORD ELFORT.

Je boirai; mais je ne me raccommoderai pas.

JULIANO.

Eh! pourquoi donc?

LORD ELFORT.

J'ai dans l'idée que lui il portera malheur à moi... Depuis deux jours, Milady, mon femme, me parle toujours de lui.

JULIANO, étourdiment.

Parce que c'était mon ami intime.

LORD ELFORT, étonné.

Comment?...

JULIANO, avec un peu d'embarras.

Sans doute... ne suis-je pas votre ami?... l'ami de la maison, et comme j'ai l'honneur de vous voir tous les jours, ainsi que Milady, je lui ai souvent parlé d'Horace; mais depuis trois jours qu'il est arrivé de France je ne l'ai pas même présenté à votre femme!...

LORD ELFORT.

Raison de plus... elle voulait le connaître.

JULIANO.

Si elle en avait eu bien envie, elle n'aurait eu qu'à venir ce soir au bal de la reine, et vous voyez qu'elle a préféré rester chez elle.

LORD ELFORT.

Yes! elle a préféré d'être malade... et c'était une attention dont je lui savais gré... mais c'est égal... (Apercevant Horace qui entre.) Adieu! je vais dans le salon pour le danse.

JULIANO.

Et pourquoi donc? (Se retournant.) Ah! c'est Horace que je ne voyais pas. (Lord Elfort est sorti par la porte à gauche.)

SCÈNE II.

JULIANO, HORACE.

JULIANO, à Horace qui vient de s'asseoir sur le canapé à droite.

Sais-tu qui tu viens de mettre en fuite?

HORACE.

Non, vraiment!

JULIANO.

Un de nos alliés... lord Elfort!

HORACE.

L'attaché à l'ambassade d'Angleterre?

JULIANO.

Et presque notre compatriote; car il a des parents en Espagne... Il tient par les femmes au duc d'Olivarès dont il pour-

rait bien hériter... (S'asseyant sur le canapé à côté de lui.) Et à propos de femme, il a idée que la sienne est très-bien disposée en ta faveur.

HORACE.

Quelle indignité! quand je ne la connais même pas! quand c'est toi, au contraire, qui lui fais la cour... et à la femme d'un ami... c'est très-mal.

JULIANO, riant.

Est-il étonnant?

HORACE.

Eh bien! oui... moi, j'ai des scrupules, j'ai des principes.

JULIANO.

Un apprenti diplomate!

HORACE.

Que veux-tu!... l'éducation première!... j'ai été élevé par mon vieil oncle le chanoine dans des idées si bizarres...

JULIANO.

Oui, quand on a été mal commencé... mais te voilà à la cour... tu répareras cela. D'abord, tu vas faire un beau mariage... à ce qu'on dit...

HORACE.

Oui, vraiment... Le comte de Saint-Lucar, mon ambassadeur, m'a pris en affection... et à moi, pauvre gentilhomme qui n'ai rien, il veut me donner sa fille... une riche héritière... qui est encore au couvent, et je ne sais si je dois accepter.

JULIANO.

Plutôt deux fois qu'une.

HORACE.

Je m'en rapporte à toi qui es mon ami d'enfance, et je te demande conseil... (Se levant ainsi que Juliano.) Crois-tu que l'honneur et la délicatesse permettent de se marier... quand on a au fond du cœur une passion?

JULIANO.

Très-bien... attendu que de sa nature le mariage éteint toutes les passions.

HORACE.

Et si rien ne peut l'éteindre?

JULIANO.

On se raisonne, on s'éloigne, on cesse de voir la personne...

HORACE, avec impatience.

Eh! je ne la vois jamais!

JULIANO.

Eh bien! alors... de quoi te plains-tu?

HORACE.

De ne pas la voir, de passer ma vie à la chercher, à la poursuivre... sans pouvoir ni la rencontrer, ni l'atteindre.

JULIANO.

Horace, mon ami, es-tu bien sûr d'avoir ton bon sens? Tu reviens de France, et les romans nouveaux qu'on publie...

HORACE.

Laisse-moi donc!

JULIANO.

Sont bien dangereux pour les esprits faibles, sans compter que souvent ils sont faibles d'esprit.

HORACE, vivement.

Il ne s'agit pas de France! mais d'Espagne, de Madrid... C'est ici, l'année dernière... à une fête de la cour, que je l'ai vue pour la première fois.

JULIANO.

Ici?

HORACE.

Au même bal que cette année, ce bal masqué et déguisé, que notre reine donne tous les ans aux fêtes de Noël... Imagine-toi, mon ami...

JULIANO.

Une physionomie délicieuse! cela va sans dire.

HORACE.

Elle était masquée.

JULIANO.

C'est juste.

HORACE.

Mais la tournure la plus élégante, la plus jolie main que jamais un cavalier ait serrée dans les siennes... en dansant... bien entendu... car je l'avais invitée, et sa danse...

JULIANO.

Était ravissante...

HORACE.

Non; elle ne connaissait aucune figure... elle ne connaissait rien... Il semblait que c'était la première fois de sa vie qu'elle vînt dans un bal... Il y avait dans ses questions une naïveté, et dans tous ses mouvements une gaucherie et une grâce délicieuses... Elle avait accepté mon bras, nous nous prome-

nions dans ces riches salons, où tout l'étonnait, tout lui semblait charmant... mais à chaque mot qu'on lui adressait, elle balbutiait... elle semblait embarrassée... et moi qui le suis toujours, tu comprends, il y avait sympathie... Je m'intéressais à elle, je la protégeais, elle n'avait plus peur... moi non plus, et si je te disais quel charme dans sa conversation, quel esprit fin et délicat!... Je l'écoutais, je l'admirais, et le temps s'écoulait avec une rapidité... lorsque tout à coup un petit masque passe auprès d'elle en lui disant : *Voici bientôt minuit.* — *Déjà!...* s'écria-t-elle... et elle se leva avec précipitation.

JULIANO, *souriant.*

Eh mais! comme Cendrillon.

HORACE.

Je voulus en vain la retenir... Adieu, me disait-elle, adieu, seigneur Horace...

JULIANO.

Elle te connaissait donc?

HORACE.

Je lui avais appris, sans le vouloir, mon nom, ma famille, mes espérances, toutes mes pensées enfin... tandis qu'elle, j'ignorais qui elle était..., et ne pouvant me décider à la perdre ainsi, je l'avais suivie de loin.

JULIANO.

C'était bien...

HORACE.

Je la vois ainsi que sa compagne s'élancer en voiture... avec une vivacité qui me laissa voir le plus joli pied du monde... un pied admirable.

JULIANO.

Comme Cendrillon.

HORACE.

Bien mieux encore... et, dans ce moment, elle laissa tomber...

JULIANO.

Sa pantoufle verte?...

HORACE.

Non, mon ami... son masque! J'étais près de la voiture, à la portière... et jamais, jamais je n'oublierai cette physionomie enchanteresse, ces beaux yeux noirs, ces traits si distingués, qui sont là, gravés dans mon cœur...

JULIANO.

Et la voiture ne partait pas? et ce char brillant et rapide ne l'avait pas soustraite à tes regards?

HORACE.

Ah! c'est que... je ne sais comment te le dire... ce char brillant et rapide était une voiture de place.

JULIANO.

Je devine... la personne si distinguée était peut-être une grisette!

HORACE.

Quelle indigne calomnie! il est vrai que ces deux dames paraissaient inquiètes... elles semblaient se consulter entre elles.

JULIANO.

Que te disais-je?

HORACE.

Et je crus deviner... mais tu vas te moquer de moi... je crus deviner à leur embarras qu'elles avaient tout uniment oublié...

JULIANO.

Leur bourse?

HORACE.

Justement.

JULIANO.

Tu offris la tienne?

HORACE.

En m'enfuyant, pour qu'il leur fût impossible de refuser.

JULIANO, riant.

Ah! ah! ah! mon ami... mon cher ami! quel dénouement bourgeois pour une si brillante aventure!... ça fait mal.

HORACE.

Attends donc! tu te hâtes de juger!... Quelques jours après je reçus à mon adresse un petit paquet contenant la modique somme que je lui avais prêtée.

JULIANO.

Cela t'étonne?...

HORACE.

Dans une bourse brodée par elle.

JULIANO.

Qu'en sais-tu?

HORACE.

J'en suis sûr... une bourse brodée en perles fines!... et dans

cette bourse un petit papier et deux lignes... Tiens, vois, si toutefois tu le peux; car je l'ai lu tant de fois...

JULIANO, regardant la signature.

Signé le Domino noir. « *Cette place de secrétaire d'ambassade,* « *qu'au bal vous désiriez tant, vous l'aurez... ce soir vous serez* « *nommé.*

HORACE.

Et ça n'a pas manqué! le soir même! moi qui n'avais aucun espoir, aucune chance... c'est inconcevable... c'est magique... oh! elle reviendra.

JULIANO.

Qui te l'a dit?

HORACE.

Un instinct secret... Oui, mon ami, il me semble qu'elle est toujours là, auprès de moi... invisible à tous les yeux... et à chaque instant... je m'attends...

JULIANO, riant.

A quelque apparition surnaturelle?...

HORACE.

Pourquoi pas? maintenant que nous n'avons plus l'inquisition, on peut croire sans danger à la magie, à la sorcellerie.

JULIANO.

Et tu y crois?

HORACE.

Un peu!... Mon oncle le chanoine croyait fermement aux bons et mauvais anges... et que veux-tu! il m'a donné foi en sa doctrine que je trouve consolante.

JULIANO.

Et qui, par malheur, n'est qu'absurde.

HORACE.

C'est bien ce qui me désole... aussi j'en veux à ma raison quand elle me prouve que mon cœur a tort. (On entend un prélude de contredanse.)

JULIANO.

Pardon, mon cher ami... j'ai une danseuse qui m'attend... Viens-tu dans la salle de bal?

HORACE.

Non, j'aime mieux rester ici.

JULIANO.

Avec elle?...

HORACE.

Peut-être bien!

JULIANO, qui sort en riant.

Bonne chance!

SCÈNE III.

HORACE, seul.

(L'air de danse continue toujours.)

Il se moque de moi et il a raison! (S'asseyant sur le canapé à droite.) Mais c'est qu'aujourd'hui plus que jamais, aujourd'hui tout me la rappelle... C'est ici... qu'il y a un an, à cette même fête, dans ce petit salon... je l'ai vue apparaître... (Apercevant Angèle et Brigitte qui entrent par la porte du fond à gauche.) Ah! cette taille, cette tournure... surtout... ce joli pied!...

SCÈNE IV.

BRIGITTE ET ANGÈLE, au fond du théâtre; HORACE, sur le canapé.

TRIO.

ANGÈLE, à Brigitte.

Tout est-il disposé?

BRIGITTE.

C'est convenu, c'est dit!

ANGÈLE.

La voiture à minuit nous attendra!...

HORACE, sur le canapé, à part.

C'est elle!

ANGÈLE, à Brigitte.

Et toi, songes-y bien!... au rendez-vous fidèle,
Dans ce salon, à minuit!

BRIGITTE ET HORACE.

A minuit!

ANGÈLE.

Un instant de retard, et nous serions perdues.

BRIGITTE.

Je le sais bien!

ANGÈLE.

Et rien qu'y penser me fait peur!

BRIGITTE.

Allons, Madame, allons, du cœur.
Et dans la foule confondues,
En songeant au plaisir, oublions la frayeur!

ENSEMBLE.

ANGÈLE ET BRIGITTE.

O belle soirée!
Moment enchanteur!
Mon âme enivrée
Rêve le bonheur!

HORACE.

O douce soirée!
Moment enchanteur!
Mon âme enivrée
Renaît au bonheur!

ANGÈLE, remontant le théâtre.

Nous sommes seules!

BRIGITTE, redescendant et regardant du côté du canapé.

Non! un cavalier est là
Qui nous écoute!

ANGÈLE, remettant vivement son masque.

O ciel!

(Horace s'est étendu sur le canapé, a fermé les yeux et feint de dormir au moment où Brigitte le regarde.)

BRIGITTE.

Rassurez-vous, Madame,
Il dort!

ANGÈLE.

Bien vrai!

BRIGITTE.

Sans doute!

HORACE, à part, les yeux fermés.

Et sur mon âme,
Profondément il dormira!

BRIGITTE, le regardant sous le nez.

Il n'est vraiment pas mal! regardez-le, de grâce!

ANGÈLE, s'avançant.

Ah! grand Dieu!... c'est lui!... c'est Horace!

BRIGITTE, étonnée.

Horace!...

ANGÈLE.

Eh! oui, ce jeune cavalier
Qui nous protégea l'an dernier.

BRIGITTE.

C'est possible... et j'aime à vous croire.

ANGÈLE.

Quoi! tu ne l'aurais pas reconnu?

BRIGITTE.

Non, vraiment.

Je n'ai pas autant de mémoire
Que Madame.

HORACE, à part.

Ah! c'est charmant!

ENSEMBLE.

ANGÈLE ET BRIGITTE.

O belle soirée!
Moment enchanteur!
Mon âme enivrée
Rêve le bonheur!

HORACE.

O douce soirée!
Moment enchanteur!
Mon âme enivrée
Renaît au bonheur!

BRIGITTE, regardant du côté du salon, à gauche.

L'orchestre a donné le signal :
Voici qu'à danser l'on commence,
Entrons dans la salle du bal.

ANGÈLE, avec embarras, et regardant Horace.

Pas maintenant.

BRIGITTE.

Pourquoi

ANGÈLE.

Je pense
Qu'à la fin de la contredanse
On sera moins remarquée... attendons!...

BRIGITTE, avec un peu d'impatience.

Comme vous le voudrez, mais ici nous perdons
Un temps précieux.

ANGÈLE.

Non, ma chère.

(Lui montrant la porte à gauche.)

D'ici l'on voit très-bien.

BRIGITTE, se plaçant près de la porte et regardant.

C'est juste.

HORACE, à part.

O sort prospère,

ANGÈLE, s'approchant d'Horace pendant que Brigitte n'est occupée que de ce qui se passe dans la salle du bal.

Ah! si j'osais...
Non... non, jamais!

PREMIER COUPLET.

Le trouble et la frayeur dont mon âme est atteinte
Me disent que j'ai tort... hélas! je le crains bien.
Mais... mais... je puis du moins le regarder sans crainte.
Il dort! il dort! et n'en saura rien,
Non, non... jamais il n'en saura rien!

BRIGITTE, quittant la porte à gauche.

Entendez-vous ce joyeux boléro?

ANGÈLE, à part, et regardant Horace.

Mon Dieu! mon Dieu!... ce bruit nouveau
Va l'éveiller... le maudit boléro!

BRIGITTE.

Le joli boléro!

ENSEMBLE.

ANGÈLE.

Je crains qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux!
Oui, tout me le conseille,
Fuyons loin de ses yeux!
(S'arrêtant.)
Non... non... quelle merveille,
Il dort... il dort très-bien!
Mon Dieu! fais qu'il sommeille
Et qu'il n'entende rien.

BRIGITTE, riant.

Bien loin qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux,
On dirait qu'il sommeille
Et ne rêve que mieux!
Ah! c'est une merveille,
Et je n'y conçois rien;
Vraiment, quand il sommeille,
Ce monsieur dort très-bien!

HORACE, sur le canapé.

Ah! loin que je m'éveille,
Fermons, fermons les yeux!
L'amour me le conseille:
Dormons pour être heureux!

(Soulevant sa tête de temps en temps.)

Pendant que je sommeille,
D'ici je vois très-bien.
O suave merveille!
Quel bonheur est le mien!

(Brigitte retourne à la porte du bal, regarde le boléro, et Angèle se rapproche du canapé.)

ANGÈLE.

Ah! combien mon âme est émue!

HORACE, à demi voix sur le canapé et feignant de rêver.

A toi!... toujours à toi,
Ma charmante inconnue!

ANGÈLE.

En dormant il pense à moi!

DEUXIÈME COUPLET.

Nul sentiment coupable en ces lieux ne m'anime,
Et pourtant y rester est mal... je le sens bien!
Mais ce bouquet... je puis le lui laisser sans crime.
Il dort... il dort!... il n'en saura rien!
Non! il n'en saura jamais rien!

(Elle place un bouquet sur le canapé à côté d'Horace; en ce moment le bruit de l'orchestre reprend une nouvelle force; elle s'éloigne vivement.)

ENSEMBLE.

ANGÈLE.

Je crains qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux!
Et tout me le conseille,
Fuyons loin de ces lieux!
Mais non, quelle merveille,
Il dort! il dort très-bien!
Mon Dieu! fais qu'il sommeille
Et qu'il n'entende rien!

BRIGITTE.

Bien loin qu'il ne s'éveille
A ces accords joyeux,
On dirait qu'il sommeille
Et n'en rêve que mieux!
Ah! c'est une merveille,
Et je n'y conçois rien;
Vraiment, quand il sommeille.
Ce monsieur dort très-bien!

HORACE.

Ah! loin que je m'éveille,
Fermons, fermons les yeux!
L'amour me le conseille :
Dormons pour être heureux!
Pendant que je sommeille,
D'ici je vois très-bien!
(Prenant le bouquet qu'il cache dans son sein.)
O suave merveille!
Quel bonheur est le mien!

SCÈNE V.

BRIGITTE, ANGÈLE; HORACE, sur le canapé; JULIANO, sortant de la salle du bal au fond, à droite.

JULIANO.

Voici le plus joli boléro que j'aie jamais dansé!

HORACE, se levant brusquement et courant à lui.

Mon ami... mon cher ami! (Il lui parle bas en l'entraînant au bord du théâtre, à droite.)

ANGÈLE, qui a remis son masque.

Ah! mon Dieu! il s'est réveillé en sursaut!

BRIGITTE, de même.

N'allez-vous pas le plaindre?... depuis le temps qu'il dort!... Conçoit-on cela?... venir au bal pour dormir!...

ANGÈLE.

Tais-toi donc!

HORACE, bas, à Juliano.

Oui, mon ami... elle! c'est mon inconnue

JULIANO.

Tu crois?

HORACE.

Certainement! mais je voudrais en être encore plus sûr.

JULIANO.

C'est-à-dire que tu voudrais lui parler.

HORACE.

J'en meurs d'envie... mais tant qu'elle sera avec sa compagne...

JULIANO.

C'est-à-dire qu'il faudrait l'éloigner.

HORACE.

Si tu pouvais.

JULIANO.

Je vais l'inviter à danser.

HORACE.

Quelle reconnaissance!

JULIANO.

Laisse donc!... entre amis... et puis elle a l'air d'être gentille. (On entend une ritournelle de contredanse, et Juliano s'approche de Brigitte.) Je ne pense pas, beau masque, que vous soyez venue au bal pour rester éternellement dans ce petit salon... et si vous vouliez m'accepter pour cavalier?

BRIGITTE, regardant Angèle qui lui fait signe d'accepter.

Bien volontiers, Monsieur. (On entend la ritournelle d'une contredanse.)

JULIANO.

Mais il n'y a pas de temps à perdre... vous avez entendu la ritournelle qui nous invite... et dans un bal j'ai pour principe de ne jamais manquer une contredanse... Venez, venez, senora.

BRIGITTE, sortant avec Juliano qui l'entraîne.

A la bonne heure, au moins il ne dort pas, celui-là! (Ils sortent par le salon du fond, à droite.)

SCÈNE VI.

ANGÈLE, HORACE.

HORACE, arrêtant Angèle qui veut suivre Brigitte.

Ah! de grâce, Madame, un instant, un seul instant!

ANGÈLE, déguisant sa voix.

Que voulez-vous de moi, seigneur cavalier?

HORACE.

Ah! ne le devinez-vous pas!... et faut-il vous dire que je vous ai reconnue?

ANGÈLE, de même.

Vous pourriez vous tromper!

HORACE.

Moi! demandez-le à ce bouquet! (Il le tire de son sein et le lui présente.)

ANGÈLE.

O ciel!

HORACE.

Qui désormais ne me quittera plus!... car il me vient de vous; c'est de vous que je le tiens.

ANGÈLE.

Ah! vous ne dormiez pas!

HORACE, vivement.

Je le voulais, je vous le jure... j'y ai fait tous mes efforts, je n'ai pas pu.

ANGÈLE.

Une ruse... une trahison... je ne vous reconnais pas là!

HORACE.

Si je suis coupable... à qui la faute?... à vous, qui depuis un an prenez à tâche de me fuir en me comblant de bienfaits... à vous, qui savez avec tant d'adresse vous soustraire à mes regards... à vous, qui dans ce moment encore semblez vous défier de moi en me cachant vos traits... (Angèle ôte son masque.) Ah! c'est elle... la voilà présente à mes yeux... comme elle l'était à mon souvenir.

ANGÈLE.

Ce souvenir-là... il faut le bannir.

HORACE.

Et pourquoi?

ANGÈLE.

Vous allez vous marier... vous allez épouser la fille du comte de San-Lucar.

HORACE.

Jamais! jamais!

ANGÈLE.

C'est moi qui ai songé pour vous à ce mariage.

HORACE.

Vous, Madame?

ANGÈLE.

Oui, sans doute... car vous n'avez rien... et pour soutenir votre nom et votre naissance... il vous faut une belle fortune.

HORACE, avec impatience.

Eh! Madame! songez moins à ma fortune... et plus à mon bonheur... il n'est qu'avec vous... auprès de vous... et je vous le déclare d'avance... je renonce à ce mariage et à tous ceux que l'on me proposerait... je ne me marierai jamais... ou je vous épouserai!

ANGÈLE.

En vérité !

HORACE.

Oui, Madame... vous... vous seule au monde !

ANGÈLE.

Eh! qui vous dit que je puisse vous appartenir?... qui vous dit que je sois libre?

HORACE.

Grand Dieu!... mariée!

ANGÈLE.

Si cela était?

HORACE.

Ah! j'en mourrais de douleur et de désespoir!

ANGÈLE.

Horace!

HORACE.

Pourquoi alors vous ai-je revue?... pourquoi venir ainsi?

ANGÈLE.

Pour vous faire mes adieux... oui, Horace, mes dernier adieux.

HORACE.

Eh! qui donc êtes-vous?

ANGÈLE.

Qui je suis?

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Une fée, un bon ange
Qui partout suit vos pas,
Dont l'amitié jamais ne change,
Que l'on trahit sans qu'il se venge,
Et qui n'attend pas même, hélas!
Un amour qu'on ne lui doit pas.
Oui, je suis ton bon ange,
Ton conseil, ton gardien,
Et mon cœur en échange
De toi n'exige rien,
Qu'un bonheur!... un seul!... c'est le tien!

DEUXIÈME COUPLET.

Vous servant avec zèle
Ici-bas comme aux cieux,

Sans intérêt je suis fidèle,
Et lorsqu'auprès d'une autre belle
L'hymen aura comblé vos vœux,
Là-haut je prierai pour vous deux!...
Car je suis ton bon ange,
Ton conseil, ton gardien,
Et mon cœur en échange
De toi n'exige rien,
Qu'un bonheur, un seul!... c'est le tien!

SCÈNE VII.

ANGÈLE, HORACE, LORD ELFORT, sortant de la porte à gauche.

ANGÈLE.

Prenez garde! on vient. (Elle remet précipitamment son masque.)

HORACE.

Qu'avez-vous donc, Madame?

ANGÈLE.

Rien... mais taisez-vous tant que Milord sera là.

HORACE.

Et pourquoi donc?

ANGÈLE.

Silence!

LORD ELFORT.

Encore cette petite Horace de Massarena; et toute seul dans le tête-à-tête... dans ce salon écarté... il y avait quelque chose. (Il salue Angèle qui se trouble et prend vivement le bras d'Horace.) Pourquoi donc ce domino il était si troublé à mon aspect?... (Il regarde Angèle avec attention.) Ah! mon Dieu! ce tournure et ce taille... qui était tout à fait le même! Si je n'étais pas bien sûr que Milady... mon femme, était heureusement malade chez elle...

HORACE, bas, à Angèle.

Qu'a-t-il donc à vous regarder ainsi?

ANGÈLE.

Je... l'ignore.

LORD ELFORT.

Je n'y tenais plus... et dans le doute, je voulais faire un coup hardi. (Allant à Angèle.) Madame voulait-elle accorder à moi le plaisir de danser ensemblement?

HORACE, vivement.

J'allais faire cette demande à Madame.

ANGÈLE, à part.

Maladroit!

LORD ELFORT, vivement.

Je étais donc le premier en date.

HORACE.

La date n'y fait rien.

LORD ELFORT.

Elle faisait beaucoup quand on avait que cela.

HORACE.

La volonté de Madame peut seule donner des droits.

LORD ELFORT.

Pour des droits... je en avais peut-être... beaucoup plus... (A part.) que je voulais.

HORACE, fièrement.

Que Madame daigne seulement m'accepter pour cavalier... et nous verrons.

LORD ELFORT, s'échauffant.

Yes, nous verrons.

ANGÈLE, bas, à Horace, et lui serrant la main.

Silence! (Elle se retourne du côté de Milord et lui présente la main.)

LORD ELFORT, étonné.

Elle accepte... ce était donc pas... mais patience. . je avais un moyen de savoir...

HORACE, s'approchant d'Angèle, et d'un ton respectueux.

J'obéis, Madame.

ANGÈLE.

C'est bien.

HORACE.

Mais l'autre contredanse?

ANGÈLE, lui tendant la main.

Avec vous. (Elle s'éloigne avec Milord par le salon à gauche.)

SCÈNE VIII.

HORACE, puis JULIANO.

HORACE, avec joie.

Ah! elle a raison!... qu'allais-je faire?... du bruit, de l'éclat... la compromettre pour une contredanse qu'elle lui accorde par grâce... et qu'elle me donne à moi, qu'elle me donne d'elle-même!

JULIANO.

Eh bien!... qu'y a-t-il?... je te vois enchanté.

HORACE.

Oui, mon ami... je danse avec elle.

JULIANO.

Tant que cela!

HORACE.

Ah! ce n'est rien encore... elle m'aime, j'en suis sûr

JULIANO.

Elle te l'a dit?

HORACE.

Pas précisément!

JULIANO.

Mais tu sais qui elle est?

HORACE.

Non, mon ami.

JULIANO.

Tu le sauras demain?

HORACE.

Non, mon ami... je ne dois plus la voir... c'est la dernière fois.

JULIANO.

Et tu es ravi?

HORACE.

Au contraire... je suis désespéré... mais j'avais encore une heure à passer avec elle... une heure de plaisir... et je ne pensais plus à l'heure d'après... qui doit faire mon malheur... car c'est tantôt à minuit qu'elle doit partir.

JULIANO.

En es-tu bien sûr?

HORACE.

Elle l'a dit devant moi... à sa compagne : toutes deux se sont donné rendez-vous ici. . dans ce salon... et quand minuit sonnera à cette horloge, je la perds pour jamais.

JULIANO.

Allons donc... nous ne pouvons pas le permettre.

HORACE.

J'en mourrai de chagrin.

JULIANO.

Et elle de dépit... elle veut qu'on la retienne... c'est évi-

dent... et tu ne dois la laisser partir qu'après avoir obtenu son secret, son amour... elle ne demande pas mieux.

HORACE.

Tu crois?

JULIANO.

Mais malgré elle... et c'est une satisfaction que tu ne peux lui refuser.

HORACE.

Certainement... mais comment faire?... comment la retenir quelques heures de plus?

JULIANO.

Cela me regarde.

HORACE.

Et sa compagne, qui sera toujours là avec elle...

JULIANO.

Il faut les séparer... garder l'une... et renvoyer l'autre... quoiqu'elle soit gentille... car j'ai dansé avec elle... et, vrai, elle est amusante... surtout par ses réflexions... nous étions déjà fort bien ensemble... et je vais y renoncer... pour toi... pour un ami... Voilà un sacrifice... que tu ne ferais pas... Tiens, tiens, je la vois d'ici... cherchant des yeux sa compagne... qu'elle n'aperçoit pas.

HORACE.

Je crois bien... elle danse dans l'autre salon.

JULIANO, avançant l'aiguille de l'horloge, et la mettant à minuit moins quelques minutes.

C'est ce qu'il nous faut... Sois tranquille, alors.

HORACE.

Que fais-tu donc?

JULIANO.

J'avance pour elle l'heure de la retraite.

SCÈNE IX.

HORACE, JULIANO, BRIGITTE.

BRIGITTE, sortant du salon à droite.

Je ne l'aperçois pas... est-ce qu'elle serait restée tout le temps dans le petit salon?... ce n'est pas possible... Ah! encore ces deux cavaliers, celui qui dort... et celui qui... enfin... (Montrant Juliano.) le jour! (Montrant Horace.) et la nuit!

JULIANO.

Puis-je vous rendre service, ma belle senora?

BRIGITTE.

Non, Monsieur, ce n'est pas vous que je cherche.

JULIANO.

Eh! qui donc?

BRIGITTE.

Est-il possible d'être plus indiscret?... c'est déjà ce que je vous ai dit tout à l'heure.

JULIANO.

Quand je vous disais que je vous aimais...

BRIGITTE.

A la première contredanse et sans m'avoir vue!

JULIANO.

C'est ce qui vous trompe... votre masque était si mal attaché, qu'il m'avait été facile de voir...

BRIGITTE.

Quoi donc?

JULIANO.

Des joues fraîches et couleur de rose.

BRIGITTE, à part.

C'est vrai!

JULIANO.

Une physionomie charmante!

BRIGITTE.

C'est vrai!

JULIANO.

Les plus jolis yeux du monde...

BRIGITTE.

C'est vrai!

HORACE, bas, à Juliano.

Quoi! réellement?

JULIANO, de même.

Du tout!... c'est de confiance... ce doit être ainsi... (Haut, à Brigitte.) Vous voyez donc bien, senora, que vous pourriez vous dispenser de garder votre masque... car je vous connais parfaitement.

BRIGITTE.

C'est étonnant!

JULIANO.

La preuve, c'est que tout à l'heure, ici, j'ai donné votre signalement exact à un domino noir qui vous cherchait.

BRIGITTE.

Qui me cherchait?

JULIANO.

Oui, vraiment... elle disait : « Où donc est-elle?... où donc est-elle?... — Dans ce salon, ai-je répondu, au milieu de la foule... — Ah! mon Dieu! comment la retrouver?.. en aurai-je le temps? » Puis, regardant cette horloge, elle s'est écriée...

BRIGITTE, regardant l'horloge et poussant un cri.

Minuit! ce n'est pas possible... tout à l'heure, dans l'autre salon, il n'était que onze heures.... Mon Dieu! mon Dieu! comme le temps passe dans celui-ci!... (A Juliano.) Et ce domino... cette dame... où est-elle?

JULIANO.

Partie!

BRIGITTE.

O ciel!

JULIANO.

Partie en courant.

BRIGITTE.

Et sans m'attendre... il est vrai que cinq minutes de plus... impossible après cela.... il est trop tard.... mais m'abandonner... me laisser seule ainsi...

JULIANO.

Ne suis-je pas là?

BRIGITTE.

Eh! non, Monsieur, laissez-moi!

JULIANO.

Je serais si heureux de vous servir... de vous défendre!

BRIGITTE.

Vous voyez bien que je n'ai pas le temps de vous écouter... Laissez-moi partir, je le veux!

JULIANO.

Vous êtes fâchée?

BRIGITTE.

Je le devrais... mais est-ce qu'on a le temps, quand on est pressé.

JULIANO.

Senora... (Son masque se détache à moitié.) Ah! qu'elle est jolie!

BRIGITTE.

Vous ne le saviez donc pas?... Quelle trahison!... vous qui tout à l'heure... Ah! minuit va sonner... je pars.

JULIANO

C'est qu'elle est vraiment charmante, et je suis désolé maintenant de mon dévouement... Elle s'éloigne... elle a disparu... et je suis victime de l'amitié... Ah! et cette aiguille qu'il faut ramener sur ses pas. (Faisant retourner l'aiguille à onze heures.) Ma foi, nous préparons de l'ouvrage à l'horloger de la cour. (Se retournant.) C'est vous, Milord, quelles nouvelles?

SCÈNE X.

LORD ELFORT, JULIANO, HORACE.

(Lord Elfort, prenant Juliano à part pendant qu'Horace remonte le théâtre, regarde dans le salon à gauche et disparaît.)

LORD ELFORT, à Juliano.

Mon ami, mon ami... car vous étiez mon seul ami... je étais tremblant de colère... mon femme était ici!

JULIANO, vivement.

Pas possible... sans nous en prévenir... dans quel dessein?

LORD ELFORT.

Permettez...

JULIANO.

Elle qui se disait malade... et qui avait voulu rester chez elle... Savez-vous que ce serait indigne!

LORD ELFORT.

Modérez-vous! car vous voilà aussi en colère que moi... et c'était là ce que j'aimais dans un ami véritable.

JULIANO, se modérant.

Certainement... Eh bien donc!... achevez...

LORD ELFORT.

Je l'avais trouvée ici, causant en tête-à-tête avec le seigneur Horace de Massarena.

JULIANO.

Horace... vous vous êtes abusé.

LORD ELFORT.

C'est ce que je me disais... en prenant son bras qui était toute tremblante.

JULIANO.

Ce n'était pas une raison...

LORD ELFORT.

Attendez donc! Je parlai à elle... qui répondait jamais... pas un mot!... mon conversation le gênait... l'ennuyait...

JULIANO.

Ce n'était pas encore là une raison...

LORD ELFORT.

Attendez donc... Vous connaissez le taille élégante et le tournure de Milady... vous la connaissez comme moi...

JULIANO.

Certainement...

LORD ELFORT.

Eh bien! mon ami... ce était de même... tout à fait...

JULIANO, s'animant.

En vérité!

LORD ELFORT, de même.

Et je avais encore des preuves bien plus... bien plus... effrayantes... Vous savez que Milady, ma femme... était du sang espagnol... du sang des d'Olivarès... et comme toutes les dames de Madrid... elle portait souvent des mouchoirs où étaient brodées les armes de sa famille...

JULIANO.

Eh bien?

LORD ELFORT, avec colère.

Eh bien!... l'inconnue... le masque... le domino... il avait brodé sur le coin du mouchoir à elle... les armes d'Olivarès.

JULIANO.

O ciel!...

LORD ELFORT.

Je avais vu... vu de mes yeux... que j'étais... que j'étais furieux... je méditais d'arracher le mouchoir... la mascarade...

JULIANO.

Quelle folie! quel éclat!

LORD ELFORT.

Yes... ce était une bêtise... et je avais pas fait.

JULIANO.

C'est bien.

LORD ELFORT.

Je avais pas pu!... elle avait tout à coup quitté mon bras... s'était glissée dans la foule et au milieu de deux cents dominos

noirs... comme le sien... impossible de courir après... Mais ce était elle.

JULIANO.

J'en ai peur.

LORD ELFORT.

C'était bien elle qui se était dit malade.

JULIANO.

Et pourquoi? je me le demande encore!

LORD ELFORT, avec chaleur.

Pourquoi?... pourquoi?... Mais vous ne voyez donc rien... vous?... ce était pour retrouver ici cette petite Horace de Massarena.

JULIANO.

Malédiction!... et moi qui ai servi, protégé ses amours... nous étions deux... (A part.) deux maris.

LORD ELFORT.

Quand je disais qu'il porterait malheur à moi... mais bientôt, j'espère...

JULIANO.

Allons, Milord... allons, calmons-nous. Dans ces cas-là, il faut se modérer, et surtout se taire.

LORD ELFORT.

Ce vous était bien facile à dire...

JULIANO.

Du tout... cela me fait certainement autant de peine qu'à vous... mais il faut voir... il faut être bien sûr...

LORD ELFORT.

Ce était mon idée... et je priai vous, mon cher ami... de prêter à moi sur-le-champ votre voiture...

JULIANO.

Pourquoi cela?

LORD ELFORT.

Je avais demandé la mienne dans trois heures seulement, et je voulais à l'instant même retourner chez moi, à mon hôtel... pour bien me assurer que Milady n'y était pas.

JULIANO, à part.

O ciel! comment la sauver?

LORD ELFORT, furieux.

Alors... je attendrai son retour... alors je attendrai elle ce soir... et demain, ce petit Horace que je détestai... que je... Adieu... je pars tout de suite.

JULIANO.

Je ne vous quitterai pas... je vous accompagne... je descends avec vous... Demandez nos manteaux... moi, je fais appeler mon cocher. (Voyant rentrer Horace.) Il était temps... c'est Horace!

SCÈNE XI.

HORACE, JULIANO.

JULIANO.

Arrive donc, malheureux... Quand je dis malheureux... ce n'est pas toi qui l'es le plus... mais je ne te ferai pas de reproches... tu n'en savais rien... ce n'est pas ta faute!...

HORACE.

A qui en as-tu? et que veux-tu dire?

JULIANO.

Que la fée invisible... la beauté mystérieuse qui t'intrigue depuis un an... n'est autre que lady Elfort.

HORACE, avec désespoir.

Non, non... cela n'est pas... cela ne peut pas être.

JULIANO.

Ne vas-tu pas te plaindre... et être fâché?... Cela te va bien... moi qui suis trahi par vous et qui viens vous sauver...

HORACE.

Comment cela?

JULIANO.

Son mari... est furieux et compte la surprendre... Il n'en sera rien.... cherche Milady.... reconduis-la chez elle sur-le-champ... moi, pendant ce temps, j'emmène Milord dans ma voiture... mon cocher à qui je vais donner des ordres... nous égarera... nous perdra... nous versera, s'il le faut... c'est peut-être un bras cassé qui me revient... pour toi... pour une infidèle... on ne compte pas avec ses amis... Mais plus tard, sois tranquille... je prendrai ma revanche... Adieu... je vais prendre le mari. (Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE XII.

HORACE, seul.

Ah! je n'en puis revenir encore. C'est la femme de Milord... c'est la passion d'un ami... Adieu mes rêves et mes illusions... je ne dois plus la voir ni l'aimer... au contraire... je la mau-

dis... je la déteste... Mais, comme dit Juliano, il faut avant tout la sauver!

SCÈNE XIII.

ANGÈLE, HORACE.

HORACE, à demi voix.

Fuyez, Madame, fuyez... tout est découvert...

ANGÈLE, effrayée.

O ciel!

HORACE.

Partons à l'instant, ou vous êtes perdue.

ANGÈLE, de même.

Qui vous l'a dit?

HORACE.

Mais d'abord le trouble où je vous vois... et puis le comte Juliano que vous connaissez.

ANGÈLE, naïvement.

Nullement.

HORACE, à part.

Quelle fausseté! (Haut, et cherchant à se modérer.) Le comte Juliano m'a appris que votre mari savait tout...

ANGÈLE.

Mon mari?...

HORACE, avec une colère concentrée.

Oui... lord Elfort... qui dans ce moment retourne à votre hôtel.

ANGÈLE.

Lord Elfort... mon mari... Ah! c'est original... et surtout très-amusant.

HORACE.

Vous riez... vous osez rire!

ANGÈLE.

Oui, vraiment, et ce c'est pas sans raison... car, je vous jure, Monsieur, je vous atteste... que je ne suis pas mariée!...

HORACE.

Est-il possible?

ANGÈLE.

Et que je ne l'ai jamais été.

HORACE.

Ah!... ce serait trop de bonheur!... et je ne puis y croire!

vous m'avez vu si malheureux... que vous avez eu pitié de moi, et vous voulez m'abuser encore.

ANGÈLE.

Non, Monsieur... et la preuve... c'est que malgré les dangers dont vous me supposez menacée... je reste!

HORACE.

Dites-vous vrai?

ANGÈLE.

Je reste encore... (Regardant l'horloge.) et pendant trois quarts d'heure je vous permets d'être mon cavalier...

HORACE.

Trois quarts d'heure...

ANGÈLE.

Pas une minute de plus.

HORACE.

Et ce temps que vous me donnez... j'en suis le maître?

ANGÈLE.

Mais oui!... puisqu'il est à vous!... Et d'abord je vous rappellerai, puisque vous l'oubliez... que vous me devez une contredanse.

HORACE, vivement.

On ne danse pas dans ce moment... et puisque vous me laissez l'emploi des instants... du moins vous me l'avez dit...

ANGÈLE.

Je n'ai que ma parole.

HORACE.

J'aime mieux vous demander... mais je n'ose pas.

ANGÈLE.

Suis-je donc si effrayante!

HORACE.

Dites-moi... qui vous êtes?

ANGÈLE.

Tout... excepté cela!

HORACE.

Eh bien! senora... puisque vous n'êtes pas mariée... puisque vous ne l'avez jamais été... vous me l'avez juré... il est une preuve... qui ne me laisserait aucun doute...

ANGÈLE.

Et laquelle?

HORACE.

Ce serait d'accepter ma main.

ANGÈLE.

Écoutez, Horace, ne vous fâchez pas... mais vrai..., je le voudrais, que je ne le pourrais pas...

HORACE.

Et comment cela?...

DUO.

HORACE.

Parlez, quel destin est le nôtre?
Qui nous sépare? est-ce le rang
Ou la naissance...

ANGÈLE.

Eh! non vraiment,
Ma naissance égale la vôtre.

HORACE.

Alors, c'est la fortune!... hélas!...
Je le vois, vous n'en avez pas.
Tant mieux! l'amour tient lieu de tout.

ANGÈLE.

Eh! non, Monsieur! je suis riche et beaucoup!

HORACE.

Quoi! la naissance?...

ANGÈLE.

Eh! vraiment, oui.

HORACE.

Et la richesse?...

ANGÈLE.

Eh! vraiment, oui.

ENSEMBLE.

HORACE.

Chez elle tout est réuni!
Alors, quel obstacle peut naître!
Prenez pitié de ma douleur.
Faut-il donc mourir sans connaître
Ce secret qui fait mon malheur?

ANGÈLE.

Quel trouble en mon cœur vient de naître!
Ah! j'ai pitié de sa douleur.
Mais, hélas! il ne peut connaître
Le secret qui fait mon malheur.

HORACE.

De vous, hélas! que puis-je attendre?

ANGÈLE.

Mon amitié qui de loin vous suivra.

HORACE.

Et d'un ami, de l'ami le plus tendre,
Rien désormais ne vous rapprochera?

ANGÈLE, soupirant.

Eh! mon Dieu, non.

HORACE.

Ah! je vous en supplie,
Qu'une fois encor dans ma vie
Je puisse contempler vos traits.
Oh! que cet espoir me console...
Une fois!... une seule!

ANGÈLE.

Eh bien! je le promets.

HORACE.

Vous le jurez?

ANGÈLE.

A ma parole
Je ne manque jamais.

HORACE.

Vous le jurez?

ENSEMBLE.

ANGÈLE, lui montrant la salle du bal.

N'entendez-vous pas?
On danse là-bas.
L'orchestre du bal
Donne le signal:
Profitez du temps,
Dans quelques instants,
Rêves de plaisir
Vont s'évanouir.

HORACE.

Non, je n'entends pas;
Je préfère, hélas!
Aux plaisirs du bal
Ce secret fatal!
Et, pour mon tourment,
Voici le moment
Où bientôt va fuir
Rêve de plaisir.
Ainsi de vous revoir
Vous me laissez l'espoir?

ANGÈLE.

Une fois... je l'ai dit.

HORACE.

Et comment le saurais-je ?

ANGÈLE.

Le bon ange qui vous protége
Vous l'apprendra;
Mais d'ici là
Du secret...

HORACE.

Ah! jamais je ne parle à personne...

ANGÈLE.

Des faveurs qu'on vous donne...

HORACE.

Quand on m'en donne.
Mais jusques à présent, et vous-même en effet
Devez le reconnaître,
Je ne peux pas être discret.
(Tendrement et s'approchant d'elle.)
Faites que j'aie au moins quelque mérite à l'être.

ENSEMBLE.

ANGELE, sans lui répondre.

N'entendez-vous pas?
On danse là-bas.
L'orchestre du bal
Donne le signal :
Profitez du temps,
Dans quelques instants
Pour nous va s'enfuir
Rêve de plaisir.

HORACE, avec impatience.

Oui, j'entends, hélas!
Qu'on danse là-bas.
L'orchestre du bal
Donne le signal;
Et, pour mon tourment,
Voici le moment
Où bientôt va fuir
Rêve de plaisir.

(Ils vont pour entrer dans la salle du bal à droite, et à la pendule de l'un des salons, on entend en dehors sonner minuit.)

ANGÈLE, s'arrêtant.

O ciel! qu'entends-je?

(Regardant l'horloge du fond.)

Il me semble
Qu'il n'est pas encor l'heure... et pourtant c'est minuit
Qui dans ce salon retentit.

HORACE, voulant l'empêcher d'entendre.

C'est une erreur...

ANGÈLE, entendant sonner dans le salon à gauche.

Eh! non!...

(Entendant sonner dans un troisième salon.)

Encore! ah! tous ensemble!
C'est fait de moi!...
Je meurs d'effroi!
Et ma compagne, hélas! ma compagne fidèle,
Où la chercher? où donc est-elle?
Comment la trouver à présent?

HORACE, avec embarras.

Elle est partie.

ANGÈLE.

O ciel! sans m'attendre... et comment?

HORACE, de même.

Par une ruse
Dont je m'accuse...
J'ai su, pour vous garder, l'éloigner en secret!

ANGÈLE, poussant un cri de désespoir.

Oh! vous m'avez perdue!

HORACE.

Oh! mon Dieu! qu'ai-je fait!

ENSEMBLE.

ANGÈLE, elle se lève.

O terreur qui m'accable!
Qu'ai-je fait, misérable!
A tous les yeux coupable!
Que vais-je devenir?
Que résoudre et que faire?
Au châtiment sévère
Rien ne peut me soustraire,
Je n'ai plus qu'à mourir!

HORACE.

O terreur qui m'accable!
Qu'ai-je fait, misérable!

C'est moi qui suis coupable.
Comment la retenir?
Que résoudre et que faire?
A sa juste colère
Rien ne peut me soustraire,
Je n'ai plus qu'à mourir!

HORACE.

Qu'à moi du moins votre cœur se confie;
Si je peux réparer mes torts...

ANGÈLE, traversant le théâtre.

Jamais!... jamais!...

HORACE.

Ah! je vous en supplie...
Écoutez-moi, Madame, et voyez mes regrets;
Laissez-moi vous défendre ou du moins vous conduire.

ANGÈLE.

Non, je dois partir seule!...

HORACE, la retenant.

Encor quelques instants!

ANGÈLE.

Laissez-moi m'éloigner, ou devant vous j'expire!

HORACE.

Eh bien! je vous suivrai!

ANGÈLE.

Non... je vous le défends.

ENSEMBLE.

ANGÈLE.

O terreur qui m'accable! etc.

HORACE.

O terreur qui m'accable! etc.

(Elle s'éloigne malgré les efforts d'Horace pour la retenir. Arrivée près de la porte, elle lui fait de la main la défense de la suivre. Horace s'arrête. Elle remet son masque et s'éloigne.)

SCÈNE XIV.

HORACE, seul.

Vous le voulez... à cet arrêt terrible
Je me soumets... j'obéirai...
(Après un instant de combat intérieur.)
Non, non, c'est impossible...
Quoi qu'il arrive, hélas!.. je la suivrai!
(Il s'élance sur ses pas et disparaît.)

ACTE II.

La salle à manger de Juliano. Au milieu, un brazero allumé. Au fond, une porte et dans un pan coupé à droite du spectateur une croisée donnant sur la rue. Deux portes à gauche, une à droite. Entre les portes, des armoires, des buffets; au fond, à gauche, une table sur laquelle le couvert est mis.

—

SCENE PREMIÈRE.

JACINTHE, seule.

Une heure du matin, et don Juliano, mon maître, n'est pas encore rentré. C'est son habitude. Il ne dort jamais que le jour... et je l'aime autant... le service est bien plus agréable et plus facile avec un maître qui ferme toujours les yeux! Mais ce soir, avant de partir pour le bal de la cour, cette idée de donner à souper à ses amis la nuit de Noël... quelle conduite! pour faire réveillon! Moi qui justement ce matin avais eu la même idée avec Gil Perez, le concierge et l'économe du couvent des Annonciades, et impossible de le décommander à cette heure où tout le monde dort... Mais les maîtres ne s'inquiètent de rien, et n'ont aucun égard, le mien surtout... Jésus Maria, quelle tête!... et qu'une gouvernante est à plaindre chez un garçon, quand il est jeune!... Quand il est vieux, c'est autre chose! témoin l'oncle de Juliano, le seigneur Apuntador, chez lequel j'étais avant lui... quelle différence!

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

S'il est sur terre
Un emploi,
Selon moi,
Qui doive plaire,
C'est de tenir la maison
D'un vieux garçon...
C'est là le vrai paradis.
Là, nos avis
A l'instant sont suivis.
Par nos soins dorloté,
Il nous doit la santé;
Notre force est sa faiblesse,
Et l'on est dame, dame et maîtresse.
Vieille duègne ou tendron,

Si nous voulons
Régner sans cesse,
Pour cent raisons.
Choisissons
La maison
D'un vieux garçon.

DEUXIÈME COUPLET.

Sa gouvernante
Est son bien,
Son soutien,
Elle régente.
Il est pour elle indulgent
Et complaisant.
Elle aura chez Monseigneur
Les clés de tout et même de son cœur.
Fidèle de son vivant,
Il l'est par son testament,
Où brille, c'est la coutume,
Une tendresse posthume.
Vieille duègne
Ou tendron,
Si nous tenons
A notre règne,
Pour cent raisons,
Choisissons
La maison
D'un vieux garçon.

Mais ici, par malheur, nous n'en sommes pas là, et demain, quand ma nièce Inésille sera avec moi dans cette maison, j'aurai soin de la surveiller, parce qu'une jeunesse qui arrive de sa province, avec des mauvais sujets comme mon maître et ses amis!... Mais voyez donc, ce Gil Perez, s'il avait au moins l'esprit de venir avant tout ce monde, on pourrait s'entendre... (Allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre.) Je ne vois rien. Si vraiment... en face de ce balcon... au milieu de la rue, on s'est arrêté.... Ah! mon Dieu... une grande figure, noire... qui lève le bras vers moi... Ah! j'ai peur! (Elle referme vivement la croisée.) C'est un avertissement du ciel... J'ai toujours eu idée qu'il m'arriverait malheur de souper tête-à-tête la nuit de Noël avec l'économe d'un couvent... avec tout autre, je ne dis pas... Ah! l'on frappe!... Dieu soit loué... C'est Gil Perez... ou

mon maître... peu m'importe, pourvu que je ne reste pas seule. (Elle va ouvrir la porte du fond et pousse un cri de terreur en voyant apparaître une figure noire.)

SCÈNE II.

ANGÈLE, en domino et en masque, JACINTHE.

JACINTHE, tremblant et marmottant des prières.

Ah! mon bon ange!!... ma patronne... saints et saintes du paradis, intercédez pour moi!... *Vade retro, Satanas!*

ANGÈLE, ôtant son masque.

Rassurez-vous, senora... c'est une pauvre femme qui a plus peur que vous!

JACINTHE.

Une femme... en êtes-vous bien sûre, et d'où sortez-vous, s'il vous plaît?

ANGÈLE.

Je sors du bal!... d'un bal masqué... vous le voyez... Mais par un événement... trop long à vous expliquer... Il est trop tard maintenant pour que je puisse rentrer chez moi... où l'on ne m'attend pas... car on ignore que je suis au bal... et je me suis trouvée la nuit... seule au milieu de la rue... où j'avais grand'peur, et surtout grand froid... Il neige bien fort... toutes les portes sont fermées, tout le monde dort... il n'y avait de lumière qu'à cette fenêtre qui s'est ouverte... et quand j'ai aperçu une femme, quand je vous ai vue... j'ai repris courage; j'ai frappé, et maintenant, senora, mon sort est entre vos mains.

JACINTHE.

C'est fort singulier.. fort singulier... Mais enfin, moi, je ne demande pas mieux que de rendre service quand ça ne m'expose pas, et que ça ne me coûte rien.

ANGÈLE, vivement.

Au contraire... au contraire... tenez... prenez cette bourse...

JACINTHE.

Cette bourse...

ANGÈLE.

Il y a vingt pistoles... c'est de l'or.

JACINTHE.

Je n'en doute pas... je ne puis pas révoquer en doute la franchise de vos manières... mais enfin que voulez-vous?

ANGÈLE.

Que vous me donniez un asile... pour quelques heures... jusqu'au jour, après cela, je verrai, je tâcherai...

JACINTHE.

Permettez... recevoir ainsi... une personne inconnue.

ANGÈLE.

Mon Dieu!... mon Dieu!... que pourrais-je dire... pour vous persuader... ou vous convaincre... Ah! cette bague en diamants... acceptez-la... je vous prie, et gardez-la en mémoire du service que vous m'avez rendu... car, je le vois... vous cédez à mes prières... vous n'avez plus de défiance... vous croyez en moi.

JACINTHE.

Comment ne pas vous croire?... Voilà des façons d'agir.... qui révèlent sur-le-champ une personne comme il faut... Aussi je ne doute pas que mon maître...

ANGÈLE.

Vous avez un maître...

JACINTHE.

Un jeune homme de vingt-cinq ans.

ANGÈLE.

Ah! mon Dieu!... il ne faut pas qu'il me voie... cachez-moi chez vous, dans votre chambre...

JACINTHE, montrant la porte à droite.

Elle est là.

ANGÈLE.

Que personne ne puisse y pénétrer!

JACINTHE.

C'est difficile... mon maître va rentrer souper avec une demi-douzaine de ses amis...

ANGÈLE.

O ciel!

JACINTHE.

Qui s'emparent de toute la maison... et qui découvriraient bien vite une jeune et jolie dame telle que vous...

ANGÈLE.

Alors je ne reste pas... je m'en vais... (Elle remonte le théâtre pour sortir, on entend au dehors un bruit de marche.) Qu'est-ce donc?

JACINTHE.

Une patrouille qui passe sous nos fenêtres...

ANGÈLE.

Est-ce qu'il y en a beaucoup ainsi?

JACINTHE.

Dans presque toutes les rues... c'est pour la sûreté de la ville... elles arrêtent toutes les personnes suspectes qu'elles rencontrent...

ANGÈLE, à part.

C'est fait de moi!... (Haut, à Jacinthe.) Je reste... je reste... mais si je ne puis m'empêcher de paraître aux regards de ton maître ou de ses amis... n'y aurait-il pas moyen du moins de ne pas leur apprendre qui je suis?... Ce domino, ce costume va m'exposer à leur curiosité et à leurs questions...

JACINTHE.

N'est-ce que cela?... il m'est bien facile de vous y soustraire... J'ai ma nièce Inésille, une Aragonaise, qui vient du pays pour être ici servante à Madrid. J'ai déjà reçu sa malle et ses effets qui sont là dans ma chambre... et si ça peut vous convenir...

ANGÈLE.

Oh! tout ce que tu voudras.

JACINTHE.

Habillée ainsi, mon maître et ses amis vous apercevront sans seulement faire attention à vous... (La regardant.) Si toutefois c'est possible. (On frappe à la porte du fond.)

ANGÈLE.

On vient... du silence... entends-tu?... silence avec tout le monde... et ma reconnaissance...

JACINTHE, lui montrant la porte à droite.

Je suis muette... entrez vite, et que Notre-Dame de Lorette vous protége! (Angèle entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

JACINTHE, GIL PEREZ.

JACINTHE.

Le seigneur Gil Perez, c'est bien heureux!

GIL PEREZ.

Oui, ma céleste amie, ma divine Jacinthe... j'arrive un peu tard... par excès d'amour et de prudence... il a fallu attendre que la messe de minuit fût terminée, et après cela, j'ai voulu

être bien sûr que tout le monde dormait au couvent... et tout le monde dort.

JACINTHE.

Tant mieux! on ne vous entendra pas rentrer! car il faut y rentrer à l'instant.

GIL PEREZ.

Et pourquoi cela?

JACINTHE.

Parce que le comte Juliano, mon maître, va arriver d'un instant à l'autre avec ses amis qui soupent ici.

GIL PEREZ.

Comme s'ils n'auraient pas pu rester toute la nuit au bal... c'est très-désagréable... et je n'ai pas du tout envie de m'en retourner.

JACINTHE.

Y pensez-vous... me compromettre!

GIL PEREZ.

Écoutez donc, Jacinthe... il fait cette nuit un froid et un appétit... qui redoublent en ce moment... et quand on avait l'espoir de souper en tête-à-tête au coin d'un bon feu, on ne renonce pas aisément à une pareille béatitude.

JACINTHE.

Il le faut cependant... car le moyen de justifier votre présence... à une pareille heure...

GIL PEREZ.

Le ciel nous inspirera quelque bon mensonge!... il en inspire toujours à ses élus!

JACINTHE.

En vérité!

GIL PEREZ.

Vous direz au seigneur Juliano, votre maître... que vous m'avez prié de venir vous aider pour le souper qu'il donne cette nuit à ses amis.

JACINTHE.

C'est vrai, vous avez des talents...

GIL PEREZ.

Avant d'être économe... j'ai été cuisinier chez deux archevêques.

JACINTHE.

Deux archevêques!...

GIL PEREZ.

Je n'ai jamais servi que dans de saintes maisons... c'est bien plus avantageux... On y fait sa fortune dans ce monde, et son salut dans l'autre.

JACINTHE.

Je le crois bien... et le couvent des Annonciades, où vous êtes en ce moment?...

GIL PEREZ.

C'est le paradis terrestre... A la fois concierge et économe, je suis le seul homme de la maison, et chargé de l'administration temporelle... Que Dieu me fasse encore la grâce de rester un an ou deux dans cette sainte demeure... Je prendrai alors du repos... et me retirerai... dans le monde... avec une honnête fortune que je pourrai offrir à dame Jacinthe.

JACINTHE.

Qui, de son côté, ne néglige pas les économies.

GIL PEREZ.

Vous en avez fait de bonnes avec le seigneur Apuntador, notre premier maître...

JACINTHE.

Qui était si avare...

GIL PEREZ.

Excepté pour sa gouvernante.

JACINTHE.

C'était sa seule dépense...

GIL PEREZ.

Et cela doit aller bien mieux encore avec le seigneur Juliano, son neveu... un dissipateur.

JACINTHE.

Du tout... ça n'est plus ça... il mange son bien avec tout le monde... et quand les maîtres n'ont pas d'ordre..

GIL PEREZ.

C'est ce qu'il y a de pire... ça finira mal...

JACINTHE.

Je le crois aussi... mais en attendant, il y a quelquefois de bonnes aubaines à son service... (Regardant du côté de la porte à droite.) ce soir, par exemple...

GIL PEREZ.

Qu'est-ce donc?

JACINTHE.

Rien... rien... j'ai promis le silence, pour aujourd'hui du moins... mais demain, Gil Perez, je vous conterai cela.

GIL PEREZ.

A la bonne heure... on n'a pas de secrets pour un fiancé... pour un époux... Je descends à la cuisine... m'installer au milieu des fourneaux et donner à ces messieurs un souper d'archevêque... Dès qu'ils auront soupé... je porterai là, dans votre chambre... un ou deux plats... des meilleurs, que j'aurai mis de côté... et que je tiendrai bien chaudement au coin du feu.

JACINTHE.

A la bonne heure... mais si on entrait dans ma chambre.

GIL PEREZ.

Dès qu'il sortiront de table... ôtez la clé...

JACINTHE.

Et vous, alors...

GIL PEREZ.

N'en ai-je pas une autre... dont je ne vous ai jamais parlé.

JACINTHE.

Est-il possible!... Et comment cela se fait-il?... une seconde clé...

GIL PEREZ.

C'est celle du seigneur Apuntador... notre ancien maître... je l'ai trouvée ici...

JACINTHE.

Ah! monsieur Gil Perez... une telle hardiesse...

GIL PEREZ.

Je cours à la cuisine... (Il sort par la porte à gauche sur la ritournelle du chœur suivant et pendant que Jacinthe va ouvrir la porte du fond.)

SCÈNE IV.

JACINTHE, JULIANO, PLUSIEURS SEIGNEURS de ses amis.

CHŒUR.

Réveillons! réveillons l'hymen et les belles!
Réveillons les maris prompts à s'endormir!
Réveillons, réveillons les amants fidèles!
Réveillons tout, jusqu'au désir,
La nuit est l'instant du plaisir!
Vivent la nuit et le plaisir!

JULIANO.

Qu'en son lit la raison sommeille,
Verre en main, à table je veille
Et me console des amours!
Les belles nuits font les beaux jours!

CHŒUR.

Réveillons! réveillons l'amour et les belles!
Réveillons les maris prompts à s'endormir!
Réveillons, réveillons les plaisirs fidèles!
La nuit est l'instant du plaisir!
Vivent la nuit et le plaisir!

JACINTHE.

Quel tapage! c'est à frémir!
Le quartier ne peut plus dormir!

JULIANO, à part.

Tout s'arrange au mieux, sur mon âme,
Et lord Elfort en son logis,
En rentrant a trouvé sa femme...
Il est un Dieu pour les maris!...
Du reste il va venir.

(Haut.)

Et toi, belle Jacinthe,
Soigne les apprêts du festin!
Qui manque encore?

TOUS.

Horace!

JULIANO.

Oui!... mais soyez sans crainte.

(A part.)

Les amoureux n'ont jamais faim!

JACINTHE.

Quel tapage! c'est à frémir!
Le quartier ne peut plus dormir!
Et l'alcade ici va venir!

(Elle prend le manteau que son maître a jeté sur un fauteuil et le porte dans la chambre à droite.)

CHŒUR.

Réveillons! réveillons l'amour et les belles!
Réveillons les maris prompts à s'endormir!
Réveillons! réveillons les plaisirs fidèles!
La nuit est l'instant du plaisir!
Vivent la nuit et le plaisir!

JULIANO, se retournant et appelant.

Jacinthe! Eh bien! où est-elle donc? (Il va ouvrir la porte à droite, fait un pas dans la chambre et sort tout étonné en voyant Angèle qui entre poussée par Jacinthe.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JACINTHE, ANGÈLE, sortant de la porte à droite, habillée en paysanne aragonaise.

JULIANO.

Que vois-je? quel minois charmant!

TOUS.

Quelle est donc cette belle enfant?

JACINTHE, à Juliano.

C'est ma nièce!

(Aux autres.)

Oui, je suis sa tante :

(A Juliano.)

Vous savez que nous l'attendions!

TOUS.

C'est une admirable servante
Pour un ménage de garçons!

INÉSILLE, faisant la révérence.

Ah! Messeigneurs, c'est trop d'honneur.
(Bas, à Jacinthe.)
Ah! j'ai bien peur! ah! j'ai grand'peur!

JACINTHE, bas à Inésille.

Allons! courage!

JULIANO.

Et son nom?

JACINTHE.

Inésille!

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.

La belle fille!
Qu'elle est gentille!
Et qu'Inésille
Offre d'attraits!
Quoiqu'ignorante,
Elle m'enchante,

Et pour servante
Je la prendrais!

JACINTHE, à part.

La belle fille!
Qu'elle est gentille!
Mon Inésille
Leur plaît déjà!
Jeune, innocente,
Elle est charmante!
Et moi, sa tante,
Surveillons-la!

INÉSILLE.

J' vois qu'Inésille,
La pauvre fille!
J' vois qu'Inésille
Leur conviendrait!
Quoiqu'ignorante,
Je les enchante,
Et pour servante
On me prendrait.

JULIANO.

PREMIER COUPLET.

D'où venez-vous, ma chère

INÉSILLE.

J'arrivons du pays!

JULIANO.

Et que savez-vous faire?

INÉSILLE.

J' n'ons jamais rien appris!

JULIANO.

D'une âme généreuse
Nous vous formerons tous!

INÉSILLE, regardant Jacinthe.

Ah! je fus bien heureuse
D' pouvoir entrer chez vous!
Dans cette maison que j'honore,
(Faisant la révérence.)
Être admise est un grand plaisir...
(A part.)
Mais j'en aurai bien plus encore
Sitôt que j'en pourrai sortir!

JULIANO.

DEUXIÈME COUPLET.

Vous êtes douce et sage?

INÉSILLE.

Chacun vous le dira!

JULIANO, lui prenant la main.

Vous n'êtes point sauvage?

INÉSILLE.

Sauvag', qu'est-ce que c'est qu' ça?

JULIANO.

En fidèle servante,
Ici vous resterez?

INÉSILLE.

Si je vous mécontente...
Dam! vous me renverrez!...
Car dans c'te maison que j'honore,
(Faisant la révérence.)
Demeurer est un grand plaisir!...
(A part.)
Mais j'en aurai bien plus encore,
Sitôt que j'en pourrai sortir!

JACINTHE, se mettant entre eux et s'adressant à Inésille.

Allons! c'est trop jaser! oui... finissons, de grâce!
Il faut qu'ici le service se fasse!

JULIANO.

C'est juste! apporte-nous xérès et malaga!

JACINTHE, à Inésille, qu'elle prend par le bras.

Allons! descendons à la cave!

INÉSILLE, effrayée.

A la cave!...

JULIANO.

Je vois qu'elle n'est pas trop brave!

TOUS.

Chacun de nous l'escortera!

JACINTHE.

Non, Messieurs, non; je suis plus brave,
Sa tante l'accompagnera!
Allons!... venez chercher... xérès et malaga!...

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.

La belle fille!
Qu'elle est gentille!

Qu'Inésille
Offre d'attraits!
Quoiqu'ignorante,
Elle m'enchante,
Et pour servante
Je la prendrais!

JACINTHE.

La belle fille!
Qu'elle est gentille!
Mon Inésille
Leur plait déjà!
Elle est charmante
Et ravissante
Et moi, sa tante,
Surveillons-la.

INÉSILLE.

Mais Inésille,
La pauvre fille!
Mais Inésille
Les séduirait!
Quoiqu'ignorante,
Je les enchante;
Et pour servante
On me prendrait!

(Jacinthe sort en emmenant Inésille par la seconde porte à gauche qui mène dans l'intérieur de la maison.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, JULIANO, puis HORACE.

JULIANO.

Elle est vraiment très-bien, la petite Aragonaise, car elle vient d'Aragon... et il est heureux pour elle qu'elle soit tombée dans une maison comme la mienne... une maison tranquille... un homme seul... (Les regardant.) Pas aujourd'hui du moins. (Se retournant et apercevant Horace.) Eh! arrive donc, mon cher ami, j'avais une impatience de te voir!...

HORACE.

Et moi aussi.

JULIANO, à ses compagnons.

Messieurs, voici des cigarettes, et si vous voulez, en attendant le souper... (Les jeunes gens se forment dans l'appartement en différents groupes, causent ou allument des cigares autour du brazero, pendant

que Juliano amène Horace sur le devant du théâtre.) Eh bien! tout a été à merveille... et je ne sais pas comment tu t'y es pris... car j'ai eu peur un moment... Ce lord Elfort, voyant que notre conducteur se perdait et prenait le plus long, a voulu lui-même monter sur le siége... J'oubliais que les Anglais étaient les premiers cochers d'Europe... et, en un instant, nous avons été à son hôtel... où je tremblais en montant l'escalier.

HORACE.

Tu étais dans l'erreur.

JULIANO.

Je l'ai bien vu... et j'ignore comment vous avez fait, toi et milady, pour rentrer avant nous; mais elle était dans son appartement... elle dormait.

HORACE.

Tu te trompes.

JULIANO.

Je le crois bien... elle faisait semblant.

HORACE.

Mais non, mon ami, ce n'était pas elle, et la preuve, c'est que je suis resté une demi-heure encore avec mon inconnue qui s'est enfuie au moment où minuit sonnait à toutes les pendules.

JULIANO.

Laisse-moi donc tranquille...

HORACE.

Et nous avons fait un joli coup, tu peux t'en vanter... Il paraît, mon ami, que nous l'avons perdue... déshonorée... et elle voulait s'aller jeter dans le Mançanarès.

JULIANO.

Ah çà! quand tu auras fini ton histoire...

HORACE.

C'est la vérité même, je te l'atteste... Je me suis précipité sur ses pas... je l'ai rejointe au bas du grand escalier, je la retenais par le bras, lorsque, dans ses efforts pour m'échapper, s'est détaché un riche bracelet que j'ai voulu ramasser, et pendant ce temps elle s'était élancée au dehors... et là, disparue... évanouie comme une ombre... Vingt rues différentes... laquelle avait-elle prise?

JULIANO.

Écoute, Horace, si tu me prends pour dupe, si tu veux t'amuser à mes dépens...

HORACE.

Mais non, mon ami, voilà ce bracelet... regarde plutôt.

JULIANO.

Il est de fait que je ne l'ai jamais vu à milady... mais à son élégance, plus encore qu'à sa richesse, il doit appartenir à quelque grande dame... Nous avons ici le jeune Melchior qui doit se connaître en diamants; il ne sort pas de chez le joaillier de la cour, à cause de sa femme qui est charmante. (A Melchior.) Mon cher Melchior, Horace voudrait vous parler.

HORACE, le prenant à part.

Connaîtriez-vous par hasard ce joyau?

MELCHIOR.

Certainement! on l'a vendu dernièrement devant moi.

HORACE.

A qui donc?

MELCHIOR.

A la reine.

HORACE, à part.

O ciel!

JULIANO, revenant près d'eux.

Eh bien? qu'est-ce?... qu'y a-t-il?

HORACE, bas, à Melchior.

Taisez-vous! (Haut, à Juliano.) Rien, il ne sait rien... il ne connaît pas. (A part.) La reine! ce n'est pas possible... c'est absurde! (Il se retourne et aperçoit Angèle qui sort de la porte à gauche, au fond, et s'avance au bord du théâtre tenant un panier de vin sous le bras et un bougeoir à la main; il pousse un cri et reste immobile de surprise.) Ah! voilà qui est encore pire!

INÉSILLE, apercevant Horace.

C'est lui!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, INÉSILLE ET JACINTHE, qui rentre avec elle.

(Jacinthe prend le panier de vin que portait Angèle; toutes deux remontent le théâtre et s'occupent à ranger le couvert près de la table qui est au fond à gauche et toute dressée.)

JULIANO, à Horace.

Eh bien! qu'as-tu donc?... comme tu regardes notre jeune servante... Elle est jolie, n'est-ce pas?

HORACE.

Ah! c'est là une servante?

JULIANO.

Une Aragonaise... la nièce de Jacinthe! ma vieille gouvernante.

HORACE.

Et... tu la connais?

JULIANO.

Certainement, et ces Messieurs aussi... D'où vient ton air étonné?

HORACE.

Ah! c'est que, c'est que... Dis-moi, toi qui vois la reine... car moi je l'ai à peine aperçue... Mais toi, tu la vois souvent... ne trouves-tu pas que cette petite servante ressemble beaucoup à la reine?

JULIANO.

Pas du tout... pas un seul trait.

HORACE.

Tu en es bien sûr?

JULIANO.

Certainement!... Pourquoi cette question?

HORACE, avec embarras.

C'est que... (A part.) Allons, je deviens fou... je perds la tête! (Il regarde toujours Angèle sans oser l'approcher ni lui adresser la parole.)

JULIANO.

Il paraît que milord ne vient pas... (Bas, à Horace.) Il aura été obligé de faire sa paix avec milady, à moins qu'il n'ait été soupirer sous le balcon de quelque belle Espagnole.

HORACE, d'un air distrait et regardant toujours Inésille.

Lui!

JULIANO.

C'est un amateur... l'Opéra de Madrid vous dira ses conquêtes... mais puisque le conquérant est en retard... à table, Messieurs, à table. (Pendant ce temps, Jacinthe et Inésille ont apporté la able au milieu du théâtre. Tous s'asseyent; Inésille se tient debout, une serviette et une assiette à la main, et elle sert tout le monde. Horace, immobile, ne boit ni ne mange et reste, la fourchette en l'air, toujours occupé à regarder Angèle, qui n'a pas l'air de le connaître.) A boire avant tout... (Inésille sert à boire à Horace, dont la main tremble, et qui choque son verre contre la bouteille.) et que d'abord je fasse réparation à mon ami Horace... j'ai cru, Messieurs, qu'il m'avait enlevé une maîtresse.

TOUS.

Ah! c'est affreux!

JULIANO.

Il paraît que j'avais tort et qu'elle m'est fidèle... je dis il paraît, parce que, dans ce cas, le doute est déjà un bénéfice dont il faut se contenter. Je bois donc à mon ami Horace et à ses succès.

TOUS.

A ses succès!

JULIANO.

Cela ne fera pas mal... car, dans ce moment, c'est le héros de roman le plus malheureux... Il a entre autres une belle inconnue, une nymphe fugitive qui n'est pourtant qu'à moitié cruelle.

HORACE, vivement.

Juliano! je t'en conjure!

JULIANO.

Tu lui as promis d'être discret, c'est de droit; mais nous aussi nous le sommes tous, et vous ne croiriez pas, Messieurs, que pour elle il est prêt à refuser un mariage superbe... Inésille, une assiette... une dot magnifique qui m'irait si bien!

HORACE.

Je te l'abandonne!

JULIANO.

J'accepte... vous en êtes témoins... à ce prix je t'abandonne ta beauté anonyme... ta fille des airs, ta sylphide.

HORACE.

Juliano, pas un mot de plus!

JULIANO.

N'as-tu pas peur... elle ne peut pas nous entendre... elle n'est pas ici.

HORACE.

Peut-être!... Ne t'ai-je pas dit qu'en tous lieux elle était près de moi... sur mes pas... à mes côtés... que je la regardais comme mon bon ange, mon ange tutélaire, et que, visible ou non, elle était toujours là présente à mes yeux et à mon cœur.

INÉSILLE, qui l'écoute avec émotion, laisse tomber l'assiette qu'elle tenait, qui roule et se casse.

Ah! mon Dieu!

JULIANO.

A merveille! l'Aragonaise arrange bien mon mobilier de garçon.

JACINTHE, allant à elle.

La maladroite!

JULIANO.

Ne vas-tu pas la gronder.

INÉSILLE.

N' vous fâchez pas, ma tante, je la paierons sur mes gages.

JACINTHE.

Elle le mériterait.

JULIANO.

Certainement; mais je lui fais grâce... je suis bon prince, et je lui demande, pour toute indemnité, une chanson du pays.

TOUS.

C'est juste!... une chanson aragonaise!

JACINTHE, bas, à Inésille.

En savez-vous?

INÉSILLE, de même.

Je crois que oui... à peu près.

TOUS.

Écoutons bien!

JULIANO.

Qu'ici son talent brille!

JACINTHE, bas, à Inésille.

Du courage!

JULIANO.

C'est un concert
Qu'Inésille...

HORACE, stupéfait.

Inésille!

JULIANO.

Nous réservait pour le dessert.

RONDE ARAGONAISE.

INÉSILLE.

(Jacinthe vient de lui apporter des castagnettes avec lesquelles elle s'accompagne pendant les couplets suivants.)

PREMIER COUPLET.

La belle Inès
Fait flores;
Elle a des attraits,
Des vertus;
Et, bien plus,
Elle a des écus.
Tous les garçons
Bruns ou blonds,

Lui font les yeux doux;
Qui de nous
Voulez-vous
Prendre pour époux?
Est-ce un riche fermier
Est-ce un galant muletier,
Ou bien un alguazil?
Celui-là vous convient-il?
Tra, la, la, tra, la, la.
— Non, mon cœur incivil,
Tra, la, la, tra, la, la,
Refuse l'alguazil,
Tra, la, la, tra, la, la.
— L'alcade vous plaît-il?
Tra, la, la, tra, la, la.
— Fût-ce un corrégidor,
Je le refuse encor.
— Que voulez-vous,
Belle aux yeux doux?
Répondez, nous vous aimons tous.
Qui de nous
Voulez-vous
Prendre pour époux?
— L'amoureux
Que je veux,
C'est celui qui danse le mieux.

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.

Que de grâce! que de candeur!
C'est un morceau de grand seigneur,
Et déjà mon cœur amoureux
S'enflamme au feu de ses beaux yeux!

HORACE.

C'est bien son regard enchanteur :
Mais ce costume!... est-ce une erreur?
Et que dois-je croire en ces lieux,
Ou de mon cœur, ou de mes yeux?

JACINTHE.

Ah! quel son de voix enchanteur!
Ma nièce me fait de l'honneur!
Et déjà leur cœur amoureux
S'enflamme au feu de ses beaux yeux!

INÉSILLE.

DEUXIÈME COUPLET.

Dès ce moment,
Chaque amant
Se met promptement
A danser.
Balancer,
Passer,
Repasser,
Et castagnettes en avant,
Chaque prétendant
S'exerçait
Et donnait
Le signal
Du bal,
Le muletier Pedro
Possédait le boléro,
Et l'alcade déjà
Brillait dans la cachucha;
Tra, la, la, tra, la, la.
— Messieurs, ce n'est pas ça,
Tra, la, la, tra, la, la,
Et, pendant ce temps-là,
Tra, la, la, tra, la, la,
Le jeune et beau Joset,
Tra, la, la, tra, la, la,
De loin la regardait
Et de travers dansait,
Car il l'aimait...
— Belle aux yeux doux,
Ce beau bal nous réunit tous;
Qui de nous
Voulez-vous
Prendre pour époux!
— Le danseur que je veux :
C'est eclui, c'est celui qui m'aime le mieux.
Oui, Joset, je te veux,
Car c'est toi qui m'aime le mieux.

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHŒUR.

Que de grâce! que de candeur! etc.

HORACE.

C'est bien son regard enchanteur, etc.

JACINTHE.

Ah! quel son de voix enchanteur, etc.

JULIANO.

Allons, Jacinthe, le punch et le café dans le salon! (Jacinthe sort un instant. Ils se lèvent tous, et les domestiques des jeunes seigneurs enlèvent la table, qu'ils portent au fond du théâtre.)

JULIANO ET LE CHŒUR, voyant sortir Jacinthe.

Je n'y tiens plus!

INÉSILLE.

Ah! finissez, de grâce!

TOUS, entourant Inésille.

Non, vraiment... mon cœur amoureux...

INÉSILLE, se défendant.

Ah! je frémis de leur audace!

TOUS, de même.

S'enflamme au feu de tes beaux yeux!

HORACE, seul, à gauche du théâtre et regardant Inésille.

Comment, serait-ce elle en ces lieux?
Non... ce n'est pas!... c'est impossible!

JULIANO ET LE CHŒUR, entourant Inésille.

Allons, ne sois pas inflexible!

INÉSILLE.

Laissez-moi! laissez-moi!

JULIANO ET LE CHŒUR.

De l'un de nous daigne accepter la foi!

INÉSILLE, se défendant.

Laissez-moi! laissez-moi!

HORACE.

Ce n'est pas elle... non, non, non, c'est impossible!

JULIANO ET LE CHŒUR.

Rien qu'un baiser, un seul...

INÉSILLE.

Laissez-moi! laissez-moi!

JULIANO ET LE CHŒUR.

Tu céderas!

INÉSILLE, poussant un cri, s'échappe de leurs mains et se précipite dans les bras d'Horace, en lui disant:

Ah!... défendez-moi!

HORACE, à part, avec joie.

C'est elle!

JACINTHE, sort en ce moment de la première porte à gauche, qui est celle du salon, et dit d'un ton sévère :

Eh bien! que vois-je?

JULIANO ET LE CHOEUR, s'arrêtant, et à demi voix.

C'est la tante!
De la duègne craignons la colère imposante.

JACINTHE.

Dans le salon le punch est là qui vous attend.

JULIANO.

Et les tables de jeu?

JACINTHE.

Tout est prêt.

JULIANO.

C'est charmant!

(Faisant signe aux convives de passer dans le salon.)

Messieurs... Messieurs, le punch est là qui vous attend.

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.

Que de grâce! que de candeur!
Mais pour toucher ce jeune cœur,
De cet argus fuyons les yeux;
Plus tard nous serons plus heureux!

HORACE.

C'est elle! ô moment enchanteur!
Combien je bénis sa frayeur;
Oui, c'est elle que dans ces lieux
L'amour offre encore à mes yeux.

JACINTHE.

Mais voyez donc ces grands seigneurs...
Quelle indécence! quelle mœurs!
(A Inésille.)
Mais ne craignez rien en ces lieux
Tant que vous serez sous mes yeux!

(Ils entrent tous dans le salon à gauche.)

JACINTHE, à Inésille.

Les voilà partis, soyez sans crainte... je descends à la cuisine. (Elle sort par la seconde porte à gauche. Au moment où elle s'éloigne Horace, qui était entré le dernier dans le salon, revient sur ses pas près d'Inésille, qui est seule et range le couvert.)

SCÈNE VIII.

HORACE, INÉSILLE.

HORACE, s'approchant d'elle timidement,

Madame...

INÉSILLE.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur? voulez-vous du xérès ou du malaga? (Elle lui offre un verre.)

HORACE, étonné.

Non, non, ce n'est pas possible!

INÉSILLE, imitant un léger patois de paysanne.

Dam! si vous voulez autre chose, dites-le... me voilà... je suis à vos ordres...

HORACE.

Quoi, vraiment!... vous seriez?...

INÉSILLE.

Inésille l'Aragonaise... la nièce à dame Jacinthe.

HORACE.

Ah! ne cherchez pas à m'abuser, je vous ai reconnue!

INÉSILLE.

Moi! mon beau monsieur?

HORACE.

Quand tout à l'heure, pour échapper à leurs poursuites, vous vous êtes jetée dans mes bras...

INÉSILLE.

Dam! vous me sembliez le plus sage et le plus raisonnable... excusez-moi... si je me suis trompée...

HORACE, vivement.

Oh! oui... oui... sans doute!... car dans ce moment surtout je ne suis pas bien sûr d'avoir toute ma raison... Vois-tu, Inésille... si c'est toi... (Avec respect.) si c'est vous... c'est affreux de vous jouer ainsi de mes tourments.

INÉSILLE.

Moi, mon bon Dieu! tourmenter un cavalier si gentil et si bon!...

HORACE, s'avançant sur elle.

Eh bien!... si tu n'es pas elle... c'est une ressemblance si grande... si exacte... que j'éprouve auprès de toi... ce que j'éprouvais auprès d'elle... le cœur me bat... ma vue se trouble... je t'aime...

INÉSILLE, se reculant.

Ah ben! ah ben! ah ben! moi qui vous croyais si sage... prenez garde, je vais me dédire.

HORACE.

Et tu as raison... je suis un fou... un insensé dont il faut que tu aies pitié... viens avec moi. (Il lui prend la main, qu'elle veut retirer.) Ah! ne crains rien... je te respecterai... mais je te regarderai... je croirai que c'est elle... et je te dirai... car avec toi... j'ai moins peur... je te dirai ce que je n'oserais lui dire... que je l'aime... que je meurs d'amour... qu'elle est mon rêve... (Il la serre dans ses bras et elle se dégage.) N'aie pas peur... ce n'est pas pour toi... c'est pour elle...

INÉSILLE.

C'est égal, Monsieur, comment voulez-vous que je distingue?

HORACE.

C'est qu'aussi il n'y a jamais eu de situation pareille... moi qui croyais qu'elle seule au monde avait ces yeux... ce regard... que tu as, toi... (Leurs yeux se rencontrent.) Ah! c'est vous, c'est vous... Madame... j'en suis sûr! vous aurez beau faire... vous ne me tromperez plus. Et la preuve, c'est que malgré moi j'ai retrouvé ma frayeur et mon respect... vous le voyez... je tremble... Pourquoi alors vous défier plus longtemps d'un cœur qui vous est aussi dévoué! (On frappe à la porte en dehors.) Qui vient encore à une pareille heure? quel est l'importun? (On entend crier au dehors :) N'ayez pas peur... ouvrez... c'est un ami... c'est lord Elfort!

INÉSILLE, avec effroi.

O ciel! lord Elfort!

HORACE.

D'où vient ce trouble?

INÉSILLE.

N'ouvrez pas! n'ouvrez pas!

HORACE.

C'est donc vous, Madame... c'est bien vous!

INÉSILLE.

O mon Dieu! mon Dieu! comment faire? que devenir?

HORACE.

Ne suis-je pas là pour vous protéger?

INÉSILLE.

Et s'il me voit seulement... je suis perdue!

HORACE.

Il ne vous verra pas... je vous le jure!... nous sortirons de ces lieux sans qu'il vous aperçoive... mais vous aurez confiance en moi...

INÉSILLE.

Oui, Monsieur...

HORACE.

Je saurai qui vous êtes?

INÉSILLE.

Oui, Monsieur...

HORACE.

Vous me direz tout?

INÉSILLE.

Oui, Monsieur.

HORACE.

Eh bien!... là... là... dans cette chambre... (Montrant celle de Jacinthe.) dont je saurai bien défendre l'entrée... l'on me tuera avant d'y pénétrer. (On frappe plus fort et Inésille veut entrer dans la chambre, Horace la retient par la main.) Mais vous n'oublierez pas vos promesses?

INÉSILLE.

Oh! non, Monsieur!

HORACE.

Attendez-moi! dès que Milord sera entré dans le salon, je viens vous prendre... et, enveloppée dans mon manteau, vous sortirez sans danger.

INÉSILLE, fermant vivement la porte.

On vient! (Lord Elfort continue à frapper plus fort à la porte du fond.)

SCÈNE IX.

JULIANO, sortant du salon à gauche, HORACE, puis LORD ELFORT.

JULIANO.

Eh bien! quel tapage à la porte de la rue!... Jacinthe, Inésille... où sont donc toutes ces femmes?

HORACE.

Je ne sais... Inésille était là... tout à l'heure... elle est descendue.

JULIANO.

A la cuisine sans doute... qui diable nous arrive? (Il va ouvrir

la porte du fond. Pendant ce temps Horace s'approche de la porte à droite qu'il ferme à double tour, puis il retire la clé et la met dans sa poche.)

HORACE.

La voilà en sûreté!

JULIANO, qui pendant ce temps a été ouvrir à lord Elfort.

C'est vous, Milord, vous êtes bien en retard!

LORD ELFORT.

Ce était vrai! (Apercevant Horace.) Encore cette petite Horace!

JULIANO.

Vous ne devez plus lui en vouloir... maintenant que vous êtes sûr de la vertu de Milady.

LORD ELFORT.

Yes... grâces à vous qui me avez fait avoir les preuves... mais c'est égal... cette nuit... était toujours pour moi un jour malheureuse... et fâcheuse beaucoup.

JULIANO.

Comment cela?

LORD ELFORT.

En quittant Milady... je voulais avant le souper avec vous... porter le cadeau de Noël à la petite Estrella... vous connaissez?...

JULIANO.

Un premier sujet de l'Opéra de Madrid!

LORD ELFORT.

Yes...

JULIANO.

Celle qui danse si bien la cachucha

LORD ELFORT.

Yes...

JULIANO.

Et pour laquelle, dit-on, vous faites des folies...

LORD ELFORT.

Yes... je aimais beaucoup la cachucha... eh bien! elle était pas chez elle... elle était sortie pour toute la nuit sans prévenir moi...

JULIANO.

Parce que vous êtes jaloux et qu'elle a peur de vous!

HORACE, à part, et regardant du côté de la porte à droite.

O ciel!

LORD ELFORD.

Et pourquoi, je demande à vous? pourquoi sortir toute la nuit?

JULIANO.

Pour aller... pour aller... danser la cachucha... pour aller au bal... la nuit de Noël, tout le monde y va... à commencer par vous.

LORD ELFORT.

C'est égal... je avais mis moi en colère.

JULIANO.

Ça ne coûte rien.

LORD ELFORT.

Je avais tout brisé...

JULIANO.

C'est plus cher... parce que demain il faudra réparer... à moins que cette nuit... vous ne soyez heureux au jeu où l'on vous attend...

LORD ELFORT.

Yes! je allais jouer. (Il entre dans le salon à gauche.)

JULIANO, se retournant vers Horace.

Ainsi que toi, mon cher Horace... on demandait ce que tu étais devenu.

HORACE.

J'allais vous rejoindre!

JULIANO.

Ah! mon Dieu!... comme tu es pâle et troublé... Est-ce qu'il y aurait eu une nouvelle apparition?

HORACE.

Du tout... mon ami... (A part.) Ah! si c'est elle, c'est indigne! c'est infâme!... je les tuerai tous deux et moi-même après...

JULIANO, à Horace.

Allons, viens.

HORACE, le retenant par la main.

Un mot seulement!...

JULIANO.

Qu'est-ce donc?

HORACE.

Cette belle danseuse... dont vous parliez tout à l'heure... la signora Estrella... tu la connais?

JULIANO.

Certainement et beaucoup!... et toi?

HORACE, avec embarras.

Eh bien!.. eh bien!... tu ne trouves pas qu'elle ressemble un peu à cette petite servante aragonaise...

JULIANO.

Inésille!

HORACE.

Oui, il y a quelque chose...

JULIANO.

Ah çà! à qui diable en as-tu aujourd'hui avec tes ressemblances? Tu me parlais tantôt de la reine et maintenant d'une danseuse... il n'y a pas le moindre rapport... pas même apparence...

HORACE.

Tu as raison... cela ne ressemble à rien... et je l'aime mieux... je suis content... (A part.) Oser la soupçonner... quand tout à l'heure... elle va tout me dire et tout m'apprendre... (Haut.) Allons, viens, viens, mon ami.

JULIANO.

Qu'est-ce qui te prend! te voilà maintenant radieux et triomphant.

HORACE.

C'est que je pense à elle!

JULIANO.

A l'inconnue... il en deviendra fou, ma parole d'honneur!

HORACE.

C'est vrai! j'en perds la tête!

JULIANO, l'emmenant.

Viens perdre ton argent, cela vaudra mieux! (Il sort en emportant le dernier flambeau qui était resté sur la table du souper, laquelle table a été reportée près de la porte du salon. A la sortie d'Horace et Juliano le théâtre se trouve dans l'obscurité.)

SCÈNE X.

GIL PEREZ, sortant de la porte du fond à gauche et portant un panier de provisions et un bougeoir, qu'il pose sur une petite table près de la porte à droite.

FINAL.

PREMIER COUPLET.

Nous allons avoir, grâce à Dieu,
Bon souper ainsi que bon feu!
Prudemment j'ai mis en réserve
Les meilleurs vins, les meilleurs plats.
Pour ses élus le ciel conserve

Les morceaux les plus délicats!
Deo gratias!

DEUXIÈME COUPLET.

Nos maîtres ont soupé très-bien,
Chacun son tour, voici le mien!
Et puis de ma future femme
Contemplant les chastes appas,
Le pieux amour qui m'enflamme
En tiers sera dans le repas!
Deo gratias!

(S'approchant de la porte à droite.)

Voici sa chambre!... Ah! la porte en est close
Comme je l'avais dit!... mais sur moi prudemment
J'ai l'autre clé...

(La cherchant dans ses poches et la prenant.)

C'est elle, je suppose!

(Tirant de sa poche un trousseau de clés, qu'il examine.)

Car, avec celles du couvent
N'allons pas la confondre!...

(S'approchant.)

O quel heureux instant!
Amour! amour! que ton flambeau m'éclaire!

(Au moment d'entrer dans la chambre de Jacinthe, dont il vient d'ouvrir la porte, Inésille paraît devant lui, couverte de son domino et de son masque noir.)

SCÈNE I.

GIL PÉREZ, INÉSILLE.

INÉSILLE, étendant la main vers lui et grossissant sa voix.

Téméraire!!!
Impie!... où vas-tu?

PEREZ, tremblant, et laissant tomber son bougeoir.

Mon Dieu!... mon bon Dieu! qu'ai-je vu?
Noir fantôme... que me veux-tu?

ENSEMBLE.

GIL PEREZ, tombant à genoux.

Tous mes membres frémissent
De surprise et d'effroi,
Et mes genoux fléchissent;
Mon Dieu, protégez-moi!

INÉSILLE, à part, gaiement.

L'espoir en moi se glisse
En voyant son effroi;
Il tremble! ô Dieu propice,
Ici protégez-moi!

INÉSILLE, s'approchant de Perez qui est à genoux et n'ose lever la tête.

Toi!... Gil Perez!

GIL PEREZ, à part.

Il sait mon nom!

INÉSILLE.

Portier du couvent!

GIL PEREZ.

C'est moi-même.

INÉSILLE.

Intendant, voleur et fripon.

GIL PEREZ.

C'est moi!

INÉSILLE.

Dépose à l'instant même
Ces saintes clés que tu ne peux porter,
Ou je lance sur toi l'éternel anathème!

GIL PEREZ, lui présentant le trousseau.

Les voici... que Satan n'aille pas m'emporter!

ENSEMBLE.

GIL PEREZ, se relevant peu à peu.

Tous mes membres frémissent
De surprise et d'effroi,
Et mes genoux fléchissent;
Mon Dieu, protégez-moi!

INÉSILLE.

L'espoir en moi se glisse
En voyant son effroi;
Il tremble... ô Dieu propice,
Ici protégez-moi!

(Inésille lui ordonne sur un premier signe de se lever, sur un second signe, de se diriger vers la chambre de Jacinthe, sur un troisième, d'y entrer; Perez obéit en tremblant.)

INÉSILLE, entendant du bruit à gauche.

Ah! mon Dieu! qui vient là?

(Elle se précipite vivement derrière la porte qui ouvre en dehors et dont le battant la cache un instant aux yeux du spectateur.)

SCÈNE XII.

INÉSILLE, cachée derrière la porte à droite; JACINTHE, sortant de la porte du fond à gauche.

JACINTHE, tenant sous le bras un panier de vin et voyant la porte à droite qui est restée ouverte.

Eh quoi! Perez m'attend déjà!

(Elle entre dans la chambre à droite; et Inésille qui était derrière la porte, la referme et retire la clé.)

INÉSILLE, seule.

L'heure, la nuit, tout m'est propice!
Du courage... ne tremblons pas!
Sainte Vierge, ma protectrice,
Inspire-moi, guide mes pas!

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE XIII.

HORACE sort doucement de la porte à gauche, il marche sur la pointe du pied, et dans l'obscurité se dirige à tâtons vers la porte à droite; un instant après, JULIANO, LORD ELFORT ET TOUS LES JEUNES GENS sortent aussi de la porte du salon.

CHŒUR, gai, et à demi voix.

La bonne affaire!
Silence, ami!
Avec mystère
Il est sorti.
Rendez-vous tendre
Ici l'attend,
Il faut surprendre
Le conquérant!

(Horace, avec la clé qu'il a dans sa poche, a ouvert la porte à droite, est entré un instant dans la chambre et en ressort dans l'obscurité, tenant Jacinthe par la main.)

HORACE.

Venez, venez, Madame, et n'ayez plus de crainte!

JACINTHE, à part, se laissant entraîner.

Qu'est-ce que ça veut dire?

HORACE.

A votre chevalier,
A votre défenseur, il faut vous confier,

Et vous faire connaître!

(Juliano est entré dans le salon à gauche, et en ressort, tenant un flambeau plusieurs branches. Le théâtre redevient éclairé.)

HORACE.

Ah! grand Dieu!

TOUS.

C'est Jacinthe!

ENSEMBLE.

JULIANO, LORD ELFORT, LE CHOEUR.

La bonne affaire!
Vive à jamais
Et la douairière
Et ses attraits!
Qui pourrait croire
Tel dévoûment?
Honneur et gloire
Au conquérant!

HORACE.

L'étrange affaire!
Que vois-je, hélas!
Et quel mystère
Suit donc mes pas?
Dans ma mémoire
Tout se confond;
Je n'ose croire
Sa trahison!

JACINTHE.

L'étrange affaire!
Qu'ont-ils donc tous?
La chose est claire,
On rit de nous!
Faire à ma gloire
De tels affronts!
Je n'ose croire
A leurs soupçons!

HORACE, montrant la chambre à droite.

Elle était là pourtant... elle y doit encore être?

(Il y entre et ressort en tenant Gil Perez par la main

TOUS.

Un homme!

JACINTHE, à Juliano.

Gil Perez que vous devez connaître,

Un cuisinier de grand talent,
Qui venait m'aider pour le souper!

JULIANO, souriant.

Vraiment!
Ici, dans ton appartement!

HORACE, à part.

O funeste disgrâce!

JULIANO.

Et quel destin fatal
Poursuit ce pauvre Horace!
Même auprès de Jacinthe il rencontre un rival!

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.

La bonne affaire!
Vive à jamais
Et la douairière
Et ses attraits!
Qui pourrait croire
Tel dévoûment?
Honneur et gloire
Au conquérant!

HORACE.

L'étrange affaire!
Que vois-je, hélas!
Et quel mystère
Poursuit mes pas?
Dans ma mémoire
Tout se confond;
Je n'ose croire
Un tel affront!

GIL PEREZ.

L'étrange affaire!
Je tremble, hélas!
La chose est claire,
C'est Satanas!
Figure noire
Et front cornu,
Je n'ose croire
Ce que j'ai vu!

JACINTHE.

L'étrange affaire!
Qu'ont-ils donc tous?

La chose est claire,
On rit de nous!
Faire à ma gloire
Pareils affronts!
Je n'ose croire
A leurs soupçons!

HORACE, qui, pendant la fin de cet ensemble, est entré dans la chambre droite, en ressort en ce moment, en tenant à la main les vêtements de l servante aragonaise, qu'Angèle y a laissés.

Partie!... hélas! partie! elle n'est plus ici...
Et cette fois encor loin de nous elle a fui!

JULIANO.

Eh! qui donc?

HORACE.

Faut-il vous le dire?
L'esprit follet, le sylphe... ou plutôt le démon
Qui me trompe, m'abuse et rit de mon martyre!

JULIANO.

Ton inconnue...

HORACE.

Eh! oui! je l'ai vue...

JULIANO.

Allons donc!

HORACE.

Ici même... à l'instant... c'est cette jeune fille
Qui nous servait à souper.

JULIANO.

Inésille!
La nièce de Jacinthe.

(A Jacinthe.)

Entends-tu!

JACINTHE, secouant la tête.

J'entends bien!

JULIANO.

Et que dis-tu?

JACINTHE.

Je dis que le seigneur Horace
Pourrait avoir raison!

HORACE.

Parle, achève, de grâce!
Quelle est-elle?

JACINTHE.

Je n'en sais rien.

JULIANO.

Elle n'est pas ta nièce?

JACINTHE.

Eh! mon Dieu, non!

JULIANO.

Elle ne vient pas du pays?

JACINTHE.

Mon Dieu, non!

JULIANO.

Tu ne l'as pas vue avant?

JACINTHE.

Mon Dieu, non,
Non, cent fois non!
Je ne connais ni son rang ni son nom!

HORACE, à Juliano.

Tu le vois bien, mon cher, c'est un démon!

TOUS.

Un démon!...

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR, gaiement.

Grand Dieu! quelle aventure!
C'est charmant, je le jure!
Quoi! sous cette figure
Se cachait un démon!
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide;
Pour trouver la perfide,
Parcourons la maison!
Réveillons! réveillons! parcourons la maison!

HORACE, JACINTHE ET GIL PEREZ.

Ah! pareille aventure
Me confond, je le jure!
Son âme et sa figure
Sont celles d'un démon!
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide;
Pour trouver la perfide,
Parcourons la maison!
Réveillons! réveillons! parcourons la maison!

JACINTHE, montrant sa bague.

Sous l'aspect d'une riche dame,
L'esprit malin d'abord m'est apparu!

JULIANO.

Puis, sous les traits d'une gentille femme,
A table ici, nous l'avons vu!

GIL PEREZ.

Et moi, j'en jure sur mon âme,
Sous les traits d'un fantôme au front noir
Je l'ai vu, de mes deux yeux vu!

HORACE, à Juliano.

Eh bien! mon cher, qu'en dis-tu?

JULIANO, riant.

Je dis... je dis...

ENSEMBLE.

JULIANO ET LE CHOEUR.

L'étonnante aventure!
C'est charmant, je le jure!
Quoi! sous cette figure
Se cachait un démon!
Mais lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide;
Pour trouver la perfide,
Parcourons la maison!
Réveillons! réveillons! parcourons la maison!

HORACE, JACINTHE ET GIL PEREZ.

Ah! pareille aventure
Me confond, je le jure!
Son âme et sa figure
Sont celles d'un démon;
Mais, lutine ou sylphide,
Que le dépit nous guide;
Pour trouver la perfide,
Parcourons la maison!
Réveillons! réveillons! parcourons la maison!

(Jacinthe et les valets des jeunes seigneurs ont apporté plusieurs flambeaux; chacun en prend un, et tous sortent en désordre et avec grand bruit par les différentes portes de l'appartement.)

ACTE III.

Le parloir d'un couvent en Espagne. Au fond, deux portes conduisant dans les cours du monastère. A gauche, et, sur le premier plan, la cellule de l'abbesse. A droite du spectateur, sur le premier plan, une petite porte qui conduit au jardin ; du même côté, sur le second plan, une large travée qui donne sur l'intérieur de la chapelle.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIGITTE, seule.

(Elle est en habit de novice.)

J'ai beau essayer de réciter mes prières, ou de dire mon chapelet, c'est impossible... je suis trop inquiète. (Se levant.) Voici le point du jour qui commence à paraître... sœur Angèle n'est pas encore de retour au couvent... et comment aurait-elle pu y rentrer?... A minuit un quart, tout est fermé en dedans aux verrous, même la petite porte du jardin dont nous avions la clé... Et tout à l'heure vont sonner matines, et elle n'y sera pas... et qu'est-ce qu'on dira en ne la voyant pas?... quel éclat!... quel scandale!... Je sais bien que nous n'avons pas encore prononcé de vœux... Et moi je quitterai bientôt le couvent pour me marier... à ce qu'on dit... mais elle, elle qui y a été élevée... et qui aujourd'hui va s'engager à n'en plus sortir... c'était bien le moins qu'elle voulût un instant entrevoir ce monde dont elle n'avait pas même idée et auquel elle allait renoncer à jamais!... Avant de renoncer, on aime à connaître, c'est tout naturel!... et pour la seconde et dernière fois que nous allons au bal, c'est bien du malheur!... La première fois, il y a un an, tout nous avait si bien réussi, que ça nous avait enhardies... mais hier, je ne sais pas qui s'est mêlé de nos affaires... impossible de nous retrouver et de nous rejoindre... Croyant qu'elle était partie sans moi, je suis arrivée ici toujours courant... et elle, pauvre Angèle, qu'est-elle devenue?... qu'est-ce qui lui sera arrivé?... La future abbesse des Annonciades obligée de découcher et perdue dans les rues de Madrid!... Si encore je pouvais ce matin cacher son absence... mais ici il n'y a que des femmes... pis encore, des nonnes... et toutes ces demoiselles sont si curieuses, si indiscrètes, si bavardes... On n'a pas d'idée de cela dans le monde!

COUPLETS.

Au réfectoire, à la prière,
Même en récitant son rosaire,
On jase, on jase tant, hélas!
Que la cloche ne s'entend pas.
Et, s'il faut parler sans rien dire,
Sur le prochain s'il faut médire,
Savez-vous où cela s'apprend?
C'est au couvent.

Humble et les paupières baissées,
Jamais de mauvaises pensées...
Mais avant d'entrer au parloir,
On jette un coup d'œil au miroir.
Si vous voulez, jeune fillette,
Être à la fois prude et coquette,
Savez-vous où cela s'apprend?
C'est au couvent.

Justement, voici déjà sœur Ursule, la plus méchante de toutes!

SCÈNE II.

BRIGITTE; URSULE, entrant par une des portes du fond.

URSULE, la saluant.

Ave, ma sœur!

BRIGITTE, lui rendant son salut.

Ave, sœur Ursule! vous voici levée de bon matin, et avant le son de la cloche!

URSULE.

J'avais à parler à sœur Angèle.

BRIGITTE.

A notre jeune abbesse?

URSULE.

Ah! abbesse... elle ne l'est pas encore.

BRIGITTE.

Aujourd'hui même... dès qu'elle aura pris le voile.

URSULE.

Si elle le prend!

BRIGITTE, à part,

Ah! mon Dieu!... (Haut.) Et qui s'y opposera?

URSULE.

Moi peut-être!... car on n'a pas idée d'une injustice pareille!...

parce qu'Angèle d'Olivarès est cousine de la reine, on la nomme à la plus riche abbaye de Madrid... avant l'âge et avant qu'elle n'ait prononcé ses vœux!

BRIGITTE.

On a bien autrefois nommé colonel d'un régiment votre frère, don Antonio de Mellos, qui n'avait alors que douze ans!

URSULE.

Un régiment, c'est différent... c'est plus aisé à conduire.

BRIGITTE.

Que des nonnes?

URSULE.

Oui, Mademoiselle.

BRIGITTE.

Je crois bien, si elles sont comme vous, qui êtes toujours en rébellion!

URSULE.

C'est que l'injustice me révolte, et je ne vois là-dedans que l'intérêt du ciel et du couvent.

BRIGITTE.

Et le désir d'être abbesse.

URSULE.

Quand ce serait... j'y ai des droits... ma famille est aussi noble que celle des d'Olivarès, et j'ai plus de religion, de tête et de fermeté que sœur Angèle, qui ne commande à personne et laisse parler tout le monde.

BRIGITTE.

On le voit bien.

URSULE.

Mais patience, j'ai aussi des parents à la cour... des protecteurs qui saisiront toutes les occasions, et aujourd'hui même... il peut se présenter telles circonstances.

BRIGITTE, à part.

Est-ce qu'elle saurait quelque chose?

URSULE, remontant le théâtre et se dirigeant vers l'appartement de l'abbesse.

Et je veux voir sœur Angèle.

BRIGITTE, se mettant devant elle et l'arrêtant.

Pourquoi cela?

URSULE.

Eh mais!... pour la féliciter de la riche succession qu'elle

vient de faire; le duc d'Olivarès, son grand-oncle, vient de lui laisser, dit-on, la plus belle fortune d'Espagne.

BRIGITTE.

La belle avance!... pour faire vœu de pauvreté.

URSULE.

D'autres en profiteront... et dès qu'elle aura prononcé ses vœux, toutes ces richesses-là iront à son seul parent, lord Elfort, un Anglais, un hérétique... ça se trouve bien, et je lui en vais faire mon compliment.

BRIGITTE, l'arrêtant

Impossible!

URSULE.

Est-ce qu'elle n'est pas dans son appartement?

BRIGITTE.

Si vraiment!

URSULE.

Alors on peut entrer?

BRIGITTE.

Elle ne reçoit personne... elle est indisposée.

URSULE.

Encore!... c'est déjà, à ce que vous nous avez dit, ce qui l'a empêchée d'aller à la messe de minuit.

BRIGITTE.

Oui, vraiment, elle a la migraine.

URSULE.

Comme les grandes dames!

BRIGITTE.

Oui, Mademoiselle.

URSULE.

Ici, au couvent... c'est bien mondain... et sa migraine lui permettra-t-elle d'assister aux matines?

BRIGITTE.

Je le présume.

URSULE.

En vérité!... elle daignera prier avec nous!

BRIGITTE.

Et pour vous.

URSULE.

A quoi bon?

BRIGITTE.

Pour que le ciel vous rende plus gracieuse et plus aimable.

URSULE.

Les prières de l'abbesse n'y feront rien.

BRIGITTE.

Pourquoi donc?... il y a des abbesses qui ont fait des miracles.

URSULE.

C'est trop fort... vous me manquez de respect!

BRIGITTE.

C'est vous plutôt.

URSULE.

C'est impossible... une petite pensionnaire...

BRIGITTE.

Qui du moins n'est ni envieuse... ni ambitieuse...

URSULE.

Mais qui est raisonneuse et impertinente.

BRIGITTE.

Ma sœur...

URSULE.

Ma chère sœur... (On frappe à la porte à droite du spectateur.) Qui vient là?... et qui peut frapper de si bon matin à cette porte qui donne sur le jardin?

BRIGITTE, à part.

Si c'était elle!

URSULE.

C'est d'autant plus singulier qu'hier je vous ai vue prendre la clé dans la paneterie... ouvrez donc... ouvrez vite.

BRIGITTE.

Et pourquoi?

URSULE.

Pour voir... pour savoir.

BRIGITTE, à part.

Est-elle curieuse!... (Haut.) Moi, je n'ai rien... je n'ai pas de clé... je l'ai remise dans la paneterie avec les autres... elle doit y être encore.

URSULE.

Je vais la prendre... et je reviens... car il y a quelque chose. (Elle sort en courant par la porte du fond.)

SCÈNE III.

BRIGITTE, puis URSULE.

BRIGITTE, tirant la clé de sa poche.

Oui, il y a quelque chose... mais tu ne le sauras pas! (Elle

va ouvrir la porte à droite dont elle retire la clé.) Entrez, Madame... (Repoussant vivement la porte.) Non, non, ne vous montrez pas!... (Se retournant vers Ursule qui rentre.) Qu'est-ce donc?... qu'est-ce encore?

URSULE, qui vient de rentrer par la porte du fond.

Puisque c'est vous qui avez replacé cette clé... vous saurez mieux que moi où elle est... et je viens vous chercher...

BRIGITTE.

Je ne demande pas mieux... (A part.) Ah! quel ennui!

URSULE.

Comme ça, j'ai idée que nous la retrouverons.

BRIGITTE, à part.

Va... tu la chercheras longtemps... (Haut.) Je vous suis, ma sœur, ma chère sœur!... (Elles sortent toutes deux par la porte du fond qu'elles referment.)

SCÈNE IV.

ANGÈLE, entr'ouvrant la porte à droite.

(Elle est en domino noir, pâle et se soutenant à peine. Elle va fermer au verrou la porte du fond.)

RÉCITATIF.

Je suis sauvée enfin!... le jour venait d'éclore!
Il était temps...
(Se jetant dans un fauteuil.)
Ah! respirons un peu.
J'ai cru que j'en mourrais...
(Se levant brusquement.)
Qu'ai-je entendu, mon Dieu!
Non, ce n'est rien... j'y croyais être encore.
(Elle se lève et jette sur le fauteuil qu'elle vient de quitter le trousseau de clés qu'elle tenait à la main.)

AIR.

Ah! quelle nuit!
Au moindre bruit
Mon cœur tremble et frémit!
Et le son de mes pas
M'effraie, hélas!
Soudain j'entends
Fusils pesants
Au loin retentissants...

Et puis qui vive? Holà!
Qui marche là?
Ce sont des soldats un peu gris
Par un sergent ivre conduits.
Sous un sombre portail soudain je me blottis,
Et grâce à mon domino noir
On passe sans m'apercevoir.
Tandis que moi,
Droite, immobile et mourante d'effroi,
En mon cœur je priais,
Et je disais :
O mon Dieu! Dieu puissant!
Sauve-moi de tout accident,
Sauve l'honneur du couvent!
Ils sont partis.
Je me hasarde, et m'avance et frémis.
Mais voilà qu'au détour
D'un carrefour
S'offre à mes yeux
Un inconnu sombre et mystérieux.
Ah! je me meurs de peur,
C'est un voleur!
Il me demande, chapeau bas,
La faveur de quelques ducats;
Et moi d'un air poli je lui disais bien bas :
Je n'ai rien, monsieur le voleur,
Qu'une croix de peu de valeur!
Elle était d'or,
(Croisant ses bras sur sa poitrine.)
Et de mon mieux je la cachais encor...
Le voleur, malgré ça,
S'en empara,
Et pendant
Ce moment :
O mon Dieu! disais-je en tremblant,
Sauve l'honneur du couvent!
En cet instant,
Passe en chantant
Un jeune étudiant!
Le voleur à ce bruit
Soudain s'enfuit.
Mon défenseur
Court près de moi... Calmez votre frayeur,

Je ne vous quitte pas,
Prenez mon bras.
— Non, non, Monsieur, seule j'irai...
— Non, senora, bon gré, mal gré,
Jusqu'en votre logis je vous escorterai.
— Non, non, cessez de me presser.
— Il le faut... je dois vous laisser.
Mais un baiser,
Un seul baiser!
Comment le refuser?
Un baiser... je le veux...
Il en prit deux!
Et pendant
Ce moment,
O mon Dieu, disais-je en tremblant,
Sauve l'honneur du couvent!
Mais je suis, grâce au ciel, à l'abri de l'orage;
Je n'ai plus rien à craindre dans ce pieux réduit,
Et je ne sais pourtant quelle fatale image
Jusqu'au pied des autels m'agite et me poursuit.

CAVATINE.

Amour, ô toi, dont le nom même
Est ici frappé d'anathème,
Toi, dont souvent j'avais bravé les traits,
Ma souffrance
Qui commence
Doit suffire à ta vengeance!
Pauvre abbesse,
Ma faiblesse
Devant ton pouvoir s'abaisse.
De mon cœur en proie aux regrets,
Ah! va-t'en, va-t'en pour jamais!
Que mes erreurs soient effacées,
Quand Dieu va recevoir mes vœux.
A lui seul toutes mes pensées...
Oui, je le dois...

(*Avec douleur.*)

Je ne le peux!
Amour, ô toi, dont le nom même
Est ici frappé d'anathème,
Toi, dont souvent j'avais bravé les traits, etc.
(*On frappe à la porte du fond.*)

(Parlé.) Qui vient là?

BRIGITTE, en dehors

C'est moi, Madame.

(Angèle va lui ouvrir.)

SCÈNE V.

ANGÈLE, BRIGITTE, rentrant par la porte du fond qu'elle referme.

BRIGITTE.

C'est vous!... c'est vous, Madame!... enfin je vous revois... Mais qui donc vous a ouvert la porte du couvent?

ANGÈLE, montrant le trousseau de clés qu'elle a jeté sur le fauteuil.

Je te le dirai.

BRIGITTE.

Le trousseau de clés de Gil Perez, le concierge... Comment est-il entre vos mains?

ANGÈLE.

Tais-toi! n'entends-tu pas?...

BRIGITTE, montrant la porte à droite.

C'est le premier coup de matines... Ah! cette porte que j'oubliais. (Elle va la fermer.)

ANGÈLE.

Je rentre vite dans mon appartement.

BRIGITTE.

D'autant que sœur Ursule est toujours là pour vous espionner.

ANGÈLE.

A une pareille heure!

BRIGITTE.

Elle est si méchante qu'elle ne dort pas... et elle médite quelque trame contre vous, car elle meurt d'envie d'être abbesse.

ANGÈLE, à part.

Plût au ciel!

BRIGITTE.

Aujourd'hui même, où vous devez prendre le voile, elle ne perd pas l'espoir de vous supplanter... Elle a à la cour son oncle Gregorio de Mellos, un intrigant, qui saisira toutes les occasions... Elle m'assurait même qu'il s'en présentait une... j'ai cru que c'était votre absence, et je tremblais.

ANGÈLE.

Non... non, par malheur, elle ne réussira pas.

BRIGITTE.

Que dites-vous?

ANGÈLE.

Que je suis bien à plaindre, Brigitte; et ces vœux que je vais prononcer feront maintenant le malheur de ma vie.

BRIGITTE.

Refusez.

ANGÈLE.

Est-ce que c'est possible, quand la reine l'ordonne, quand j'y ai consenti, quand lord Elfort et sa femme, mes seuls parents, ma seule famille, vont ce matin, ainsi que tout Madrid, arriver pour être témoins de quoi?... d'un pareil éclat... Non, non, il faut se soumettre à sa destinée, et aujourd'hui, Brigitte... aujourd'hui, tout sera fini pour moi!...

BRIGITTE, avec compassion.

Pauvre abbesse!... on vient, partez vite. (Angèle rentre dans son appartement, et Brigitte va ouvrir la porte du fond à gauche.)

SCÈNE VI.

BRIGITTE, CHŒUR DE NONNES.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

CHŒUR, vif et babillard.

Ah! quel malheur!
Ma chère sœur!
Quel accident!
Est-ce étonnant
Et désolant
Pour le couvent!
Quoi! la nouvelle est bien certaine,
Quoi! notre abbesse a la migraine?
Ah! quel malheur!
Ma chère sœur,
Quel accident!
Est-ce étonnant
Et désolant
Pour le couvent!

BRIGITTE.

Qui vous a dit cela?

CHŒUR, vivement.

C'est notre chère sœur Ursule!

BRIGITTE, à part.

C'est par elle, dans le couvent,
Que chaque nouvelle circule.
(Haut.)
Mais calmez-vous, cela va mieux.

TROIS NONNES.

Cela va mieux! ah! quelle ivresse!

TROIS AUTRES.

Aujourd'hui, madame l'abbesse
Pourra donc prononcer ses vœux?

TROIS AUTRES.

Ah! la belle cérémonie!
Quel beau spectacle, quel beau jour!

TROIS AUTRES.

Chez nous, où toujours on s'ennuie,
Nous aurons la ville et la cour!

TROIS AUTRES.

Et puis ensuite, au réfectoire,
Un grand repas!

BRIGITTE.

C'est étonnant,
Et, d'honneur, on ne pourrait croire
Comme on est gourmande au couvent.

CHŒUR.

Ah! quel bonheur!
Ma chère sœur,
Que c'est touchant,
Intéressant!
Quel beau moment
Pour le couvent!
Quoi! la nouvelle est bien certaine,
L'abbesse n'a plus la migraine?
Ah! quel bonheur!
Ma chère sœur,
Que c'est touchant,
Intéressant!
Quel beau moment
Pour le couvent!

(A la fin de l'ensemble on frappe à la porte à droite.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, URSULE, entrant par le fond.

URSULE, montrant la porte à droite.

Quoi! vous n'entendez pas qu'ici
L'on frappe encore?

TOUTES.

Et la clé?

BRIGITTE, la leur donnant.

La voici.

URSULE, bas à Brigitte.

Vous qui ne l'aviez pas?...

BRIGITTE, d'un air naïf.

Tout à l'heure, ma chère,
Je l'ai retrouvée.

URSULE, à part, d'un air de défiance.

Ah!

TOUTES.

Comment c'est la tourière?
Qui donc l'amène?

LA TOURIÈRE, entrant par la porte à droite que l'on vient d'ouvrir.

On le saura.
Et sur un fait auquel notre honneur s'intéresse,
Je viens pour consulter madame notre abbesse.

URSULE.

(A part.)

On ne peut la voir. Et cela
Cache encore un mystère.

BRIGITTE.

Et tenez, la voilà!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANGÈLE, sortant de la porte à gauche, qui est celle d son appartement. Elle porte le costume d'abbesse.

ANGÈLE.

Mes sœurs, mes sœurs, que l'allégresse
Et la paix règnent dans vos cœurs;
Que Dieu vous protége sans cesse
Et vous comble de ses faveurs!

CHOEUR.

Quelle est gentille, notre abbesse!

Qu'elle a de grâce et de douceur!
Avec elle règnent sans cesse
La douce paix et le bonheur.

URSULE, à part.

Qu'elle est heureuse d'être abbesse!
Mais tout s'obtient par la faveur,
Et bientôt, grâce à mon adresse,
J'aurai peut-être ce bonheur.
(Allant à Angèle.)
Ah! Madame, combien j'étais inquiétée...
Comment avez-vous donc passé la nuit?

ANGÈLE.

Fort bien.
(Regardant Brigitte.)
Une nuit assez agitée;
Mais ce matin ce n'est plus rien.

URSULE.

Quel bonheur!

ANGÈLE, à la tourière qui s'avance.

Eh bien! qu'est-ce?

LA TOURIÈRE.

Hélas! dans ces saints lieux
Je n'avais jamais vu scandale de la sorte...
Le portier du couvent qui se trouve à la porte.

URSULE.

Passer la nuit dehors, c'est un scandale affreux.

CHŒUR.

Ah! quelle horreur! etc.

ANGÈLE.

Un instant... un instant... ayons de l'indulgence:
Quelquefois, mes sœurs, on ne peut
Rentrer aussitôt qu'on le veut.
(A part.) (A la tourière.)
Je le sais!... Que dit-il enfin pour sa défense?

LA TOURIÈRE.

Par des brigands, hier soir arrêté...

ANGÈLE, à part.

Ah! comme il ment!

LA TOURIÈRE.

Par eux enchaîné, garrotté...

ANGÈLE, à part.

Ah! comme il ment!

LA TOURIÈRE.

Dépouillé de ses clés et de tout son argent...

BRIGITTE, regardant les clés qu'elle a prises.

Les voici!

ANGÈLE, vivement et à voix basse.

Cache-les!

(Haut, et les yeux fixés sur les clés.)

Je vois bien qu'au couvent

Il ne pouvait rentrer... et qu'il faut qu'on pardonne.

URSULE.

C'est scandaleux! Elle est trop bonne.

TOUTES.

Ah! qu'elle est indulgente et bonne!

ANGÈLE, à part.

Et comme à lui que le ciel me pardonne!

(Ici on commence à entendre sonner matines, petite cloche de chapelle

LA TOURIÈRE.

Ce n'est pas tout encore, et voilà qu'au parloir

Un cavalier demande à voir

Madame notre abbesse.

ANGÈLE.

Impossible à cette heure.

Voici matines, et déjà

Nous sommes en retard... Son nom?

LA TOURIÈRE.

Massarena.

ANGÈLE, à part.

Horace! ô ciel!

(Haut.)

Que dans cette demeure,

Il nous attende!...

URSULE.

Eh! mais, à ce nom-là

Madame semble bien émue.

ANGÈLE.

(A part.)

Qui, moi? non pas... M'aurait-on reconnue?

(Faisant un pas.)

Et saurait-il?

URSULE, l'arrêtant et avec intention, pendant que la cloche va toujc

Voici matines, et déjà

Nous sommes en retard.

BRIGITTE, avec impatience.

Eh ! mon Dieu, l'on y va.

CHŒUR.

Les cloches argentines
Pour nous sonnent matines;
Allons d'un cœur fervent
Prier pour le couvent!

(Elles défilent toutes par les portes du fond, que l'on referme, et la tourière, à qui Angèle a parlé bas, reste la dernière.)

SCÈNE IX.

LA TOURIÈRE, puis HORACE.

LA TOURIÈRE, allant ouvrir la porte à droite.

Entrez ! entrez, seigneur cavalier.

HORACE.

C'est bien heureux ! depuis une heure que j'attends. J'ai une permission de M. le comte de San-Lucar, pour me présenter à sa fille, la senora Brigitte, ma fiancée.

LA TOURIÈRE.

On ne parle pas ainsi à nos jeunes pensionnaires, sans l'autorisation et la présence de madame l'abbesse.

HORACE, avec impatience.

Eh ! je le sais bien ! et voilà pourquoi je désire lui parler d'abord... (A part.) à cette vieille abbesse.

LA TOURIÈRE.

Elle est à la chapelle.

HORACE.

Comme c'est agréable !... ça n'en finira pas !

LA TOURIÈRE.

Voilà un beau cavalier qui est bien impatient... et l'impatience est un péché. (Mouvement d'Horace.) Madame la supérieure vous prie de l'attendre dans ce parloir, où vous serez plus commodément. (Parlant avec volubilité.) Nous avons aujourd'hui bien peu de temps à nous... Une cérémonie... une prise de voile où doit assister tout Madrid... Mais c'est égal, on vous accordera quelques minutes en sortant de matines... car dans ce moment nous sommes toutes à matines !

HORACE, avec intention et la regardant.

Pas toutes, à ce que je vois !

LA TOURIÈRE.

Aussi j'y vais... Dieu vous garde, mon frère. (Elle sort.)

SCÈNE X.

HORACE, seul.

M'en voilà débarrassé... c'est bien heureux... (Se jetant sur le fauteuil à gauche.) Respirons un instant... Depuis hier je me croyais sous l'influence de Satan lui-même... Heureusement, et depuis que je suis entré dans ce saint lieu... mes idées sont devenues plus saines... plus raisonnables. (On entend le son de l'orgue dans la chapelle à droite.)

A ces accords religieux,
Le calme renaît dans mon âme.
Filles du ciel, vous qu'un saint zèle enflamme,
A vos pieux accents je veux mêler mes vœux.
Avec elles prions.

(Il se lève et s'approche de la travée à droite qui donne sur la chapelle. Il s'agenouille sur une chaise qui est contre la travée.)

ANGÈLE, chantant en dehors.

CANTIQUE.

PREMIER COUPLET.

Heureux qui ne respire
Que pour suivre ta loi,
Mon Dieu, sous ton empire
Ramène notre foi.
Que ton amour m'enflamme,
Et viens rendre, Seigneur,
Le bonheur à mon âme
Et le calme à mon cœur.

HORACE, qui pendant ce cantique a montré la plus grande émotion.

Ah! quel trouble de moi s'empare!
De surprise et d'effroi tout mon sang s'est glacé!
C'est elle encor! c'est elle! ah! ma raison s'égare.
Filles du ciel, priez pour un pauvre insensé.

ENSEMBLE.

HORACE.

C'est elle encor! c'est elle! ah! ma raison s'égare:
Filles du ciel, priez pour un pauvre insensé.

ANGÈLE ET LE CHŒUR, en dehors.

Que ton amour l'enflamme,

Prends pitié du pécheur !
Rends la joie à son âme
Et le calme à son cœur.

ANGÈLE.

DEUXIÈME COUPLET.

Les amours de la terre
Ont bien vite passé;
Leur bonheur éphémère
S'est bientôt éclipsé.
Mais quand tu nous enflammes,
Toi seul donnes, Seigneur,
Le bonheur à nos âmes
Et la paix à nos cœurs.

ENSEMBLE.

HORACE.

C'est elle encor! c'est elle! ah! ma raison s'égare :
Filles du ciel, priez pour un pauvre insensé.

ANGÈLE ET LE CHOEUR.

Que ton amour l'enflamme,
Prends pitié du pécheur!
Rends la joie à son âme
Et le calme à son cœur.

(Les chants et les sons de l'orgue diminuent peu à peu et cessent de se faire entendre.)

HORACE.

Décidément... je suis frappé... je suis abandonné du ciel... puisque même dans ce lieu... je ne puis trouver asile... ni protection... Ah! sortons!...

SCÈNE XI.

BRIGITTE, HORACE, puis ANGÈLE.

BRIGITTE, entrant par la porte du fond et annonçant.

Madame l'abbesse!...

ANGÈLE parait; elle est enveloppée dans son voile; elle fait signe à Brigitte de s'éloigner; Brigitte sort par la porte à gauche, et Angèle s'assied. — A part.

Allons! du courage !... c'est pour la dernière fois ! (A Horace,

contrefaisant sa voix, qu'elle vieillit un peu.) Seigneur Horace de Massarena, on m'a dit que vous demandiez à me parler...

HORACE.

Oui, ma sœur... d'une affaire importante. Vous avez en ce couvent une jeune personne charmante, et très-riche, mademoiselle de San-Lucar.

ANGÈLE.

Que vous devez, dit-on, épouser...

HORACE.

Oui! M. le duc de San-Lucar, qui m'honore de son affection, me destinait sa fille en mariage... Mais ce mariage est impossible.

ANGÈLE.

Que dites-vous?

HORACE.

Il ne peut plus avoir lieu... mais je ne sais comment l'avouer... et c'est vous, Madame, vous seule qui pouvez l'apprendre à M. de San-Lucar et à sa fille!...

ANGÈLE.

Et pour quelle raison?

HORACE.

Des raisons... que j'aimerais mieux ne pas dire.

ANGÈLE, se levant.

Il le faut cependant, si vous voulez que je me charge d'une semblable mission.

HORACE.

Eh bien! senora, elle ne peut épouser un homme qui n'est pas dans son bon sens, et je n'ai pas le mien! Oui, contre ma raison, contre ma volonté, il en est une autre que j'aime et que j'aimerai toute ma vie. Vous souriez de pitié... ma révérende... parce qu'à votre âge on ne comprend plus ces choses-là... mais au mien... voyez-vous, l'on en meurt!

ANGÈLE, à part.

Ah!... mon Dieu! (Haut.) Et si vous essayiez d'oublier cette personne, de vous soustraire à ces tourments?

HORACE, avec amour.

Ah!... je ne le veux pas! et quand je le voudrais... à quoi bon!... comment échapper à ce pouvoir surnaturel, à ce dé-

mon qui me poursuit sans cesse et que je ne puis atteindre... il est toujours avec moi, près de moi... je le vois partout et partout je l'entends!

ANGÈLE, vivement, et avec sa voix naturelle.

Vraiment!

HORACE.

Tenez... vous avez dit *vraiment* comme elle! j'ai cru entendre sa voix.

ANGÈLE, reprenant avec émotion sa voix de vieille.

Par exemple!

HORACE.

Pardon!.. pardon, ma révérende! est-ce ma faute, à moi... si mes idées se troublent, si ma raison s'égare, si je me fais honte à moi-même?... Je suis un insensé qui ne guérirai jamais! un malheureux qui souffre. Mais en attendant je suis encore un honnête homme qui ne veux tromper personne, et vous voyez bien que mon mariage est impossible. Adieu, Madame, adieu!

ANGÈLE, à part.

Et pour jamais.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, URSULE, entrant par la porte du fond.

URSULE.

Madame... Madame, voici déjà le comte Juliano, lord et lady Elfort et puis M. de San-Lucar... et des seigneurs de la cour qui arrivent pour la cérémonie...

ANGÈLE.

O ciel!...

URSULE.

Entre autres, mon oncle don Grégorio, gentilhomme d'honneur de la reine, qui a eu ce matin avec Sa Majesté une longue conversation.

ANGÈLE.

Peu m'importe.

URSULE, avec malice.

Peut-être plus que vous ne pensez... car avant que vous

descendiez à l'église... il m'a dit de vous remettre cette ordonnance qui est scellée des armes de Sa Majesté.

ANGÈLE.

Donnez!

URSULE, à part.

Je veux être témoin de son dépit... pour aller le conter à tout le couvent.

ANGÈLE, écarte un instant son voile, pour lire la lettre, et la parcourt avec émotion.

Dieu! que vois-je!

URSULE, sortant en courant.

Elle sait tout.

(Horace, pendant ce temps, c'est rapproché de la travée à droite, et regarde avec soin dans la chapelle. Ne découvrant rien, et au moment où Ursule vient de sortir, il aperçoit Angèle, dont le voile est tombé; il pousse un cri et reste immobile. Ah!... A ce cri Angèle, qui était près de sa cellule, s'enfuit par cette porte, qu'elle referme vivement.)

HORACE, se promenant avec agitation,

Disparue! disparue encore! quoi! rien ne lui est sacré, et sous l'habit même de l'abbesse... Il faut que je la retrouve encore! c'est horrible!

SCÈNE XIII.

HORACE, LORD ELFORT et JULIANO, entrant et causant vivement par les portes du fond.

LORD ELFORT.

C'est affreux!

JULIANO.

Mais, Milord, écoutez-moi!

HORACE, se promenant toujours de l'autre côté.

C'est indigne!

LORD ELFORT.

Je suis dans la fureur.

JULIANO, se retournant.

Ah çà! tout le monde ici est donc en colère? (A Horace.) Qu'est-ce qui te prend?

HORACE, avec humeur.

Je ne veux pas le dire... je n'en sais rien. (Il se jette sur le fauteuil à gauche.)

JULIANO.

Au moins, Milord a des raisons! une succession superbe qui lui échappe.

LORD ELFORT.

Yès, qui me échappait..... une parente à moi qui allait prendre le voile, et des intrigants avaient persuadé à la reine...

JULIANO, à Horace et en riant.

Qu'on ne devait pas laisser passer une si belle fortune entre les mains...

LORD ELFORT.

D'un Anglais... d'un hérétique... c'était absurde.

JULIANO.

Et qu'il fallait que l'abbesse épousât un Espagnol, bon catholique.

HORACE, se levant vivement.

L'abbesse, celle qui était là tout à l'heure... vous croyez que c'est l'abbesse?

LORD ELFORT.

Certainement.

HORACE.

Laissez donc!

LORD ELFORT.

Et qui donc elle était, s'il plaît à vous?

HORACE.

Ce qu'elle est... c'est mon inconnue... c'est mon domino noir... c'est la servante aragonaise... c'est Inésile... c'est tout ce que vous voudrez... mais pour l'abbesse... non... elle a pris sa robe, elle a pris ses traits... mais ce n'est pas elle!

LORD ELFORT.

C'est elle!

HORACE, s'échauffant.

Je dis que non!

LORD ELFORT, de même.

Je dis que oui!

JULIANO.

Silence, Messieurs, c'est l'abbesse et tout le couvent...

LORD ELFORT.

Eh bien!... vous allez bien voir.

HORACE, ému.

Oui... nous allons voir... à moins qu'elle n'ait changé encore.

SCÈNE XIV.

ANGELE, habilée en blanc et voilée, BRIGITTE, URSULE, LA TOURRIÈRE, TOUTES LES NONNES, LORD, ELFORT, JULIANO, HORACE, SEIGNEURS et DAMES DE LA COUR.

(Les nonnes entrent par les portes du fond sur un air de marche, et se rangent en demi cercle au fond du théâtre; derrière elles les dames et seigneurs de la cour; Angèle sort de son appartement, et se place au milieu du théâtre; Ursule à côté d'elle.)

FINALE.

ANGÈLE.

Mes sœurs, mes chères sœurs, notre auguste maîtresse,
La reine, ne veut pas que je sois votre abbesse,

URSULE, à part.

Ah! quel bonheur!

ANGÈLE.

Et par son ordre exprès,
A sœur Ursule je remets
Ce titre et le pouvoir suprême.

(Pendant que parle l'abbesse, Horace témoigne la plus grande émotion. il veut aller à elle, Juliano, qui est près de lui, le retient.)

TOUTES.

Ah! quel malheur! Ah! quels regret!

ANGÈLE.

Il faut nous quitter à jamais,

Car on m'ordonne, aujourd'hui même,
D'avoir à choisir un époux.

LORD ELFORT, s'approchant d'Angèle.

Ah! quelle tyrannie extrême!
Mais je saurai parler pour vous,
Belle cousine!...

ANGÈLE, s'avançant vers Horace.

Et cet époux,
Voulez-vous l'être, Horace, voulez-vous?

dant cette phrase de chant, Brigitte, qui est derrière Angèle, a retiré peu peu son voile. Horace lève les yeux, reconnaît les traits d'Angèle, pousse n cri et tombe à ses genoux.)

HORACE.

Ah!

ENSEMBLE.

C'est elle, toujours elle!
O moment trop heureux!
Démon, ange ou mortelle,
Ne fuyez plus mes yeux!

ANGÈLE.

Ce n'est qu'une mortelle
Qui veut vous rendre heureux,
Et d'un amant fidèle
Récompenser les feux!

TOUS.

O surprise nouvelle
Qui vient charmer ses yeux!
C'est elle! c'est bien elle
Qui veut le rendre heurenx!

HORACE.

De mon bonheur je doute encor moi-même!
Après les changements qu'à chaque instant j'ai vus,
Changements bizarres et confus.

ANGÈLE.

Qu'un mot peut expliquer.

(A demi voix.)

Horace, je vous aime!

HORACE, vivement.

Ah! maintenant, ne changez plus!

CHŒUR.

O surprise nouvelle, etc.

HORACE.

C'est elle, toujours elle, etc.

ANGÈLE.

Ce n'est qu'une mortelle, etc.

FIN DE LE DOMINO NOIR.

,E FIDÈLE BERGER

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

En société avec M. de Saint-Georges

MUSIQUE DE M. ADAM

Opéra-Comique. — 6 janvier 1838.

PERSONNAGES.

.E COQUEREL, confiseur, rue Lombards, à l'enseigne du *Berger*.
ME BERGAMOTTE, parfu-, sa voisine.
,IQUE, sa fille.
ITE DE COASLIN.
LA COMTESSE, sa femme.
SERREFORT, exempt de police.
DUBOIS, valet de chambre du comte.
TOINON, demoiselle de boutique de Coquerel.
POISSARDES, CHOEURS D'HOMMES ET DE FEMMES DU PEUPLE.

e se passe à la fin du règne de Louis XV. — Le premier et le troi- acte à Paris, chez Coquerel. — Le deuxième à Chaville, dans le au du comte de La Vrillière.

ACTE PREMIER.

que d'un confiseur. Au fond, porte vitrée donnant sur la rue des Lom- A droite, une porte donnant sur une petite rue. A gauche, une porte isant dans la chambre de Coquerel.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

r du rideau, plusieurs demoiselles de boutique sont assises autour d'une et enveloppent des bonbons avec des devises dans des papiers de dif- tes couleurs qu'on appelle *Papillottes*.)

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Ah ! quel état plein de douceurs,
Qu'ils sont heureux, les confiseurs!

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Tortillons, Mesdemoiselles,
Ces papillottes nouvelles.

TOINON.

Mais d'abord sexaminon
Voyons par expérience
La qualité des bonbons;

Car dans ce que nous vendons
Il faut de la conscience!
(Toutes se mettent à manger des bonbons.)

CHŒUR.

Ah! quel état plein de douceurs,
Qu'ils sont heureux, les confiseurs!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, COQUEREL, poudré à blanc, le tablier attaché à la ceinture et tenant à la main un tamis plein de marrons glacés. Il entre au moment où toutes les petites filles sont levées et mangent des bonbons.

COQUEREL.

A merveilles, Mesdemoiselles!...
(Elles retournent vivement s'asseoir près de la table et se remettent à travailler.)
Je vous y prends, car j'étais là!
(A part.)
On n'est pas plus gourmande qu'elles,
Et tout mon fonds y passera!
(S'avançant au bord du théâtre.)
Est-il un état plus critique?
En ce jour, ma prospérité
Dépend de la fidélité
Des demoiselles de boutique.

CHŒUR, tout en travaillant.

Ah! quel état plein de douceurs,
Qu'ils sont heureux, les confiseurs!

COQUEREL, toujours sur le devant du théâtre.

Dans mon cœur, où l'amour fit brèche,
Pas un seul instant de repos!
Et plus encor que mes fourneaux,
L'amour me brûle et me dessèche.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Ah! quel état plein de douceurs,
Qu'ils sont heureux, les confiseurs!

COQUEREL, avec impatience et se retournant vers elles.

Taisez-vous donc!... ici leur maudit bavardage
M'empêche de rêver à l'objet qui m'engage.
(A part.)
Belle Angélique!... ô mes amours!
O ma gentille parfumeuse!

Toi que mon cœur attend toujours,
Viens calmer ma flamme amoureuse!...
(Regardant par la porte du fond.)
O ciel!... ô ciel!... en croirai-je mes yeux?
C'est Angélique!... et sa mère en ces lieux!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME BERGAMOTTE ET ANGÉLIQUE, entrant par la porte du fond.

COQUEREL, allant au-devant d'elles.
Madame Bergamotte et sa fille avec elle!

MADAME BERGAMOTTE.
Oui, mon très-cher voisin.

COQUEREL.
Vous du quartier Lombard
La plus riche marchande... ainsi que la plus belle,
A qui d'un tel bonheur dois-je ici le hasard?

ANGÉLIQUE.

PREMIER COUPLET.

Je suis marraine!
Le parrain s'en rapporte à nous,
Ma volonté sera la sienne!
De vos bonbons... choisissez-nous
Et les meilleurs et les plus doux...
Je suis marraine!

DEUXIÈME COUPLET.

Je suis marraine!
On pourrait, à ce bouquet blanc,
Croire qu'un autre nœud m'enchaîne,
Mais il n'en est rien cependant,
Et je me dis en soupirant :
Je suis marraine!

COQUEREL, vivement, à Angélique et à demi voix.
Ah! s'il ne dépendait que de nous...

MADAME BERGAMOTTE.
Eh bien donc,
Servez-nous!

COQUEREL.
Ah! de moi vous serez satisfaites!

MADAME BERGAMOTTE.

Notre aimable parrain, en homme de bon ton,
Viendra prendre tantôt et payer nos emplettes...
(A sa fille.)
Ainsi donc, mon enfant, choisissons sans façon!

(S'approchant du comptoir où sont plusieurs corbeilles de bonbons dont elle lit les étiquettes; s'adressant aux femmes.

RONDE.

COQUEREL.

PREMIER COUPLET.

A plaire à chacun je m'attache,
Et l'on trouve à mon magasin
Les chocolats et la pistache,
La prâline et le diablotin!
De mon enseigne souveraine
La vertu doit me protéger...
Jeune parrain... jeune marraine,
Venez au *Fidèle Berger!*

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

Jeune parrain, jeune marraine,
Venez au *Fidèle Berger!*

DEUXIÈME COUPLET.

ANGÉLIQUE.

Souvent une enseigne est trompeuse,
Et l'on dit que plus d'une fois,
Comptant sur l'annonce flatteuse,
On s'est repenti de son choix!
Mais moi, Monsieur, j'ai confiance,
Et ne crains pas un tel danger...
Voilà pourquoi de préférence
Je viens au *Fidèle Berger!*

COQUEREL.

TROISIÈME COUPLET.

Bonbons de noce et de baptême,
Ici j'en ai pour tous les goûts.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! choisissez-les vous-même;

COQUEREL.

Ah! je choisirai les plus doux!

ANGÉLIQUE.

Oui, vous aurez ma clientèle.

COQUEREL.

Surtout n'allez jamais changer
Et demeurez toujours fidèle.

TOUS.

Toujours fidèle
Au *Fidèle Berger!*

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, POISSARDES ET HOMMES DU PEUPLE.

CHOEUR DE POISSARDES, tenant des bouquets et entrant dans la boutique.

Pour nous quelle bonne aubaine,
Nous apportons en ces lieux
Au parrain, à la marraine
Et nos bouquets et nos vœux!

MADAME BERGAMOTTE, aux poissardes qui l'entourent.

De pareils dons je suis peu curieuse,
De vos bouquets je ne veux pas!

PREMIÈRE POISSARDE.

Mais voyez donc la parfumeuse,
Fait-elle ici ses embarras!

DEUXIÈME POISSARDE.

Flairez-moi ça!

MADAME BERGAMOTTE.

Je n'en veux pas!

PREMIÈRE POISSARDE.

Les belles fleurs!...

MADAME BERGAMOTTE.

Je n'en veux pas!

TOUTES, l'environnant.

Pour nous quelle bonne aubaine!
Nous apportons en ces lieux,
Au parrain, à la marraine,
Et nos bouquets et nos vœux!

MADAME BERGAMOTTE, avec impatience.

Ah! c'en est trop!

PREMIÈRE POISSARDE.

Prenez-donc garde,
Madame compromet son rang!

MADAME BERGAMOTTE.

Ce n'est pas nous que ça regarde;

C'est le parrain!

TOUTES.

Le parrain?

COQUEREL.

Oui vraiment!

PREMIÈRE POISSARDE.

Où donc est-il, ce beau parrain?

COQUEREL.

Absent!

Vous le voyez!

PREMIÈRE POISSARDE.

Eh bien! qu'importe?

De quoi se mêle ici ce roi des Céladons?

DEUXIÈME POISSARDE.

C'est tout sucre et tout miel!

PREMIÈRE POISSARDE.

C' n'est pas comm' ses bonbons!

COQUEREL, avec dignité.

Sortez!

PREMIÈRE POISSARDE.

Quoi, nous mettre à la porte?

Jour de Dieu!

MADAME BERGAMOTTE.

Quel ton!

ANGÉLIQUE.

Quelle horreur!

ENSEMBLE.

CHŒUR.

LES POISSARDES ET LE PEUPLE.

Voyez-donc ces bégueules!
On dirait qu'elles seules
Sav'nt parler comme il faut!
Madame fait la fière.
(A Coquerel.)
Redoute ma colère,
Nous nous r'verrons bientôt!

MADAME BERGAMOTTE, ANGÉLIQUE.

Nous traiter de bégueules!
Quelle horreur d'être seules
Des femmes comme il faut.
De cette harengère

Éloignons-nous, { ma chère,
{ ma mère,
Car c'est un vrai complot!

COQUEREL.

Les traiter de bégueules!
(Aux poissardes et les menaçant.)
Ah! si vous étiez seules,
Pour vous il ferait chaud!
Voulez-vous bien vous taire!
Redoutez ma colère!
N'ajoutez pas un mot!

COQUEREL.

Sortez!... sortez!... ou j'appelle la garde!

PREMIÈRE POISSARDE.

Eh quoi! le galant confiseur
Se montre ici leur défenseur!

DEUXIÈME POISSARDE.

Vois donc plutôt comme il la r'garde,
De la petit' c'est l'amoureux!

MADAME BERGAMOTTE, avec indignation.

L'amoureux!...

DEUXIÈME POISSARDE.

Ou plutôt de la mère.

PREMIÈRE POISSARDE.

Il en est capable, ma chère,
Tant il paraît audacieux!

MADAME BERGAMOTTE.

Je n'y tiens plus... quittons ces lieux!

ENSEMBLE.

LES POISSARDES.

Voyez donc ces bégueules,
On dirait qu'elles seules
Sont des dam's comme il faut!
(A Coquerel.)
Et toi, beau dromadaire,
Redoute ma colère,
Nous nous r'verrons bientôt.

MADAME BERGAMOTTE ET ANGÉLIQUE.

Nous traiter de bégueules!
Lorsqu'ici c'est nous seules
Qui sommes comme il faut.
De cette harengère

Éloignons-nous, { ma chère,
ma mère,
Car c'est un vrai complot!

COQUEREL.

Les traiter de bégueules!
(Aux poissardes et les menaçant.)
Ah! si vous étiez seules,
Pour vous il ferait chaud!
Voulez-vous bien vous taire!
Redoutez ma colère!
N'ajoutez pas un mot!

(Madame Bergamotte sort par la porte du fond en emmenant Angélique; les poissardes sortent un instant après en menaçant Coquerel.)

SCÈNE V.

COQUEREL, seul; puis LE COMTE.

COQUEREL.

C'est le seul désagrément qu'on ait rue des Lombards... la proximité des Halles et la société intime de ces dames qui, sous prétexte qu'elles sont poissardes, offrent à tout le monde des injures et des bouquets... heureux encore qu'elles n'aient pas cassé mes bocaux... je tremblais pour eux... et pour cette pauvre Angélique; car pour madame Bergamotte, sa mère, je n'y tiens pas... (Regardant au fond.) Qui vient là?... un homme comme il faut.

LE COMTE, au fond du théâtre.

Je n'aperçois pas la jolie parfumeuse à son comptoir... ni même dans sa boutique... Est-ce qu'il y aurait quelque événement?... au fait, cela regarde Dubois que j'ai envoyé à la découverte.

COQUEREL.

Monsieur vient, sans doute, pour des bonbons, dragées de noce et de baptême, conserves d'abricots, gelée de pommes, sirops, confitures, et généralement tout ce qui concerne mon état.

LE COMTE, regardant autour de lui.

En effet... je suis chez un confiseur.

COQUEREL.

Isidore Coquerel, au *Fidèle Berger*, rue des Lombards; un jeune homme qui vient de s'établir, qui n'a pas encore payé fonds et qui a besoin de vendre.

LE COMTE.

En vérité... en ce cas, donnez-moi...

COQUEREL.

Des pastilles, des pistaches, des marrons glacés...

LE COMTE.

Non... donnez-moi... une chaise... (A part.) Autant attendre ici que dans la rue... la boutique de la petite parfumeuse est juste en face... c'est très-commode... (A Coquerel, qui lui apporte une chaise.) Bien obligé!

COQUEREL.

Maintenant, que vous offrirais-je? j'ai des fruits confits... j'ai des citrons... j'ai du cédrat... j'ai de l'orange...

LE COMTE, à part.

Si je pouvais savoir ce qu'il n'a pas... (Haut.) Je voudrais, mon cher, des... des... Comment appelez-vous cela?

COQUEREL.

Des prâlines à la Pompadour.

LE COMTE.

Du tout, ce sont des bonbons... ou plutôt une manière de bonbons que je ne puis définir...

COQUEREL.

Des chinois confits... on est venu m'en demander hier une corbeille pour Trianon, pour madame de Pompadour, et il ne m'en reste plus.

LE COMTE, vivement.

Voilà justement ce que je voulais! il m'en fallait quinze ou vingt livres... et vous n'en avez plus!... c'est jouer de malheur!

COQUEREL.

Pourquoi donc?... on peut vous en faire glacer. (Criant.) Chinois au marasquin et à la vanille.

LE COMTE.

Écoutez, mon cher, j'aime mieux payer le double et que ce soit vous... vous-même... entendez-vous?

COQUEREL, s'inclinant.

Trop de bontés... confiance honorable dont je me rendrai digne... et je vais me hâter...

LE COMTE, regardant au fond.

Mais du tout... ne vous pressez pas... j'attendrai, je suis ici à merveille.

COQUEREL.

Que ces grands seigneurs sont aimables! Je vais me mettre

au feu pour vous! (Criant en sortant.) Chinois au marasquin, très-soignés!

SCÈNE VI.

LE COMTE, puis DUBOIS.

Ce Monsieur est souverainement ennuyeux... (Voyant Dubois qui entre.) Eh bien, Dubois, quelles nouvelles?

DUBOIS, à demi voix.

Mauvaises, Monseigneur, mauvaises de tous les côtés.

LE COMTE.

Comment cela?

DUBOIS.

Madame la comtesse votre femme...

LE COMTE.

Eh bien?

DUBOIS.

Eh bien! c'est elle qui me fait peur; elle est jalouse en diable, et je crains qu'elle ne se doute de quelque chose.

LE COMTE.

Ce sont mes affaires!

DUBOIS.

Et les miennes; Madame m'interroge tous les jours, moi, votre valet de chambre, sur ce que vous faites, sur vos visites...

LE COMTE.

Tant mieux... car tu ne lui dis, j'espère, que ce qu'il faut dire.

DUBOIS.

Certainement... mais si Madame découvre que je l'ai trompée...

LE COMTE.

Eh bien?...

DUBOIS.

Eh bien! avec elle, il ne s'agit pas de bonbons, mais de prison; Madame est la fille du duc de La Vrillière, de celui qui distribue les lettres de cachet; elle obtient tout de son père, et je pourrais bien être coffré pour le bon plaisir de Madame et pour le vôtre!

LE COMTE.

Allons donc!... ne suis-je pas là?... Continue seulement à

me servir avec zèle et intelligence... et dis-moi, d'abord, comment Angélique n'est-elle pas dans son comptoir?

DUBOIS.

Elle est à l'église en ce moment; elle est marraine!... mais dès hier, et sans vous nommer, j'avais fait les propositions les plus brillantes.

LE COMTE.

Après?..

DUBOIS.

Refusées!...

LE COMTE.

Et ma lettre?

DUBOIS.

Refusée! la mère n'a pas même voulu la lire, et l'a jetée au feu.

LE COMTE, regardant la boutique de la parfumeuse.

Cette maison est donc inaccessible... cette madame Bergamotte est donc un argus, un cerbère... une femme qui ne sait pas vivre.

DUBOIS.

Que voulez-vous? elle a des idées à elle... elle tient avant tout à marier sa fille!

LE COMTE.

Elle a parbleu raison! il vaudrait cent fois mieux qu'elle fût mariée... un mari raisonnable... et honnête... il y en a tant!

DUBOIS.

On dit qu'elle en cherche dans ce moment.

LE COMTE.

Nous l'y aiderons!... nous lui trouverons cela... J'ai toujours été l'ami et le protecteur des maris... il s'agit seulement que celui-là soit sous ma main... dans ma dépendance...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, COQUEREL.

COQUEREL.

Les quinze livres demandées seront prêtes dans un moment.

DUBOIS.

Quinze livres!

COQUEREL.

Où faudra-t-il les envoyer?

LE COMTE.

A M. le comte de Coaslin, en son hôtel.

COQUEREL.

Quoi! j'ai eu l'honneur de servir et d'accommoder M. le comte de Coaslin... M. le comte me favoriserait de sa clientèle...

LE COMTE.

Pourquoi pas?... vous m'avez l'air d'un garçon fort entendu... et madame Coquerel est-elle jolie?

COQUEREL.

Hélas! monsieur le comte, je ne suis pas encore, comme on dit, dans les nœuds de l'hyménée!

LE COMTE.

C'est dommage... il est aisé de voir à votre physionomie que vous feriez un excellent mari.

COQUEREL.

C'est ce que tout le monde dit... et pourtant je suis toujours garçon. Vous voyez un fidèle berger qui n'a pas de bergère... il ne manque que cela dans mon comptoir... car pour l'activité, l'imagination et le talent... je veux que Monseigneur puisse en juger... voici un échantillon des chinois que je viens de composer pour lui... Qu'en dit Monseigneur... (En offrant à Dubois.) et sa société?

LE COMTE.

C'est très-fin... très-délicat.

DUBOIS.

Ça fond dans la bouche.

COQUEREL.

C'est de mon invention... c'est parti de là; car avec moi, c'est toujours la tête qui travaille, et non pas les doigts; je suis le seul qui traite le chinois au marasquin, et j'ose me flatter que madame de Pompadour sera comme vous... elle sera contente de la corbeille que je lui ai adressée hier.

LE COMTE.

Je le lui demanderai!...

DUBOIS, qui s'était approché de la porte du fond, redescend le théâtre et dit à demi voix au comte.

La belle Angélique vient de rentrer dans son magasin.

LE COMTE.

Il suffit... Adieu, mon cher Coquerel, à bientôt... je vais faire une visite et je reviendrai peut-être moi-même emporter dans ma voiture ce que je vous ai demandé... j'ai des idées sur vous!

COQUEREL.

Des idées!...

LE COMTE.

Que justifient d'avance vos talents, et surtout votre heureuse figure... Adieu, mon cher... adieu! (Il sort avec Dubois.)

SCÈNE VIII.

COQUEREL, seul.

Voilà un véritable Mécène!... voilà un grand seigneur qui devine et encourage le talent... ça m'échauffe... ça m'anime; et si je n'étais pas obligé de tout surveiller dans ma boutique, je ferais quelque chose de grand, j'en suis sûr... j'ai là un plan, une idée de pâte de pomme à l'abricot qui demanderait le calme et le silence du cabinet; aussi, et pour travailler tranquille, j'attends depuis deux jours une première demoiselle de magasin, une personne de confiance que doit m'envoyer ma tante Mignonette, de Gisors, mademoiselle Dorothée... une ancienne religieuse, qui se connaît en vertus... et en confitures... mais tout cela ne vaut pas une femme. O ma charmante voisine!... ô Angélique! quel nom!... Angélique!!.. voilà une femme que le destin semble avoir mise au monde pour être l'épouse d'un confiseur... Aussi j'ai idée qu'elle ne me hait pas! mais comment le savoir... comment me déclarer, moi qui n'ose lui parler?... Si je lui écrivais?...

AIR.

Amour, viens, je t'implore,
Donne-moi de l'esprit,
Sous mes doigts fais éclore
Ce qui touche et séduit,
Par des traits pleins de flamme
Peins-lui ma vive ardeur;
Fais passer dans son âme
Ce qu'éprouve mon cœur.

Composons.!...

(Il cherche et ne trouve rien; il se frotte le front, s'assied près de la table, et

développant des diablotins dont il mange les bonbons et dont il lit la vise.)

« Beauté cruelle!... je soupire,
« Prenez pitié de mon martyre! »
(Mettant la devise de côté.)
Voilà ce qu'il me faut! que mon état m'inspire!...
(Il ouvre une autre devise qu'il jette.)
Mauvais!
« Si vous préférez un amant,
« Choisissez-le tendre et constant! »
Je n'aurais pas mieux dit, je croi,
Ce vers-là semble fait par moi!
(Lisant un autre devise.)
« En prenant femme on est heureux...
« N'en prenez pas, c'est encor mieux?... »
Détestable!
« Choisissez-moi, car mes amours
« Ne finiront qu'avec mes jours! »
(Avec enthousiasme.)
Ah! si comme ceux-là j'en trouve une douzaine,
Je suis sauvé! je sais que de nos jours
Les bons vers donnent de la peine!
(Fouillant dans la corbeille et retirant une poignée de diablotins.
Mais en cherchant on les trouve toujours!
(Lisant.)
« Qu'à ma destinée,
« Tu sois enchaînée. »
Bravo!
« Sois ma Dulcinée
« Pour un jour ou deux! »
(Jetant la devise avec colère.
Fi donc!
« C'est par l'hyménée
« Que l'on est heureux! »
Ah! quels excellents vers! quels vers délicieux!
C'est du Racine!
(Lisant une autre devise.)
« Vivent les grisettes
« Jeunes et coquettes! »
(La jetant.)
C'est trop marivaudage et trop licencieux!

(Lisant.)
« Deviens ma bergère. »
A la bonne heure, au moins, c'est pur et vertueux!
(Lisant.)
« Le bonheur sur terre
« Ne se trouve guère
« Que quand on est deux! »
C'est superbe, c'est du Voltaire,
C'est Apollon qui m'inspira!
Relisons! relisons! ah! quels vers que ceux-là!

(Il a attaché avec une épingle toutes les devises qu'il a réservées et adoptées et les lit l'une après l'autre; ce qui forme le cantabile et la cavatine suivants.)

CANTABILE.

Beauté cruelle, je soupire,
Prenez pitié de mon martyre!
« Si vous préférez un amant,
« Choisissez-le tendre et constant!
« Choisissez-moi!... car mes amours
« Ne finiront qu'avec mes jours!
« Belle Angélique, mes amours
« Ne finiront qu'avec mes jours! »
(S'interrompant.)
J'ajoute ici... belle Angélique,
Quoique ce ne soit pas écrit!
Mais c'est étonnant, c'est unique,
Combien l'amour donne d'esprit!
Et ce n'est rien encor,
Ce qui termine est bien plus fort!
(Lisant le reste des devises.)

CAVATINE.

« Que ma destinée
« Te soit enchaînée!
« C'est par l'hyménée
« Que l'on est heureux!
« Deviens, ma bergère,
« Le bonheur sur terre
« Ne se trouve guère
« Que quand on est deux! »

(Parlé.) Mon épître est composée... il ne s'agit plus maintenant que de l'écrire et de l'envoyer à son adresse (Remontant le théâtre.) Ce n'est pas loin . rien que la rue à traverser!... la boutique



en face... la voilà... la voilà... je la vois... (S'avançant sur le pas de la porte, et ayant l'air de parler à la boutique en face.) Bonjour, ma voisine... elle se lève, elle est sur le pas de la porte. Je vois que chez vous on ne pense guère à moi... et aux gants que j'ai commandés hier... c'est bien mal de négliger ainsi ses pratiques... (Redescendant le théâtre.) Ah! que c'est ingénieux... elle a pris sur le comptoir plusieurs paquets de gants... (Apercevant Angélique qui paraît à la porte.) C'est elle!... la voici!

SCÈNE IX.

COQUEREL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, tenant à la main plusieurs paquets de gants et les présentant en tremblant à Coquerel.

Voici, Monsieur, ce que vous avez demandé.

COQUEREL, dans l'extase et n'osant parler.

Ah! Mademoiselle!...

ANGÉLIQUE, lui présentant toujours les paquets et baissant les yeux.

Il y en a plusieurs douzaines... vous pourrez choisir!

COQUEREL, de même et timidement.

Je le vois bien... et je vous remercie...

ANGÉLIQUE.

J'ai vu que vous étiez très-mécontent de ce qu'on vous avait fait attendre...

COQUEREL.

Oh! non, Mademoiselle... non, ça n'est pas ça que je voulais vous dire...

ANGÉLIQUE.

Ni moi non plus...

COQUEREL.

Ni vous non plus?... ni elle non plus!... Ça va vous paraître bien hardi... mais j'avais à vous parler de quelque chose de bien essentiel...

ANGÉLIQUE.

Et moi aussi...

COQUEREL.

Et vous aussi?... et elle aussi!... Depuis un an, Mademoiselle, depuis un an... tous les jours... matin et soir... je suis ici dans ma boutique, à regarder la vôtre.

ANGÉLIQUE.

Je le vois bien!

COQUEREL, vivement.

Vous l'avez vu? elle l'a vu!...

ANGÉLIQUE, baissant les yeux.

Dam!... quand on est en face!

COQUEREL, vivement.

Oh! alors... (Apercevant madame Bergamotte qui entre.) Dieu! la mère!

SCÈNE X.

MADAME BERGAMOTTE, ANGÉLIQUE, COQUEREL.

MADAME BERGAMOTTE.

Qu'est-ce que ça signifie, Mademoiselle? que faites-vous ici?

ANGÉLIQUE.

J'apportais à Monsieur des gants qu'il avait commandés hier... Il appelait, il se fâchait, il était dans une colère épouvantable.

COQUEREL.

Moi, Mam'selle!.. me fâcher contre vous! oh! non pas!

ANGÉLIQUE, à part.

Mon Dieu! qu'il est bête!

MADAME BERGAMOTTE.

Et quand ce serait, était-ce une raison pour venir vous-même?

COQUEREL.

Il y a des amoureux?...

MADAME BERGAMOTTE.

Il y en a, il faut marier cela, il en est temps.

COQUEREL.

Vous croyez?...

MADAME BERGAMOTTE, sèchement.

Qu'est-ce que ça vous regarde?... Nous disons une douzaine de gants glacés... c'est vingt-quatre livres.

COQUEREL.

Je vais vous les donner.

ANGÉLIQUE.

Mais, ma mère, ça n'est pas convenable, monsieur Coquerel ne les a ni vus ni essayés...

COQUEREL.

C'est juste... mais je ne les prendrais pas sans les essayer!

ANGÉLIQUE.

A la bonne heure, au moins.

MADAME BERGAMOTTE.

Eh! mon Dieu! on ne vous en empêche pas... Croyez-vous qu'on veuille vous tromper?... Essayez tant que vous voudrez, pourvu que ça ne soit pas long!

TRIO.

ANGÉLIQUE, à sa mère.

Prenez un peu de patience!

COQUEREL, regardant Angélique.

O moment séduisant et doux!

MADAME BERGAMOTTE, à Angélique qui défait le paquet de gants.

Allons, vite, dépêchons-nous!

COQUEREL, s'asseyant.

Je tiens beaucoup à l'élégance;
Il faut d'abord qu'un gant ne soit
Ni trop large, ni trop étroit.

ANGÉLIQUE, s'approchant de Coquerel qui est assis, et lui présentant une paire de gants qu'elle vient de préparer.

Celui-ci conviendra peut-être!

COQUEREL, à demi voix et ayant l'air d'essayer les gants.

Ah! de mon trouble, en vous voyant,
A peine, hélas! si je suis maître.

ANGÉLIQUE, de même.

On nous observe en ce moment!

COQUEREL, de même.

Je le vois bien!

ANGÉLIQUE, de même.

J'ai cependant
A vous apprendre une nouvelle!

COQUEREL, de même.

Une nouvelle!... à moi! laquelle?

ANGÉLIQUE, voyant sa mère qui s'approche.

Prenez garde!

COQUEREL, à voix haute.

Le maudit gant!

MADAME BERGAMOTTE, s'approchant.

Ça ne va donc pas?

COQUEREL, cherchant à entrer sa main dans le gant.

Non vraiment!

ENSEMBLE.

COQUEREL.

Ah! quelle gêne!
Ah! quelle peine!
(A part.)
Lorsque la crainte vous enchaîne!
Oui, les mamans,
Dans tous les temps,
Sont des tourments
Pour les amants.

ANGÉLIQUE.

Ah! quelle gêne!
Ah! quelle peine!
Et quelle contrainte est la mienne!
Oui, les mamans,
Dans tous les temps,
Sont des tourments
Pour les amants.

MADAME BERGAMOTTE, avec ironie.

Je vois sans peine
Que ça vous gêne,
Essayons une autre douzaine!
(A part.)
J'ai des soupçons en ce moment,
Observons-les adroitement!

COQUEREL, à madame Bergamotte.

Comme moi vous devez comprendre,
Quand on veut se donner des gants,
Qu'à son goût il faut bien les prendre!

MADAME BERGAMOTTE.

Sans doute! et ceux-ci sont plus grands!
(Les donnant à sa fille qui s'approche de Coquerel.)

ANGÉLIQUE, à Coquerel et les présentant.

Voulez-vous essayer?...

COQUEREL.

Ah! vous êtes trop bonne!

ANGÉLIQUE, à demi voix et tout en lui donnant les gants.

Apprenez-donc qu'on veut me donner un mari!

COQUEREL, de même.

O ciel!... et quand donc?

ANGÉLIQUE, de même.

Aujourd'hui!

COQUEREL, poussant un cri

Ah!

MADAME BERGAMOTTE, s'approchant vivement.

Qu'est-ce donc?

COQUEREL, lui montrant les gants.

Rien! je soupçonne
Qu'ils ont craqué!

MADAME BERGAMOTTE, les regardant.

Mais non vraiment,
Ils vont bien. . vous devez enfin être content!

COQUEREL, à part et regardant Angélique tout en mettant ses gants.

Oui, joliment... joliment!

ENSEMBLE.

COQUEREL.

Ah! quelle gêne! ah! quelle peine! etc.

ANGÉLIQUE.

Ah! quelle gêne! ah! quelle peine! etc.

MADAME BERGAMOTTE.

Rien ne vous gêne! plus de peine!
C'est fort heureux qu'il vous convienne! etc.

MADAME BERGAMOTTE, montrant à sa fille la douzaine d'où elle a tiré la dernière paire.

Voilà ceux que Monsieur veut prendre.

ANGÉLIQUE, refermant le paquet avec une ficelle.

Oui, maman, je vais les serrer!
(Bas à Coquerel, tout en renouant le paquet.)
Cela doit aussi vous apprendre
A ne jamais vous déclarer!

COQUEREL, à demi voix.

J'y pensais!... et j'allais...

ANGÉLIQUE.

Cela sert à grand'chose!

COQUEREL.

Me déclarer en vers!

ANGÉLIQUE, avec impatience.

Mon Dieu, parlez en prose!

COQUEREL, vivement.

Vous croyez?

ANGÉLIQUE, de même.

Dam! ce soir il ne sera plus temps

COQUEREL, de même.

Moi qui me meurs d'amour!

MADAME BERGAMOTTE, qui s'est approchée, passant sa tête entre eux deux.

Dieu! qu'est-ce que j'entends?

COQUEREL, stupéfait.

Elle écoutait!... quel orage s'apprête!

(Haut et balbutiant.)

Oui, c'est moi... qui pour vous...

(Se reprenant.)

Non... qui pour elle épris

D'un sentiment...

MADAME BERGAMOTTE, avec colère.

Monsieur!

COQUEREL, vivement.

Concentré... mais honnête,

N'osais et n ose encor, dans le trouble où je suis...

MADAME BERGAMOTTE, en fureur.

Qu'est-ce à dire, Monsieur?

ANGÉLIQUE.

Ça veut dire qu'il m'aime!

COQUEREL.

Oui, voilà le vrai mot; je l'aime!

ANGÉLIQUE.

Et qu'il demande à m'épouser!

COQUEREL.

Oui, je demande à l'épouser!

ANGÉLIQUE.

Vous priant par grâce suprême...

COQUEREL.

Vous priant par grâce suprême...

ANGÉLIQUE.

De... de ne pas le refuser!

COQUEREL.

Oui, n'allez pas me refuser!
Elle a tout dit mieux que moi-même!

ANGÉLIQUE ET COQUEREL.

Parlez! parlez! daignez ne pas nous refuser!

ENSEMBLE OU L'UN APRÈS L'AUTRE.

MADAME BERGAMOTTE.

Non, non, point d'alliance,
Ma fierté doit s'y refuser;
Et c'est déjà trop d'insolence
Que d'oser me le proposer.

ANGÉLIQUE ET COQUEREL.

Qu'ais-je entendu? point d'alliance,
Sa fierté doit s'y refuser;
Et c'est déjà trop d'insolence
Que d'oser le lui proposer.

MADAME BERGAMOTTE, avec dédain.

Un confiseur! qui n'a rien que des dettes!

COQUEREL.

J'ai de l'amour!... il donne du talent!

MADAME BERGAMOTTE.

Bonbons sans sucre! et prâlines mal faites!

COQUEREL.

En les goûtant vous disiez autrement?

MADAME BERGAMOTTE.

Une boutique au beau monde fermée!...

COQUEREL, avec enthousiasme.

Bientôt la gloire y peut venir loger;
Et je sens là qu'un jour la renommée
Dira le nom du *Fidèle Berger!*

MADAME BERGAMOTTE.

En attendant fortune et renommée,
Mon choix est fait!... l'hymen va l'engager!

ENSEMBLE.

MADAME BERGAMOTTE.

Entre nous deux point d'alliance,
Ma fierté doit s'y refuser;
Et c'est déjà trop d'insolence
Que d'oser me le proposer!
Ainsi j'entends
Et je prétends
Qu'un tel amant
Soit au néant!
(A Angélique.)
Rentrez... rentrez, et désormais
Tous deux séparés à jamais!

ANGÉLIQUE ET COQUEREL.

Ah! c'en est fait, plus d'espérance!
Sa fierté doit { me / le } refuser;
Et c'est déjà trop d'insolence
Que d'oser le lui proposer!
Ah! quels tyrans
Que les parents,

Et quels tourments
Pour les enfants!
Ah! quel malheur! ah! quels regrets!
Quoi, séparés!... et pour jamais.

(Madame Bergamotte sort en emmenant sa fille.)

SCÈNE XI.

COQUEREL, seul, se jetant dans un fauteuil.

Tout est fini!... plus d'espoir!... on me refuse, on ne veut pas de moi! et on la donne à un autre... elle en épouse un autre... aujourd'hui même!... Tous les malheurs à la fois! mais je me le suis toujours dit : quand le diable est à la porte d'un confiseur...

SCÈNE XII.

COQUEREL, SERREFORT.

SERREFORT, parlant à la cantonade.

Attendez-moi là, je ne fais qu'entrer dans cette boutique.

COQUEREL.

Qu'y a-t-il, Monsieur?

SERREFORT.

Rien, Monsieur, ce sont mes gens que j'ai laissés dans la rue.

COQUEREL.

Faites-les entrer!

SERREFORT.

Bien obligé... ils y sont habitués!

COQUEREL.

Comme vous voudrez, Monsieur... (Poussant un soupir.) Ah!...

SERREFORT, avec intérêt.

Vous êtes affligé, Monsieur?

COQUEREL, sans se détourner.

Immensément, Monsieur!... mais l'état avant tout! Qu'y a-t-il pour votre service?

SERREFORT.

Un mot va vous l'apprendre... Je suis parrain.

COQUEREL.

Quelle que soit mon affliction, j'honore les parrains.

SERREFORT.

Je l'ai été ce matin avec la fille de madame Bergamotte, la riche parfumeuse, (*A part.*) et j'espère être bientôt autre chose que son compère. (*Haut.*) Je viens, en attendant, prendre les boîtes de bonbons que ces dames ont choisies et vous les payer.

COQUEREL.

Tout est prêt... où faut-il les envoyer?

SERREFORT.

Chez moi, rue de la Ferronnerie... M. Serrefort, officier du roi.

COQUEREL.

J'y suis... huissier au grand ou au petit Châtelet.

SERREFORT.

Fi donc! Monsieur, je n'exerce point au civil. Ma charge me met en rapport avec ce qu'il y a de mieux à la cour. Je suis attaché au château royal de la Bastille.

COQUEREL.

Monsieur est exempt?

SERREFORT.

A votre service. Un cachet vert, un morceau de parchemin signé La Vrillière, et avec cela, j'arrêterai qui vous voudrez... j'arrête tout le monde.

COQUEREL.

Un drôle d'état.

SERREFORT.

C'est dans ce moment un des meilleurs et des plus productifs... Les lettres de cachet sont d'un usage si facile et si répandu que la moitié du monde arrête l'autre moitié... ce qui me donne une clientèle magnifique; tous les grands seigneurs s'adressent à moi : « Mon cher Serrefort, je vous re-« commande cette affaire-là; c'est un créancier qui m'ennuie, « c'est un mari qui me gêne... arrangez cela pour le mieux. » Et moi, je suis là, mon ordre en poche... plein d'égards, d'attentions et de bonnes manières! Le jabot et les gants blancs.. aussi je suis généralement aimé et estimé de ceux que j'arrête.

COQUEREL.

En vérité...

SERREFORT.

Oui, Monsieur... honnête et gracieux... mais inflexible, dur et poli.

COQUEREL.

Comme l'acier.

SERREFORT.

Comme vous dites!... J'arrêterais mon père... je m'arrêterais moi-même si j'en avais l'ordre; aussi ce n'est pas la besogne qui me manque, et j'ai ce matin une journée qui s'annonce bien... deux ou trois ordres que j'ai trouvés en rentrant et qui venaient d'arriver de la part de madame de Pompadour.

COQUEREL, l'écoutant avec admiration.

Ah! bah!... est-ce amusant!

SERREFORT.

J'ai à peine eu le temps de les regarder, tant j'étais pressé à cause de ce baptême... tout cela se fera plus tard... mon monde est là qui m'attend... payons d'abord... Vous dites que c'est...

COQUEREL.

Soixante-trois livres tournois.... nous mettrons soixante... un compte rond.

SERREFORT.

C'est trop honnête... enchanté de vos procédés... Et vous me répondez de la qualité des dragées?

COQUEREL.

Vous pouvez les goûter.

SERREFORT, en mangeant.

Excellentes!... Il y a là une finesse, un parfum...

COQUEREL.

Si Monsieur, qui voit beaucoup de monde, veut en faire part à ses amis et connaissances, mon adresse est sur toutes les boîtes... Isidore Coquerel.

SERREFORT, surpris.

Coquerel!... que me dites-vous là?... je croyais être *Au Fidèle Berger*.

COQUEREL.

L'un n'empêche pas l'autre; Coquerel, confiseur, *Au Fidèle Berger*, rue des Lombards, nº 46.

SERREFORT, mettant ses gants blancs.

Ah! Monsieur, comme ça se rencontre!... quel bonheur de vous trouver là sous ma main et sans me déranger... moi qui

ce matin ai tant d'affaires! Monsieur, j'ai l'honneur de vous arrêter.

COQUEREL.

Comment, m'arrêter!...

SCÈNE XIII.

Les précédents, LE COMTE, qui pendant ces derniers mots est entré par la porte du fond.

LE COMTE.

Quoi?... que se passe-t-il?

SERREFORT, s'inclinant.

Monsieur le comte de Coaslin...

LE COMTE.

Arrêter ce pauvre diable!... d'où vient cet ordre?...

COQUEREL.

Oui, d'où vient cet ordre?

SERREFORT.

Il est en bonne forme... signé de monsieur votre beau-père, le duc de La Vrillière... et à la requête de madame de Pompadour.

COQUEREL.

Qu'est-ce que j'ai fait à madame de Pompadour?

LE COMTE.

Et pour quel motif?

COQUEREL.

Oui, pour quel motif?

SERREFORT.

En général il nous est défendu de donner des raisons... mais avec les gens de votre rang et de votre qualité...

LE COMTE.

Eh bien donc?

SERREFORT.

Il s'agit d'une corbeille de bonbons envoyée hier chez madame de Pompadour, et qui renfermait contre elle une satire infâme.

COQUEREL.

Permettez; les bonbons sont de moi, je m'en vante, et il y a de quoi; mais la satire n'en est pas.

LE COMTE.

J'en suis persuadé, et vous prie...

COQUEREL, montrant ses devises.

Voilà les seuls vers que j'ai faits de ma vie.

LE COMTE.

Et vous prie, monsieur Serrefort, de vouloir bien suspendre cet ordre, dont je vais obtenir la révocation.

COQUEREL.

Ah! Monseigneur...

SERREFORT.

Je connais le crédit de M. le comte; mais jusqu'à la révocation de cet ordre, je ne puis me dessaisir de mon prisonnier.

LE COMTE.

C'est ainsi que je l'entends, vous ne le quitterez pas. (A demi voix.) Mais au lieu de le conduire à la Bastille, vous allez...

(Il lui parle bas en lui faisant le signe de lui bander les yeux.)

SERREFORT, s'inclinant.

Trop heureux d'obéir à Monseigneur; mais je ne le quitterai pas. (A ses gens.) Entrez, vous autres.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, SERREFORT, rentrant avec plusieurs de ses gens.

FINAL.

SERREFORT.

Nous voici prêts, nous voici tous.

COQUEREL.

Hélas! je tremble au fond de l'âme.

SERREFORT.

Oui, tous mes gens
Sont diligents
Dès que le devoir les réclame.

COQUEREL.

Que me veut-on, hélas! je tremble au fond de l'âme.

SERREFORT.

A la Bastille on vous attend.

COQUEREL.

Ne peut-on attendre un instant?

SERREFORT.

Non, vraiment; sur-le-champ,
Allons, il faut nous suivre.

COQUEREL.

En prison, moi? pauvre Coquerel!

Que votre nom me sauve et me délivre.

LE COMTE.

Je n'y puis rien, l'ordre est formel.

COQUEREL.

J'avais pour aujourd'hui des affaires en foule ;
Laissez-moi du moins les finir.

SERREFORT.

Non, non, vraiment, le temps s'écoule ;
Allons, allons, il faut partir.

DUBOIS, accourant.

Ah ! Monseigneur, je viens de voir et la mère et la fille.

SERREFORT.

On nous attend à la Bastille.

COQUEREL.

Eh quoi ! partir ainsi soudain !
Si nous remettions à demain ?

SERREFORT.

Non, non, l'on ne peut pas remettre,
Même il faut, en quittant ces lieux,
Que ce bandeau couvre vos yeux.

COQUEREL, au comte.

Ah ! si vous daignez le permettre,
J'aime mieux y voir clair.

LE COMTE.

Il vaut mieux se soumettre,
Sur les dangers fermer les yeux.

COQUEREL.

Ah ! je vais donc courir des dangers bien affreux ?

LE COMTE, à Dubois.

Et pour mener à fin cette aventure,
Que l'on fasse avancer la voiture.

SERREFORT ET DUBOIS.

Monseigneur, Monseigneur, que ferons-nous de lui ?

ANGÉLIQUE, entrant.

Je l'aperçois d'ici.
(Bas à Coquerel.)
Un grand danger pour vous dans ce moment s'apprête.

COQUEREL.

Tous mes sens sont paralysés.
Un danger, et lequel ?

ANGÉLIQUE, lui donnant un billet.

Prenez vite et lisez.

COQUEREL.

Mais, attendez! Dieu! que c'est bête;
Lisez!... quand j'ai les yeux bandés.

ENSEMBLE.

COQUEREL.

O fatal voyage!
Qui m'effraye, hélas!
Il faut du courage,
Et je n'en ai pas.

LE COMTE.

Allons, du courage,
Et ne tremble pas;
Car dans ce voyage
On guide tes pas.

SERREFORT.

Pour un tel voyage
On peut bien, hélas!
Manquer d'un courage
Que je n'aurais pas.

DUBOIS, rentrant.

Oui, tout est prêt, on a suivi l'ordr' d' Monseigneur.

COQUEREL.

Ah! que j'ai peur,
Hélas! je tremble au fond du cœur.

DUBOIS, LE COMTE, SERREFORT.

Voici l'instant, dépêchons-nous,
Allons, éloignons-nous.

ACTE II.

n salon élégant, richement éclairé. Portes au fond et deux croisées. Deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

:OQUEREL, les yeux bandés, amené par SERREFORT ET LES EXEMPTS.

INTRODUCTION.

Rassurez-vous, soyez sans crainte!
Allons, n'ayez pas peur, et calmez-vous enfin.

COQUEREL.

Se rassurer, quelle contrainte!
Je sens de la prison l'air humide et malsain.

SERREFORT.

Qu'on lui retire son bandeau.

COQUEREL.

Me voici donc à la Bastille,
Je suis dans cet affreux château
Où la lumière en aucun temps ne brille!

(Un exempt lui ôte son bandeau.)

SERREFORT.

Vous allez en juger.

COQUEREL, pendant qu'on le détache.

Verrous et double grille;
(Regardant.)
Mais non, vraiment tout est fort bien ici.

SERREFORT.

C'est là votre prison.

COQUEREL.

Messieurs, j'en suis ravi;
Je croyais voir quelque cachot bien sombre,
Et des figures de brigands:
Mais vous m'avez tous l'air de fort honnêtes gens;
(A part.)
Je mens comme un coquin; mais je crois, vu leur nombre,
(Haut.)
Prudent de les flatter... Ici, Messieurs, qu' puis-je faire?

SERREFORT.

Tout ce que vous voudrez, hormis de nous quitter.

COQUEREL.

Et voilà justement ce qui pourrait me plaire.

SERREFORT.

En ces lieux veuillez ordonner
Tout ce que vous voudrez.

COQUEREL.

Qu'on me donne à diner!
Car je me meurs de faim!

SERREFORT.

Voici la table.

(Deux domestiques apportent la table.)

COQUEREL.

On avait tout prévu; quel repas admirable!

Eh mais! c'est convenable!...
Je suis... et c'est ma qualité,
En prisonnier d'État traité!...
Mes geôliers!... à votre santé.
Tous ces cachots
Sont fort beaux!
Et mon sort
Me plait fort
A la Bastille!
Ma foi, vidons
Ces flacons;
Délivrons
Ce bouchon
De prison!
Douce liqueur!
Plus de peur
En mon cœur,
Qui d'ardeur
Brûle et pétille!
Et je ne crain
Rien enfin
Que la fin
De ce vin
Rare et divin!
Tous ces cachots
Sont fort beaux!
Et mon sort
Me plait fort
A la Bastille!
Gaîment vidons
Ces flacons;
Délivrons
Ce bouchon
De prison.
Sous les verrous
Un sort si doux
Ferait bien des jaloux

Hélas! pendant que j'extermine
Ces vins au fumet séduisant,
Et ces compotes dont la mine
Ferait revenir un mourant,
Peut-être une drogue ennemie...
N'importe! pour un confiseur,

Dans un repas perdre la vie...
C'est expirer au champ d'honneur!
Tous ces cachots
Sont fort beaux, etc.

(A la fin de ce morceau, Coquerel se lève de table; Serrefort fait signe aux exempts de se retirer; deux domestiques rangent la table sans l'emporter.

SCÈNE II.

COQUEREL, SERREFORT.

COQUEREL.

Je suis traité en prisonnier d'État! ils s'en vont, ils nous laissent. (A Serrefort.) Et vous, mon cher ami?

SERREFORT.

J'ai l'ordre de rester ici jusqu'à l'arrivée de Monseigneur.

COQUEREL.

Monseigneur le gouverneur de la Bastille?

SERREFORT.

Et jusque-là je ne puis vous quitter.

COQUEREL.

Cela va être bien ennuyeux pour vous.

SERREFORT.

C'est mon état, et il est souvent bien pénible.

COQUEREL, avec attendrissement.

Voilà de l'humanité.

SERREFORT, s'asseyant.

Car j'ai moi-même des affaires; un souper, un contrat de mariage, et je perds ici mon temps à vous garder, et à attendre Monseigneur, qui ne vient pas.

COQUEREL.

Il se plaint encore, c'est lui qui se fâche et me tourne le dos; si je pouvais pendant ce temps lire le billet qu'Angélique m'a glissé au moment du départ. (Il ouvre le billet et le lit en s'interrompant de temps en temps, chaque fois que dans sa mauvaise humeur Serrefort fait un mouvement pour se retourner.) « Monsieur Isidore, » mon petit nom! « j'ignore ce qui se passe, mais il y a quelque « chose. » Je crois bien. « Un monsieur de la cour est venu par« ler à ma mère, et nous allons partir tout à l'heure pour son « château, qui est à deux lieues d'ici, à Chaville; tâchez d'y « venir. » Comme c'est aisé, quand on est enfermé à la Bastille! « J'ai idée qu'il s'agit d'un mariage pour moi, car ma

« mère m'avait déjà annoncé que nous signerions ce soir mon « contrat de mariage avec un exempt de police, M. Serrefort. »

SERREFORT, se retournant à son nom.

Qu'y a-t-il?

COQUEREL, très-agité.

Rien; je pensais à vous, et je prononçais votre nom.

SERREFORT.

Je vous en remercie.

COQUEREL.

Il n'y a pas de quoi. (A part.) Un nom affreux! Et ce serait celui de mademoiselle Angélique! (Achevant de lire.) « Tâchez « de retarder ce mariage, et par tous les moyens possibles « d'arrêter M. Serrefort. » Cette recommandation, quand c'est lui, au contraire... (Se retournant et regardant par le fond.) Dieu! monsieur le comte!

SERREFORT.

C'est bien heureux!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, donnant son chapeau à Dubois.

Tu es sûr que ma femme va ce soir au bal de l'ambassadeur?

DUBOIS.

Quand j'ai quitté l'hôtel, Madame s'habillait et allait partir.

LE COMTE.

C'est bien! rien à craindre de ce côté.

COQUEREL.

Quoi! c'est vous, monsieur le comte, qui daignez venir vous-même me faire visite ici, à la Bastille?

LE COMTE, souriant.

N'avais-je pas promis de parler en ta faveur? J'ai obtenu la révocation de cette lettre de cachet.

COQUEREL.

Quel bonheur!

SERREFORT.

Alors, je m'en vais.

COQUEREL.

Moi aussi.

LE COMTE, à Serrefort.

Un instant; c'est à des conditions que monsieur Coquerel refusera peut-être; dans ce cas, l'ordre subsiste, et il reste ton prisonnier.

COQUEREL.

Quelles que soient ces conditions, Monseigneur, je les accepte, je consens.

LE COMTE.

Et de plus, tu jures de n'en parler à personne; à personne, entends-tu? il y va de ta tête.

COQUEREL.

Je serai muet; mais achevez, Monseigneur, je suis dans le caramel bouillant.

LE COMTE.

D'abord, tu as des dettes?

COQUEREL.

C'est vrai.

LE COMTE.

Eh bien! on les paie!

COQUEREL, stupéfait.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Il te faut ensuite quelque argent pour ton établissement, huit ou dix mille livres? tu en recevras vingt.

COQUEREL, stupéfait.

Est-il possible?

LE COMTE.

De plus, tu m'as dit que dans un magasin comme le tien il fallait une femme... on t'en donne une.

COQUEREL.

A moi? et laquelle?

LE COMTE.

Ça ne te regarde pas.

COQUEREL.

Mais la future?

LE COMTE.

Elle est choisie; elle y consent.

COQUEREL.

Mais les parents?

LE COMTE.

Tu en auras aussi; on te fournit de tout.

COQUEREL.

C'est possible! mais permettez, j'aimerais mieux me fournir moi-même.

LE COMTE.

Fort bien, je retire ma proposition. (Appelant.) Serrefort! allons, Serrefort!

SERREFORT.

Monseigneur a raison, ça sera plutôt fini.

COQUEREL, avec colère.

Un instant, que diable! ce gros exempt est mon ennemi mortel! Écoutez-donc, Monseigneur, se marier comme ça à l'improviste, sans préparation; on donne au moins cinq minutes pour réfléchir.

LE COMTE, tirant sa montre.

Je te les donne, montre en main.

COQUEREL, à part.

Quelle position! un mariage ou la Bastille! Des deux côtés la prison, et partout des chaînes! Je crois pourtant que j'aime encore mieux celles du mariage; avec ça que cet animal d'exempt va épouser Angélique; qu'il n'y a plus d'espoir pour moi, et qu'une fois marié, je serai libre de mourir de chagrin dans mon ménage, bien plus à mon aise que dans un cachot.

LE COMTE.

Eh bien?

COQUEREL.

Eh bien, Monseigneur, je ne dis pas absolument non; mais je suis sûr que l'épouse est affreuse, c'est quelque horreur, sans doute, tortue, bossue, bancale.

LE COMTE.

C'est possible, mais si ce n'est que cela qui t'inquiète, tranquillise-toi, on y a pourvu, car tu quitteras la mariée aussitôt le mariage fait.

COQUEREL, étonné.

Je la quitterai!

SERREFORT, de même.

Il la quittera!

LE COMTE.

Au sortir de la chapelle, une voiture t'attendra pour te conduire à trente lieues d'elle; à Rouen, par exemple.

COQUEREL ET SERREFORT, surpris.

A Rouen!

LE COMTE.

Où tu établiras une fabrique de gelée de pommes; on tient à cela par-dessus tout.

COQUEREL, de plus en plus surpris.

A la gelée de pommes?

SERREFORT, riant.

C'est charmant, Monseigneur, c'est très-piquant! aussitôt marié... je comprends!

COQUEREL, stupéfait.

Et moi, je n'y comprends rien du tout; se marier à une inconnue, et partir pour aller faire de la gelée de pommes de Rouen à Rouen; si c'était à Paris...

LE COMTE.

C'est de rigueur. Allons, Serrefort...

COQUEREL.

Il n'est pas question de cela, Monseigneur, je consens, j'épouse, je ne vous demande qu'une grâce, une seule!

LE COMTE.

Parle.

COQUEREL.

Est-ce qu'avant le mariage je ne pourrais pas voir cette prétendue?

LE COMTE.

Si vraiment. (On entend une voiture.) Entends-tu? c'est elle qui arrive, et par cette fenêtre tu peux la voir descendre de voiture.

COQUEREL.

Je n'ose pas, je n'ai plus de jambes.

SERREFORT.

Ma foi, voyons, moi qui n'y suis pour rien. (Il va à la fenêtre, et s'écrie à part.) Dieu! qu'ai-je vu! Angélique, ma future!

COQUEREL, regardant Serrefort.

Il est tout pâle; et si la vue seulement produit cet effet-là sur un étranger... (A Serrefort.) Eh bien, qu'en dites-vous?

SERREFORT.

N'épousez pas.

COQUEREL.

Mais la prison?

SERREFORT.

Le mariage est encore plus horrible.

COQUEREL.

Elle est donc bien affreuse?

LE COMTE, près de la fenêtre.

Elle entre dans le salon, elle a disparu!

SERREFORT, à part.

Et comment m'opposer à ce complot et ravoir ma future?... Ah! ce moyen, c'est le seul! si je pouvais gagner du temps...

COQUEREL.

Si je pouvais gagner la porte.

LE COMTE.

Adieu, je vais tout disposer, et je reviens. Toi, Serrefort, va prévenir ton monde, et tenez-vous prêt à conduire Monsieur?

COQUEREL.

Où donc, Monseigneur?

LE COMTE.

A Rouen! Allons, Serrefort...

SERREFORT.

Je vous suis, Monseigneur, je vous suis.

(Ils sortent, le comte par la droite et Serrefort par la gauche.)

SCÈNE IV.

COQUEREL, seul.

Ils s'en vont tous les deux; ils me laissent seul, et si j'osais... (Regardant autour de lui.) Oui, mais le moyen de s'évader quand on est à la Bastille... Rien qu'en voyant l'horrible femme qu'on me destine, ce pauvre exempt a manqué mourir de frayeur. C'est quelque monstre, quelque Barbe bleue femelle, qui égorge les gens assez simples pour l'épouser! Et je serais son innocente victime! Non, morbleu, j'aime mieux la Bastille! j'implore la Bastille! On y dîne bien; et puis, d'ailleurs, prisonnier on en revient quelquefois; mais mort... Mon parti est pris! qu'elle paraisse maintenant, cette Mégère, cette infernale fiancée! Dieu! qu'est-ce que je vois là?

SCÈNE V.

COQUEREL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Monsieur Isidore!

COQUEREL.

Angélique! est-ce bien vous? Comment avez-vous pu pénétrer jusqu'ici?

ANGÉLIQUE.

Je suis venue avec ma mère.

COQUEREL.

Et c'est pour moi?...

ANGÉLIQUE.

Oui, sans doute.

COQUEREL.

Que vous venez en cet affreux château?

ANGÉLIQUE.

Pas si vilain! moi je le trouve très-gentil depuis la nouvelle qu'on vient de m'y apprendre. Mon mariage est rompu avec M. Serrefort.

COQUEREL.

Est-il possible!.. Elle est libre! (A part.) Et moi qui ne le suis plus!

ANGÉLIQUE.

Et l'on me propose à la place un autre prétendu, qui a sur-le-champ convenu à ma mère et à moi aussi!

COQUEREL, furieux.

A vous aussi, traîtresse! et vous osez me le dire?

DUO.

ANGÉLIQUE.

Il est aimable et tendre,
Il a bien des talents,
Quoique à se faire entendre
Il tarda bien longtemps.
Mais il m'aime et m'adore,
Et ce nouvel époux,
Ah! monsieur Isidore,
C'est vous-même, c'est vous!

COQUEREL, avec joie.

Qu'entends-je, ô ciel!

ANGÉLIQUE.

D'une union si prompte
Vous êtes étonné... mais c'est monsieur le comte...

COQUEREL, stupéfait.

Quoi! c'est monsieur le comte!

ANGÉLIQUE.

Lui-même!

COQUEREL.

Ah! quel soupçon!
Bonheur fatal que je redoute,
Il serait vrai?

ANGÉLIQUE.

Eh! oui, sans doute.

ENSEMBLE.

COQUEREL.

Ah! quel tourment!
Quel agrément!
J'en perds la tête,
Pour moi s'apprête
Un grand malheur,
Un grand bonheur:
C'est la tempête,
C'est une fête,
Qui sur moi fait
Un tel effet,
Que j'en suis bête
Et perds la tête,
Et je ne puis
Dire où j'en suis.

ANGÉLIQUE.

Ah! mais vraiment!
C'est étonnant!
Il est tremblant,
Il m'inquiète;
C'est pour son cœur
Trop de bonheur!
Et cette fête
Qui s'apprête
A sur lui fait
Un tel effet,
Qu'il devient bête
Et perd la tête:
Son cœur épris
En est surpris.

COQUEREL.

Répétez-moi ce que vous m'avez dit:
Quoi! c'est ici?

ANGÉLIQUE.

C'est dans cette demeure
Qu'on va nous marier.

COQUEREL.

Tous les deux?

ANGÉLIQUE.

Tout à l'heure.

COQUEREL.

Et c'est bien Monseigneur?

ANGÉLIQUE.

C'est lui qui nous unit.
Ah! dans ses yeux quel transport brille
Mais le bonheur lui donne un air hagard.

COQUEREL.

Et ma promesse et la Bastille,
Et mon hymen et ce départ?

ENSEMBLE.

COQUEREL.

Ah! quel tourment, etc.

ANGÉLIQUE.

Ah! mais vraiment, etc.

ANGÉLIQUE.

Quel trouble en votre esprit s'élève,
Qui semble ainsi vous occuper?

COQUEREL.

Je n'y puis croire... c'est un rêve
Que le réveil va dissiper!

ANGÉLIQUE.

Un rêve!... alors que moins sévère
Le sort sourit à tous les deux!
Un rêve, lorsqu'ici ma mère
Me permet d'écouter vos vœux?
Est-ce une erreur, lorsque j'exprime
Ma joie et mon bonheur; enfin,
Est-ce une erreur, lorsque sans crime
Dans votre main je sens ma main?

COQUEREL.

En l'écoutant, hélas! je tremble :
Est-ce de crainte ou de plaisir?
Mais à chaque instant il me semble
Voir mon rêve s'évanouir.

ENSEMBLE.

COQUEREL.

Ah! si c'est un songe,
Que le ciel prolonge
Un heureux mensonge,
Qui ravit mon cœur!

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas sans peine:
Son âme incertaine
Osait croire à peine
A tant de bonheur!
Ah! je suis trop bonne;
Mais je vous pardonne,
Et mon cœur se donne
A vous pour toujours.

COQUEREL.

L'amour me l'ordonne,
Mon cœur s'abandonne
Et se donne
Au dieu des amours,
Toujours.

ANGÉLIQUE.

Toujours.

ENSEMBLE.

COQUEREL.

Ah! si c'est un songe, etc.

ANGÉLIQUE.

Ah! je suis trop bonne, etc.

COQUEREL.

Oui, ma femme, ma chère femme! à toi, toujours à toi, qu'au trépas et au delà! je ne te quitte plus! Dieu! qu'est-que je dis? J'oubliais... j'oublie tout auprès d'elle!

ANGÉLIQUE.

Eh bien! voilà que ça lui reprend. Venez donc, ma mère, nez donc!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME BERGAMOTTE.

ANGÉLIQUE.

Voilà M. Coquerel qui ne sait plus ce qu'il dit, il perd la e.

MADAME BERGAMOTTE.

C'est comme ton père, mon enfant! c'est toujours ainsi dans ce moment-là.

COQUEREL, qui a rêvé pendant ce temps.

Oui, mon parti est pris! l'essentiel est d'épouser et de sortir d'ici, parce qu'une fois dehors, une fois marié, je me révoltet rai.

ANGÉLIQUE, qui s'est approchée.

Par exemple! mais du tout, Monsieur, vous marcherez droi- et vous m'obéirez!

MADAME BERGAMOTTE.

Oui, ma fille, il nous obéira comme ton père!

COQUEREL.

C'est ce que je voulais dire. Mais vous ne savez pas, Angélique, vous ne pouvez pas savoir, ni votre mère non plus. Moi, j'espère bien qu'on ne nous mariera pas ici, en prison.

MADAME BERGAMOTTE.

Qu'est-ce qu'il dit? il n'y est plus!

COQUEREL.

Si fait! j'y suis encore, et je désire n'y plus être.

MADAME BERGAMOTTE.

Où ça?

COQUEREL.

A la Bastille!

ANGÉLIQUE, à sa mère.

Là, quand je vous disais que sa raison déménage!

COQUEREL.

C'est possible; mais je voudrais faire comme elle!

MADAME BERGAMOTTE.

Vous êtes ici à Chaville, mon gendre!

COQUEREL, stupéfait.

A Chaville!

MADAME BERGAMOTTE.

Dans le château de M. le comte de Coaslin, qui vous protége, vous dote et vous marie avec une générosité, un désintéressement! ce vertueux seigneur.

COQUEREL.

Ah! quelle scélératesse! si j'osais parler... je vais tout lui dire. Sachez donc... Dieu! Monseigneur!...

MADAME BERGAMOTTE.

Saluez donc, mon gendre, saluez Monseigneur.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE.

Tout est disposé pour le contrat... il n'y a plus qu'à signer, et si monsieur Coquerel est décidé...

COQUEREL.

Certainement. (A part.) Je ne suis plus à la Bastille, je ne risque rien ; mais après cela nous verrons. (Il offre son bras à Angélique.)

MADAME BERGAMOTTE.

Du tout, mon gendre, c'est à moi, c'est à la belle-mère que vous devez donner le bras.

LE COMTE.

C'est juste, c'est d'étiquette. (A haute voix.) On est en train de dresser le contrat, voyez si les conditions vous conviennent; après nous signerons. Les grands parents et le futur d'abord, c'est de droit, et après la mariée.

COQUEREL, à part.

Oui, je vais signer, je vais signer mon bonheur avec fureur ! mais l'on verra plus tard ce que peut un confiseur au désespoir !

MADAME BERGAMOTTE, avec dignité lui offrant son bras.

Monsieur Coquerel, j'ai failli attendre ! (Ils sortent tous deux.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, ANGÉLIQUE.

LE COMTE, retenant Angélique qui veut les suivre.

Un instant, mon enfant, et mon présent de noces? à moi, celui que vous m'avez promis?

ANGÉLIQUE.

Quoi donc?

LE COMTE.

Un baiser!

ANGÉLIQUE, naïvement.

Dam ! si vous voulez, monsieur le comte.

LE COMTE.

C'est charmant.

ANGÉLIQUE.

Je suis si heureuse!

LE COMTE.

C'est de la résignation; car ce mari que je vous ai choisi au hasard, vous ne le connaissiez pas beaucoup.

ANGÉLIQUE.

Si vraiment!

LE COMTE, stupéfait.

Plaît-il? qu'est-ce que j'entends là? Expliquez-vous.

COQUEREL.

ANGÉLIQUE.

PREMIER COUPLET.

Sa boutique est près de la nôtre,
Et depuis un an à peu près
Nous nous regardions l'un et l'autre,
Sans oser nous parler jamais!
Car c'est la timidité même...
Et c'est ce matin seulement
Qu'il m'a dit enfin : Je vous aime!
Mais je le savais bien avant!
(Geste de colère du comte.)
Ah! que je suis contente!
Que cet hymen m'enchante!
C'est à vous, Monseigneur,
Que je dois mon bonheur!
La cause de notre bonheur,
C'est vous, c'est vous, oui, c'est vous, Monseigneur!
(Fausse sortie d'Angélique; le comte la ramène.)

DEUXIÈME COUPLET.

Il a le don d'aimer, de plaire!
Mais il n'a pas un seul écu!
Moi, je voulais bien!... mais ma mère
Sans vous n'aurait jamais voulu!
Et quand tout à l'heure ici même
Pour moi vous cherchiez un mari,
Vous avez pris celui que j'aime
Et celui que j'aurais choisi!
(Geste de colère du comte.)
Ah! que je suis contente!
Que cet hymen m'enchante!
C'est à vous, Monseigneur,

Que je dois mon bonheur!
Et c'est à vous, Monseigneur,
Que nous devrons notre bonheur!
(Fausse sortie, le comte la ramène.)

LE COMTE.

Un instant, j'ai à vous parler. (A part.) J'aurai été dupe à ce point! Non, morbleu! elle ne l'épousera pas! Tout autre, peu importe, pourvu que ce ne soit point celui-là.

SCÈNE IX.

LE COMTE, ANGÉLIQUE, SERREFORT, puis DUBOIS.

SERREFORT.

Monseigneur, Monseigneur!...

LE COMTE.

Qu'est-ce donc? qu'as-tu besoin de me déranger quand je suis ici avec du monde? (A Angélique.) Je suis à vous dans l'instant.

ANGÉLIQUE.

Ce ne sera pas long, Monseigneur?

SERREFORT, au comte.

J'ai à vous parler. Votre femme...

LE COMTE.

Ma femme, qui devait aller au bal de l'ambassadeur...

SERREFORT.

Sa voiture entre dans la cour, je l'ai vue...

LE COMTE.

Et qui donc l'amène?

SERREFORT, à part.

Mon message qu'elle a reçu. Qu'il s'en tire maintenant comme il pourra, voilà le mariage rompu. (Il sort.)

DUBOIS, accourant.

Monseigneur! Monseigneur!...

LE COMTE.

A l'autre, maintenant!

ANGÉLIQUE, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous?

DUBOIS.

Votre femme...

LE COMTE.

Eh ! je le sais de reste ! (A part.) Elle si jalouse, que ne dira-t-elle pas en me trouvant ici avec cette jeune fille?

DUBOIS.

Il faut prendre un parti !

LE COMTE.

Il n'y en a qu'un, c'est de conduire le mari avec sa prétendue en bas, dans la chapelle.

DUBOIS.

Y pensez-vous ?

LE COMTE.

Qu'on les marie à l'instant. (A Dubois.) Toi, reste ici avec ma femme, et dis-lui ce qu'il faut lui dire.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! Monseigneur, et mon mari qui attend toujours

LE COMTE.

Nous allons le trouver. (Entraînant Angélique.) Partons.

ANGÉLIQUE, le suivant.

Oui, Monseigneur, partons. (Ils sortent, excepté Dubois.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, en costume de bal, suivie de GERMAIN, son domestique, à qui elle fait signe de la main de l'attendre dans la pièce à côté; DUBOIS.

LA COMTESSE, entrant par le fond et voyant sortir par la porte à droite le comte et Angélique.

On ne m'a pas trompée; mon mari et une jeune fille ! le billet qu'un inconnu vient de m'apporter disait vrai.

DUBOIS, allant à elle.

Madame la comtesse ici, à Chaville, quand monsieur le comte la croyait à Paris !

LA COMTESSE, avec une vive émotion.

Approche ici, Dubois, et réponds-moi. Monsieur le comte devait être à Versailles où se traite ce soir une importante affaire au conseil du roi ! Comment est-il ici, à Chaville, dans sa maison de campagne, avec toi et une jeune fille?

DUBOIS, feignant la surprise.

Une jeune fille !

LA COMTESSE, d'un ton affirmatif.

'ai vue !

DUBOIS.

Alors il n'y a moyen de rien cacher à Madame, et quoique monsieur le comte m'ait recommandé le secret...

LA COMTESSE.

Je t'ordonne, moi, de parler; et prends garde à ce que tu vas dire. Car si mon mari est l'ami de madame de Pompadour, je le suis de la reine, moi, et il y a des moments où ce pouvoir-là vaut bien l'autre. Eh bien?

DUBOIS, avec sensibilité.

Eh bien! Madame, il y avait à Paris, rue des Lombards, un jeune confiseur, monsieur Coquerel, que monsieur le comte protégeait. Il a voulu le marier aujourd'hui même, ici, dans son château.

LA COMTESSE.

Et tu crois que je serai dupe d'une pareille histoire?

DUBOIS, avec indignation.

Une histoire! Tenez, tenez, Madame, entendez-vous la cloche, c'est la cérémonie, et par cette fenêtre vous pouvez voir le cortége entrer dans la chapelle du château.

LA COMTESSE, regardant.

C'est vrai! une jeune fille en mariée!

DUBOIS.

Mademoiselle Angélique!

LA COMTESSE.

Un jeune homme pâle!

DUBOIS.

Monsieur Coquerel.

LA COMTESSE.

Une autre femme plus âgée!

DUBOIS.

La parfumeuse douairière, la mère de la mariée!

LA COMTESSE.

Sa mère!

DUBOIS.

J'espère que vous n'avez plus de doutes?

LA COMTESSE, avec hésitation.

Non, certainement; mais pourquoi ne pas m'en parler, pourquoi mon mari se cache-t-il de moi?

DUBOIS.

Il est comme Madame, il aime à cacher le bien qu'il fait, et

si Madame veut descendre voir les mariés, sa présence leur causera une surprise et un plaisir !

LA COMTESSE.

Non, non, demain je leur enverrai mon cadeau de noce! Mais aujourd'hui que personne, pas même monsieur le comte, ne sache le ridicule accès de jalousie qui lui donnerait trop d'avantage sur moi. (Appelant.) Germain! (Son domestique entre, elle lui parle bas en lui montrant la porte à droite. — A Dubois.) Par cet escalier et la petite porte qui donne sur le bois, je partirai sans que monsieur le comte se doute seulement que je suis venue!

DUBOIS.

Oui, Madame.

LA COMTESSE, continuant, à Dubois.

Toi, pour qu'il l'ignore, retourne auprès de lui.

DUBOIS, s'inclinant.

Madame sera satisfaite. (A part.) Et nous aussi. Elle s'éloigne, et, grâce au ciel, nous en voilà délivrés! C'est égal, nous l'avons échappée belle! (Il sort.)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, seule.

PREMIER COUPLET.

Écoutez donc les calomnies!
Voyez donc ces bonnes amies,
A les entendre, l'on croirait
Que mon mari me trahissait;
Après deux ans de mariage,
Mon amour est son seul trésor!
Toujours fidèle et toujours sage,
Je le vois bien, il m'aime encor.

DEUXIÈME COUPLET.

Je sais qu'en leurs volages flammes,
Souvent les maris de ces dames,
Au lieu d'un amour, en ont deux!
Mais mon mari n'est pas comme eux;
Toujours fidèle et toujours sage,
De l'accuser j'aurais grand tort,
Malgré l'hymen qui nous engage,
J'en suis sûre, il m'aime encor!

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, un bougeoir à la main.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! conçoit-on ça! c'est inimaginable!

LA COMTESSE.

Qui vient là? c'est la jeune mariée!

ANGÉLIQUE, apercevant la comtesse.

Quelqu'un d'ici, quelqu'un du château, qui l'aura peut-être aperçu! (S'approchant de la comtesse.) Dites-moi, Madame, l'auriez-vous vu?

LA COMTESSE.

Et qui donc?

ANGÉLIQUE.

Mon mari!

LA COMTESSE.

Votre mari, monsieur Coquerel, le confiseur?

ANGÉLIQUE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Que vous venez d'épouser?

ANGÉLIQUE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Et que lui est-il donc arrivé?

ANGÉLIQUE, pleurant

Il est perdu, Madame!

LA COMTESSE.

Perdu!

ANGÉLIQUE.

Evanoui, disparu, impossible de le retrouver! Avec ça que depuis une heure il avait un air si sigulier! A l'église même, il n'était pas du tout à ce qu'il faisait; il me regardait avec des soupirs, des airs de tendresse, des choses qui étaient bien... mais il me serrait la main à me faire mal, comme s'il eût eu peur de me quitter; et puis, quand il a fallu dire oui, j'ai vu le moment où il disait non! Il l'aurait dit, si je ne lui avais pas soufflé l'autre mot, et sans mauvaise intention, car il m'aime bien, le pauvre garçon, et moi aussi! et au sortir de

la chapelle, monsieur le comte me donnait la main, et mon mari nous suivait; je me retourne, je ne le vois plus! Ça m'inquiétait, mais je n'osais pas le dire; pourtant un mari, ça ne doit pas disparaître si vite.

LA COMTESSE.

Non certainement.

ANGÉLIQUE.

N'est-ce pas, Madame? Mais voici ce qui est bien plus singulier. Arrivés dans le salon, monsieur le comte me dit : « Une commande extraordinaire de sirops et de rafraîchissements pour le bal de l'ambassadeur oblige ce pauvre Coquerel à retourner sur-le-champ à Paris. »

LA COMTESSE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

ANGÉLIQUE.

« Et il ne pourra revenir que demain. »

LA COMTESSE.

Demain!

ANGÉLIQUE.

Oui, Madame, demain. (Pleurant.) Il a dit demain!

LA COMTESSE.

Vous en êtes bien sûre?

ANGÉLIQUE, naïvement.

Je le lui ai fait dire deux fois!

LA COMTESSE, réfléchissant.

Qu'est-ce que cela signifie?

ANGÉLIQUE.

Oui, Madame, qu'est-ce que ça signifie? Est-ce que c'est bien? est-ce que c'est convenable? Je suis sûre que ma mère serait furieuse si elle était là! mais elle était déjà partie.

LA COMTESSE, vivement.

Partie aussi!

ANGÉLIQUE.

Pour Paris. Ils partent tous!

LA COMTESSE, avec une colère concentrée

Mais moi je reste, et nous verrons, nous verrons ce qui arrivera!

ANGÉLIQUE.

Oui, nous verrons ce qui arrivera. C'est ce que je me dis, ça ne peut pas se passer comme ça! Monsieur le comte est

comme vous, il est désolé! il m'a dit : « Calmez-vous! ne vous faites pas de chagrin, vous resterez ici au château, vous y aurez la plus belle chambre, la chambre jaune. »

LA COMTESSE, montrant la porte à droite.

Celle-ci?

ANGÉLIQUE.

Oui, Madame, j'y allais. « Et soyez sûre, a-t-il continué, que tous les soins, tous les égards... » Car il est si aimable, monsieur le comte, il a tant d'égards!...

LA COMTESSE, à part, avec colère.

Ah! la lettre anonyme ne m'a pas trompée!

ANGÉLIQUE, continuant.

Mais c'est égal, ce n'est pas la même chose, et monsieur Coquerel ne devait pas s'en aller ainsi à l'improviste et sans me dire adieu, sans me prévenir au moins; n'est-ce pas, Madame?

LA COMTESSE.

Et c'est ce qu'il a fait, mon enfant.

ANGÉLIQUE.

Comment cela?

LA COMTESSE.

Je l'ai vu tout à l'heure, et obligé en effet de retourner à l'instant même à Paris, il m'a priée de vous emmener, de vous conduire chez lui.

ANGÉLIQUE, vivement.

Rue des Lombards, n° 46.

LA COMTESSE.

Comme vous dites.

ANGÉLIQUE.

Quel bonheur! et qui donc êtes-vous, Madame?

GERMAIN, rentrant par la porte de droite.

La voiture de madame la comtesse.

ANGÉLIQUE.

Une comtesse!

LA COMTESSE.

La maîtresse de ce château. Vous pouvez vous fier à moi! Germain, conduisez Mademoiselle...

ANGÉLIQUE, la reprenant.

Comment, Mademoiselle?

LA COMTESSE, se reprenant.

C'est juste, Madame Coquerel; conduisez-la, dans ma voiture, rue des Lombards, n°...

ANGÉLIQUE.

N° 46.

LA COMTESSE.

Chez son mari, chez elle.

GERMAIN, s'inclinant.

Oui, Madame.

LA COMTESSE, à Angélique.

Partez, mon enfant, par cet escalier dérobé, et que personne ne vous voie!

ANGÉLIQUE, faisant une fausse sortie.

Oui, madame la comtesse, oui. Ah! j'oubliais; mes remerciements et mes adieux à monsieur le comte votre mari! Ne m'oubliez pas; dites-lui qu'il vienne nous voir le plus tôt possible!

LA COMTESSE, la faisant sortir.

C'est bien! c'est bien! je m'en charge. Partez, partez, vous dis-je. (Elle fait passer Angélique et Germain par le petit escalier à droite.)

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, seule, avec agitation.

Oui, oui, je lui parlerai, à monsieur le comte, dès ce soir même, et comme tout me le dit, tout me le prouve, s'il est coupable, je veux le convaincre, le confondre. On vient! c'est lui! (Elle rentre la lumière dans la chambre. On voit s'ouvrir la fenêtre du salon.)

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, COQUEREL, entrant par la fenêtre.

COQUEREL.

Grâce au ciel et à la nuit, dans ce bois de Meudon que nous traversions, je leur ai échappé, et je reviens dans ce château près de ma femme. Deux murs à franchir, ce n'est rien, l'amour fait passer par-dessus tout.

FINAL.

LA COMTESSE, à part.

Je tremble au fond de l'âme.

C'est lui! c'est lui!...

ENSEMBLE.

COQUEREL.

Dans l'ombre et le mystère
Je sens battre mon cœur!
Que l'amour fasse taire
Une indigne frayeur.

LA COMTESSE.

Dans l'ombre et le mystère,
C'est lui! ce séducteur!
Ah! tâchons de nous taire
Pour doubler son erreur!

COQUEREL, s'avançant.

Eh mais! un voile blanc, une femme! c'est elle!...
(A voix basse.)
Angélique! Angélique! est-ce toi?

LA COMTESSE, contrefaisant sa voix.

Oui, moi-même!

COQUEREL.

Ah! l'amour veille sur moi.
(La serrant contre son cœur et l'embrassant.)
Ma douce amie!

LA COMTESSE, à part.

Ah! l'infidèle!

COQUEREL.

Bien malgré moi tantôt j'ai disparu d'ici;
Si tu savais pourquoi!

LA COMTESSE, à part.

Grand Dieu! ce n'est pas lui!

COQUEREL.

Si tu savais, tous deux, quel danger nous menace?

LA COMTESSE.

Quel danger?

COQUEREL.

D'y penser... ah! tout mon sang se glace.

LA COMTESSE.

Parlez, parlez...

COQUEREL, toujours à voix basse.

Cet indigne seigneur...

LA COMTESSE, l'interrogeant.

Le comte?

COQUEREL.

C'est un suborneur!

LA COMTESSE.

Un suborneur?...

COQUEREL.

Un homme infâme!
Qui veut bien que tu sois ma femme,
Pourvu que ton époux ici
Ne devienne pas ton mari!

LA COMTESSE, avec colère.

Ah! qu'elle affreuse trahison!

COQUEREL, avec désespoir.

Ou le départ... ou la prison!

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Le dépit, la vengeance,
Font palpiter mon cœur!
Je maudis ma constance
Pour un pareil trompeur!

COQUEREL.

La fureur, la vengeance,
Font palpiter mon cœur,
Et je frémis d'avance
De ce choix plein d'horreur!

LA COMTESSE, entendant venir.

On accourt...

COQUEREL.

Ah! je tremble!
(Voulant emmener la comtesse.)
Fuyons... fuyons, ils me viennent chercher!

LA COMTESSE, à part.

Je ne veux pas que l'on nous voie ensemble!
(Montrant la porte à droite.)
Ah! là... dans ma chambre à coucher.
(Elle s'y élance, et referme vivement la porte sur elle.)

COQUEREL, avec effroi.

Angélique! es-tu folle? Angélique, à l'instant,
Ouvre-moi cet appartement!

SCÈNE XV.

LE COMTE, SERREFORT, DUBOIS, EXEMPTS et VALETS DU COMTE; PAYSANS et PAYSANNES; ils entrent tous avec des flambeaux; **COQUEREL,** frappant toujours à la porte.

CHŒUR.

Au voleur, au voleur!
Au voleur, au voleur!
(Désignant Coquerel.)
Oui, ce doit être
Un malfaiteur,
Il est entré par la fenêtre.
Au voleur, au voleur!
Par escalade et dans la nuit
Dans ces lieux il s'est introduit.
Au voleur, au voleur!

COQUEREL.

Écoutez-moi, Messieurs, vous êtes dans l'erreur,
Ah! croyez-moi, je suis un honnête homme.

TOUS.

C'est un voleur!

COQUEREL.

Ma femme est là! là qui m'attend,
Et j'en fais le serment.

TOUS.

Allons, c'est un mensonge;
Votre femme vous ouvrirait!

COQUEREL, frappant.

Messieurs, je ne sais pas à quoi ma femme songe.
(Frappant plus fort.) (Avec douleur.)
Angélique! Angélique! ah! quel horrible trait!

TOUS, criant.

Au voleur, au voleur!

COQUEREL, hors de lui.

C'est un mari qui vous implore,
Et le voleur, le vrai voleur,
Mes chers amis, c'est Monseigneur!

TOUS, avec indignation.

Il ose insulter Monseigneur,
Au voleur, au voleur!

SERREFORT.

C'est notre prisonnier qui nous est échappé.

COQUEREL.

Quoi toujours cet exempt...

SERREFORT.

Le voilà rattrapé.

CHŒUR.

Nous savions bien que c'était un voleur,
Le voilà pris, quel bonheur!

SERREFORT ET LES EXEMPTS.

Nous le tenons, il est à nous;
Mes chers amis, retirez-vous,
De par le roi nous l'emmenons,
Du prisonnier nous répondons.

COQUEREL.

Quoi! l'on m'entraîne,
Ame inhumaine,
Qu'hélas, ma peine!
Ne peut fléchir!
Quand je réclame
En vain ma femme,
La mort dans l'âme
Il faut partir;
Je me sens défaillir,
Tant mon cœur est ému!
Grand Dieu, veillez sur sa vertu;
Si je m'en vais, je suis perdu.

(On entraîne Coquerel; au même moment le comte se glisse dans la chambre de gauche; Coquerel rentre précipitamment et veut courir après le comte; mais les exempts et les paysans lui barrent le passage; il s'évanouit. Le rideau tombe.)

ACTE III.

La chambre de Coquerel; à droite de l'acteur, au fond, une porte; au coin, à gauche, un escalier tournant praticable qui traverse le théâtre du haut en bas. Il est censé donner dans le magasin du rez-de-chaussée et conduire par le haut au grenier; une porte latérale à droite; commodes, siéges, mobilier simple.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, en toilette de mariée, seule, assise près d'une table où brûle une bougie qui va s'éteindre.

RÉCITATIF.

De Saint-Jacques * j'entends l'horloge solitaire,

* Saint-Jacques-la-Boucherie, ancienne paroisse de la rue des Lombards.

Qui sonne lentement les heures de la nuit!
Et près de ce flambeau qui, seule, hélas! m'éclaire,
J'attends... et sens mon cœur tressaillir de dépit!

CAVATINE.

Ah! c'est bien la peine
D'avoir un mari;
Ah! c'est bien la peine
De n'aimer que lui!
Quand l'hymen m'enchaîne,
Seule me voici!
Et j'ai peur ici...
Oui, j'ai peur ici...
Ah! c'est bien la peine
D'avoir un mari!

(Regardant autour d'elle avec crainte.)

Hélas!... jeune fille,
J'avais quelque espoir
D'être assez gentille...
Et dans mon miroir
Mes yeux croyaient lire
Qu'un jour je plairais!
Qui peut donc me dire
Si je me trompais!...
Ah! c'est bien la peine
D'avoir un mari,
Ah! c'est bien la peine
De compter sur lui.

(Détachant les épingles de sa coiffure.)

Quand l'hymen m'enchaîne,
Déjà me voici
A l'attendre ainsi!...
Seule... oui, seule ici...
Ah! c'est bien la peine
D'avoir un mari.

(Mouvement de valse.)

Détachons ces dentelles,
Ces parures nouvelles,
Inutiles, hélas!...
Dans ma douleur mortelle,
A quoi sert d'être belle?
Il ne me verra pas!

(Elle ôte son bouquet de mariée, qu'elle jette sur la table, puis tout à coup elle écoute.)

Dans l'ombre et le silence
Quel bruit a retenti :
Quelqu'un monte ou s'avance...
Ah! c'est lui! c'est bien lui!...

(Reprenant son bouquet et rajustant sa coiffure.)

Rajustons ces dentelles
Et ces parures nouvelles,
Tout mon cœur bat d'espoir!
Que mon dépit s'oublie,
Je veux être jolie,
Puisque je vais le voir.
Enfin je vais le voir!

(Écoutant encore.)

Mais non... je m'abusais... partout même silense,
Tout est calme... excepté mon cœur.
C'est trop longtemps souffrir une pareille offence!
Et je m'en vengerai, j'en jure sur l'honneur.

CABALETTA.

(Agitato, mouvement de galop.)

O ma mère!... ô ma mère!...
Qu'en ma juste colère
Votre exemple m'éclaire;
Que j'apprenne de vous
Par quel art, quelle adresse,
Ma haine vengeresse
Pourra faire sans cesse
Enrager mon époux!
Ah! cette fois, je ne m'abuse pas!
On vient en bas de refermer la porte.
Oui, j'entends le bruit de ses pas
Le voici!... mais n'importe!
Il est trop tard! à mon tour, à présent.
Et dans ma chambre enfermons-nous de sorte
Qu'il aura beau frapper... oui, frappe maintenant,
Qu'il gronde! qu'il se fâche! et mon cœur est content.
O ma mère!... ô ma mère!...
Qu'en ma juste colère
Votre exemple m'éclaire,
Que j'apprenne de vous
Par quel art, quelle adresse,
Ma haine vengeresse

Pourra faire sans cesse
Enrager mon époux.

(Elle entre dans la chambre à gauche, et on lui entend fermer trois verroux; au moment où s'ouvre la porte du fond, paraît madame Bergamotte.)

SCÈNE II.

MADAME BERGAMOTTE, seule.

Il est déjà grand jour... et point de nouvelles des mariés... personne ne paraît encore... Je n'y tiens pas... d'autant que dans les convenances c'est la mère qui, le lendemain, doit être la première à féliciter le jeune époux!... Avec ça que ma fille était si inquiète hier soir... à minuit... quand je l'ai quittée avec les pleurs et les bénédictions d'usage... (Avec une petite voix.) « Ah! ma mère... M. Coquerel... — Il va venir, mon enfant!.. c'est son état qui le retient... l'état avant tout, c'est ainsi dans le commerce... c'est fort exigeant !... — Ah! ma mère, ne vous en allez pas. — Il le faut, mon enfant, rassure-toi... De la raison, madame Coquerel, de la raison... » et elle n'en manque pas. Il est impossible que cet enfant-là ne tienne pas de sa mère. (S'approchant de la porte.) Je n'entends rien. (Frappant doucement.) On ne répond pas... ma foi, au risque de les réveiller... (Elle frappe plus fort; puis plus fort encore.) Il est impossible de dormir à ce point-là... c'est d'une inconvenance!... (Pendant qu'elle frappe de nouveau, la porte du fond s'ouvre et parait la comtesse vêtue en bourgeoise, la cornette, le tablier noir, etc.)

SCÈNE III.

MADAME BERGAMOTTE, LA COMTESSE.

MADAME BERGAMOTTE, se retournant.

Qui vient là, à cette heure-ci? que demandez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

M. Coquerel...

MADAME BERGAMOTTE.

Il n'y est pas... c'est-à-dire il y est; mais il n'est pas visible, il dort encore...

LA COMTESSE.

Alors, je l'attendrai...

MADAME BERGAMOTTE.

C'est étonnant, une étrangère!... car Madame n'est pas du quartier, je ne la connais pas... Et que voulez-vous à mon

gendre? car c'est mon gendre... que lui voulez-vous, s'il vous plaît?

LA COMTESSE, avec embarras.

Lui parler!... pour ses intérêts; c'est pour cela que j'arrive... que je viens...

MADAME BERGAMOTTE.

Je devine!... vous êtes la demoiselle de boutique qu'il attend... mademoiselle Dorothée, que lui envoie sa tante Mignonette de Gisors.

LA COMTESSE, vivement.

Oui, Madame, c'est justement cela...

MADAME BERGAMOTTE.

Eh bien! ma chère demoiselle, si vous veniez ici pour être à la tête de la maison... il y a bien du changement depuis hier. M. Coquerel est marié.., marié, entendez-vous!... c'est vous dire assez que votre présence ne convient guère à ma fille ni à moi; car il n'y a plus qu'une personne qui doit commander ici... c'est ma fille, que j'ai élevée à m'obéir.., J'entends du bruit chez elle. (Frappant.) Ma fille... mon gendre!... (A la comtesse.) Nous allons avoir une explication à ce sujet... C'est moi, ma fille... c'est ta mère bien-aimée. (A la porte qui s'entr'ouvre.) Peut-on entrer, madame Coquerel?

ANGÉLIQUE, dans la chambre.

Oui, ma mère!...

MADAME BERGAMOTTE.

Ah! enfin! Vous pouvez attendre ici... ce ne sera pas long. (Elle entre sur la pointe du pied; la porte se referme.)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, puis COQUEREL.

LA COMTESSE.

Voilà une belle-mère charmante!.... et pour son réveil de noces, ce pauvre Coquerel va avoir une scène!... Enfin et malgré la lettre de cachet, il est revenu hier soir chez lui, près de sa femme!... c'est l'essentiel; et maintenant il faut, sans me faire connaître, empêcher M. le comte... Dieu!... que vois-je?

COQUEREL, paraissant à la porte du fond, pâle, en désordre et se soutenant à peine; il s'arrête un instant, puis entre rapidement et sans voir la comtesse qui reste derrière lui.)

Qu'elle nuit!... quel voyage!... Je suis entré par le grand

escalier, n'osant passer par la boutique, de peur qu'on ne me vît; car, à cette heure-ci... (S'approchant de l'escalier.) J'entends parler!... toutes ces demoiselles y sont... et avant qu'on ne soit de nouveau sur mes traces, prenons de l'argent et partons; car il me restait pour fuir à l'étranger un petit écu! (Apercevant la comtesse.) Dieu! l'on m'a vu... Qui va là... d'où venez-vous?

LA COMTESSE.

De Gisors...

COQUEREL, lui sautant au cou.

Ah! Dorothée! ma chère Dorothée!... c'est vous que m'envoie ma tante Mignonette! Bénis soient le ciel et la diligence qui vous amènent!

LA COMTESSE, se dégageant de ses bras.

Prenez donc garde... une pareille manière de faire connaissance.

COQUEREL.

Que voulez-vous?... c'est le malheur, le malheur qui rapproche la distance, et m'a fait perdre la tête... depuis hier soir... quand j'ai vu M. le comte entrer dans cette chambre... dans la chambre jaune... au moment même où ce scélérat d'exempt m'entraînait, il m'a pris comme un vertigo... un délire... Je ne pensais plus qu'à ma femme... car je suis marié, Dorothée... marié depuis hier... Je n'ai pas eu le temps de vous en faire part.

LA COMTESSE, feignant la surprise.

Marié?

COQUEREL.

Quand je dis marié!... c'est une manière de parler... Tant il y a, Dorothée, qu'ils m'emmenaient... et cette fois, impossible de me sauver... ce n'est qu'au pont de Saint-Cloud, au moment où nous traversions la Seine... une fièvre chaude... une idée... et encore une idée... je ne sais pas si j'en avais dans ce moment; mais je me suis précipité...

LA COMTESSE, effrayée.

Par désespoir!...

COQUEREL.

Par-dessus le pont. Il est vrai que nous sommes au mois d'août, et que par malheur je sais nager; aussi, lorsque j'ai été là... l'envie de périr m'a passé tout de suite... c'est étonnant comme ça s'en va vite... mais j'avais dépisté mes algua-

zils, qui m'auront cru mort. J'ai abordé près du bois de Boulogne, à Longchamps, où je me suis promené en amateur; ce qui m'a séché et a empêché la fluxion de poitrine... Voilà, Dorothée, comment j'ai passé la nuit de mes noces.

LA COMTESSE.

Pauvre garçon!...

COQUEREL.

Ce n'est rien encore, et je suis bien heureux de trouver une amie... une personne de confiance... Je vais vous remettre mes notes, mes instructions, et vous placer à la tête de ma maison en mon absence; car moi, je pars... je devrais être parti! (A demi voix.) La Bastille, ma chère amie!... la Bastille qui me poursuit...

LA COMTESSE.

Il y a peut-être des moyens de vous en préserver.

COQUEREL.

Je m'étais marié pour ça... et tout a tourné contre moi. Il y a de quoi rendre misanthrope... et je suis, Dorothée, le plus infortuné des maris et des confiseurs.

LA COMTESSE.

Quoi!... vous pouvez croire que votre femme...

COQUEREL.

M'a trahi indignement...

LA COMTESSE.

Allons donc!...

COQUEREL.

Je l'ai vu!...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas possible!

COQUEREL.

Je l'ai vu!...

LA COMTESSE.

Vous vous êtes trompé!...

COQUEREL.

Ah! Dorothée!... vous venez bien de chez ma tante Mignonette; car voilà déjà que vous m'impatientez comme elle!... Quand un mari vous dit qu'il a des preuves... qu'il a vu de ses yeux...

LA COMTESSE.

Ce n'est pas une raison... Silence!... on vient!

SCÈNE V.

LES MÊMES, DUBOIS.

DUBOIS, s'avançant mystérieusement près de Coquerel qui est sur le devant du théâtre.

Vous qui êtes de la maison, pourriez-vous me faire parler à madame Coquerel?

COQUEREL.

Moi?

DUBOIS, à part.

Le mari!... que je croyais à la Bastille... (Passant près de la comtesse.) Ma chère enfant, un louis pour vous si vous éloignez cet original et me faites parler à votre jeune maîtresse...

LA COMTESSE, se retournant.

En vérité?

DUBOIS, stupéfait et à voix basee.

Dieu!... madame la comtesse!... Je perds la tête, je deviens absurde!

COQUEREL, bas à la comtesse de l'autre côté.

Ce valet sait que je suis ici, c'est fait de moi.

LA COMTESSE, de même.

Ne craignez rien. (Haut à Dubois.) Vous n'aurez pas vu Monsieur, entendez-vous?

DUBOIS, tremblant.

Oui, oui, Madame.

LA COMTESSE.

Ou je vous fais jeter par la fenêtre.

COQUEREL, effrayé.

Y pensez-vous?

LA COMTESSE.

Puisque vous m'avez mis à la tête de votre maison, il faut bien que je commande.

COQUEREL.

Je ne demande pas mieux, Dorothée, surtout de pareilles choses; ça me fera même plaisir.

LA COMTESSE.

Écrivez les notes que vous deviez me donner, et laissez-moi faire.

COQUEREL, se mettant à table et écrivant.

Tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me tiriez de là.

LA COMTESSE.

Je m'en charge. (Faisant signe de la main à Dubois de s'approcher d'elle, et à demi voix.) Tu sais ce que tu as mérité et ce qui t'attend?

DUBOIS, tremblant.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Ton maître lui-même ne pourrait te sauver; ta franchise seule peut le faire.

DUBOIS, de même.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Qui t'amène ici? quel motif?... Et d'abord que s'est-il passé hier à Chaville après ce mariage? Prends garde, car je saurai la vérité.

DUBOIS.

Aussitôt après le mariage, M. Serrefort, l'exempt, a emmené M. Coquerel, pour le conduire, disait-on, en prison.

LA COMTESSE.

C'est vrai!

DUBOIS.

Et dans la chambre au premier, dans la vôtre qu'on avait donnée à mademoiselle Angélique, la jeune mariée, j'ai vu dans l'obscurité se glisser M. le comte.

LA COMTESSE.

C'est vrai!

DUBOIS.

Il y avait cinq minutes qu'il y était, sans obtenir, m'a-t-il dit depuis, un seul mot de la jeune mariée, qu'est arrivé un coureur de Versailles, un ordre du roi.

LA COMTESSE.

C'est vrai! (A part.) Sans cela, j'allais le démasquer et le confondre.

DUBOIS.

Un ordre qui l'appelait à l'instant même à un conseil extraordinaire, au milieu de la nuit; il a fallu partir, et M. le comte était furieux, ce qui prouvait bien qu'il n'était point coupable.

LA COMTESSE.

Il suffit!

DUBOIS.

Et voilà pourquoi M. le comte m'envoie lui dire ce matin qu'il va venir déjeuner en tête-à-tête avec elle.

COQUEREL, qui s'est levé en entendant ces derniers mots.

En tête-à-tête?

LA COMTESSE, le renvoyant à la table.

Écrivez-donc, écrivez toujours; je vous ai dit que ça me regardait. (A Dubois.) Approche ici; M. le comte connait-il ton écriture?

DUBOIS.

A peine si j'en ai une, et encore je ne m'en sers jamais, par égard pour mes maîtres.

LA COMTESSE.

C'est bien, attends-moi là.

DUBOIS, avec respect, et se retirant quelques pas à l'écart.

Oui, Madame.

COQUEREL, à part.

Quelle femme! comme elle commande! c'est là ce qu'il fallait dans ma maison. (Haut.) Voici les clés de tout, et mes pleins pouvoirs que je vous remets.

LA COMTESSE, prenant les clés et les papiers qu'il lui présente.

J'accepte; et pour commencer, vous, Coquerel, cachez-vous.

COQUEREL.

Je le préfère, Dorothée; il y a là-haut un grenier où je serre mes provisions.

LA COMTESSE.

Restez-y, ne vous montrez pas, je saurai assurer votre bonheur et votre liberté; ayez confiance en moi qui ne veux pas vous tromper.

COQUEREL.

Oui, Dorothée, et moi, de mon côté, je doublerai vos gages, et vous commanderez toujours. (La comtesse fait un signe à Dubois, qui sort en tremblant après elle.)

SCÈNE VI.

COQUEREL, seul.

Au fait, pourquoi me tromperait-elle? elle n'est pas ma femme, et elle a de l'aplomb, du sang-froid, de la tête, tout ce qui me manque; et quoi qu'il arrive, je suis déterminé à la seconder; ce qu'elle me demande d'abord, c'est de me ca-

cher ; allons, du cœur, et cachons-nous. (Il monte lentement l'escalier à droite.)

SCÈNE VII.

COQUEREL, ANGÉLIQUE sortant de la porte à gauche.

ANGÉLIQUE, en peignoir blanc, et parlant à la cantonade.

Oui, ma bonne mère, je suivrai vos conseils.

COQUEREL, à part.

Dieu! ma femme chez moi! en déshabillé du matin... et elle est seule!... Ah ! je ne me sens pas d'amour et de colère. (A chaque phrase, il a redescendu une marche et se trouve en scène près d'Angélique.)

ANGÉLIQUE.

Certainement, je ferai ce que m'a conseillé ma mère, et pour commencer, je le déteste déjà. (Se retournant et apercevant Coquerel.) Ah! le voici!

COQUEREL, à part.

Elle m'a vu! Allons, Coquerel, du caractère!... et après ce qui s'est passé, de la férocité même au besoin ; c'est à moi de lui parler le premier.

DUO.

ANGÉLIQUE, d'un air piqué et sans lui laisser le temps de la questionner.

Peut-on savoir, Monsieur, d'où vous venez ainsi?

COQUEREL, à part, indigné.

Elle ose encore m'interroger ici?...
En honneur, son audace est grande.

ANGÉLIQUE.

Eh bien donc, cette nuit... veuillez me regarder,
Qu'avez-vous fait?... je le demande.

COQUEREL.

Moi, je n'ose le demander.

ANGÉLIQUE, pleurant presque.

Depuis le soir jusqu'à l'aurore,
Oui, Monsieur, j'attendais...

(Avec un soupir.)

Comme j'attends encore!...

COQUEREL, furieux.

Vous m'attendiez! c'est une horreur!...
Vous m'attendiez en compagnie!...
Quel sang-froid!... quelle perfidie!...

ANGÉLIQUE.

J'étais seule, et j'avais bien peur.

COQUEREL, avec indignation.

Vous étiez seule!... cœur trompeur!...
Quand hier, ce n'est pas un songe,
J'ai vu le comte entrer chez vous!...

ANGÉLIQUE, révoltée.

Monsieur le comte!... ah! quel mensonge!...

COQUEREL.

Je l'ai vu!... vu!... de mes deux yeux d'époux!...

ENSEMBLE.

ANGÉLIQUE, pleurant.

C'est indigne! c'est infâme!...
Qui de lui m'eût dit cela?...
A peine suis-je sa femme
Qu'il me querelle déjà!
Ah!... ah!... ah!... ah!... ah!...
Il me fait pleurer déjà,
Ah!... ah... ah!... ah!...

COQUEREL.

C'est indigne, c'est infâme!...
Qui d'elle m'eût dit cela?...
A peine est-elle ma femme
Qu'elle me trompe déjà!...
Ah!... ah!... ah!... ah!... ah!...
Ah! elle pleure déjà!...
Ah!... ah!... ah!... ah!...

COQUEREL, voulant calmer ses pleurs.

Écoute-moi!...

ANGÉLIQUE, pleurant.

Quel mauvais caractère!...

COQUEREL.

Écoute-moi!...

ANGÉLIQUE, de même.

Quels indignes détours!

COQUEREL.

Un mot, de grâce!...

ANGÉLIQUE, pleurant et appelant.

Ah! ma mère! ma mère!...

COQUEREL.

Écoute-moi!...

ANGÉLIQUE, sanglotant.
Venez à mon secours!
COQUEREL, suppliant.
Taisez-vous donc! taisez-vous, Angélique!
Entre nous deux que tout s'explique!...
ANGÉLIQUE, criant plus fort.
Non, non, Monsieur, c'est à maman
A me venger de mon tyran!...
COQUEREL, révolté.
Un tyran! moi! le confiseur
Le plus connu par sa douceur!...

ENSEMBLE.

ANGÉLIQUE.
C'est indigne!... c'est infâme!...
Qui de lui m'eût dit cela!...
A peine suis-je sa femme
Qu'il me querelle déjà?
Ah!... ah!... ah!... ah!... ah!...
Il me fait pleurer déjà,
Ah!... ah!... ah!... ah!...
COQUEREL.
Cet indigne!... c'est infâme!...
Qui d'elle m'eût dit cela?
A peine est-elle ma femme
Qu'elle me trompe déjà!
Ah!... ah!... ah!... ah!... ah!...
Ah! elle pleure déjà!...
Ah!... ah!... ah!... ah!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADAME BERGAMOTTE.

MADMAE BERGAMOTTE, sortant de la gauche.
Quel est ce bruit?
ANGÉLIQUE, courant à sa mère.
Maman!...
MADAME BERGAMOTTE, avec dignité.
Eh quoi! c'est vous, mon ge
COQUEREL.
Écoutez-moi!...
MADAME BERGAMOTTE, impérieusement.
Vous avez tort.

COQUEREL.

Je veux vous expliquer comment...

MADAME BERGAMOTTE, impérieusement.

Vous avez tort!

COQUEREL.

Laissez-moi vous faire comprendre.

MADAME BERGAMOTHE.

Ma fille m'a tout dit... et j'ai compris d'abord
Que vous seul, mon gendre, aviez tort!

ANGÉLIQUE, pleurant.

N'est-il pas vrai, maman?

MADAME BERGAMOTTE.

Oui, ma fille, il a tort!

ANGÉLIQUE, à Coquerel.

Vous voyez bien que même ma famille
Est contre vous...

COQUEREL.

J'en conviens! mais encor.

MADAME BERGAMOTTE, d'un air triomphant et interrompant Coquerel.

C'est bien heureux! il convient qu'il a tort.

COQUEREL.

Du tout! .. du tout!... je n'ai pas tort.

ENSEMBLE.

MADAME BERGAMOTTE.

Votre ton me choque,
Votre air me suffoque,
Et mon cœur invoque
Le ciel en courroux!
Fais, Dieu tutélaire,
Qu'un arrêt sévère
Punisse sur terre
Tout coupable époux.

COQUEREL.

De moi l'on se moque,
D'honneur, je suffoque,
Et mon cœur invoque
Le dieu des époux,
Qui, dans sa colère,
A mis sur la terre
Chaque belle-mère
Pour nous damner tous.

ANGÉLIQUE.

Conduite équivoque,
Dont mon cœur suffoque,
Contre lui j'invoque
Le ciel en courroux!
Fais, Dieu tutélaire,
Qu'un arrêt sévère
Punisse sur terre
Tout coupable époux.

MADAME BERGAMOTTE.

Allez! allez! c'est un outrage insigne!
Qu'à sa place, moi, jamais
Je ne vous pardonnerais!

COQUEREL.

Qu'ai-je donc fait?

ANGÉLIQUE, pleurant.

Ah! c'est trop fort!
Il demande quel est son tort.

COQUEREL, à Angélique.

Mais permettez...

ANGÉLIQUE, toujours pleurant.

Ah! vous avez eu tort.

COQUEREL à madame Bergamotte.

Quand vous saurez...

MADAME BERGAMOTTE.

Vous avez eu grand tort.

COQUEREL, s'impatientant.

Quel tort enfin?

MADAME BERGAMOTTE, avec dignité.

Monsieur, cessez de feindre.
Vous n'avez pas besoin d'efforts
Pour reconnaître tous vos torts.

MADAME BERGAMOTTE, ET ANGÉLIQUE.

Un jour de noces, avoir tant de torts!..

COQUEREL.

'en est trop! je ne puis plus longtemps me contraindre!

ANGÉLIQUE, tombant dans les bras de sa mère.

h!... ah!...

MADAME BERGAMOTTE.

Mon gendre!...

COQUEREL.

Eh bien?...

MADAME BERGAMOTTE.

O contre-temps fatal!...
 l'éther! du vinaigre!... elle se trouve mal!...

ENSEMBLE.

MADAME BERGAMOTTE.

Dieu!... elle suffoque!...
Votre aspect la choque,
Et mon cœur invoque
Le ciel en courroux.
Fais, Dieu tutélaire,
Qu'un arrêt sévère
Punisse sur terre
Tout coupable époux.

COQUEREL.

Dieu!... elle suffoque!...
L'effroi m'interloque,
En tremblant j'invoque
Le dieu des époux,
Qui, dans sa colère,
A mis sur la terre
Chaque belle-mère
Pour nous damner tous.

ANGÉLIQUE.

Hélas! je suffoque!...
En lui tout me choque,
Et mon cœur invoque
Le ciel en courroux!
Fais, Dieu tutélaire,
Qu'un arrêt sévère
Punisse sur terre
Tout coupable époux!

ritournelle de cet ensemble, Angélique, qui s'est assise, revient à elle peu à peu.)

MADAME BERGAMOTTE.

 gendre, mon gendre, elle revient; elle va mieux, et je ire que si vous lui demandiez pardon...

COQUEREL.

? (Indigné.) par exemple!

ANGÉLIQUE, à sa mère, en poussant un cri.

MADAME BERGAMOTTE.

ui reprend.

COQUEREL, effrayé et à part.

O ciel! (Haut.) Eh bien! Angélique, ma petite Angélique, ne sois pas malade; je te crois, je te pardonne, non, je te demande pardon.

ANGÉLIQUE.

A la bonne heure; depuis hier soir que je suis ici, chez vous, à vous attendre.

COQUEREL, étonné.

Chez moi?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur; j'y suis venue dans la voiture de madame la comtesse; demandez à ma mère.

COQUEREL.

Et le comte?

ANGÉLIQUE.

Resté à Chaville, tout seul!

COQUEREL.

Non, non, ce n'est pas possible.

ANGÉLIQUE.

Il en doute encore.

UNE DEMOISELLE DE BOUTIQUE, appelant du bas de l'escalier.

Madame Bergamotte! madame Coquerel!

MADAME BERGAMOTTE, courant à l'escalier.

Qu'est-ce que c'est?

LA DEMOISELLE DE BOUTIQUE, toujours d'en bas.

Une voiture pour vous! une voiture de la cour!

MADAME BERGAMOTTE.

La cour!... dans la rue des Lombards...

LA DEMOISELLE DE BOUTIQUE.

C'est monsieur le comte de Coaslin...

TOUS TROIS, avec un sentiment différent.

Monsieur le comte!...

MADAME BERGAMOTTE.

Qu'il n'entre pas dans la boutique... mais par la grande porte... c'est plus noble!... et plus large! (Descendant l'escalier tournant.) Dieu! monsieur le comte!... je cours le recevoir...

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, COQUEREL.

COQUEREL.

Et moi, je me sauve!

ANGÉLIQUE, le retenant.

Non, Monsieur... vous resterez!... pour demander à monsieur le comte lui-même ce qui en est.

COQUEREL, à part.

Miséricorde!... s'il me voit je suis perdu... (Dans le plus grand trouble.) Je vous crois, Angélique!... je vous crois... sans comprendre... mais il faut que je m'en aille...

ANGÉLIQUE.

Encore!...

COQUEREL.

Il le faut!

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi donc?

COQUEREL.

Je vous l'ai dit hier, à Chaville... quand je suis entré par la fenêtre!... (Avec impatience.) Après notre mariage... et que je vous ai tout raconté... vous savez!...

ANGÉLIQUE.

Moi!... je ne vous ai ni vu ni parlé... c'est ce dont je me plains!...

COQUEREL, hors de lui.

C'est à en perdre la tête... c'est égal... je n'ai pas le temps de me remettre en colère!... j'ai trop peur... tout ce que je demande, Angélique, c'est de ne pas dire à monsieur le comte que je suis ici et que vous m'avez vu!

ANGÉLIQUE.

A cause?

COQUEREL.

A cause que s'il le sait... je suis anéanti... je suis mort... obligé de vous quitter... de ne plus vous voir...

ANGÉLIQUE, vivement.

Je ne dirai rien... je me tairai...

COQUEREL, avec douleur.

Ah! l'on croirait encore qu'elle m'aime!...

ANGÉLIQUE, tendrement.

Si je vous aime, ingrat!

COQUEREL, emporté par son amour.

Angélique!...

ANGÉLIQUE, baissant les yeux.

Eh bien! Monsieur...

COQUEREL, la pressant contre son cœur.

Angélique... (S'éloignant vivement.) J'ai cru que l'on venait... que l'on montait l'escalier... (Avec désespoir.) Et s'éloigner dans un pareil moment... céder sa place à un rival... ce ne sera pas du moins sans veangeance. (Il embrasse vivement Angélique sur le cou, puis il se retourne tout effrayé.) Non... personne... (S'animant.) Arrivera ce qu'il pourra! la peur me donne du courage... et dans la rage que j'éprouve! (Second baiser; puis il se retourne en tremblant.) Hein! j'ai cru entendre... que m'importe, après tout?... c'est mon bien!... c'est ma femme!... et quand la mort serait là... en face!...

ANGÉLIQUE, pendant qu'il l'embrasse.

A la bonne heure, au moins!...

COQUEREL, se retournant vivement en tremblant.

O ciel!... non, personne encore!... (S'exaltant.) Tant pis!... ce baiser-là m'a donné du cœur... je ne crains plus rien... qu'il vienne... qu'il se présente...

LE COMTE, en dehors, à la porte du fond.

C'est bien, madame Bergamotte, ne vous donnez pas de peine.

COQUEREL, s'enfuyant sur l'escalier.

Dieu!... le voilà!...

ANGÉLIQUE, se retournant et ne voyant plus son mari.

Eh bien!... déjà?...

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LE COMTE, COQUEREL, sur l'escalier.

LE COMTE, à la cantonade.

Je vous répète que c'est trop de cérémonies... que c'est me désobliger...

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce donc, monsieur le comte?

LE COMTE.

Votre mère, ma belle enfant, qui, sachant que je déjeune ici, prépare un repas à trois services et met à contribution toute la boutique de son gendre.

COQUEREL, à part, sur l'escalier.

Il ne manquait plus que cela.

LE COMTE.

Ce qui est parfaitement inutile; car tout ce que je veux...

tout ce que je demande... c'est de déjeuner avec vous... avec vous seule... le ciel me doit ce dédommagement.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien bon, Monseignenr.

LE COMTE.

Convenez aussi, ma chère enfant, qu'il n'y a jamais eu de contrariété pareille?... être obligé, hier au soir de vous quitter aussi brusquement...

COQUEREL, redescendant une marche.

Hein?

ANGÉLIQUE, étonnée.

Que voulez-vous dire?...

LE COMTE.

Sans avoir obtenu de vous un mot, un seul mot; et pourquoi, je vous le demande, ce silence obstiné?...

ANGÉLIQUE, très-surprise.

Comment, Monseigneur?...

LE COMTE.

Que démentait votre trouble, votre émotion...

COQUEREL, redescendant une marche.

Ah! mon Dieu!...

LE COMTE.

Ce baiser même, que vous n'avez pas repoussé...

COQUEREL, de même.

C'est fait de moi!...

ANGÉLIQUE, naïvement.

Quoi!... ce baiser d'hier... avant mon mariage... quand je vous ai dit que j'aimais M. Isidore Coquerel...

COQUEREL, avec joie, remontant une marche.

Quel bonheur!...

ANGÉLIQUE.

Que j'étais bien heureuse de l'épouser.

COQUEREL, à demi voix.

Je suis sauvé!

ANGÉLIQUE.

Et que je vous embrassais de bon cœur pour vous en remercier... Si ce n'est que cela, Monseigneur, il n'y a pas de quoi être ravi!...

COQUEREL, remontant la dernière marche.

Mes actions remontent.

LE COMTE.

Non pas!... non pas!... entendons-nous... je veux dire après le départ de Coquerel...

COQUEREL, redescendant une marche.

Mes actions redescendent!

LE COMTE.

Quand... dans votre appartement!...

COQUEREL, de même.

Je frissonne...

LE COMTE.

Et seule avec moi...

COQUEREL, de même.

Je suis perdu!...

ANGÉLIQUE.

Jamais!... jamais!... et c'est drôle, Monseigneur... vous voilà juste comme Coquerel... qui disait ce matin m'avoir parlé à Chaville...

LE COMTE, avec colère.

Coquerel!... ce matin... vous l'avez aperçu?

COQUEREL, remontant rapidement jusqu'en haut.

Maladroite!...

ANGÉLIQUE, à part.

Dieu!... ce qu'il m'avait recommandé..

LE COMTE, avec colère.

Répondez... vous l'avez donc vu?

ANGÉLIQUE.

Oh!... si peu!... si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler.

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela signifie? (Apercevant une table toute servie, que madame Bergamotte fait apporter par la porte du fond.) A l'autre, maintenant, il s'agit bien de cela!

MADAME BERGAMOTTE, à des demoiselles de boutique qui sont entrées avec elle.

Approchez cette table, et maintenant apportez les hors-d'œuvre chauds.

LE COMTE, prenant madame Bergamotte à part pendant que les demoiselles de boutique sortent.

Venez, venez, j'ai à vous parler de votre gendre!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME BERGAMOTTE.

MADAME BERGAMOTTE.

Et moi aussi, Monseigneur, j'ai peur que ce ne soit un mauvais sujet et qu'il ne se dérange. Ça commence déjà! il n'est rentré ce matin qu'à six heures! quelle horreur!

LE COMTE.

Rentré?

MADAME BERGAMOTTE.

Jugez de la colère de ma pauvre enfant, qui a fini par lui pardonner, parce que nous pardonnons toujours!

LE COMTE.

Il est donc ici?

MADAME BERGAMOTTE.

Certainement.

COQUEREL, à part.

Détestable belle-mère!

ANGÉLIQUE.

Non, Monseigneur, non, il est parti, il n'y est plus depuis longtemps!

COQUEREL, à part.

O ma chère femme!

ANGÉLIQUE.

Depuis trois ou quatre heures.

MADAME BERGAMOTTE.

Je viens de le voir, il était là avant vous.

LE COMTE.

Avant mon arrivée! ils s'entendent donc pour me jouer, pour me tromper!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DUBOIS.

LE COMTE, à Dubois, qui paraît embarrassé et qui tient une lettre à la main.

Et toi, imbécile! que veux-tu avec cet air effaré! Et cette lettre, de qui est-elle?

DUBOIS, hésitant.

De... de M. Coquerel.

COQUEREL, sur l'escalier.

De moi? Eh bien! par exemple!

DUBOIS.

Il vient de l'écrire en bas, dans la boutique, devant moi.

COQUEREL, à part.

Voilà qui est fort!

LE COMTE, arrachant la lettre.

Devant toi! lui qui depuis hier devait être à la Bastille. Ce damné confiseur est donc insaisissable; ce prisonnier est donc partout, excepté en prison. (Il décachette la lettre, et pour la lire, il s'approche, ainsi que Dubois, de l'escalier où est Coquerel qui écoute; pendant ce temps, Angélique et sa mère rangent sur la table les plats de dessert et approchent les chaises.) Quelle écriture! à peine si on peut la déchiffrer.

DUBOIS, à part.

C'est ce que je disais à Madame, qui a voulu malgré ça, et ça me fait une peur.

LE COMTE, lisant.

« Me voici enfin dans mon ménage et près de ma femme. » Quelle audace! « Le bonheur rend généreux, Monseigneur, et « je viens reconnaître vos soins par un bon avis. » Il ne mourra que de ma main! (Coquerel, effrayé, remonte une marche.) « Quand on « veut enlever la femme des autres, il faut prendre garde à la « sienne; je vous préviens que madame la comtesse a passé « hier la nuit hors de l'hôtel, et que ce matin, moi et votre « valet de chambre Dubois, l'avons aperçue déguisée dans une « voiture de place. » O ciel! (A Dubois, en cherchant à se contraindre.) Tu l'entends, est-ce vrai?

DUBOIS, avec effroi.

Oui, oui, Monseigneur.

LE COMTE, poussant un cri de rage.

Trahi! baffoué par eux tous, et c'est un pareil homme qui possède mon secret. (A Dubois.) Fais approcher ma voiture.

DUBOIS.

Vous l'avez renvoyée.

LE COMTE.

Va la chercher, qu'elle vienne! puis cours chez Serrefort; qu'il mette tout son monde à la poursuite de Coquerel: il me le faut.

COQUEREL, à part.

Je me défendrai comme un lion!

LE COMTE, avec force.

S'il fait la moindre résistance, qu'on le tue, je paierai le dé-

gât ; un confiseur, c'est dix écus. (Coquerel, effrayé, monte l'escalier et disparaît tout à fait.)

MADAME BERGAMOTTE, s'approchant du comte.

Si Monseigneur veut déjeuner, tout est prêt?

LE COMTE, à part, avec impatience.

Ah! j'ai bien appétit, vraiment! Mais que ces petites gens-là ne se doutent de rien, et en attendant, ma voiture... (Haut et d'un air gracieux.) Comment donc, un repas royal : on se croirait à Versailles. (La table a été avancée au bord de la rampe; le comte remonte le théâtre et pose sur un fauteuil son chapeau et son épée qu'il défait. Madame Bergamotte s'empresse à l'aider. Pendant ce temps, Coquerel a descendu tout doucement l'escalier, et se trouve près d'Angélique, qui est debout, près de la table à droite.)

COQUEREL.

Ma femme! je te rends mon estime, mon amour, et pour toi, maintenant, je braverais tout. (Apercevant le comte qui vient de se retourner, il se baisse vivement et se met presque à genoux près d'Angélique qui le cache de sa robe. Le comte s'avance vers Angélique.)

FINALE.

LE COMTE, affectant nn air riant.

Mon enfant, daignez, de grâce,
Daignez accepter ma main.

(Il lui offre la main et se dirige avec elle ve s la table. Coquerel à genoux la suit, toujours caché derrière sa robe. En passant devant la table, il se blottit dessous, en vue du spectateur. Le comte est au milieu, Angélique à sa droite, madame Bergamotte à côté de sa fille, Coquerel dessous la table, mais du côté de sa femme et à ses pieds.)

LE COMTE, à Angélique et à madame Bergamotte.

Et tous les trois prenons place
A cet aimable festin!

(Ils s'assoient tous trois. Des demoiselles de boutique monte par l'escalier tournant. Elles placent sur la table des bonbons et différents plats de dessert ; puis elles restent pour servir.)

ANGÉLIQUE, regardant avec inquiétude.

Qu'est donc devenu mon mari?
Il disparaît toujours ainsi!

(Coquerel, sous la table, la tire doucement par sa robe ; elle pousse un cri.)

Ah!

LE COMTE, vivement.

Qu'avez-vous donc ?

ANGÉLIQUE.

Rien.

(Regardant autour d'elle et voyant une demoiselle qui place une jatte de crème sur la table.)

La crainte

Que ce plat ne fût renversé!

LE COMTE, à table et regardant Angélique.

Quel doux moment!

ANGÉLIQUE.

Quelle contrainte!

LE COMTE, à part.

Malheur à ceux qui m'auront offensé!
Pour commencer, et dans ma rage extrême,

(Désignant Angélique.)

Vengeons-nous sur celle qu'il aime!

ENSEMBLE.

ANGÉLIQUE, à part.

Il garde le silence!
Et pourtant, en ces lieux,
Je crois, en conscience,
Qu'on me fait les doux yeux!

LE COMTE, à part.

Oui, vengeons mon offense,
Et, près de ses beaux yeux,
Je sens que la vengeance
Est le plaisir des dieux!

COQUEREL, à part.

O comble de souffrance!

(Montrant au-dessus de sa tête.)

Là-haut... ils sont tous deux!
Et c'est en ma présence
Qu'il lui fait les doux yeux!...

SCÈNE XIII.

…MES, DES DEMOISELLES DE BOUTIQUE, paraissant à la porte du fond avec SERREFORT.

LES DEMOISELLES, à Serrefort.
Entrez! entrez!... Monseigneur est ici,
puisque vous voulez lui parler... le voici!
LE COMTE, à Serrefort, à mi-voix, avec colère.
Eh bien! ton prisonnier? il a fui!
SERREFORT, d'un air pénétré.
Il est mort!..
ANGÉLIQUE.
Mort!...
LE COMTE.
Mort!...
MADAME BERGAMOTTE.
Mort!...
SERREFORT.
C'est un accident terrible!
TOUS.
Mort!... mort!... mort!...
LE COMTE.
Non, vraiment, c'est impossible.
Mort!... mort!... mort!...
Je ne puis le croire encor.
LES DEMOISELLES, à Serrefort.
Monsieur Coquerel est mort!
SERREFORT.
Monsieur Coquerel est mort!
LES DEMOISELLES.
Vous êtes sûr qu'il est mort?
SERREFORT.
C'est un coup fatal du sort.
TOUS, excepté Angélique et madame Bergamotte.
Mort!... mort!... mort!..
Je ne puis le croire encor.
Il est mort! il est mort!

COQUEREL, sous la table.

Je suis mort! je suis mort!

LE COMTE, secouant la tête d'un air d'incrédulité et regardant tour à tour Angélique et Serrefort.

Il n'est plus! ah! c'est bien étonnant!...

ANGÉLIQUE, vivement, et pour le détourner de ses pensées.

Monseigneur
Voudrait-il me donner à boire?...

LE COMTE, étonné.

Quel sang-froid!...

COQUEREL, sous la table.

Imprudente!...

LE COMTE, regardant toujours Angélique d'un air de doute.

Ah! vraiment sa douleur
Se dissipe plus tôt que je n'osais le croire!

(En ce moment, la comtese, avec le tablier vert, et habillée comme les demoiselles de boutique, paraît au haût de l'escalier, suivie de Dubois; elle se mêle parmi les demoiselles qui servent à table.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LA COMTESSE, DUBOIS.

LE COMTE.

Aux veuves qui gaîment savent se consoler...
(Tendant son verre par-dessus son épaule.)
Je veux boire aussi!...

(La comtesse s'avance, prend une bouteille sur la table, et remplit le verre du comte, qui lève alors les yeux sur elle et demeure interdit. Le verre remue dans sa main vacillante; il s'écrie :

Dieu!...

ANGÉLIQUE.

Qu'a-t-il donc à trembler!

LA COMTESSE.

En bas, monsieur le comte, attend votre voiture...

LE COMTE.

C'est elle!...

ANGÉLIQUE.

La comtesse!

LA COMTESSE.

Oui, je viens comme vous
Pour venger aussi mon injure!
Car hier, à Chaville, un certain rendez-vous!...
Dans la nuit...

LE COMTE.

C'était elle!...

LA COMTESSE.

Auprès de mon époux!
Pour expier un pareil tort
Il faut rendre un époux à cette jeune femme.

LE COMTE, d'un air pénétré.

En vain je voudrais, Madame;
Mais, hélas! il est mort.

LA COMTESSE.

Mort!... mort!... mort!...
La nouvelle est impossible.

LE COMTE.

C'est un accident terrible.

LA COMTESSE.

Il est mort! il est mort!

COQUEREL, sortant de sous la table.

Non, je ne suis pas mort!...

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ah! c'est de la magie!
O miracle enchanteur!
Il / Je } retrouve la vie,
Sa / Ma } femme et le bonheur.

COQUEREL, étonné, regardant la comtesse.

Mais qui donc êtes-vous?

LA COMTESSE.

La demoiselle de boutique
Qui, pour vous préserver des lettres de cachet,
Vous apporte ici le brevet,
De confiseur de la reine.

COQUEREL.

Qui, moi? breveté de la reine.

Je pourrai, protégé par sa main souveraine,
Époux et confiseur, exercer sans danger,
Et redire à la France ainsi qu'à l'étranger :
A plaire à chacun je m'attache ;
Mais pour débiter en ces lieux
Et la prâline et la pistache,
Il nous faut des chalands nombreux ;
De mon enseigne souveraine
La vertu doit me protéger :
Jeune parrain, jeune marraine,
Venez au *Fidèle Berger !*

FIN DE LE FIDÈLE BERGER.

LA REINE D'UN JOUR

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

En société avec M. de Saint-George

MUSIQUE DE M. ADAM

Opéra-Comique. — 19 septembre 1839.

PERSONNAGES.

MTE D'ELVAS, seigneur ais.
L, matelot de marine mar-.
TRUMBELL, tavernier à on, oncle de Simonne.
PEKINBROOK, noble dame ghton, attachée aux Stuarts.
FRANCINE, marchande de modes française.
SIMONNE, cabaretière.
UN SHÉRIF.
SOLDATS DE CROMWELL, SOLDATS ROYALISTES, MATELOTS, MARCHANDES DE MODES, UN CONSTABLE, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR.

se passe dans le mois de mai 1660. — Le premier acte à Calais; le deuxième et le troisième à Brighton.

ACTE PREMIER.

de la ville de Calais. A droite du spectateur, la boutique d'une marchande de modes. A gauche, celle d'un cabaretier.

SCÈNE PREMIÈRE.

CINE, en habit de voyage; D'ELVAS, costume d'officier de marine.

D'ELVAS, donnant le bras à Francine.

la place, m'avez-vous dit?... Nous y voilà... D'ici vous vez le port et la jetée.

FRANCINE.

Dieu! Monsieur, je ne sais comment vous remercier de galanterie... moi qui suis étrangère, qui ne connais per-en ce pays... et qui arrive en tremblant...

D'ELVAS.

vous n'êtes jamais venue dans la ville de Calais?

FRANCINE.

escends à l'instant de la voiture publique, et j'ignore pu m'attirer vos regards et vos offres de service...

D'ELVAS.

Vous êtes trop modeste... D'autres vous diraient qu'il a suffi de vous voir... moi, qui suis marin et la franchise même, je vous avouerai que, dans la cour où j'étais à me promener, la seule chose qui ait fixé mon attention, c'est votre nom... On a appelé parmi les voyageuses Francine Camusat!... A cette dénomination j'ai levé les yeux, et j'ai vu sortir de la voiture un pied charmant, une jambe fine et gracieuse!...

FRANCINE.

Monsieur!...

D'ELVAS.

Appartenant à une fort jolie personne qui, d'un air timide, demandait aux habitants de Calais : Pourriez-vous m'indiquer madame Benjamin, marchande de modes, sur la place?... Je me suis avancé, j'ai offert mon bras, que vous avez accepté... Et vous voici à votre destination, car j'ai cru distinguer sur cette enseigne : Madame Benjamin, marchande de modes, *Aux Nœuds galants*.

FRANCINE.

Aux Nœuds galants... c'est bien cela!... Je vais occuper chez elle la place de première demoiselle de boutique. Francine Camusat!...

D'ELVAS.

Je connais!...

FRANCINE.

Marchande de modes, qui a fait ses études à Paris et à Rouen.

D'ELVAS.

Et qui ne peut manquer de briller au premier rang dans la ville de Calais.

FRANCINE.

La boutique est encore fermée... Il est de si bon matin!... mais je vais frapper...

D'ELVAS.

Je vous éviterai cette peine. (Il frappe plusieurs fois.)

FRANCINE.

On ne répond pas; c'est étonnant!... On pourrait s'adresser, pour savoir, à quelque voisin ou à quelque voisine... ce serait plus sûr... En voici justement une qui rentre dans sa boutique... Je vais lui demander... (Appelant Simonne qui traverse le théâtre.) Mademoiselle!...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, SIMONNE.

SIMONNE, prête à rentrer chez elle et s'arrêtant.

Ah ! des étrangers à la porte de madame Benjamin... (S'avançant.) Monsieur et Madame voudraient entrer?... Monsieur désirerait quelque parure pour Madame ?... C'est d'un bon mari...

FRANCINE.

Monsieur n'est pas mon mari!...

SIMONNE, vivement.

Vous n'êtes pas mariée?... C'est égal!... cela n'empêche pas...

FRANCINE, avec impatience.

Eh ! non, ma chère... Première demoiselle de boutique chez madame Benjamin...

SIMONNE.

C'est vrai!... ces dames en attendaient une... et vous serez la bien reçue.

FRANCINE.

Ça n'en a pas trop l'air, puisqu'on nous laisse à la porte!

SIMONNE.

C'est juste!... la boutique n'ouvre jamais avant neuf heures... c'est grand genre... Vous y serez à merveille... Les marchandes comme il faut se lèvent tard, comme les grandes dames leurs pratiques... Ce n'est pas comme nous... Simonne, la servante de ce cabaret, *A la Grande Pinte*, où l'on reçoit la meilleure société de Calais, en matelots et soldats de marine... Je n'ose pas vous proposer d'entrer...

FRANCINE.

Vous êtes trop bonne.

SIMONNE.

Vous ne feriez peut-être pas mal... car ici vous risquez d'attendre... Il y avait bal hier soir... ces demoiselles dansent beaucoup!...

FRANCINE, vivement.

Il y avait bal?

SIMONNE.

Et ce soir encore... trois jours de suite; c'est fête en mémoire du siége de Calais... par Eustache de Saint-Pierre... non, à

cause de saint Eustache... Vous devez connaître cette histoire-là?... une histoire nationale, comme ils disent... Tant il y a que madame Benjamin et ses demoiselles ont dansé hier, par esprit national, une partie de la nuit, et qu'elles se lèveront encore plus tard que d'ordinaire, pour se reposer et recommencer ce soir... Mais, pardon!... je rentre du marché... et on m'attend chez nous.

FRANCINE.

Que nous ne vous retenions pas!

SIMONNE.

J'ai bien l'honneur de saluer, Monsieur et Mademoiselle... (A part.) Elle est gentille la petite marchande de modes!.. Et puis, cet officier-là n'est pas un Français, c'est quelque étranger... Je comprends!... Du reste, ça ne me regarde pas! (Haut.) Monsieur et Mademoiselle... (Elle salue encore et rentre dans sa boutique.)

SCÈNE III.

D'ELVAS, FRANCINE.

FRANCINE.

Eh bien! je vais demeurer en face d'une fameuse bavarde!... Je ne conçois pas qu'il y ait des femmes qui causent ainsi de leurs affaires avec le premier venu... et si je l'en crois, j'ai encore une bonne heure à attendre... C'est gai!... à huit heures du matin au milieu de la rue...

D'ELVAS.

Heureusement il ne passe encore personne!...

FRANCINE, allant s'asseoir sur une chaise, près du cabaret.

C'est égal!... une femme seule... car je n'ose retenir Monsieur plus longtemps!...

D'ELVAS, à part.

C'est-à-dire qu'il faut que je reste... (S'asseyant auprès d'elle. — Haut.) Ne suis-je pas votre chevalier reconnu?... ne suis-je pas à vos ordres?... Et à moins que mon bonheur n'excite quelque jalousie...

FRANCINE.

En aucune façon, Monsieur; je n'ai de compte à rendre à personne... je suis libre, ou à peu près.

D'ELVAS.

A peu près?

FRANCINE.

Oui, Monsieur. C'est une existence si singulière que la mienne!... Je n'ai jamais connu les auteurs de mes jours; ce qui a fait qu'à Rouen, parmi ces demoiselles de comptoir, on s'est permis de présumer que j'étais bâtarde... (Vivement.) orpheline, Monsieur, je vous prie de le croire... Donc, j'étais à Rouen, ville marchande, capitale de la Normandie, élevée dans le commerce, dans la rue Grand-Pont, un magasin qui fait le coin, où j'avais des amoureux, je puis le dire, distingués et nombreux... mais des principes plus nombreux encore; car j'ai refusé toutes les propositions.

D'ELVAS.

Même de mariage?

FRANCINE.

Oui, Monsieur; non par fierté, par indifférence... mais par raison. Celui que j'aimais, ou que j'aurais aimé, n'avait rien... ni moi non plus.

D'ELVAS.

Je comprends.

FRANCINE.

Moi, j'ai des idées de grandeur et d'ambition; je rêvais encore cette nuit, en voiture, que j'étais grande dame et millionnaire... pour lui, Monsieur, toujours pour lui; car nous nous sommes promis mutuellement de faire fortune... et moi, j'ai l'habitude de tenir toutes mes promesses...

D'ELVAS.

C'est admirable!

FRANCINE.

Pour lors, et dans ce moment-là, vint un jour au magasin une milady, une Anglaise, la duchesse de Salisbury...

D'ELVAS.

De Salisbury?

FRANCINE.

Vous la connaissez?

D'ELVAS.

Fort peu.

FRANCINE.

Qui, charmée de mon goût, de mon intelligence dans la manière de composer les nœuds et les poufs, me dit : « Petite, je t'emmène avec moi en Hollande. » J'acceptai dans l'espoir d'une fortune, et me croyant déjà dame de compagnie de la duchesse... Point du tout, Monsieur, femme de chambre, pas

davantage; et de plus une maîtresse si bizarre! toujours des secrets, des mystères.... pas pour des amoureux, Madame n'en avait pas; mais de vieux seigneurs, des Anglais qui arrivaient en cachette et repartaient de même; et il ne fallait rien dire!

D'ELVAS, souriant.

On devait alors vous payer double.

FRANCINE.

Non, Monsieur; ce qu'il y a de bien plus terrible, Madame défendait qu'on écrivît, et j'ai appris plus tard qu'elle avait supprimé toutes mes lettres...

D'ELVAS.

Pour être plus sûre de votre discrétion.

FRANCINE.

Probablement!... Mais moi qui avais, comme je vous l'ai dit, une inclination, qu'aurait-il pensé de ma constance?... C'est très-désagréable! Aussi je n'ai pas voulu rester plus longtemps dans une pareille maison; j'ai demandé à retourner en France, et milady, qui me voyait partir avec regret, me dit: « Allez à Calais, chez madame Benjamin, marchande de modes, qui à ma recommandation vous donnera une place chez elle; vous y resterez jusqu'à ce que se présente à vous un monsieur de mes amis intimes, en qui vous pourrez avoir toute confiance; vous le reconnaîtrez à ce florin de Hollande brisé par la moitié... en voici l'une, et il vous montrera l'autre. » Je l'ai pris, et j'arrive, et j'attends... C'est bien étonnant, n'est-ce pas?... Aussi je ne crois pas que ce Monsieur se présente.

D'ELVAS, lui présentant le florin brisé.

Si vraiment; car voici l'autre moitié.

FRANCINE, stupéfaite.

Ah! mon Dieu! l'autre moitié!... Qu'est-ce que cela veut dire?

D'ELVAS.

Que la voisine Simonne aura en face d'elle une jeune personne qui cause avec une grande facilité et un charme extrême.

FRANCINE.

Quoi, Monsieur, c'est vous?

D'ELVAS.

Heureusement! car ce que vous m'avez dit à moi qui le sa-

vais, vous pouviez également l'apprendre à tout autre... Cela ne vous arrivera plus, j'en suis persuadé. Mais vous pensez bien que nous aurons à parler ensemble...

FRANCINE, voyant une modiste ouvrir les volets de madame Benjamin.

Pardon, Monsieur, la boutique s'ouvre.

D'ELVAS.

Je ne veux pas vous empêcher de vous présenter à madame Benjamin... A quelle heure oserai-je aujourd'hui vous demander un instant d'entretien?

FRANCINE.

Mais, à deux heures, après le dîner; c'est d'ordinaire, dans le commerce, le moment où on est libre.

D'ELVAS.

Je serai exact au rendez-vous. (Il salue Francine respectueusement.)

FRANCINE, à part.

Par exemple! voilà une aventure!... et à moins que ce ne soit... Mais non! ce n'est pas possible... (Haut.) Monsieur, je suis bien votre servante. (Elle entre dans la boutique.)

SCÈNE IV.

D'ELVAS, seul.

C'est bien cela : jeune, gentille, agréable... de plus, belle parleuse, un amour au cœur... et des idées de fortune en tête, le désir de parvenir. C'est justement ce qu'il nous faut, et nous ne pouvions mieux trouver... Reste à savoir maintenant si je pourrai... (Regardant au fond, à gauche.) Mais qui vient de ce côté?... des matelots... Laissons-leur la place, et retournons vers les miens pour tout disposer. (Il sort.)

SCÈNE V.

MARCEL ET LES MATELOTS.

LE CHŒUR.

Au cabaret, marins joyeux,
Allons, allons choquer le verre;
C'est bien assez de l'onde amère
Quand on est entre elle et les cieux!
Mais sur la terre
Le matelot
Toujours préfère

Un autre flot.
C'est celui qui coule,
Qui roule
Et s'écoule,
C'est celui qui coule
Dans le gobelet
Du cabaret!

MARCEL, aux matelots.

›agnons, avec vous de nouveau je m'engage
Et, quoique mon temps soit fini,
leviens marin, et dans votre équipage
Vous comptez de plus un ami!

TOUS.

Vive Marcel!... notre nouvel ami!
Il va payer sa bienvenue.

MARCEL, leur montrant le cabaret.

Allez, allez... c'est chose convenue!

TOUS.

Nous boirons tous en ton honneur
Et du plus vieux et du meilleur!...
(Reprise, à Marcel.)
A ta santé!... marin joyeux,
Allons, allons choquer le verre;
C'est bien assez de l'onde amère, etc.
(Ils entrent dans le cabaret de Simonne.)

SCÈNE IV.

MARCEL, seul.

AIR.

Les braves gens, qu'ils sont heureux!
Le bon vin est leur bien suprême;
Que je voudrais l'aimer de même
Et tout oublier avec eux!
Mais, hélas! et malgré mes vœux...

CABALETTA.

Une douce image
Toujours me poursuit,
Et comme un nuage
M'approche et me fuit!
Et pourtant la belle
Que j'adore ainsi

N'est qu'une infidèle
Par qui je suis trahi!
On m'avait dit : c'est dans l'ivresse,
Qu'on peut oublier tous ses maux!
La bouteille est une maîtresse
Qui ne trouble pas le repos!
A ce remède un jour fidèle,
Je fis un repas merveilleux!
Puis je dormis et rêvai d'elle
Pour m'éveiller plus amoureux!
Mais c'en est fait, puisque dans cette vie
D'un tel amour rien ne me guérira,
Peut-être une balle ennemie
Me rendra ce service-là!
Ouvrons la voile;
Courons en mer,
Comme une étoile
Traversant l'air.
Mais le flot s'ouvre,
Et tout d'abord
Mon œil découvre
Un sombre bord.
A l'abordage!
C'est l'ennemi!
Sang et carnage!
Tout a frémi!
L'airain résonne,
Le tambour bat,
Le canon tonne!
C'est le combat!
C'est le combat terme de ma souffrance.
Je l'attends... Grâce à lui tous mes maux vont finir.
Pourquoi vivre sans espérance
Quand avec gloire on peut mourir!

SCÈNE VII.

MARCEL, SIMONNE, sortant du cabaret.

SIMONNE, à part.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre, monsieur Marcel?... 'est-ce que ça signifie? Ces matelots, qui sont là à boire, ētendent que vous allez vous engager de nouveau et partir ec eux comme militaire.

MARCEL.

Eh bien! quand ça serait?

SIMONNE.

Vous qui depuis dix ans servez dans la marine marchande, vous qui vouliez vous retirer... aller se battre... s'exposer à être tué!

MARCEL.

Je ne suis bon qu'à ça.

SIMONNE.

Pas du tout! vous êtes très-aimable et très-gentil!

MARCEL.

Non, Mam'selle... Je me connais... je suis gauche, embarrassé et ne sachant rien à terre... Sur mon bord, c'est autre chose... Mais sorti de là, je ne suis plus à mon aise ni avec vous, ni avec personne... C'est-à-dire... si!... il y en avait une...

SIMONNE, vivement.

Il y avait une personne?

MARCEL.

Qui n'était que trop jolie... et que j'ai connue...

SIMONNE, de même.

Ici?

MARCEL.

Non... à Rouen, où j'allais tous les mois sur nos vaisseaux marchands porter ou prendre des chargements.

SIMONNE.

Et vous l'aimiez?

MARCEL.

Solidement! J'avais là sur le cœur un poids...

SIMONNE.

Et elle?

MARCEL.

Légère comme le vent!

SIMONNE.

Elle ne vous aimait pas?

MARCEL.

Si fait!... elle le disait... mais pendant que je lui parlais de mon amour, je la voyais souvent qui ne m'écoutait plus... elle suivait des yeux un bel équipage qui venait de passer... ou bien quand je lui demandais : Quand donc que nous nous marierons?... elle s'écriait : « Ah! le joli collier, les belles

« boucles d'oreilles! » Et elle était devant la boutique d'un joaillier à admirer des bijoux avec lesquels, par malheur, je n'avais aucun rapport.

SIMONNE.

Pauvre garçon!

MARCEL.

Ah! ce n'est rien encore... Un jour nous venions de Bordeaux à Rouen avec *le Roi d'Yvetot*, un vaisseau chargé de vin de Médoc... A peine débarqué, je cours rue Grand-Pont, au magasin où d'ordinaire elle était contre les carreaux à contempler les passants plutôt que son ouvrage... Je ne la vois plus... Partie!... disparue en mon absence!

SIMONNE.

Ah! mon Dieu!

MARCEL.

Pour la Hollande, à ce qu'on m'a dit.

SIMONNE.

Voyez-vous ça!

MARCEL.

Avec quelque séducteur, sans doute.

SIMONNE.

C'est affreux!

MARCEL.

Car depuis elle ne m'a pas écrit une seule fois... Un oubli total.

SIMONNE.

Tant mieux! une pareille femme n'était pas digne de vous... et c'est ce qui pouvait vous arriver de plus heureux.

MARCEL.

C'est vrai... et pourtant rien ne peut me consoler de ce bonheur-là... je suis venu ici, avec *la Ville de Rouen*, un trois-mâts chargé de mercerie, rouennerie et bonnets de coton pour les bourgeois de Calais.

SIMONNE.

Qui en usent beaucoup.

MARCEL.

C'est ce qu'il m'a semblé... La ville me paraissait bonne; on y dort tranquille... et je voulais m'y fixer...

SIMONNE.

Et renoncer décidément à l'eau.

MARCEL.

Aussi je venais tous les jours dans votre cabaret.

SIMONNE.

Depuis quinze jours, avec une assiduité qui m'avait donné des idées.

MARCEL.

C'était pour tâcher d'oublier l'autre.

SIMONNE.

J'ai cru que c'était pour penser à une nouvelle?

MARCEL, vivement.

Ah! je le voudrais!... je voudrais rencontrer quelqu'un qui fît seulement attention à moi; mais de ce côté-là il n'y a pas de chance, et se faire tuer, voyez-vous, est encore le meilleur moyen de se consoler.

SIMONNE.

Il y en a un autre.

MARCEL.

Vraiment?... Contez-moi donc ça?

SIMONNE.

Tenez, monsieur Marcel, moi, je suis franche. Lisez cette lettre, elle vous dira tout!

MARCEL.

Une lettre!

SIMONNE.

De Trim Trumbell, un oncle que j'ai en Angleterre; il a été autrefois dans les têtes-rondes, dans les soldats de Cromwell, mais maintenant il est honnête homme et tient une taverne à Brighton... Lisez ce qu'il m'a écrit... une lettre bien singulière, qui vous étonnera d'abord...

MARCEL, tenant la lettre à la main, regarde du côté de la maison à droite et voit Francine qui ouvre un volet. Il pousse un cri.

Ah! mon Dieu!

SIMONNE, le regardant.

Eh bien! ça commence déjà?... Et vous n'avez lu que l'adresse?... Achevez, achevez; je reviendrai tout à l'heure savoir votre réponse... (Le regardant.) Pauvre garçon! il faut qu'il se doute de quelque chose, car il a déjà un air tout ému et tout bouleversé... Adieu, monsieur Marcel; je vous laisse le temps... Lisez, et réfléchissez! (Elle entre dans le cabaret.)

SCÈNE VIII.

MARCEL, seul; puis Francine.

MARCEL, serrant la lettre dans sa poche sans la lire.
Ce n'est pas possible!... c'est une vision qui m'est apparue :ette fenêtre!... Allons! je perds la tête...
›yant sortir Francine de la maison.) Non!... non!

RÉCITATIF.

MARCEL.

Je ne m'abuse pas... C'est elle, je la voi,
Cette infidèle!

FRANCINE, surprise.

Infidèle!... qui?... moi?...

DUO.

MARCEL.

J'avais juré de la maudire,
De l'accabler à son retour.
Je la vois... ma colère expire...
Et tout s'oublie, hors mon amour!
Dis-moi, pourquoi donc cette absence?

FRANCINE.

Pour assurer notre bonheur
On m'offrait de quitter la France...

MARCEL.

Ah! c'était quelque séducteur!...

FRANCINE.

Une dame... une grande dame!

MARCEL.

Ce n'était pas un amoureux!

FRANCINE.

Non, vraiment! foi d'honnête femme!..

MARCEL.

J'en crois ton cœur, j'en crois tes yeux!
Nos cœurs pensent toujours de même,
Nous pouvons nous unir tous deux!

FRANCINE.

Un instant... car j'ai mon système
Qui fait les ménages heureux!
Avant de parler mariage,
Dis-moi, ton sort a-t-il changé?

MARCEL.

Je n'ai rien!...

FRANCINE.

Moi, pas davantage!

MARCEL.

Qu'importe? avec l'amour que j'ai!...
Pour moi le luxe et la parure
Ne valent pas franche amitié...
Souvent l'ennui roule en voiture
Et les amours s'en vont à pié!

FRANCINE.

Crois-moi, le luxe et la parure
Ne nuisent pas à l'amitié;
On peut bien s'aimer en voiture,
Souvent l'on se dispute à pié!

MARCEL.

Eh quoi, l'amour et son ivresse...

FRANCINE.

Ne durent, dit-on, qu'un matin.

MARCEL.

Et lorsque l'on vit de tendresse...

FRANCINE.

On peut souvent mourir de faim!

ENSEMBLE.

FRANCINE.

L'amour et la richesse
Donnent seuls de beaux jours!
Quand paraît la détresse,
S'envolent les amours!

MARCEL.

C'est la seule tendresse
Qui donne les beaux jours!
Pour braver la détresse.
Il suffit des amours!

FRANCINE.

Toujours fidèle et vertueuse,
Je n'aime et n'aimerai que toi!...
Mais ici-bas, pour être heureuse...

MARCEL.

Que te faut-il?...

FRANCINE.

Écoute-moi.

CAVATINE.

PREMIER COUPLET.

Il me faut les chevaux,
Les jockeis les plus beaux!
Des bijoux, des dentelles
Et des robes nouvelles!
C'est l'éclat, c'est le bruit,
Qui me plaît, me séduit.
« Faites donc approcher
Mes laquais, mon cocher! »
Oui, voilà pour mon cœur,
Voilà le vrai bonheur!

DEUXIÈME COUPLET.

La gêne et la détresse
D'effroi me font pâlir!
Il faut vivre en duchesse
Ou bien il faut mourir!...
J'ai l'âme ambitieuse
Pour toi, mon seul amant!
Car, si j'étais heureuse,
Ah! je t'aimerais tant!
Oui, l'éclat, l'opulence,
Redoublent ma constance...
Mais sans ça, vois-tu bien,
Je ne réponds de rien!...

Il me faut les chevaux,
Les jockeis les plus beaux!
Des bijoux, des dentelles, etc.

MARCEL, tristement.

Mais moi qui n'ai ni chevaux ni cocher,
Cela me dit assez...

FRANCINE.

Qu'il faut te dépêcher.
Le premier de nous deux qui fera sa fortune
Préviendra l'autre, et puis l'épousera.

MARCEL.

Non pas.
Je vois la vérité! dites plutôt, hélas!
Que mon amour vous importune.

FRANCINE.

Qui? moi!

MARCEL.

Vous préférez quelqne grand seigneur.

FRANCINE.

Moi!

MARCEL.

Vous l'aimez.

FRANCINE.

Quelle horreur!

MARCEL.

Vous l'aimez, je le voi.

FRANCINE.

Vous le mériteriez, vous.

MARCEL.

Moi?

FRANCINE.

Vous.

MARCEL.

Moi?

ENSEMBLE.

MARCEL, avec colère.

J'apprends à connaître
Ce cœur faux et traître
Qui rêve peut-être
A d'autres amours.
Parjure! traîtresse!
C'est trop de faiblesse;
Non, plus de tendresse,
Adieu, pour toujours!

FRANCINE, avec dépit.

Vous êtes le maître!
Et pour moi, peut-être,
Bientôt vont renaître
De plus heureux jours.
C'est trop de faiblesse;
Non, plus de tendresse;
Puisqu'il me délaisse,
Adieu, pour toujours!

FRANCINE.

Qu'ai-je dit?... Vous le voyez bien,
Ni vous ni moi nous n'avons rien,
Et déjà, dans notre ménage,
Voyez quel bruit et quel tapage!
Des richards ne feraient pas mieux.

MARCEL.

J'ai le droit d'être furieux!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

J'apprends à connaître, etc.

FRANCINE.

Vous êtes le maître, etc.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, SIMONNE, sortant du cabinet.

SIMONNE, s'approchant de Marcel.

Eh bien!... (Apercevant Francine.) Êtes-vous installée? êtes-vous contente?

MARCEL, bas à Simonne.

Vous la connaissez?

SIMONNE.

Beaucoup!... une marchande de modes... ici en face... arrivée avec un officier de marine qui ne la quitte pas!

MARCEL, à part, avec dépit.

Là, quand je le disais!

SIMONNE.

Un officier étranger, écharpe blanche et verte. (A Marcel.) Avez-vous lu?

MARCEL.

Quoi donc?

SIMONNE.

Cette lettre!

MARCEL.

La lettre de votre oncle?

SIMONNE.

Et qu'est-ce que vous en dites?

MARCEL.

Que c'est très-bien!... très-bien à votre oncle.

SIMONNE.

J'étais sûre que ça vous conviendrait... et je cours l'en prevenir; car, ainsi qu'il l'annonçait dans sa lettre, il vient d'arriver par le paquebot d'aujourd'hui!

MARCEL.

Votre oncle?

SIMONNE.

Oui; il vient nous chercher, et je vais au-devant de lui! (Elle sort en courant.)

SCÈNE X.

FRANCINE, MARCEL.

MARCEL, stupéfait.

Comment! il vient nous chercher! Qu'est-ce que ça veut dire?

FRANCINE.

Je vois que Monsieur est admis dans les secrets de cette jeune fille!

MARCEL.

J'ai là une lettre que son oncle lui écrit.

FRANCINE.

Monsieur connaît la famille?

MARCEL.

Certainement!... (A part.) Je vais me dépêcher de faire connaissance... (Il lit.) « Ma chère Simonne, j'ai l'agrément d'être veuf et le chagrin de ne pas avoir d'enfants... J'ai la plus belle taverne de Brighton, et personne pour la tenir, ce qui me cause un notable dommage, et alors, dans ma tendresse, j'ai pensé à toi. »

FRANCINE, d'un ton railleur.

C'est d'un bon oncle!

MARCEL, continuant.

« Quoique la mère Brigitte Trumbell ait épousé un Français, tu n'en es pas moins de mon sang, et mon intention est de te donner ma fortune après moi, et un mari sur-le-champ... vu que ça me sera très-utile dans mon commerce. »

FRANCINE, de même.

C'est touchant.

MARCEL, continuant.

« Je vais donc t'en chercher de mon côté, mais je ne t'empêche pas d'en choisir un du tien... Fût-ce même en France, si tu crois que dans ce pays-là ils soient d'une meilleure qualité qu'en Angleterre... Tu me parles dans ta dernière d'un marin nommé Marcel... » (A part, regardant Francine qui affecte d'être tranquille.) Ça ne lui fait rien!... (Continuant.) « Si ça te convient et à lui aussi, j'ai un petit voyage à faire à Calais... J'y serai par le paquebot de samedi... » (Regardant Francine.) Aujourd'hui! (A part.) Elle ne dit mot!... (Lisant.) « J'irai vous chercher toi et ton prétendu...

FRANCINE, vivement et à part.

Ton prétendu?...

MARCEL, continuant.

« Et vous ramènerai avec moi à Brighton, avec le paquebot de retour..... » (A Francine, lui montrant la lettre.) Vous voyez, Mam'selle, que si on voulait...

FRANCINE, avec dépit.

On ne vous en empêche pas!

MARCEL.

Ah! vous m'y engagez?

FRANCINE, avec ironie.

Certainement!..... neveu d'un cabaretier de Brighton!..... c'est beau, c'est enivrant!... et je vais tâcher de mon côté de trouver quelque parti aussi élevé!

MARCEL.

Ce n'est pas ça qui vous embarrasse! et votre choix est déjà fait!

FRANCINE.

Pas encore!... mais, ne fût-ce que par vengeance...

MARCEL, apercevant d'Elvas, à part.

C'est lui!... le voilà... Un officier... un seigneur portugais!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, D'ELVAS.

D'ELVAS, à Francine.

Me voici, exact au rendez-vous!...

MARCEL, avec colère.

Au rendez-vous!... et j'hésiterais encore! Adieu, Mam'selle! mon parti est pris... je vais où l'on m'attend!

FRANCINE, vivement.

Si vous vous en avisez... si vous sortez...

MARCEL.

A l'instant même, car je ne veux pas vous gêner... Adieu, Mam'selle! (Il sort.)

SCÈNE XII.

D'ELVAS, FRANCINE.

D'ELVAS, étonné.

Eh! mais, qu'y a-t-il donc?

FRANCINE.

Ce qu'il y a, Monsieur?... celui dont je vous parlais ce matin, que j'ai retrouvé ici à Calais!

D'ELVAS.

Cet amoureux que vous ne vouliez pas épouser par excès d'amour et par manque de fortune?

FRANCINE.

Lui-même! et je ne vous cache pas qu'il est furieux, qu'il a des idées contre vous!...

D'ELVAS, froidement.

Contre moi?... Il a grand tort...

FRANCINE.

Comment! il a grand tort?...

D'ELVAS.

Et la preuve, c'est que je suis enchanté qu'il vous aime et que vous l'aimiez... Cela ne s'oppose nullement à mes vues.

FRANCINE, vivement.

Vous aviez donc des vues?...

D'ELVAS, froidement.

Oui, Mademoiselle, j'en ai.

FRANCINE.

Et lesquelles?

D'ELVAS.

De vous marier avec lui... J'ignore son nom, ce qui n'est pas nécessaire... du moins pour moi!...

FRANCINE.

Et comment cela, s'il vous plaît?

D'ELVAS.

En vous donnant une dot de soixante mille livres tournois.

FRANCINE, avec étonnement.

À moi! Francine Camusat!...

D'ELVAS.

Même plus... c'est possible!...

FRANCINE.

O ciel!... Achevez, Monsieur... expliquez-vous... car je crains de vous entendre... et les vues dont vous parliez tout à l'heure...

D'ELVAS.

Sont les plus innocentes du monde.

FRANCINE.

Mais cette dot?

D'ELVAS.

Sera le prix de la discrétion et de la vertu.

FRANCINE.

Est-il possible!... il s'agit donc?..

D'ELVAS.

De vous embarquer aujourd'hui avec moi sans en rien dire à personne.

FRANCINE, vivement.

Eh bien! par exemple... et mes principes?...

D'ELVAS.

Vos principes?... Je les embarque avec vous! Je suis le comte d'Elvas, seigneur portugais commandant le vaisseau de guerre *le San-Carlos*, que d'ici vous voyez en rade.

FRANCINE, avec frayeur.

Un grand seigneur! Raison de plus, Monsieur; cela ressemble tout à fait à un enlèvement.

D'ELVAS, gravement.

Un enlèvement de confiance, et vous pourrez en avoir en moi!

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Que d'autres vous rendant les armes,
Brûlent pour vous de mille feux,
Moi je promets à tant de charmes
De fermer mon cœur et mes yeux.
Oui, d'une âme décente et pure,
Contemplant vos chastes appas.
(Avec une expression très-tendre.)
Par l'amour, par vos yeux, je jure
Que... je ne vous aime pas!

DEUXIÈME COUPLET.

En sentinelle, la sagesse
Sur mon bord viendra vous garder;
S'il le faut, je fais la promesse
De ne jamais vous regarder.
Oui, quand je devrais faire injure
Aux amours qui suivent vos pas...
(La regardant avec tendresse.)
Même en ce moment je vous jure
Que je ne vous aime pas.

Et il en sera de même pendant les cinq ou six heures que durera notre voyage... c'est-à-dire jusqu'à ce soir, où nous toucherons la côte d'Angleterre.

FRANCINE.

Ah! nous allons en Angleterre.

D'ELVAS.

Oui, Mademoiselle.

FRANCINE.

Et dans quel endroit débarquons-nous? C'est important...

D'ELVAS.

Où vous voudrez...

FRANCINE, étonnée.

Comment! où je voudrai?

D'ELVAS.

Cela m'est tout à fait indifférent..... Douvres, Brighton, Portsmouth...

FRANCINE, vivement.

Brighton, justement!... (A part.) C'est ce nom-là!... (Haut.) Je préfère Brighton.

D'ELVAS.

A vos ordres!... Vous voyez qu'il est impossible...

FRANCINE.

D'être plus galant... et je ne vous adresserai plus qu'une demande : qu'allons-nous faire, vous et moi, en Angleterre?

D'ELVAS.

Je ne puis vous le dire en France.

FRANCINE.

Et pourquoi?

D'ELVAS.

Je croyais vous avoir confié qu'il y avait dans cette affaire deux points indispensables.

FRANCINE, vivement.

La vertu?...

D'ELVAS.

Et la discrétion.

FRANCINE, finement.

C'est par là que je brille!... et la mienne...

D'ELVAS, froidement.

Pourrait s'estimer, à un florin près.... ou à un demi-florin... (En tirant un de sa poche et le lui montrant.) Et cette confidence que vous m'avez faite ici, ce matin, à moi que vous voyiez pour la première fois!

FRANCINE, avec embarras.

Il y a comme ça des jours... c'est dans le temps... c'est dans l'air.

D'ELVAS.

Oui... l'air de France est mauvais pour les secrets... il est trop vif, trop léger... voilà pourquoi je préfère celui d'Angleterre, qui est plus épais, plus sombre... Ainsi, Mademoiselle, voyez et réfléchissez!... Confiance et silence absolus jusqu'à demain, si cela est possible... Si vous acceptez, je reviens vous prendre dans ma chaloupe et vous mener au *San-Carlos*, qui va mettre à la voile... Dans une demi-heure le départ, ce soir en Angleterre... demain les soixante mille livres tournois!

FRANCINE.

Et le respect?...

D'ELVAS.

Toujours... cela va sans dire. (Il salue et sort. Francine le suit quelque temps des yeux, puis revient au bord du théâtre, pouvant à peine contenir sa joie.)

SCÈNE XIII.

FRANCINE, seule, avec joie.

FINAL.

Il l'a dit! il l'a dit! soixante mille livres!
A chaque instant ma surprise s'accroît.
De tes faveurs, fortune, tu m'enivres,
Et tu fais bien, c'est à bon droit;
Car la fortune est femme; entre femmes l'on doit
S'entr'aider, et je puis, écoutant ma tendresse,
De Marcel à présent récompenser l'amour;
Je prétends l'épouser aussitôt mon retour,
Et je veux qu'ici même il en ait la promesse
Avant que je m'éloigne...
(Écoutant.)
Car
J'entends les matelots et le chant du départ.

(Francine va prendre chez maître Benjamin tout ce qu'il faut pour écrire, et vient faire sa lettre sur la table qui est près du cabaret, pendant qu'on entend en dehors, en venant du port, des chants lointains.)

CHŒUR.

La voile est préparée;
La brise désirée
Vient sillonner les flots.
O la belle soirée!
Sur la plaine azurée

Voguons, bons matelots!

(Francine, pendant ce temps, a écrit sa lettre; elle se lèvent au moment où entrent en dansant des grisettes et desjeunes ouvrières, puis après entrent des hommes, leurs cavaliers.)

CHŒUR.

Que la soirée est belle!
Le plaisir nous appelle;
Ouvrière fidèle,
Voici la fin du jour.
Là-bas, sous le feuillage,
Le soir après l'ouvrage,
Nous attendent l'ombrage,
Et la danse et l'amour.

UNE JEUNE FILLE, s'avançant vers Francine.

Venez-vous, la belle étrangère?
Nous avons, si ça peut vous plaire,
Non loin du port un bal charmant,
De très-bon ton et très-décent.

FRANCINE.

Je ne puis, mes chères amies.

LA JEUNE FILLE.

Madame est faite, apparemment,
A de plus hautes compagnies.

FRANCINE.

Non pas; mais je pars à l'instant.
Daignez remettre, je vous prie,
Ce billet...

LA JEUNE FILLE.

A qui donc, s'il vous plait?

FRANCINE.

A Marcel.

LA JEUNE FILLE.

Celui qui se marie
A l'hôtesse du cabaret?

TOUTES.

C'est très-bien, c'est charmant!
Comptez sur notre dévoûment.

ENSEMBLE.

LES JEUNES FILLES, à part.

L'aventure est nouvelle,
L'occasion est belle,

(Montrant le cabaret de Simonne.)
Et l'on pourra sur elle
S'égayer en ce jour!
(Haut.)
Le plaisir nous engage;
Là-bas, après l'ouvrage,
On trouve sous l'ombrage
Et la danse et l'amour.

FRANCINE, à part.

Hélas! l'heure m'appelle;
Au rendez-vous fidèle,
Il faut montrer du zèle,
Voici la fin du jour.
Mais, vertueuse et sage,
A rien je ne m'engage;
Et pour ce mariage
Je serai de retour.

(A la fin de ce chœur Francine dit adieu à ses compagnes, et sort par la droite, au moment où Marcel paraît de l'autre côté.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; MARCEL, entrant et rêvant.

TOUS, à demi voix.

Silence! c'est Marcel. Ah! pour un fiancé,
Quel air mélancolique et quel maintien glacé!

MARCEL, à part, et sans voir personne.

Ah! la coquette! ah! l'infidèle!
Malgré moi j'y pense toujours;
Et je soupire encor pour elle
Même en formant d'autres amours.

LA JEUNE FILLE, s'approchant.

Monsieur Marcel.

MARCEL, brusquement.

Ah! laissez-moi.

LA JEUNE FILLE.

Une lettre...

MARCEL, avec humeur.

C'est bien.

LA JEUNE FILLE, la lui montrant.

Une lettre...

MARCEL, la prenant vivement.

Ah! c'est d'elle,

Et ma main tremble et d'amour et d'effroi.

(Il lit la lettre tout bas, et pendant ce temps les jeunes filles le montrent du doigt, et causent entre elles à demi voix, en l'observant.)

PREMIÈRE PARTIE DU CHOEUR.

Regarde donc! Vois-tu? vois-tu?...

DEUXIÈME PARTIE.

Comme il a l'air troublé!

PREMIÈRE PARTIE.

Joyeux!

DEUXIÈME PARTIE.

Ému!

TOUS, entre eux.

Vois-tu? vois-tu?

ENSEMBLE.

MARCEL, après avoir lu.

Ah! quelle ivresse!
De sa tendresse
J'ai la promesse!
Plus de frayeur!
De sa constance
J'ai l'assurance,
Et l'espérance
Rentre en mon cœur.

LE CHOEUR.

Son chagrin cesse!
Oui, de maîtresse
Et de tendresse
Change son cœur.
Plus de souffrance!
Par l'inconstance,
Pour lui commence
Le vrai bonheur.

(Marcel, dans son transport, relit encore la lettre à demi voix, et toutes les jeunes filles s'approchent pour écouter par derrière lui.)

MARCEL, lisant.

« J'ai dit que je t'épouserais
« Dès que j'aurais de la fortune :
« Je suis sur le point d'en faire une,
« Romps l'hymen que tu projetais.
« Attends-moi; fidèle et sensible,
« Je reviens le plus tôt possible
« Avec mon amour, mes vertus,

« Et de plus,
« Une dot de vingt mille écus. »
Son amour!

TOUTES.

Et vingt mille écus!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MARCEL, avec transport.

Ah! quelle ivresse! etc.

LE CHŒUR.

Son chagrin cesse, etc.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, SIMONNE.

SIMONNE.

Ah! quelle horreur! quelle infamie!
Pour elle j'en rougis, hélas!

LES OUVRIÈRES.

Qui donc?

SIMONNE.

Votre nouvelle amie;
Je l'ai vue, et je n'y crois pas!

MARCEL, à Simonne, avec émotion.

Cette étrangère si jolie?

SIMONNE.

A l'instant le comte d'Elvas
L'enlève.

MARCEL, vivement.

De force?

SIMONNE.

Non pas!
Tous deux, gaîment, le vent en poupe,
S'éloignent dans une chaloupe
Vers un brick portugais... D'ici voyez plutôt!
De loin entendez-vous le chant du matelot?

(Tous, rangés sur une seule ligne, regardent vers la gauche. On entend dans le lointain le chœur des matelots, accompagné par les chœurs qui sont en scène.)

ENSEMBLE.

MARCEL, à demi voix.

Ah! mon âme à sa vue
De fureur est émue!

Renfermons en mon cœur
Mon dépit, ma douleur.
(Avec force.)
Plus de tendresse!
Mon amour cesse,
Ame traîtresse,
Cœur imposteur!
L'indifférence
Venge d'avance
Ton inconstance
Et mon malheur.

CHŒUR, dans le lointain.

La voile est préparée;
La brise désirée
A sillonné les flots.
O la belle soirée!
Sur la plaine azurée
Voguons, bons matelots!

CHŒUR DES GRISETTES, à demi voix, regardant Marcel.

Pour la belle inconnue,
Oui, son âme est émue;
Il renferme en son cœur
Son dépit, sa fureur.
Ah! quelle ivresse!
D'une maîtresse
Fausse et traîtresse,
Il perd le cœur!
Plus de souffrance!
Vivent d'avance
Et l'inconstance
Et le bonheur!

SIMONNE, à Marcel.

Que vous fait ce départ?

MARCEL, prenant un air indifférent.

Moi? rien.
(A part.)
Que rien à ses yeux ne m'accuse!

SIMONNE, à Marcel.

C'est amusant!

MARCEL, s'efforçant de rire.

Sans doute; ça m'amuse.

SIMONNE.

Allons au bal!...

MARCEL, de même.

Je le veux bien!

SIMONNE.

Et demain...

MARCEL.

Volontiers!

SIMONNE.

Dès demain nous partons
Avec mon oncle en Angleterre!

MARCEL.

Très-volontiers!

SIMONNE, gaiement.

Nous nous y marierons!

MARCEL.

Sur-le-champ!

SIMONNE.

Quel sort prospère,

MARCEL, répétant.

Quel sort prospère!

SIMONNE, riant.

Lorsque nous serons mariés...

MARCEL, froidement.

Lorsque nous serons mariés...

SIMONNE.

Mais vous ne riez pas!...

MARCEL, s'efforçant de rire.

Si vraiment!... voyez!... voyez!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Le plaisir nous appelle!
Que la soirée est belle!
A la danse fidèle,
Guettons la fin du jour!
Là bas, sous le feuillage,
Quoique discrète et sage,
On trouve sous l'ombrage
Et la danse et l'amour!

MARCEL, à part, pleurant.

O crainte cruelle!
Francine! ah! l'infidèle!
Ah! je n'aimerai qu'elle!
Je l'aimerai toujours!
Oui; dans ce mariage,

Il le faut, je m'engage;
Mais, après cet outrage,
Je renonce aux amours!
(Ils sortent tous en dansant, et entraînant malgré lui Marcel.)

ACTE II.

La taverne de Trim Trumbell. Portes à droite et à gauche; trois portes au fond donnant dans une grande salle.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARINS ANGLAIS, buvant et entourant MARCEL qui les salue; SIMONNE leur verse à boire.

INTRODUCTION.

LE CHOEUR.

Honneur aux taverniers fameux
Qui nous apportent de la France
Gaîté, plaisirs, fête, bombance,
Bon visage et vin savoureux!

SIMONNE, aux marins.

Mon oncle Trim nous cède sa taverne.

CHOEUR.

Il n'a jamais rien fait de mieux!
Notre hôtesse a de si beaux yeux!

SIMONNE, à Marcel.

Mais soyez donc gentil!...

MARCEL.

C'est toi que ça concerne!
Chez un futur mari, c'est du luxe!

SIMONNE.

C'est bon!
L'on usera, Monsieur, de la leçon!

CHOEUR.

Voyons, Marcel, dis-nous, chacun t'en prie,
Quelque chanson de ta patrie!

MARCEL, à part.

Chanter! quand j'ai la mort au cœur!

SIMONNE, à Marcel.

Chantez donc, ça fait trouver le vin meilleur!
tout profit!...

LE CHŒUR.

Buvons, et répétons en chœur.

MARCEL.

RONDEAU.

PREMIER COUPLET.

Tra, la, tra, la, tra, la, la, la.
Tra, la, tra, la, tra, la, la, la.
Pour chercher la richesse
Antonin s'embarquait.
Et Mina, sa maîtresse,
Au matelot disait :
Que le flot qui t'entraîne
Veille bien sur ton sort,
Et que Dieu me ramène
Mes amours à bon port!
Puis, sa voix au lointain
Confiait son refrain...
Tra, la, tra, la, tra, la, la, la,
Tra, la, tra, la, tra, la, la, la.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais un jour se balance,
Au milieu des flots bleus,
Un vaisseau qui s'élance
Comme venant des cieux!
Pour Mina plus de peine,
Car, veillant sur son sort,
Le bon Dieu lui ramène
Ses amours à bon port!
Et sa voix au lointain
Répétait son refrain...
Tra, la, tra, la, tra, la, la, la,
Tra, la, tra, la, tra, la, la, la.

LE CHŒUR.

Bravo! bravo!... C'est ravissant!...
Vraiment, Marcel est un garçon charmant!
Grâce à son chant, grâce à son vin,
Auprès de lui point de chagrin.

(Marcel sort avec le chœur.)

SCÈNE II.

SIMONNE, TRUMBELL, entrant mystérieusement par la porte du fond.

TRUMBELL, à part.

Grâce au ciel!... les voilà partis!... (A Simonne.) Viens ici, mon enfant, m'aider à avoir une idée.

SIMONNE.

Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle!

TRUMBELL.

C'est ce qui m'arrive assez volontiers quand j'ai peur.

SIMONNE.

Vous! un ancien cromwelliste, une tête-ronde, un enragé puritain!...

TRUMBELL.

C'est pour cela.

SIMONNE.

Qui autrefois, dit-on, ne respiriez que la guerre et le pillage!...

TRUMBELL.

Parce qu'alors je n'avais rien; mais aujourd'hui que j'ai du vin dans ma cave et des guinées dans ma poche, je suis pour l'ordre établi... Et voilà ce dont il s'agit : hier, dans la nuit, deux voyageurs sont arrivés dans cette taverne avec une suite nombreuse... tu étais déjà endormie... c'est moi qui les ai reçus. Ils ont demandé deux chambres séparées, les meilleures, qu'ils ont payées d'avance...

SIMONNE.

Jusqu'ici, je ne vois rien d'effrayant.

TRUMBELL.

Attends donc!... Ce matin, je buvais avec un de leurs domestiques, parce que, moi, je ne suis pas fier, je bois avec tout le monde; et ce garçon, qui n'est pas habitué à notre porter, s'est mis à jaser... à jaser sur ses maîtres, comme de juste, et m'a avoué à l'oreille que la personne, la jeune dame logée là, était la femme du prétendant, du roi Charles II.

SIMONNE.

Une reine!

TRUMBELL.

Une reine... si on veut... mais nous ne voulons pas!... Il n'y a plus de Stuarts... J'ai juré fidélité à Cromwell, mon gé-

néral, et à son fils Richard, qui lui succède; et Trim Trumbell n'a jamais manqué à ses serments ni à ses principes!

SIMONNE.

Eh bien! alors, que voulez-vous faire?

TRUMBELL.

Ce que je veux faire? Par la mordieu! c'est déjà fait!... Il y a un ancien bill qui condamne à mort les Stuarts et tous ceux qui leur donneraient asile...

SIMONNE.

Eh bien! cet asile, vous ne le donnez pas... vous le faites payer.

TRUMBELL.

Je le sais bien... et c'est ce qui me sauve... Mais c'est égal; j'ai voulu, malgré cela, me mettre en règle, et s'il est vrai que j'aie chez moi quelque personne de la famille royale...

SIMONNE.

Ici, dans une taverne! Ce n'est guère probable.

TRUMBELL.

Tu crois!

SIMONNE.

Et sur le rapport d'un domestique ivre, vous allez vous effrayer!...

TRUMBELL, à part.

C'est vrai! j'ai peut-être eu tort.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LADY PEKINBROOK.

TRUMBELL, allant au-devant d'elle.

Que vois-je?... Lady Pekinbrook, la plus grande dame du comté... le plus beau château du pays, dans mon auberge.

LADY PEKINBROOK.

Tu dis vrai; cette obscure taverne ne devait pas s'attendre à un pareil honneur ni à un autre plus grand encore.

TRUMBELL.

Que dites-vous?

LADY PEKINBROOK.

Silence, Trim Trumbell. Il y va de l'illustration de ta maison, de son anoblissement peut-être, et à coup sûr de ta fortune...

TRUMBELL.

Serait-ce possible?

LADY PEKINBROOK.

C'est moi qui te le garantis... moi, Arabelle Pekinbrook, ancienne dame d'atours de la feue reine... moi qui, depuis onze ans privée de mes honneurs et prérogatives, suis obligée, du fond de cette province, de dévorer en silence mes humiliations et les vingt mille livres sterling de rente qui me sont restées. Mais l'heure approche où le malheur et la fidélité vont enfin recevoir leur juste récompense!... N'est-il pas arrivé cette nuit, mystérieusement, dans ton auberge, une jeune dame et sa suite?

TRUMBELL.

Oui, Milady!

LADY PEKINBROOK, à Trumbell et à Simonne.

Ah! soutenez-moi!... (Vivement.) Non! ne me soutenez pas! conduisez-moi à ses pieds.

TRUMBELL.

Elle n'est pas levée.

LADY PEKINBROOK.

C'est différent... je ne puis, je n'oserais... l'étiquette avant tout... et ce n'est pas moi qui voudrais y manquer... s'agît-il du salut de la monarchie! Mais dès qu'on aura paru, dès qu'on aura sonné, que quelqu'un vienne me prévenir, m'avertir, dans mon château ici près.

TRUMBELL, montrant Simonne.

Ma nièce.

LADY PEKINBROOK.

Ah! cette jeune fille, c'est ta nièce!... Bien... que cela ne sorte pas de la famille... Et toi, Trim, tu remettras cette lettre à Sa Majes... non, au chambellan, au maréchal, à la première dame d'honneur.

TRUMBELL.

Comment! est-ce que vraiment ce serait?...

LADY PEKINBROOK.

Tais-toi, tais-toi! Puisqu'elle a choisi ta maison, je ne doute pas de la pureté de tes sentiments... malgré ta mauvaise réputation de cromwelliste.

TRUMBELL.

Moi!

LADY PEKINBROOK, vivement.

Tant mieux... c'est ce qu'il faut... On dit d'une manière et l'on pense d'une autre; c'est le seul moyen à présent d'être fidèle... Je n'ai pas besoin de vous recommander les soins, le dévouement, le respect... Voici d'abord une centaines de guinées, sans compter le reste.

SIMONNE ET TRUMBELL.

C'est donc vrai? c'est donc la reine?

LADY PEKINBROOK, à demi voix.

Oui, mes amis... oui, la princesse de Portugal, la jeune épouse de Charles II, qui vient à travers les périls rejoindre son royal époux.

TRUMBELL, avec embarras et hésitation.

Ah çà! vous croyez donc que tout ça réussira?

LADY PEKINBROOK.

Il n'y a pas de doute... L'Angleterre est lasse du protectorat... il lui faut une cour, une famille royale, des levers, des réceptions, des plaques et des cordons... c'est indispensable à son bonheur!... La mort de Cromwell laisse le pouvoir aux mains de Richard, son fils, dont on ne se soucie guère... et l'on dit de plus que le chef de l'armée, que Monk, est pour nous et qu'il trahit par dévouement.

TRUMBELL, avec hésitation.

Ça se peut donc? Et il ne lui arrivera rien, il ne lui sera rien fait?

LADY PEKINBROOK.

Il sera fait duc et pair!

TRUMBELL, à part.

Ah! mon Dieu!

LADY PEKINBROOK.

Ce que je vous recommande, c'est de ne laisser parler la reine, avant moi, à aucun noble du pays... Ils ont tous des prétentions si exagérées, si ridicules... Ce n'est pas comme moi... le cœur, le dévouement, le royalisme purs.

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Nos destins vont changer, et sous ce règne auguste
Nous seront tous placés, nous serons tous heureux;
Je fais d'abord nommer mon époux, c'est trop juste,
Mes trois fils, mes cousins, mes oncles, mes neveux.

On rétablit pour nous et la glèbe et la dîme...
Quel profit nos malheurs nous auront rapporté!
Ah! qu'il est doux d'être victime
De la fidélité!

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, la loi, qui punit la révolte illégale,
De ceux qui n'ont rien fait doit payer les travaux!
Hélas! sur les Stuarts et la race royale
Nous avons tant pleuré... cachés dans nos châteaux!
Sans avoir rien perdu, ce dévoûment sublime
Doit nous rendre richesse, honneurs et dignité!...
Ah! qu'il est doux d'être victime
De la fidélité!

(A Simonne et à Trumbell.) Silence, dévouement, et votre fortune est faite. (Elle sort par la droite.)

SCÈNE IV.

TRUMBELL, SIMONNE, puis MARCEL.

TRUMBELL, se frottant le front.

Diable! diable! il paraît que c'est la reine et que son parti va réussir.

SIMONNE.

Tant mieux, mon oncle, parce qu'alors, comme disait cette grande dame, notre fortune est assurée.

TRUMBELL.

J'entends bien... mais alors, par fidélité à mes principes... à mes anciens principes... je crains bien d'avoir fait une fameuse bêtise.

SIMONNE.

Comment? Qu'avez-vous donc? quelle air soucieux!

TRUMBELL.

Rien! rien! (Appelant.) Marcel! Marcel!

MARCEL, accourant.

Eh bien! quoi que vous me voulez?

TRUMBELL.

Écoute, mon garçon. Tu va courir chez le shérif, qui demeure à deux milles d'ici... Tu entends?

MARCEL.

Très-bien!

TRUMBELL.

Magistrat du pays et médecin de campagne, il est possible qu'il ne soit pas rentré et qu'on ne lui ait pas remis une lettre apportée par maître Trim Trumbell... Alors tu la redemanderas... Tu comprends?

MARCEL.

Très-bien!

TRUMBELL.

Peut-être même est-elle encore sur la table où je l'ai mise... Rapporte-là-moi sur-le-champ, et nous sommes sauvés.

MARCEL, *étonné.*

Comment cela?

TRUMBELL.

Cours, et ne réfléchis pas. Allons! allons! de la vivacité... (*Marcel sort.*) Toi, ma nièce... (*Voyant la première porte à droite s'ouvrir.*) La porte s'ouvre! Sa Majesté est levée... la reine va paraître.

SIMONNE, *avec joie.*

Quel plaisir!

TRUMBELL.

Ah bien! oui, il ne s'agit pas de s'amuser... mais d'aller avertir lady Pekinbrook... Dis-lui que sa seigneurie peut se présenter.

SIMONNE.

Oui, mon oncle.

TRUMBELL, *la mettant à la porte.*

Eh! va donc!... On ne dirait jamais que ces gens-là arrivent de France... ils ne savent pas se remuer... tandis que moi... Dieu! voici déjà le maréchal, le chambellan, le chevalier d'honneur, et la reine... la reine elle-même... Moi qui sous Cromwel n'avais pas l'habitude d'en voir... (*Il se tient courbé respectueusement.*)

SCÈNE V.

D'ELVAS, FRANCINE, TRUMBELL.

D'ELVAS, *s'avançant en donnant la main à Francine, et apercevant Trumbell à moitié prosterné.*

Qu'est-ce donc, maître Trumbell? et que veut dire cette posture?



TRUMBELL.

C'est la seule qui me convienne... Je sais, Monseigneur, je sais tout.

D'ELVAS.

Alors, du silence!

TRUMBELL.

Aussi, je me tais... Mais ma maison, ma famille, mes gens, je viens tout offrir à Madame.

FRANCINE, *étonnée.*

A moi?

D'ELVAS, *bas à Francine.*

Acceptez sans parler!... (*Francine fait un geste.*) C'est bien!

TRUMBELL.

De plus, une lettre de la comtesse Pekinbrook, la plus noble dame du pays, qui est déjà venue attendre le lever de...

D'ELVAS.

Il suffit, remettez cette lettre. (*Trumbell passe près de Francine, met un genou en terre et lui présente la lettre.*)

D'ELVAS, *bas, à Francine, qui reste stupéfaite.*

Prenez et lisez.

FRANCINE, *lisant.*

« On ne paraît pas de peur de vous compromettre, mais vous êtes reconnue; un signe, et l'on est à vos pieds; un mot, et vingt mille, trente mille guinées sont à votre disposition; on sollicite l'honneur de vous les apporter... » (*Bas à d'Elvas.*) Je déclare que si j'y comprends quelque chose...

D'ELVAS, *bas.*

Ce n'est pas nécessaire... (*Haut à Trumbell.*) Madame recevra Milady... Laissez-nous.

TRUMBELL.

Encore une faveur!... la plus grande de toutes, la permission de baiser le bas de votre robe.

D'ELVAS.

Mieux que cela!... La main que Madame vous offre... (*Bas à Francine.*) Offrez-la donc!... (*Francine la présente à Trumbell, qui l'embrasse.*) Quiconque a touché cette main est anobli... Relève-toi, premier maître d'hôtel du palais, baron de Bérigoul!

TRUMBELL, *à part.*

Moi!... baron!... O Cromwell!... si tu me voyais! (*A haute voix.*) Vive la reine!

D'ELVAS.

Tais-toi, tais-toi, et laisse-nous. (Trumbell sort après avoir salué respectueusement.)

SCÈNE VI.

FRANCINE, D'ELVAS.

FRANCINE, regardant avec étonnement autour d'elle.

Qu'est-ce que tout ça signifie?

D'ELVAS.

J'ai tenu mes promesses, et depuis le moment où nous sommes embarqués, j'espère que mon respect...

FRANCINE.

C'est juste! deux chambres séparées, et pas un mot d'amour ou de galanterie. Je ne le croyais pas... Mais vous m'avez promis de tout me dire en Angleterre, et nous y sommes.

D'ELVAS.

Tu as raison; écoute-moi donc et tâche de ne rien oublier... (Voyant qu'elle est debout près de lui.) Ah! assieds-toi; c'est plus convenable, si quelqu'un venait... (Francine va s'asseoir.) Sais-tu, d'abord, qu'il y a quelques années l'Angleterre avait un roi qu'on appelait Charles Ier?

FRANCINE.

Ma foi, non, mais il avait là un beau pays, et il devait être bien heureux!

D'ELVAS.

Au contraire; il fut condamné à mort, et sa famille est exilée depuis onze ans.

FRANCINE, étonnée.

Ah! bah! vous en êtes bien sûr?

D'ELVAS.

Tellement sûr, que son fils, qu'on nomme Charles II, est débarqué depuis un mois en Angleterre, pour reconquérir son royaume.

FRANCINE, naïvement.

Je ne demande pas mieux... Mais qu'est-ce que ça peut me faire à moi?

D'ELVAS.

Tu vas le savoir... Il y a une jeune femme, une princesse de Portugal, ma souveraine, à moi!...

FRANCINE.

C'est vrai! vous m'avez dit que vous étiez un seigneur portugais.

D'ELVAS.

Cette reine ne veut pas rester plus longtemps séparée de son mari... Malgré nos conseils, qui lui prescrivaient d'attendre en France ou en Hollande, elle a voulu absolument rejoindre le roi et partager son sort et ses dangers.

FRANCINE.

C'est bien à elle... c'est une brave femme!... Mais moi, en quoi ça me regarde-t-il?

D'ELVAS.

Nous y voici... Il fallait tromper la surveillance des croisières anglaises, et, une fois débarqués, donner le change aux espions de Richard et du parlement... Alors, et sur un bâtiment français, un modeste bateau pêcheur, la reine aborde en Écosse, pendant que toi, sur un superbe vaisseau portugais, tu descends sur les côtes d'Angleterre avec assez d'adresse pour que la ville de Brighton et tous les environs sachent déjà que la princesse de Portugal, la femme de Charles II, est cachée dans une taverne de cette ville.

FRANCINE, après un moment de silence.

Eh bien?...

D'ELVAS.

Eh bien! toutes les forces, tous les constables, toute la police du royaume se concentrent de ce côté... ce qui assure le voyage de la vraie reine et lui permet de rejoindre son époux.

FRANCINE.

Et si pendant ce temps on nous arrête?

D'ELVAS.

Je l'espère bien... et je m'arrange pour cela!

FRANCINE, d'un air inquiet.

Oui, mais moi, ça ne m'arrange pas, et je voudrais savoir ce qui m'arrivera.

D'ELVAS.

Il t'arrivera d'être conduite à Londres à petites journées... avec les plus grands égards... dans une belle voiture à quatre chevaux... Toi qui aimes à aller en voiture...

FRANCINE, avec joie.

Quatre chevaux!...

D'ELVAS.

Peut-être huit... avec de belles glaces et de beaux cavaliers à chaque portière...

FRANCINE.

Et puis?

D'ELVAS.

Et puis, quand nous aurons gagné par là le temps nécessaire, ou même plus tôt, si les événements le permettent... je dirai la vérité... La reine d'Angleterre redeviendra Francine Camusat... Et comme on n'a jamais été au pouvoir sans qu'il en reste quelque chose... sa royauté lui vaudra, ainsi que je le lui ai promis, une soixantaine de mille livres pour sa cassette!

FRANCINE, avec joie.

Vraiment?

D'ELVAS.

Toutes les reines ont une cassette.

FRANCINE.

C'est gentil!... Et qu'est-ce que j'aurai à faire!

D'ELVAS.

Tu l'as déjà vu... être encensée, adorée, recevoir des hommages... et prodiguer en échange des éloges et des remerciements... donner libéralement sa main à baiser... distribuer, sans les compter, les sourires à ceux qui regardent... les promesses à ceux qui demandent, et les cordons à tout le monde!.. Dans les restaurations ça ne coûte rien et ça rapporte... Surtout, silence absolu, même avec nos plus zélés partisans... Ces nobles familles, dont les prétentions, l'indiscrétion et les exigences ont toujours compromis la cause qu'ils voulaient servir... (Voyant entrer lady Pekinbrook.) On vient!.. ça commence déjà!... (Haut.) Milady, comtesse de Pekinbrook, que j'ai l'honneur de présenter à Sa Majesté. (A Francine.) Un sourire gracieux!... (Francine fait un sourire à lady Pekinbrook.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LADY PEKINBROOK.

LADY PEKINBROOK, très-émue.

Ah! Madame! ah! Votre Majesté!.... La surprise, la joie, l'attendrissement... J'avais là-dessus trois ou quatre phrases

qu'il m'est impossible d'achever.... l'émotion m'a rendue muette!...

D'ELVAS.

C'est un genre d'éloquence qui a bien son prix... et que Sa Majesté préfère... (A lady Pekinbrook, qui est prête à se trouver mal.) Eh bien! que faites-vous donc, Milady?... Vous trouver mal devant la reine!...

LADY PEKINBROOK, avec une transition brusque.

C'est juste!... l'étiquette!... C'est, je crois, monsieur le comte d'Elvas que j'ai l'honneur de revoir... marquis de Villa-real et parent de la nouvelle reine?

D'ELVAS.

Moi-même, qui, l'année dernière, ai vu à Bréda, près du roi Charles II, monsieur le comte et madame la comtesse de Pekinbrook!...

LADY PEKINBROOK, à Francine.

Sa Majesté n'avait pas encore quitté le Portugal...

D'ELVAS.

A peine mariée... c'est la première fois qu'elle daigne se montrer à ses fidèles sujets d'Angleterre!...

LADY PEKINBROOK.

Aussi je tenais ardemment à lui jurer la première serment de fidélité... car tous les nobles des environs étaient aux aguets pour me ravir cet honneur... et ils sécheraient de jalousie s'ils savaient seulement toutes les choses aimables et gracieuses que Sa Majesté a daigné m'adresser!...

FRANCINE, bas, à d'Elvas.

Je n'ai encore rien dit!

D'ELVAS, bas.

C'est ce qu'il faut... Continuez de même!

LADY PEKINBROOK.

Ah! j'en garderai un éternel souvenir!... Nous le méritons, j'ose le dire, par l'inébranlable attachement que nous avons montré à la dynastie déchue... Lord Pekinbrook, mon époux, a toujours gardé, sous l'usurpateur, un silence obstiné et séditieux... Il est toujours resté dans ses terres et ne s'est jamais montré. Aussi, j'ose espérer que ces onze ans de dévouement et de services ne seront pas stériles... et que Sa Majesté daignera se le rappeler pour le premier gouvernement vacant!... Moi, autrefois dame d'atours, je ne demande rien pour moi...

rien que mon rang, avec les droits attachés à l'ancienneté...

D'ELVAS, avec un signe approbatif.

Comment donc!...

LADY PEKINBROOK, continuant.

Mais je demanderai, en revanche, un régiment pour mon fils aîné, l'ordre de Saint-André pour les deux autres... et quant à mes trois derniers, dont je garantis le jeune dévouement, je les présente avec confiance comme pages de Votre Majesté!

FRANCINE, à lady Pekinbrook.

Vous n'avez pas d'autres parents?

LADY PEKINBROOK, avec effusion.

Ah! Madame!... je sens tout ce que cette demande a de gracieux, de généreux, de vraiment royal!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TRUMBELL, puis SIMONNE.

TRUMBELL, accourant.

Madame!... Madame!...

LADY PEKINBROOK.

Qu'est-ce donc?

D'ELVAS, à part, avec joie.

Viendrait-on nous arrêter?

TRUMBELL.

Tous les nobles du pays qui arrivent!...

D'ELVAS, tristement, à part.

Ah! que cela...

TRUMBELL.

Je les ai tous reconnus!... Ils sont là dans le salon de cent couverts à attendre Sa Majesté.

LADY PEKINBROOK, bas à Trumbell.

Maladroit!... Vous les avez donc prévenus?

TRUMBELL, de même.

Eh! non... ils sont venus tout seuls!...

LADY PEKINBROOK.

Preuve, comme je le disais, que nos affaires vont à merveille!... Aussi Sa Majesté va être accablée de harangues et de demandes auxquelles je voudrais la soustraire.

D'ELVAS.

Impossible!... Il faut que la reine reçoive.

FRANCINE, à demi voix.

Vous croyez?... Et que leur dire?

D'ELVAS, de même.

Toujours la même chose.

FRANCINE, de même.

Ce n'est pas difficile... (Haut.) Mais recevoir ainsi, en costume de voyage... l'on dirait plutôt d'une grisette que d'une majesté, tant la mienne est chiffonnée... (D'Elvas lui fait un signe; elle lui dit à demi voix.) Chiffonnée... ça se dit!...

LADY PEKINBROOK.

N'est-ce que cela?... J'ai tout prévu... j'avais chargé la jeune fille qui est venue m'annoncer votre arrivée...

TRUMBELL, avec fierté.

Ma nièce!

LADY PEKINBROOK, continuant.

D'apporter à Votre Majesté quelque robe de cour... (A Simonne, qui vient de la droite, portant plusieurs cartons.) Déposez cela dans l'appartement de la reine... (A Francine.) J'y ai joint quelques coiffures à moi...

FRANCINE, à part.

Qui ne m'iront jamais!

LADY PEKINBROOK, à Simonne qui est au fond du théâtre.

Laissez ce carton... (Simonne laisse un carton et porte les autres dans l'appartement à droite, et rentre un instant après.) C'est ce qu'il y a de plus nouveau... cela vient de France.

FRANCINE, vivement.

Ah! voyons!... Je vous dirai tout de suite si c'est d'un bon genre... s'il y a du style... il faudrait d'abord savoir de quel magasin... (Un regard de d'Elvas l'arrête.) De quel magasin ça vient? (Pendant ce temps Simonne est rentrée, a ouvert le carton et présente une toque à lady Pekinbrook.)

QUINTETTE.

LADY PEKINBROOK, à Francine, lui montrant sa coiffure.

Cette toque plait-elle à Votre Majesté?

FRANCINE, l'examinant.

Mais oui, c'est fort gentil...

(A part, regardant lady Pekinbrook.)

Pour une tête anglaise,

Ce n'est pas trop mal ajusté.

LADY PEKINBROOK, à Simonne.

Approchez, mon enfant!... Cette jeune Française
Va m'aider à vous la poser!

FRANCINE.

Je la mettrai mieux seule...

D'ELVAS, arrêtant Francine.

On ne peut refuser
Des services offerts avec autant de grâce.

FRANCINE, bas à d'Elvas.

Elles vont me coiffer de travers!

D'ELVAS, bas.

Dans ta place
On est toujours fort bien!

LADY PEKINBROOK, plaçant la toque sur la tête de Francine.

C'est cela, m'y voici...
(A Simonne.)
Mets des épingles par ici!...

SIMONNE, s'approchant.

Quel honneur! coiffer une reine!

FRANCINE, sans la regarder.

Tâchez au moins que cela tienne!
(Jetant un cri.)
Maladroite!... vous me piquez!..

SIMONNE, confuse.

C'est le trouble...

LADY PEKINBROOK.

Vous répliquez!...

TRUMBELL, à Simonne.

Vous osez répliquer à votre souveraine!

SIMONNE, levant les yeux et reconnaissant Francine.

Pardon!... Dieu! qu'ai-je vu?... Non! non!... j'y crois à peine?
C'est vous, qui... c'est vous, que...

D'ELVAS ET FRANCINE, la reconnaissant.

Simonne!... quel malheur!

FRANCINE, à part.

Elle va renverser mon trône et ma grandeur!

ENSEMBLE.

SIMONNE.

Étrange surprise!
Et que croire ici?
C'est une méprise
Qui m'abuse ainsi.

Je la quitte à peine
Dans son magasin!
Et la voici reine!
Dieu! quel beau chemin!

LADY PEKINBROOK ET TRUMBELL.

D'où vient ta surprise?
Qui t'agite ici?
C'est quelque méprise
Qui la trouble ainsi.
Je respire à peine!
Cela peut enfin
Offenser la reine!
Pour nous quel chagrin!

FRANCINE ET D'ELVAS, à part.

Fatale surprise!
Elle peut ainsi
D'un mot, à sa guise,
Tout changer ici!...
Et, quoi qu'il advienne,
Renvoyer soudain
Une noble reine
Dans son magasin!

TRUMBELL, à Simonne.

Allons, qu'as-tu?... réponds!

LADY PEKINBROOK.

Connais-tu la princesse?...

SIMONNE, troublée.

Moi! non!... oui!... non!...

LADY PEKINBROOK.

Où l'as-tu vue, enfin?
A sa cour?...

SIMONNE.

Ah! bien, oui!...

LADY PEKINBROOK.

Voyez quelle hardiesse!

SIMONNE.

Je la vis!...

LADY PEKINBROOK.

Où cela?...

SIMONNE.

Mais dans un magasin
De modes...

LADY PEKINBROOK.

Quelle fable!...
Une reine modiste!

TRUMBEL.

Ah! c'est invraisemblable!

LADY PEKINBROOK.

Pis que cela!... c'est une indignité!...

D'ELVAS.

Vous vous trompez... car c'est la vérité!

TOUS.

Que dit-il?... quel mystère!
Est-ce la vérité?

FRANCINE, à part.

Ciel! que dire!... et que faire!
Adieu Ma Majesté!...

D'ELVAS.

Sachez ici tout le mystère!

TOUS.

Voyons, écoutons le mystère!

D'ELVAS.

Dans les murs de Calais, cachant son noble rang
Sous le modeste habit d'une simple ouvrière,
Ma noble souveraine attendait le moment
De s'embarquer pour l'Angleterre!

FRANCINE, à part.

Le comte ment fort gentiment!

LADY PEKINBROOK.

J'en étais sûre... Une simple ouvrière
N'aurait pas cet air imposant!...

FRANCINE, à part.

La vieille s'y connait vraiment!...

TRUMBELL, à Francine.

Daignez lui pardonner ce tort;

FRANCINE, avec dignité.

Je lui pardonne... Et d'ailleurs j'aime fort
Les modistes... Aussi, je veux en souveraine
Encourager cet art, où brillent de tous temps
La constance, les mœurs, les vertus, les talents!

ENSEMBLE.

FRANCINE, à part.

Je l'échappe belle
Pour ma dignité!

Le sort est fidèle
A Ma Majesté!
Mais de la grisette,
Avec vérité,
Combien je regrette
La franche gaîté!

D'ELVAS, à part.

Nous l'échappons belle
Pour sa dignité!
Le sort m'est fidèle.
Mais, en vérité,
De nôtre grisette
La vive gaîté
Perce sous l'aigrette
De Sa Majesté.

LES AUTRES.

Mon Dieu! qu'elle est belle!
Quel air de fierté!
Ah! quel cœur rebelle
Aurait résisté?
Quelle erreur complète,
D'avoir hésité
Entre une grisette
Et Sa Majesté!

D'ELVAS, à Simonne, après avoir parlé bas à Francine.

Pour vous prouver sa royale indulgence,
Sa Majesté vous fait une faveur!

SIMONNE ET TRUMBELL.

Une faveur! Quelle douce espérance!

D'ELVAS.

On daigne vous nommer demoiselle d'honneur.

LADY PEKINBROOK, stupéfaite.

Demoiselle d'honneur!...

SIMONNE.

Cet état-là, je pense,
N'est pas aisé!...

TRUMBELL.

Quelle reconnaissance!

FRANCINE, bas, à d'Elvas.

Mais ça ne lui va pas du tout!

TRUMBELL.

Vous verrez son futur... c'est un garçon de goût!

Nous vous l'amènerons...

FRANCINE.

Son futur!

(A part.)

Je n'ose

Lui demander son nom... Si c'était...

SIMONNE, à Francine.

C'est Marcel

Que vous connaissez bien!

FRANCINE, vivement.

Marcel!... Ah! je m'oppose

A cet hymen!... Je le défends!...

TRUMBELL ET SIMONNE.

O ciel!

D'ELVAS, surpris.

Pourquoi cela?...

FRANCINE, bas à d'Elvas.

Mais c'est celui que j'aime...

Et, je vous le déclare ici,

Trône, faveurs, richesse, honneur suprême,

Je vous rends tout... je ne garde que lui!

D'ELVAS, bas à Francine.

Mais tais-toi donc!

(Haut à Trumbell.)

La reine pense

Qu'il faut à votre nièce une noble alliance,

Un duc, un comte, un grand seigneur!

TRUMBELL.

Cela me semble juste, avec notre grandeur?

(A Simonne.)

Qu'en dis-tu?...

SIMONNE.

S'il faut être sincère,

Je dis qu'un grand seigneur serait assez l'affaire

D'une demoiselle d'honneur!

FRANCINE, à part.

Pauvre Marcel!... va! l'on ne t'aime guère!

D'ELVAS, bas à Francine.

Tu vois que, grâce à moi, tu gardes en ce jour

Et ta couronne et ton amour!...

(Haut, et montrant la porte du fond.)

Mais la noblesse attend...

LADY PEKINBROOK.

La royale toilette
De Sa Majesté n'est pas faite!

FRANCINE.

Simonne, suivez-moi... car dès ce moment-ci
Je vous attache à moi...

(A part.)

Pour l'éloigner de lui!...

ENSEMBLE.

FRANCINE, à part.

Je l'échappe belle, etc.

D'ELVAS.

Nous l'échappons belle, etc.

LES AUTRES.

Mon Dieu! qu'elle est belle, etc.

(D'Elvas, comme chevalier d'honneur, présente l'avant-bras à Francine, qui sort en s'appuyant sur lui et en faisant de l'autre main un salut de protection à Trumbell. Elle donne quelques ordres à lady Pekinbrook, qui répond par une révérence; puis elle entre avec d'Elvas dans les appartements à droite. Simonne les suit.)

SCÈNE IX.

TRUMBELL, LADY PEKINBROOK.

TRUMBELL, avec enthousiasme.

Sa Majesté est charmante!... nommer ma nièce demoiselle d'honneur!

LADY PEKINBROOK, à part.

Nomination que nous rectifierons!... (Haut.) Je vais, de la part de la reine, près de la noblesse qui est là, dis-tu...

TRUMBELL, montrant la porte du fond.

Dans le salon de cent couverts.

LADY PEKINBROOK.

Les prévenir que Sa Majesté va recevoir leurs hommages... Mais pendant qu'ils sont tous à attendre la réussite, sans rien oser, sans rien hasarder... si à nous deux nous devancions les événements...

TRUMBELL.

Comment cela?

LADY PEKINBROOK.

Dans cette petite ville, qui est toute royaliste et où il n'y a

pas un soldat presbytérien, nous pouvons, sans rien craindre, risquer une manifestation courageuse qui nous fera un honneur infini... Fais sonner les cloches de la paroisse.

TRUMBELL.

Moi !

LADY PEKINBROOK.

Et, par ordre du comte d'Elvas, je vais faire tirer l'artillerie du vaisseau *le San Carlos*.

TRUMBELL.

Prenez garde !... prenez garde !... Ne nous pressons pas ! Il peut y avoir du danger.

LADY PEKINBROOK.

Aucun !... un seul shérif à deux milles d'ici... Comme médecin, il est toujours en route... Il faudrait donc que quelqu'un se fût chargé exprès de l'avertir chez lui...

TRUMBELL, à part.

Ah ! mon Dieu !

LADY PEKINBROOK.

Pour qu'il allât lui-même au cantonnement voisin requérir des soldats... Et qui nous aurait dénoncés ?

TRUMBELL, tremblant.

Qui ?

LADY PEKINBROOK.

Ce n'est pas moi !

TRUMBELL, de même.

Ni moi non plus !... (A part.) Mais cette maudite lettre... si je pouvais la ravoir !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MARCEL, accourant.

MARCEL.

Mon oncle, mon oncle, me v'là !... j'ai joliment couru... Votre lettre que je vous rapporte !

TRUMBELL, la saisissant vivement et la cachant dans sa poche.

Vive le roi !... ou plutôt vive la reine ! (A Marcel, qui veut lui parler.) Tais-toi !

LADY PEKINBROOK.

Qu'est-ce donc ?

TRUMBELL.

Rien !... c'est-à-dire rien... d'excellentes nouvelles... Le ciel

se déclare pour la bonne cause... Faisons tirer le canon ! faisons sonner les cloches ! rendons à notre souveraine tous les honneurs dus à son rang... De plus, je veux et j'entends qu'ici, dans ma maison, tout mon monde soit sous les armes!

LADY PEKINBROOK.

C'est juste !... c'est juste !... il faut à Sa Majesté une garde d'honneur !

TRUMBELL, à Marcel, lui donnant une carabine.

Prends ma carabine !

MARCEL, étonné.

Moi!

TRUMBELL.

N'aie pas peur... elle n'est pas chargée... elle ne l'est jamais.

LADY PEKINBROOK, à Marcel.

Toi... en faction à cette porte!... Ta consigne est de rester ici... de présenter les armes à Sa Majesté... de ne laisser entrer personne sans son ordre ou le mien... et surtout de ne pas quitter ton poste... ou sinon passé au conseil de guerre... Présentez armes!... c'est bien ! (Marcel porte les armes à lady Pekinbrook, qui sort par le fond.)

SCÈNE XI.

MARCEL, en faction; TRUMBELL, causant avec lui.

TRUMBELL.

Eh bien! mon garçon !... voilà de fameux événements !

MARCEL, s'avançant vers lui.

Bien vrai ?

TRUMBELL.

Reste donc à ton poste !... (Marcel se remet en faction.) Oui, mon enfant : je l'ai vue, cette grande reine, qui s'asseyait elle-même ici, sur cette chaise!

MARCEL.

Diable! je voudrais bien la voir aussi!

TRUMBELL.

Ça ne tardera pas! car elle est là, dans cet appartement, à sa toilette, avec ma nièce, qu'elle a nommée demoiselle d'honneur.

MARCEL, s'avançant.

Pas possible!...

TRUMBELL.

Reste donc à ton poste ! (Même jeu.) Et moi, maître d'hôtel du palais, baron de Bérigoul !

MARCEL, étonné.

Vous ?

TRUMBELL.

Comme tu vois ! et je n'en suis pas plus fier !... A propos de ça, mon pauvre garçon, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer : tu ne peux plus épouser ma nièce !

MARCEL.

Pour quelles raisons ?

TRUMBELL.

La reine ne le veut pas, ni nous non plus.

MARCEL.

A cause ?

TRUMBELL.

A cause de l'élévation de notre rang et de la bassesse du tien !...

MARCEL.

Vous !... un partisan de Cromwell... un puritain qui voulez l'égalité !

TRUMBELL.

C'est vrai !... je veux que tout le monde soit riche et grand seigneur !... voilà comme j'entends l'égalité, et comme tu n'as pas de celles-là...

MARCEL, avec colère.

Eh bien ! par exemple !... (Se reprenant.) Ce n'est pas tant pour la chose... car ça m'est égal d'être marié ou garçon... mais dire qu'en France et en Angleterre personne ne veut de moi à cause de ma fortune... il y a de quoi la prendre en haine !...

TRUMBELL.

Et elle est capable de te le rendre... Mais console-toi ; la reine est excellente, et si tu lui demandes quelque chose, la moindre chose... d'être chevalier ou marquis, je suis sûr qu'elle te l'accordera !

MARCEL.

Je verrai.

TRUMBELL.

Et alors, sur-le-champ nous consentirons.

MARCEL.

Vous êtes bien bon... je vous remercie.

TRUMBELL.

C'est moi qui te remercie de ta course de tout à l'heure, et de la lettre que tu m'as apportée.

MARCEL.

Il n'y a pas de quoi... La vieille gouvernante du shérif ne voulait pas me la rendre... mais moi j'ai dit : Il me la faut! mon oncle Trim Trumbell veut la ravoir... ou sinon!

TRUMBELL.

C'est bien !

MARCEL.

Ne vous fâchez pas, qu'elle m'a alors répondu... j'ai vu monsieur le shérif la mettre là, dans son tiroir... Elle l'en a retirée et me l'a donnée !

TRUMBELL, avec effroi.

Comment !... le shérif était donc rentré ?

MARCEL.

Oui, sans doute !

TRUMBELL.

Il l'aura lue ?

MARCEL.

Apparemment !

TRUMBELL, fouillant dans sa poche, et en retirant la lettre.

En effet !... elle a été décachetée ! elle a été ouverte...

MARCEL.

Qu'est-ce que ça vous fait ?... puisque vous l'avez.

TRUMBELL.

Ce qu'il m'importe !... ah ! mon Dieu !... que devenir ?... Dis-moi, mon garçon...

MARCEL.

Je ne peux pas... je vais à mon poste... N'entendez-vous pas !...

TRUMBELL, avec frayeur.

Miséricorde ! Qu'est-ce qu'il va arriver ? (On entend sonner les cloches. On tire le canon. On bat le tambour. Les portes de l'appartement de droite s'ouvrent ainsi que celles du fond. Marcel, qui s'est remis en faction, présente les armes à Francine, qui paraît en grande toilette de cour, se dirigeant vers la salle du fond en donnant la main à d'Elvas. Lady Pekinbrook vient d'ouvrir les portes du fond et paraît en tête de la noblesse. Tout cela sur une ritournelle très-brillante.)

SCÈNE XII.

LADY PEKINBROOK, annonçant.

La reine, Mesdames !... (Au moment où Francine passe devant Marcel, il jette un cri, et son arme lui tombe des mains. Il fait un mouvement pour courir vers elle; mais d'Elvas, qui s'en aperçoit, entraîne Francine, et les portes du fond se referment vivement sur eux et leur suite.)

SCÈNE XIII.

MARCEL, seul, vivement ému.

Ah! qu'ai-je vu, grands dieux!
En croirai-je mon cœur! en croirai-je mes yeux!

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Est-ce elle?... est-ce un songe, un prodige
Qui vient de m'apparaître ici?
Elle en ces lieux! ô doux prestige!
Ah! pourquoi si vite as-tu fui!...
Mais cette parure si belle,
Cette pompe, cette grandeur,
Et puis cet air plein de froideur...
(Avec tristesse.)
Je me trompais, ce n'est pas elle!
C'était un rêve de mon cœur!

DEUXIÈME COUPLET.

Est-ce elle qui, superbe et fière,
Passerait devant son ami,
Lorsque mon âme tout entière
Rien qu'à son approche a frémi!
Pourtant j'ai vu sous la dentelle
Son trouble, et, je crois, sa rougeur...
Et puis son regard enchanteur!
(Avec passion.)
Ah! jamais pour une autre qu'elle
N'aurait ainsi battu mon cœur!...

(Voyant les portes du fond s'ouvrir.) On approche... la porte s'ouvre... Ah! mon Dieu!... (Il se remet vivement à son poste.)

SCÈNE XIV.

MARCEL, en faction, FRANCINE, parlant au fond aux nobles dames qui sont entrées avec elle.

Je demande quelques instants de repos... Lady Pekinbrook voudra bien me remplacer... (A part, et redescendant la scène.) Enfin, j'ai pu me soustraire à la surveillance de M. le comte qui ne me quittait pas des yeux... et pendant qu'il allait donner des ordres pour le banquet... C'est très-fatigant, mon état, surtout quand on n'en a pas l'habitude!... Ils sont tous à me demander des audiences particulières... (Apercevant Marcel qui lui présente les armes.) en voilà un qui n'en demande pas et qui en a peut-être grande envie!...

DUO.

MARCEL, en faction.

Je n'ose!

FRANCINE, à part.

Il hésite!...

MARCEL.

Ah! je tremble!

FRANCINE, de même.

Il a peur!

MARCEL.

Quel tourment!

FRANCINE.

Il s'approche!

MARCEL, inquiet, s'arrêtant.

Halte-là!

FRANCINE.

Quel malheur

ENSEMBLE.

Comme mon cœur palpite!
Serait-ce la frayeur!
Non... non... ce qui l'agite
Est plutôt du bonheur!

MARCEL, à part.

Quitter le poste que l'on garde,
Je le sais, est fort dangereux.

FRANCINE, à part.

Il ne vient pas...

(Se détournant.)

Mais il regarde...

MARCEL, courant à elle.

O ciel! voilà ses jolis yeux!

FRANCINE, d'un ton de princesse.

Que me veut cette sentinelle?...

MARCEL, stupéfait.

Je me trompais... ce n'est pas elle!
Francine m'aurait reconnu!

FRANCINE, à part.

Pauvre Marcel! qu'il est ému!
Eh bien! il retourne à sa place!

(Avec dignité.)

Approchez, mon garçon... Peut-être voulez-vous
Obtenir de moi quelque grâce!

MARCEL, à part, avec joie.

Ah! voilà ses accents si doux!

FRANCINE, avec coquetterie.

Vous ferais-je peur?...

MARCEL, venant à elle.

Au contraire...
C'est que... c'est que... malgré votre air sévère...

FRANCINE.

Eh bien!...

MARCEL.

Je crois voir!...

FRANCINE.

Quoi donc!...

MARCEL, vivement.

Une coquette!... une ingrate!...

(S'arrêtant.)

Ah! pardon!
Mais Votre Majesté possède sa figure!

FRANCINE, feignant la surprise.

Moi!...

MARCEL.

Ses regards et sa tournure!

FRANCINE.

Vraiment!...

MARCEL.

Sa taille et ses attraits!

FRANCINE.

Vous riez?

MARCEL.

Enfin, dans vos traits
Chacun reconnaîtrait l'image...

FRANCINE.

De quoi!...

MARCEL.

De son doux et charmant visage!

FRANCINE, avec coquetterie.

Ah! vous croyez?...

MARCEL, avec passion.

Eh! tenez, maintenant,
Je trouve qu'en vous regardant...
C'est toi... c'est vous!...

FRANCINE, sévèrement.

Arrêtez, insolent!...

ENSEMBLE.

MARCEL, à part.

Ah! je respire à peine!
Est-on plus fou que moi?
Aller prendre une reine
Pour l'objet de sa foi!

FRANCINE, à part.

Je gémis de sa peine!
Qu'il a d'amour pour moi!
Ah! que l'état de reine
Est un pénible emploi!

MARCEL, avec expression.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi, Madame;
J'ai grand tort... mais à votre aspect
Malgré moi j'éprouve en mon âme
Bien plus d'amour que de respect!
A vos genoux chacun implore
Votre rang, votre dignité!
Moi, c'est une autre que j'adore
Aux pieds de Votre Majesté.

ENSEMBLE.

MARCEL.

Ah! je respire à peine, etc.

FRANCINE.

Je gémis de sa peine, etc.

FRANCINE, s'oubliant peu à peu.

Vous l'aimez donc bien!

MARCEL, avec chaleur.

Si je l'aime!...
Ah! comme l'on n'aima jamais!

FRANCINE.

Mais qui sait... peut-être elle-même
Partage-t-elle vos regrets?

MARCEL.

Oh! non, non, c'est une volage!

FRANCINE.

Qui vous l'a dit?...

MARCEL.

Hélas! mon cœur.

FRANCINE, vivement.

Vous vous trompez!

MARCEL.

Elle a, je gage,
D'autres amants!

FRANCINE.

C'est une horreur!

ENSEMBLE.

MARCEL, surpris, à part.

Mon Dieu! quel délire
Agite son cœur!
Le mien y croit lire
Son ancien bonheur!
Chaque mot m'enflamme,
Quel doux souvenir!
Et je sens mon âme
Renaître et mourir.

FRANCINE, à part.

Que viens-je de dire?
Quel trouble en son cœur!
Le mien y croit lire
Notre ancien bonheur!
Chaque mot m'enflamme;
Quel doux souvenir!
Ah! je sens mon âme
Renaître et mourir.

FRANCINE, à part, avec agitation.

Je n'y tiens plus!... Quand il m'accuse,
Adieu le trône et la grandeur.

MARCEL, de même.

Est-ce mon amour qui m'abuse
Est-ce encore une triste erreur?

FRANCINE, s'oubliant.

Marcel! pauvre Marcel!...

(S'arrêtant.)

Ciel! que viens-je de faire?

MARCEL, hors de lui.

Ah! voilà sa voix d'autrefois.

FRANCINE, à part.

Ici, tout est perdu!... ma dot et le mystère!

MARCEL, avec agitation.

Vous m'avez appelé?

FRANCINE, hésitant.

Tout à l'heure, je crois,
Le maître de ces lieux te nomma.

MARCEL, avec transport, tombant à genoux.

Cette fois,
Non, je ne rêve plus! c'est toi que je revois!

ENSEMBLE.

MARCEL.

Mon Dieu! quel délire, etc.

FRANCINE.

Que viens-je de dire, etc.

(Au moment où Marcel tombe aux pieds de Francine et lui prend la main, les portes du fond s'ouvrent, et d'Elvas, lady Pekinbrook, Simonne, Trumbell, les seigneurs et les dames de Brighton, les gens de la taverne, entrent à la fois, et tous s'arrêtent stupéfaits à cette vue.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, D'ELVAS, LADY PEKINBROOK, SIMONNE, TRUMBELL, SEIGNEURS, DAMES, VALETS ET GENS DE LA TAVERNE.

FINAL.

TOUS, avec surprise.

Ciel! un homme aux pieds de la reine!

SIMONNE ET TRUMBELL.

C'est Marcel!

D'ELVAS, courant à Francine, et bas.

Qu'as-tu fait?

(Haut.)

Je devine sans peine.
Cet homme de quelque faveur
Rendait grâce à sa souveraine.

FRANCINE, souriant.

Oui, sans doute...

(A part.)

D'une faveur
Que j'allais faire de bon cœur.

D'ELVAS, bas, à Francine.

Songe à la dot... sois plus fière.

TRUMBELL.

Attendez! attendez! j'y suis...
Peut-être on le nommait marquis?

D'ELVAS.

C'est cela!

FRANCINE.

Laissez donc... marquis! la belle affaire!
Je veux le nommer duc!

TOUS.

Ah! pour lui quel honneur!

MARCEL, tristement et la regardant.

Mon dieu! c'était donc une erreur!

TRUMBELL, à Marcel.

Ah! puisqu'ainsi que nous te voilà grand seigneur,
Plus d'obstacle à ton mariage.

FRANCINE, à d'Elvas.

Comment! que dit-il donc?

TRUMBELL, à Marcel.

Ma nièce est à toi.

FRANCINE, avec un dépit concentré.

Mais du tout!

TRUMBELL.

Leur bonheur est ici votre ouvrage.

FRANCINE, à part.

Qu'entends-je?...

(A d'Elvas.)

De colère j'enrage.
A moi seul il promit sa foi.

LE CHŒUR, montrant Francine.

Ah! qu'elle est bonne! ah! qu'elle est belle!
A chaque instant un doux bienfait

Récompense un ami fidèle
Et lui gagne un nouveau sujet!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, UN SHÉRIF, suivi de SOLDATS.

LE SCHÉRIF, aux soldats.

Emparez-vous de cette porte!
Au nom du parlement.
Que personne ne sorte!

TOUS, avec effroi.

Ah! grand Dieu! quel événement!

D'ELVAS, à part, avec joie.

A la bonne heure donc!... il s'est bien fait attendre!
Mais il vient à propos.

LE SHÉRIF, à Francine.

Que Votre Majesté
Ici daigne m'entendre...

D'ELVAS, avec dignité.

Non, Monsieur!... pas un mot!... à votre autorité
Il faut malgré nous satisfaire!
Qu'exigez-vous de nous?

LE SHÉRIF.

Au château de Brighton
Vous nous suivrez tous deux.

TOUS, consternés.

Notre reine en prison!...

FRANCINE, avec fermeté.

Je n'obéirai pas à cet ordre sévère!

TOUS, avec chaleur.

Comptez sur nous, nous vous protégerons!
Pour vous défendre nous mourrons!
Justice! vengeance
Contre nos tyrans!
C'est trop de souffrance!
C'est trop de tourments!
Pour notre princesse,
Fidèles sujets,
Tous nos bras sans cesse
Ici seront prêts!

FRANCINE, d'un mouvement spontané.

C'en est trop!... calmez votre peine;

Apprenez tout... je ne suis pas la reine...

TOUS, avec étonnement.

Que dit-elle?

FRANCINE, montrant d'Elvas.

Et monsieur le comte d'Elvas
Vous le certifiera!...

D'ELVAS, avec hypocrisie.

Certes! je n'ose pas
Vous démentir, Madame... Ordonnez!... je vais dire
Tout ce que vous voudrez!...

FRANCINE, à d'Elvas, avec colère.

Mais c'est mille fois pire!...

TOUS, montrant d'Elvas.

Le maladroit!...

LE SHÉRIF, à Francine.

Pour cacher votre rang
Il est trop tard!

FRANCINE, à part.

Dieu! que faire à présent!
(Regardant Marcel et Simonne.)
En prison!... et l'on va les marier peut-être!

LE SHÉRIF, à Francine.

Daignez me suivre!...
(Aux seigneurs.)
Et pas de violence!...

D'ELVAS, de même.

La reine vous défend de faire résistance!
Mais vous la vengerez plus tard!...

TOUS.

Nous le jurons!

D'ELVAS, à Francine.

Allons, Madame... obéissons!...

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ah! quel désespoir!... notre reine
Est ainsi ravie à nos yeux!...
Mais pour vous, noble souveraine,
Nos cœurs feront plus que des vœux!

FRANCINE, à d'Elvas, à part, avec colère.

En prison!... c'est une infamie!
Me laisser reine malgré moi!

D'ELVAS, bas à Francine.

Tu dois avoir, ma chère amie,

Toutes les charges de l'emploi!

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Ah! quel désespoir! notre reine
Est ainsi ravie à nos yeux!
Mais pour vous, noble souveraine,
Nos cœurs feront plus que des vœux!

FRANCINE, à part, regardant Marcel.

Que je suis lasse d'être reine!
Et que je voudrais, à ses yeux,
Cesser l'état de souveraine,
Et combler ici tous ses vœux!

MARCEL, à part.

Je doute encor si c'est la reine!
Car, hélas! mon cœur amoureux
Ne sait plus, dans sa vive peine,
A qui son cœur offre ses vœux!

(D'Elvas donne la main à Francine, que précède le shérif et qu'entourent les soldats. Lady Pekinbrook se précipite vers Francine, et baise avec transport le bas de sa robe. Francine jette un regard d'adieu à Marcel. Tous agitent leurs chapeaux en l'air, en s'écriant :)

Vive la reine!...

ACTE III.

Un appartement royal. Alcôve au fond, avec rideaux de velours; porte à droite, et fenêtre à gauche, avec des rideaux pareils; portes à droite et à gauche de l'alcôve.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCINE, seule.

AIR.

Captive en ce palais!
Ah! quels ennuis! ah! quels regrets!...
Mon doux pays, ma belle France!
Toujours vers toi vole mon cœur!
Je t'ai laissé mon espérance,
Et mon repos et mon bonheur!
Pauvre reine de circonstance,
Je n'ai ni grandeur ni puissance,
Et ne connais que la douleur!

Mais quand ici tout m'abandonne,
Quand je gémis du poids d'une couronne
Dont le fardeau pèse sur moi,
Un seul ami me reste encore!
Et dans ton tendre cœur qui pour toujours m'adore,
Mon bon Marcel, le mien a foi!
Ami doux et tendre,
Qui fus tout pour moi,
Si tu peux m'entendre,
Et jusques à toi
Si ma voix s'élance,
Elle te dira
Que ta souvenance
Reste toujours là!

SCÈNE II.

FRANCINE, D'ELVAS.

D'ELVAS, entrant par la gauche.

Eh bien! tu dois être contente!... Te voilà traitée avec tous les égards dus à ton rang... te voilà installée dans le château royal de Brighton,..

FRANCINE.

D'où nous ne pouvons pas sortir...

D'ELVAS.

Qu'importe?... tu as de beaux meubles et des appartements dorés.

FRANCINE.

La belle avance, quand on est en prison!

D'ELVAS.

Plus ou moins toutes les reines en sont là... et tu as comme elles un entourage, une cour, des gens pour te servir... tu vas t'asseoir à une table royale qui ne te déplaît pas.., car tu es gourmande... j'ai vu ça!...

FRANCINE.

La première fois, je ne dis pas!... mais dîner seule... c'est ennuyeux... ça ôterait l'appétit...

D'ELVAS.

Ta dignité royale le veut.

FRANCINE, avec impatience.

Est-ce que cette dignité-là ne va pas bientôt finir?

D'ELVAS.

Je l'ignore... Enfermé comme toi, je n'ai pas de nouvelles... Tout ce que je sais... c'est que les autorités de Brighton sont plus embarrassées que nous... elles ne savent que faire de nos personnes et attendent des ordres supérieurs qui n'arrivent pas.

FRANCINE, d'un ton décidé.

Qu'ils s'arrangent... je n'attends pas davantage... et aujourd'hui même j'abdique!...

D'ELVAS.

Tu crois ça?... Tu aurais beau dire maintenant, tu ne persuaderais personne... et que tu le veuilles ou non, il faut que tu sois reine.

FRANCINE, avec colère.

C'est une indignité! c'est une trahison!... car enfin, si pendant ce temps-là Marcel se marie... qu'est-ce que je ferai de ma fortune?

D'ELVAS.

Silence!... Voici peut-être des nouvelles qui nous arrivent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TRUMBELL.

D'ELVAS, voyant entrer Trumbell.

Eh! c'est notre fidèle serviteur!... notre ami, notre allié, le baron Trumbell de Bérigoul!

TRUMBELL.

Taisez-vous donc!... je ne suis plus noble!...

D'ELVAS, riant.

Déjà?

TRUMBELL.

Je suis presbytérien, puritain, tête-ronde, tout ce qu'on voudra; pour vous sauver et moi aussi.

D'ELVAS.

Comment cela?

TRUMBELL.

Vu mon dévouement reconnu, il m'ont nommé président du conseil qui se tient tous les jours...

D'ELVAS.

Et qu'avez-vous décidé?

TRUMBELL.

Rien encore... ils font tous des motions... c'est à ne s'y pas reconnaître... Ces gaillards-là, mes anciens compagnons, tous soldats de Cromwell, ont si mauvais ton, de si mauvaises manières!... pour moi surtout, qui suis fait maintenant à celles de la cour... ils ne parlent que de piller et de tuer!...

FRANCINE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

TRUMBELL.

Comme autrefois... mais ils ont beau crier : « Mort aux tyrans! et vivent nous!... » personne ne leur dit le contraire... personne ne répond... et ça leur fait peur... Aussi, en attendant qu'il leur arrive de Londres un parti à prendre, ils ont décidé que nous vous ferions subir un interrogatoire.

D'ELVAS.

Ça ne peut faire de mal!

TRUMBELL.

Oui, mais, comme président du conseil, c'est moi qui dois vous interroger... et, je vous le demande, qu'est-ce que je vais vous demander?... et qu'est-ce que vous allez me répondre?...

D'ELVAS.

Nous verrons, quand nous y serons, à faire de notre mieux.

TRUMBELL.

On va venir vous chercher pour vous traîner devant le grand conseil, et je suis accouru vous prévenir.

D'ELVAS.

Je te remercie.

TRUMBELL.

Pour que vous ne disiez rien qui puisse me compromettre.

D'ELVAS.

Et que peux-tu craindre... toi qui as toujours été dans les puritains et les têtes-rondes?

TRUMBELL, tremblant.

J'ai été dans les têtes-rondes, c'est vrai... mais je n'ai jamais été dans les têtes fortes... (A voix basse, lui montrant les soldats qui paraissent.) Les voici... prenez garde!... (Haut, aux soldats.) Qu'on emmène ce traître!... (Bas, à d'Elvas.) Je vous demande bien pardon!...

D'ELVAS, riant.

Il n'y a pas de quoi!... (Aux soldats.) Je suis à vous... (Il sort par le fond, à gauche, avec les soldats.)

SCÈNE IV.

TRUMBELL, FRANCINE.

TRUMBELL, *respectueusement.*

En attendant, et comme mes fonctions de magistrat n'empèchent point celles de maître d'hôtel, je viens savoir si Votre Majesté veut dîner.

FRANCINE.

Moi?

TRUMBELL.

Ça occupe toujours quelques instants de la royauté, et je vais...

FRANCINE.

Un moment.

TRUMBELL.

Comme Votre Majesté voudra; mais le pudding sera froid, et cela fait du tort à un cuisinier.

FRANCINE, *avec impatience.*

Eh! qu'importe!... (*Avec embarras.*) Dites-moi, depuis que je suis dans cette belle prison, Marcel, ce Français, a-t-il épousé votre nièce?

TRUMBELL.

Pas encore!... (*Francine fait un geste de joie.*) Les événements politiques ont suspendu ce mariage, dont le prétendu ne veut plus entendre parler en ce moment.

FRANCINE.

C'est bien!... Et votre nièce?

TRUMBELL.

Est décidée à se marier avec lui ou avec d'autres; car les partis ne manquent pas. Par ma position dans les deux opinions... il m'en arrive de toutes les couleurs.

FRANCINE.

Et Simonne, pourrais-je au moins la voir?

TRUMBELL.

Je le voudrais de grand cœur; mais ça n'est pas permis.

FRANCINE.

Je ne peux donc voir personne?

TRUMBELL.

Si vraiment!... Le conseil a décidé que les premières dames

de la ville feraient le service auprès de Votre Majesté : les comtesses d'Ethel et de Winchester, et lady Pekinbrook.

FRANCINE.

Dieu! que celle-là m'ennuie!

TRUMBELL.

On a décidé aussi que jusqu'à votre départ pour Londres...

FRANCINE, vivement.

Nous partons donc?... Et quel jour?

TRUMBELL.

On l'ignore; mais jusque-là Votre Majesté ne sortira pas de cet appartement.

FRANCINE, à part.

Mais c'est pire que la mort!... et au prix de ma fortune je renonce à la royauté.

TRUMBELL, à voix haute, à la cantonade.

Le dîner de Sa Majesté!

FRANCINE.

Eh! non; ce n'est pas cela dont il s'agit! Trumbell, vous êtes un dévoué et fidèle serviteur.

TRUMBELL.

Tout le monde vous le dira.

FRANCINE.

Eh bien!... allez déclarer au conseil la vérité tout entière.

TRUMBELL.

Parlez! Quelle est-elle?

FRANCINE.

Je vous jure, je vous atteste que je ne suis pas la reine.

TRUMBELL, secouant la tête.

Mauvais moyen, Madame... que je n'oserais même conseiller à Votre Majesté.

FRANCINE.

Quand je vous répète...

TRUMBELL.

Je le dirai si vous le voulez; mais ça ne réussira pas... Le comte d'Elvas a tout avoué; la ville entière vous a reconnue... D'ailleurs, tout vous trahit : ces airs de noblesse et de grandeur... (Voyant les portes s'ouvrir.) Voici le diner de Sa Majesté.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LADY PEKINBROOK, PLUSIEURS DAMES NOBLES de Brighton; VALETS, apportant une grande table au milieu de laquelle est placé un seul couvert.)

(Lady Pekinbrook et les dames sont debout près d'elle. Des soldats puritains ont escorté le déjeuner et restent au fond. Trumbell prend les plats des mains des valets qui les apportent, et, comme maître d'hôtel, les met sur la table.)

FRANCINE, à elle-même, sur le devant du théâtre.

Quel ennui! seule à cette grande table, et tout le monde qui vous regarde. Moi, d'abord, je ne peux rien faire quand on me regarde... (La symphonie qu'on exécute à l'orchestre depuis le commencement de cette scène se termine quelques instants après que Francine a été s'asseoir à la table.) Et la musique maintenant!... Toujours des dîners en musique! (Francine va prendre place à table.)

LADY PEKINBROOK, s'apprêtant à servir Francine.

Servirai-je à Votre Majesté de cette gelée?

FRANCINE.

Non.

LADY PEKINBROOK.

De ce faisan doré?

FRANCINE.

Non.

LADY PEKINBROOK.

Ou de ces puddings? car je me flatte que rien n'y manque!

FRANCINE.

Rien que l'appétit!... (A part.) Ah! quand j'étais grisette, que je n'avais pas de quoi déjeuner... pas même pour un... et que nous étions deux... Quel plaisir!... c'était là le bon temps!... Et ce pauvre Marcel... (Elle l'aperçoit qui apporte un plat qu'il pose sur la table.) Dieu! c'est lui! (Elle se lève vivement.)

TRUMBELL.

Votre Majesté a fini?

FRANCINE, avec humeur.

Eh! non; je n'ai pas commencé... (Elle se rasseoit et regarde Marcel. — A part.) Comme ils l'ont affublé! Le voilà en écuyer tranchant, et c'est lui qui met sur table... (A Trumbell, lui désignant quelques plats qu'on vient d'apporter.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

TRUMBELL.

Le second service.

FRANCINE.

Faites-moi le plaisir de me laisser tranquille! (Trumbell s'incline.) Qu'il a l'air malheureux!... et ne pouvoir seulement ouvrir la bouche pour lui parler! (Elle se met à manger vivement et avec dépit.)

MARCEL, bas, à lady Pekinbrook.

Un homme déguisé vient d'arriver, apportant pour le comte d'Elvas un message important qui concerne sans doute la reine... Il ne savait comment le lui faire parvenir; je m'en suis chargé... et le voici. (Il le lui glisse dans la main.)

LADY PEKINBROOK, bas, à Marcel.

C'est bien!... va-t'en.

FRANCINE, se levant vivement.

Il s'en va!

TRUMBELL.

Qu'est-ce donc?

FRANCINE.

Je n'ai plus faim.

TRUMBELL, faisant signe aux valets de desservir.

Sa Majesté n'a plus faim.

FRANCINE, vivement.

Je veux dîner seule.

LADY PEKINBROOK.

Que tout le monde se retire!... (Tout le monde s'éloigne et l'on referme les portes.)

FRANCINE, à part, regardant lady Pekinbrook qui lui fait des signes d'intelligence.

Qu'est-ce qu'elle me veut donc avec ses signes?

SCÈNE VI.

FRANCINE, LADY PEKINBROOK.

LADY PEKINBROOK, avec mystère.

Madame!... Madame!...

FRANCINE.

Qu'est-ce donc?

LADY PEKINBROOK.

Une lettre de Marcel!

FRANCINE, vivement.

De Marcel!... donnez vite.

LADY PEKINBROOK.

Une lettre pour le comte d'Elvas et Votre Majesté, un message des plus importants!

FRANCINE, froidement.

Ah! c'est bien!... lisez!... Que me disiez-vous donc de Marcel?

LADY PEKINBROOK.

Qu'il s'est exposé pour vous la faire parvenir.

FRANCINE, à part.

Ce pauvre garçon!... Ah! si j'étais reine pour de vrai!... (Haut.) Eh bien! Milady, avez-vous lu?

LADY PEKINBROOK.

Je n'oserais... une lettre particulière et secrète qui ne regarde sans doute que Votre Majesté...

FRANCINE.

N'importe!... lisez.

LADY PEKINBROOK.

Confiance honorable dont je sens tout le prix; mais je voudrais en profiter que je ne le pourrais pas.

FRANCINE.

Et pourquoi?

LADY PEKINBROOK, avec embarras.

Votre Majesté doit le deviner.

FRANCINE, à part.

Non, ma foi!... et à moins que ce ne soit une duchesse qui ne sache pas lire... ça serait drôle!... (Haut.) Donnez donc, Milady.

SCÈNE VII.

Les précédents, LE SHÉRIF, TRUMBELL, et plusieurs soldats puritains qui sont entrés pendant la fin de la scène précédente. Le shérif s'est avancé doucement entre les deux femmes qui ne l'ont pas vu, malgré les gestes que faisait Trumbell pour les prévenir.

LE SHÉRIF, s'avançant et prenant la lettre.

Non, Madame.

LADY PEKINBROOK ET FRANCINE, stupéfaites.

O ciel!

LE SHÉRIF.

J'en demande pardon à Votre Majesté... mais je dois avant

tout prendre connaissance des complots qui se trament contre nous.

LADY PEKINBROOK, *à part.*

Il va tout savoir!...

TRUMBELL, *à part.*

Tout est perdu!

LE SHÉRIF, *jetant les yeux sur la lettre.*

O ciel!... Impossible d'y rien reconnaître... c'est en espagnol ou en portugais.

LADY PEKINBROOK.

C'est ce que je me disais!

FRANCINE, *à part.*

C'est donc cela!

LE SHÉRIF.

Nous espérons, Madame, que Votre Majesté daignera nous expliquer elle-même ce que contient cette lettre.

FRANCINE, *avec dignité.*

Moi, Monsieur? vous ne me connaissez pas... je n'en dirai pas un mot, pas un seul.

LADY PEKINBROOK, *avec enthousiasme.*

Noble fermeté, noble courage!

LE SHÉRIF.

C'est nous avouer alors que ce complot menace la sûreté de la nation... qu'ici peut-être l'on va tout mettre à feu et à sang!... que c'est sans doute contre nous tous un arrêt de proscription!... Songez-y bien, Madame; votre obstination à vous taire peut compromettre votre sûreté et celle de tous les vôtres.

LADY PEKINBROOK, *avec instance, à Francine.*

Parlez, Madame, parlez! de pareilles brutes sont capables de tout.

FRANCINE, *avec fermeté.*

J'ai dit que je ne lirais pas cette lettre pour des raisons qui subsistent toujours... mais je permets au comte d'Elvas de vous en donner connaissance... (*A part.*) Par ce moyen, du moins, il saura ce qu'elle renferme, et moi aussi... (*D'un ton d'autorité.*) Allez!

LE SHÉRIF.

J'y vais moi-même... (*Montrant lady Pekinbrook aux soldats.*) Qu'on éloigne cette femme... (*Mouvement d'effroi de lady Pekinbrook; à Fran-*

cine.) Et vous, Madame, veuillez rentrer dans votre appartement.

FRANCINE, bas et vivement, à Trumbell.

Je serai là... l'oreille au guet... (Francine rentre dans son appartement, à droite.)

LE SHÉRIF, à Trumbell.

Trumbell!... veillez sur elle!... (Aux soldats.) Vous autres, attendez-moi... je reviens... (Le shérif sort emportant la lettre. On emmène lady Pekinbrook par le fond à gauche.)

SCÈNE VIII.

TRUMBELL ET LES SOLDATS, se regardant entre eux et se consultant à demi voix.

LES SOLDATS.

Attendre en ces lieux, nous!
Amis, qu'en dites-vous?

(Apercevant la table qui est restée dressée, et s'y précipitant avec explotion.)

CHŒUR.

Ma foi! le verre en main,
Asseyons-nous soudain
A ce royal festin;
Amis, c'est notre vin!
Nos sabres sont nos lois.
Moi, je connais mes droits;
Sans façon je m'asseois
A la table des rois.

TOUS.

C'est à Richard qu'il nous faut boire...

TRUMBELL.

Je n'ai pas soif.

TOUS.

Au Protecteur!

TRUMBELL, voulant les calmer.

Messieurs, Messieurs!

TOUS.

A sa victoire, à sa grandeur!

TRUMBELL, de même.

Messieurs, Messieurs!

(A part.)

Je meurs de peur.

TOUS, à Trumbell.

Tu ne bois pas?

TRUMBELL.

Je n'ai pas soif.

(A part.)

Je tremble, hélas!

Que Sa Majesté ne m'entende!

TOUS.

Alors, pour toi nous boirons tous.

TRUMBELL.

Grand merci!

TOUS.

Chante alors pour nous.

TRUMBELL, tremblant.

Qui? moi, Messieurs?

TOUS.

L'on te demande
Une chanson... ce chant qui courut le pays,
Quand Cromwell eut chassé tous ces Stuarts maudits.

TRUMBELL, hésitant.

Le vaillant puritain?

TOUS.

Chante, c'est cela même

TRUMBELL, tremblant.

Avec plaisir.

(A part.)

O trouble extrême!
La république et le trône en ces lieux...
Comment rester l'ami de tous les deux?

CHANT NATIONAL.

PREMIER COUPLET.

Le vaillant puritain,
Défenseur de l'Église,
Ne connait qu'un refrain,
Quand son fer il aiguise,
Pour combattre soudain:
(Baissant la voix.)
Enfants de l'Angleterre,
Chassons les grands et les puissants!
Le peuple est roi sur terre...
Vivent les saints! mort aux tyrans!

CHŒUR, à Trumbell, avec colère.
Chanter si mal un chant si beau!
Ah! certes, voilà du nouveau!

ENSEMBLE.

LE CHŒUR, avec force.
Enfants de l'Angleterre,
Chassons les grands et les puissants!
Le peuple est roi sur terre!
Vivent les saints! mort aux tyrans!

TRUMBELL, à part.
Je tremble... Leur colère
Me compromet... Quels maudits chants!
Je voudrais à cent pieds sous terre
Me cacher à ces mécréants.

UN SOLDAT, à Trumbell.
Voyons l'autre couplet... Mais surtout celui-là,
Qu'on l'entende de loin!

TRUMBELL, à part.
C'est justement cela
Que je veux éviter.

CHŒUR, remplissant leurs verres.
Chante donc!

TRUMBELL.
M'y voilà.

DEUXIÈME COUPLET.

Le vaillant puritain
Peut pécher à son aise;
Car du bon Dieu soudain
Tout le courroux s'apaise
Au chant de son refrain :
(Baissant la voix.)
Enfants de l'Angleterre...

CHŒUR.
Plus fort!

TRUMBELL, de même.
Chassons les grands et les puissants...

CHŒUR.
Plus fort!

TRUMBELL, un peu plus haut.
Le peuple est roi sur terre...

CHŒUR, avec colère.

Plus fort! plus fort!

TRUMBELL, à tue-tête, en tremblant.

Vivent les saints!

(A part.)

Mort aux tyrans!...

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Enfants de l'Angleterre, etc.

TRUMBELL.

Je tremble! Leur colère, etc.

CHŒUR.

Chanter si mal un chant si beau!
Ah! certes, voilà du nouveau!

ENSEMBLE.

CHŒUR, avec force.

Enfants de l'Angleterre, etc.

TRUMBELL, à part.

Je tremble! Leur colère, etc.

UN SOLDAT, aux autres.

A Londres, et sous bonne escorte,
Nous conduirons la reine, et voilà le danger;
Si sa cause triomphe et devient la plus forte,
Elle pourra de nous tous se venger...
Il vaudrait mieux...

CHŒUR.

Quoi donc?

UN SOLDAT.

Qu'elle fût morte?

CHŒUR, avec force; TRUMBELL, à part, tremblant.

Morte!

(Ils boivent.)

LE SOLDAT, à demi voix.

Ce soir, à la nuit,
Sans bruit...

CHŒUR, répétant.

Ce soir, à la nuit,
Sans bruit...

LE SOLDAT.

Lorsque viendra l'ombre
Sombre...

CHŒUR.

Lorsque viendra l'ombre
Sombre...

LE SOLDAT.

Et l'heure du couvre-feu,
Morbleu!

CHŒUR.

Et l'heure du couvre-feu,
Morbleu!

LE SOLDAT.

Nous introduisant sans peine
Ici!

LE SOLDAT, avec force.

CHŒUR.

Nous introduisant sans peine
Ici!
Saisissons la reine
Et pas de merci!...

CHŒUR, de même

Saisissons la reine!
Et pas de merci!

TRUMBELL, à part, pendant qu'ils boivent.

Je tremble, je tremble!
Je suis mort de peur!
Tout cela me semble
Un rêve d'horreur!

CHŒUR, trinquant.

A Richard! à tous nos projets!
A la patrie! aux vrais Anglais!

ENSEMBLE.

CHŒUR, reprenant le chant national.

Enfants de l'Angleterre,
Chassons les grands, etc.

TRUMBELL, à part.

Grand Dieu! quel projet sanguinaire!
Les scélérats! quels maudits chants!

(Un peu avant la fin de cette scène, des valets sont entrés et ont emporté table par le fond à gauche; ils sortent tous, en emmenant Trumbell et adressant des gestes de menaces vers l'appartement occupé par Francine. I nuit commence à venir.)

SCÈNE IX.

FRANCINE, seule, sortant de sa chambre, pâle et tremblante.

Je suis morte de peur!... A peine si j'ai eu la force de les écouter jusqu'au bout... Quelle horreur et quel affreux complot!... C'est qu'il ne s'agit pas moins que de me tuer!... Me tuer!!! Régner pour une autre, passe encore! quoique ça ne soit guère amusant... mais mourir pour elle... Il faut me sauver!... mais par où... Ce vilain château dont je connais à peine les êtres!... (On entend fermer les verrous des portes. Francine, avec un cri d'effroi.) Ah! mon Dieu!... ils m'enferment à présent... C'en est fait!... ils ne veulent pas que j'en réchappe!... Bientôt ils vont revenir, à l'heure du couvre-feu. C'est leur signal... Ils l'on dit... (Avec un trouble croissant.) Et je suis seule!... Personne pour me défendre!... Et cette affreuse obscurité qui augmente encore ma terreur!... Je crois à chaque instant les voir paraître. (On entend frapper aux carreaux de la croisée.) O ciel! les voilà... je suis perdue!!!

SCÈNE X.

FRANCINE, MARCEL.

MARCEL, en dehors.

C'est moi!... Marcel!...

FRANCINE, avec agitation, courant ouvrir la fenêtre.

Marcel! lui!... mon seul ami... qui vient à mon secours!...

MARCEL, avec chaleur, et jetant par terre un paquet qu'il tient à la main.

Oui... oui... je viens pour te sauver!...

DUO.

FRANCINE, avec une vive expression.

Ah! mon ami! que je te remercie!

MARCEL, avec âme.

Quand je devrais donner ma vie,
Je saurai t'arracher à cet horrible sort!

FRANCINE.

Sais-tu qu'il s'agit de la mort?

MARCEL.

Raison de plus... Allons! courage!

FRANCINE.

Je n'en ai plus!

MARCEL.

Moi, guère davantage!

Mais voilà les moyens de fuir!
(Montrant le paquet qu'il a jeté près de la croisée.)
Je vous apporte une toilette!

FRANCINE, vivement.

Une toilette!

MARCEL.

De grisette...
Avec ces beaux atours, impossible de fuir!

FRANCINE.

Puisse le ciel en ce jour te bénir!

ENSEMBLE.

MARCEL.

Écoute, ô ma reine chérie,
Ce que me dicte mon effroi...
Dépêchons-nous, je t'en supplie!
Si tu m'aimes, viens avec moi!

FRANCINE.

Ah! combien je te remercie!
Je sens calmer tout mon effroi...
Lui seul songeait à son amie!
Lui seul est fidèle à sa foi!

FRANCINE.

Il faut donc, pour cacher ma fuite...

MARCEL.

Quitter d'abord ces beaux habits!...

FRANCINE, avec embarras.

Mais devant toi je ne le puis...
Je n'ose pas...

MARCEL, avec anxiété.

Dieu!... elle hésite!
Quand il s'agit de son trépas!

FRANCINE, vivement.

Non... non... mais ne regardez pas!...
(Elle va prendre le paquet contre la croisée et s'élance vers l'alcôve, dont el[le] ferme les rideaux.)
Bien sûr! vous ne regardez pas!...
(Elle disparaît.)

MARCEL, avec impatience.

Eh! non... je ne regarde pas!
(S'avançant au bord du théâtre.)
Pour sauver ma gentille amie
Je voudrais donner mes jours!

Ou reine, ou grisette jolie,
A toi seule mes amours!
La couronne
Qu'on te donne,
Est pour moi
Bien moins que toi!
Pour sauver ma gentille amie
Je voudrais donner mes jours!
Ou reine, ou grisette jolie,
A toi seule mes amours!

(S'avançant près de l'alcôve.)

Eh bien! enfin... cette toilette?...

FRANCINE, derrière les rideaux.

Ah! monsieur, ne regardez pas...
Dans un instant je serai prête!

MARCEL, écoutant près de la porte.

Je croyais entendre leurs pas!

FRANCINE, sortant de l'alcôve habillée en grisette

Eh bien! me voici!...

MARCEL, étonné.

C'est bien elle...
Comme autrefois... ah! qu'elle est belle!...

FRANCINE, à Marcel qui l'admire.

Eh! Monsieur, ne regardez pas!
Et partons!

MARCEL.

Partons!... oui, sans doute...
Par ce balcon...

(Montrant la fenêtre par laquelle il est venu.)

FRANCINE, avec crainte.

Par cette route?...

MARCEL.

Il le faut bien!

FRANCINE.

Je ne pourrai jamais!
Trente pieds, pour le moins!

MARCEL.

Oui, mais cet arbre, auprès...

(Montrant l'arbre qui étend ses branches sur le balcon.)

En se laissant glisser...

FRANCINE.

Vous... un marin peut-être!

Mais moi, mais une femme!...

MARCEL.

Ah! de cette fenêtre...
En ôtant les rideaux!...

FRANCINE, effrayée.

Oh! non pas!
J'aurais trop peur!

MARCEL, écoutant.

Tais-toi! silence.
Sur l'escalier j'entends leurs pas!

(On entend sonner le couvre-feu.)

Le couvre-feu... plus d'espérance!

FRANCINE, au comble de la frayeur.

Ils nous apporte le trépas!...

ENSEMBLE.

MARCEL, avec expression.

Viens sur mon cœur, ô mon amie!
Malgré leurs sinistres desseins,
Mon bras saura sauver ta vie
Et t'arracher aux assassins

FRANCINE, avec abandon.

De ton amour dépend ma vie
Toi seul peut braver leurs desseins!
Préserve-moi de leur furie
Et sauve-moi des assassins!

(Marcel et Francine, dans le dernier trouble, cherchent à se sauver par la porte à droite; des soldats puritains leur barrent le passage avec des gestes menaçants; ils vont pour se réfugier vers la croisée à gauche, quand paraissent également de ce côté des soldats dans la même attitude. Au même instant les portes du fond s'ouvrent tout à coup; des flots de lumière éclairent le théâtre devenu sombre pendant la scène précédente, et l'on voit paraître d'Elvas entouré de puritains, chapeau bas, et suivis de lady Pekinbrook, des seigneurs et dames nobles de Brighton, de Trumbell, du shérif et des valets.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, D'ELVAS, LADY PEKINBROOK, SEIGNEURS ET DAMES NOBLES de Brighton, TRUMBELL, LE SHÉRIF, VALETS ET SOLDATS PURITAINS.

D'ELVAS, aux soldats puritains.
Arrêtez tous !.. que faites-vous?...
(Au shérif.)
La dépêche importante
Que vous m'avez forcé de vous lire à l'instant
M'annonce que du roi la cause est triomphante!
Ses droits sont reconnus par votre parlement!
Charles Deux, entouré de sa cour souveraine,
Entre à Londres à l'instant avec la jeune reine
Son épouse!

TOUS, stupéfaits, montrant Francine.
Comment, la reine?... la voici!...

D'ELVAS, riant.
Chacun reprend son rang, et cette reine-ci,
Francine Camusat, la reine des modistes!

TOUS, avec étonnement.
Est-il vrai?...

FRANCINE, riant.
J'addique! Dieu merci!

MARCEL, la pressant sur son cœur.
Et nous n'en sommes pas plus tristes!...

LADY PEKINBROOK, furieuse.
Quel affront pour ma dignité!

D'ELVAS, à lady Pekinbrook.
Vous n'en avez pas moins servi Sa Majesté
Sans le savoir... et je vais le lui dire...

FRANCINE.
Je ne puis plus rien... je respire!

D'ELVAS, lui remettant un portefeuille.
Si fait!... tu seras riche... et ta dot, la voilà !...

FRANCINE, avec transport, montrant sa dot.
Ah! quel plaisir... Avec cela,

Pour jamais consacrant un règne
A qui je dois le bonheur et l'amour,
J'achète un magasin... et je prends pour enseigne :
A la Reine d'un jour!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vive à jamais ce joli règne
Qui finit par un doux amour!
Puisse chacun, attiré par l'enseigne,
Aller voir la reine d'un jour!

FIN DE LA REINE D'UN JOUR.

LES
DIAMANTS DE LA COURONNE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

En société avec M. de Saint-Georges

MUSIQUE DE M. AUBER

Opéra-Comique. — 6 mars 1841.

PERSONNAGES

LE COMTE DE CAMPO MAYOR, ministre de la police.
DIANA, sa fille.
DON HENRIQUE DE SANDOVAL, son neveu.
DON SÉBASTIEN D'AVEYRO, jeune officier.
REBOLLEDO, chef de faux-monnayeurs.
LA CATARINA, sa nièce.
BARBARIGO, } faux-monnayeurs.
MUGNOZ, }

La scène se passe en Portugal, en 1777, à la fin du règne de Joseph I[er] et pendant la minorité de Maria-Francesca, sa fille. Les deux premiers actes aux environs de Coïmbre, le troisième à Lisbonne.

ACTE PREMIER.

Les ruines d'un château au milieu des montagnes. Au fond, un escalier à moitié démoli; à gauche, l'entrée d'un souterrain, masquée par des rochers.

SCÈNE PREMIÈRE.

(A la fin de l'ouverture, on aperçoit don Henrique descendant avec précaution par l'escalier du fond.)

DON HENRIQUE, seul.

A force de descendre, j'arriverai peut-être!... Ah! me voici en terre ferme, à l'abri de la pluie... car là haut il fait un orage... impossible de continuer ma route à travers la montagne; les chevaux refusaient d'avancer... Aussi, j'ai laissé ma chaise de poste et Pédro, mon valet de chambre... pour gravir jusqu'à l'ermitage de Saint-Hubert... Je voulais demander au seigneur ermite le chemin le plus court pour arriver à Coïmbre, où l'on m'attend... ah! bien oui, personne!... et, au milieu de l'ermitage, une trappe cachée sous des brous-

sailles... J'ai cru que, de peur du tonnerre, le saint anachorète s'était blotti dans sa cave... J'ai descendu une marche... puis deux... puis cinquante, pour le moins, et me voilà... Où suis-je? je n'en sais rien!... (On entend le bruit de l'orage qui continue.) Voilà que ça recommence encore!...

PREMIER COUPLET.

Vivent la pluie et les voyages,
Les aventures de romans!
Pour la jeunesse, les orages
Ont plus d'attraits que le beau temps!
Heureux quand le tonnerre gronde,
Je brave et j'aime le danger!
(Le tonnerre redouble.)
Qu'il est doux de courir le monde,
Et qu'il est beau de voyager!

DEUXIÈME COUPLET.

Immobiles par caractère,
Que d'autres soient heureux chez eux!
Pour moi, le bonheur sédentaire
Me parut toujours ennuyeux.
Je déteste une paix profonde;
Le vrai plaisir est de changer!
(On entend, du côté du souterrain, à droite, le bruit des marteaux. — Il écoute.)
Hein? serait-ce quelque danger?
Qu'il est doux de courir le monde!
Ah! qu'il est beau de voyager!...
(Écoutant.)
C'est sous mes pieds!
(Montrant la droite.)
Non! par ici!
(S'approchant en écoutant toujours le bruit des marteaux.)
Qu'entends-je?...
Mais d'un feu souterrain j'aperçois les lueurs!
(S'approchant des rochers à droite.)
Et par cette ouverture...
(Regardant.)
Ah! quel spectacle étrange!
Serait-ce des brigands ou de faux-monnayeurs,
Dont les marteaux pesants retombent en cadence?
Mais non... et ces creusets d'un aspect singulier,

Ce métal inconnu, plus brillant que l'acier?
Quel éclat merveilleux!... Allons, c'est, je le pense,
Quelque grand alchimiste ou bien quelque sorcier!

(Apercevant Rebolledo, Mugnoz et Barbarigo qui descendent l'escalier par lequel don Henrique vient d'arriver.)

Non, non, décidément sur ceux-ci je me fonde;
Ce sont de vrais bandits... gardons-nous de bouger!
Ou je suis mort!

(Reprise du premier motif.)

Qu'il est doux de courir le monde!
Ah! qu'il est beau de voyager!

(Il se cache derrière le rocher, et, sur la ritournelle du morceau qui précède, Rebolledo, Mugnoz et Barbarigo ont achevé de descendre l'escalier. Les deux derniers portent une malle; ils sont armés de pistolets et d'espingoles.

SCÈNE II.

REBOLLEDO, MUGNOZ, BARBARIGO, DON HENRIQUE caché à droite.

REBOLLEDO, descendant le premier.

Allons donc, arrivez donc!

MUGNOZ.

Tu en parles à ton aise... toi, notre chef... qui ne portes rien... mais cette malle est pesante.

BARBARIGO.

Pas assez!

DON HENRIQUE, à part.

C'est la mienne!

BARBARIGO.

Je voudrais qu'elle le fût davantage!

REBOLLEDO, riant.

Et ce postillon... ce domestique, comme il s'est enfui à notre approche!

DON HENRIQUE, à part.

C'est le mien!

REBOLLEDO.

Un poltron!

DON HENRIQUE, à part.

Plus de doute, c'est Pédro!

REBOLLEDO, riant.

Abandonnés à eux-mêmes, les chevaux ont été se jeter dans le précipice de la Roche-Noire.

DON HENRIQUE, à part.

C'est charmant ! me voilà à pied !

REBOLLEDO.

Tu ne les as pas vus, eux et la voiture, rouler de cent cinquante pieds de haut.

MUGNOZ.

Non... j'étais occupé à ramasser cette malle... c'est toujours ça de sauvé !

DON HENRIQUE, à part.

Pas pour moi !

BARBARIGO, qui a ouvert la malle.

Rien, que des habits d'hommes... des pourpoints de velours et de riches dentelles.

MUGNOZ.

Ça se trouve bien !... les miennes n'étaient plus à la mode.

BARBARIGO.

Un peu d'or... des papiers... des portraits de femmes..

MUGNOZ.

Et des paquets de cigarettes !...

DON HENRIQUE, à part.

Cigares de la Havane... Il n'y a que cela que je regrette !

REBOLLEDO, qui s'est assis près de la table à droite.

On peut voir si elles sont passables...

BARBARIGO ET MUGNOZ, s'asseyant aussi.

Nous allons t'en dire notre avis.

DON HENRIQUE, à part.

Faquins que vous êtes !... (Tous trois se sont mis à la table et fument.)

MUGNOZ.

Voyons d'abord ce que contiennent ces papiers...

REBOLLEDO, les prenant.

Non... attendons la Catarina... je les lui remettrai.

BARBARIGO.

La Catarina... Ah çà ! on ne peut donc plus rien faire sans elle ?

MUGNOZ.

Il faut la consulter sur toutes les expéditions.

BARBARIGO.

Et elle n'en permet aucune !... mais, en revanche, elle nous fait travailler ici nuit et jour !

REBOLLEDO.

Comme d'honnêtes gens... Ça te fatigue ?

ARBARIGO.

Dame ! quand on n'en a pas l'habitude !... Et puis, obéir à une femme, c'est humiliant !

MUGNOZ.

C'est le mot ! Et pour nous commander ainsi, quelle est-elle ?

REBOLLEDO.

Ce qu'elle est ?... La fille de votre ancien chef... de mon frère Miguel-Salvator Rebolledo, le roi des bohémiens et des contrebandiers de l'Estramadure... celui qui, pendant vingt ans, vous a enrichis.

MUGNOZ.

C'est vrai ! c'était un homme de tête, celui-là !...

BARBARIGO.

Le génie de la contrebande !

MUGNOZ.

Et s'il vivait, nous ne nous serions pas mis fabricants

BARBARIGO.

Il y aurait encore des coups de fusil et de l'agrément.

REBOLLEDO.

Et si, avec sa fille, il y a mieux que tout cela... s'il y a le moyen de réaliser vos bénéfices.

MUGNOZ.

Ah bah !

REBOLLEDO.

Une liquidation honorable... comme qui dirait une pension de retraite et l'espoir de mourir dans son lit.

BARBARIGO.

C'est bien quelque chose !... je serais le premier de ma famille... Mais, qui nous l'assure ?

REBOLLEDO.

Moi !... Antonio Rebolledo, qui ne vous ai jamais trompés... et qui vous réponds de Catarina, ma nièce, et de son pouvoir.

MUGNOZ.

Pourquoi, alors, ne la voit-on jamais ?... car lorsqu'elle vient ici, c'est avec toi seul qu'elle communique.

BARBARIGO.

A toi seul qu'elle daigne donner ses ordres. Du reste, toujours absente.

REBOLLEDO.

Dans votre intérêt !... jeune et belle comme elle l'est, et

surtout élevée comme une duchesse; car Salvator, mon frère, qui avait de la religion, l'avait mise dès l'âge de douze ans au couvent de la Trinitad... et, maintenant, reçue et accueillie dans les premières maisons de Lisbonne, elle nous tient au courant de tout ce qui s'y passe... elle veille sur nous et nous protége de loin, par le crédit de tous ces beaux seigneurs qui lui font la cour... et qui s'en viennent tous les soirs jouer de la guitare sous son balcon.

MUGNOZ.

C'est qu'au fait c'est une belle fille !...

REBOLLEDO.

Je m'en vante!... et j'en suis fier pour nous !... une vraie bohémienne... une fille des montagnes, qui, transplantée au milieu des salons, y éclipse toutes les beautés de la cour.

MUGNOZ.

Ça ne m'étonne pas !... elle promettait ça déjà dès l'âge de douze ans, quand elle était ici comme servante... nous versant le genièvre ou le madère.

BARBARIGO.

Ou qu'avec ses castagnettes elle nous chantait la ronde des Enfants de la nuit.

REBOLLEDO.

Qu'elle n'a pas oubliée... elle la fredonnait encore hier.

BARBARIGO.

Elle est donc ici?...

REBOLLEDO.

Au couvent de la Montagne, où elle est arrivée comme une grande dame, en bel équipage... et par le passage souterrain qui communique à cette voûte... elle viendra aujourd'hui.

MUGNOZ.

Aujourd'hui!...

REBOLLEDO.

Inspecter les travaux qu'elle a commandés, et donner ses ordres... Et songez-y, morbleu! si l'un de vous lui manquait, (Touchant sa ceinture.) mon arsenal ne le manquerait pas!

MUGNOZ, riant.

On dirait vraiment qu'il est amoureux de sa nièce.

REBOLLEDO.

Et pourquoi pas?... par la madone del Pilar! si je vous disais ce qu'elle a fait pour moi!... Savez-vous que, dernièrement, en écoulant à Lisbonne les produits de nos fabriques,

j'étais tombé, comme faux-monnayeur, entre les mains du grand inquisiteur et dans celles du comte de Campo-Mayor, ministre de grâce et de justice... et que le lendemain j'allais être jugé et pendu... foi d'honnête homme! c'est-à-dire, brûlé!... lorsque Catarina elle-même est descendue dans mon cachot, et à la lueur de mon bûcher qui déjà flamboyait, elle m'a enlevé à l'inquisition, qui n'y a vu que du feu.

BARBARIGO.

Ah! s'il en est ainsi, je me fais tuer pour elle!...

MUGNOZ.

Moi de même!...

REBOLLEDO.

Silence! voici l'heure où elle doit arriver... prévenons les ouvriers. (A Barbarigo.) Et toi, sonne la cloche!

DON HENRIQUE, à part.

C'est fait de moi.

MUGNOZ ET REBOLLEDO, qui ont fait quelques pas vers l'entrée du souterrain, aperçoivent don Henrique qui en sort.

O ciel! (Barbarigo sonne une cloche, et au moment où don Henrique a tiré son épée pour se défendre contre Rebolledo et Mugnoz qui lui font face, tous les faux-monnayeurs s'élancent en foule du souterrain derrière don Henrique qu'ils entourent et désarment.)

CHŒUR.

Ah! de notre colère,
Qu'il craigne les effets;
La mort, au téméraire
Qui surprend nos secrets.

La mort! la mort! (Ils lèvent tous leurs poignards sur don Henrique qu'ils veulent frapper.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CATARINA, entrant par la gauche et paraissant au milieu d'eux.

Arrêtez!...

DON HENRIQUE, jetant les yeux sur elle.

Ah! qu'elle est belle!

REBOLLEDO, courant à elle.

Catarina! c'est elle!

TOUS, à demi voix, respectueusement et ôtant leurs chapeaux.

La Catarina!

CATARINA.

AIR.

Oui, c'est moi, c'est votre compagne,
Dont le nom seul vous protégea!
Car la reine de la montagne,
C'est moi, c'est la Catarina:
Par le mystère et par la crainte,
Qui partout impose la loi?
C'est moi!
Qu'elle est la fée ou bien la sainte
Que l'on invoque avec effroi?
C'est moi!
Oui, c'est moi, c'est votre compagne,
Dont le nom est, etc.
Cette main, dont l'empire
Éloigne le péril,
Ne punit que le sbire,
L'archer ou l'alguazil...
Mais le soir et dans l'ombre,
Jeune fille aux beaux yeux,
Qui dans la forêt sombre
Venez seule, ou bien deux,
Passez sans peur, couple amoureux!
Et soudain...
Le villageois ou sa compagne
M'adresse un *Ave Maria*,
Car la sainte de la montagne,
C'est la santa Catarina!

CHŒUR.

Oui, la reine de la montagne,
C'est la belle Catarina!

CATARINA.

Oui, la reine de la montagne,
C'est moi, c'est la Catarina!

CATARINA, à don Henrique.

Apprends-nous comment on te nomme?

DON HENRIQUE.

Don Henrique de Sandoval,
Marquis de Sauta-Crux!

CATARINA.

Un noble et beau jeune homme,
Depuis six ans absent, je crois, du Portugal?

DON HENRIQUE, étonné.

Quoi! tu sais?

CATARINA, froidement.

Je sais tout... Pour former ta jeunesse,
Tes illustres parents t'avaient fait voyager!...
Et tu reviens, dit-on, de l'étranger,
Après avoir appris...

DON HENRIQUE.

Tout!

CATARINA.

Hormis la sagesse!

DON HENRIQUE.

Qui te l'a dit?

CATARINA.

Pour preuve je n'en veux
Que ta présence dans ces lieux.
Comment t'y trouves-tu?...

DON HENRIQUE.

Par hasard, je le jure!
Maintenant, j'y viendrais exprès!

REBOLLEDO.

Sur lui, voici notre capture;
Des lettres, de l'or, des portraits.

CATARINA, souriant.

De femmes, je présume!... ah! je serai discrète.
Qu'on les lui rende, aussi bien que son or!

DON HENRIQUE, étonné.

D'honneur, je n'y puis croire encor!

CATARINA, à Rebolledo.

Les lettres, nous lirons à loisir!

REBOLLEDO.

Ce que nous voulons, c'est sa tête.

CATARINA, souriant.

Franchement,
Crois-tu qu'elle en vaille la peine?

DON HENRIQUE, avec colère.

Ah! ce doute outrageant!...

CATARINA, à Rebolledo.

Que te disais-je? Il se fâche, à présent,
De ce qu'on n'en veut pas...

(Gravement.)

Ici qu'on le retienne

Pendant deux ou trois mois, prisonnier seulement,
Et nous verrons après...

DON HENRIQUE, vivement.

Deux ou trois mois!

REBOLLEDO.

Silence!

DON HENRIQUE.

Permettez, je réclame...

REBOLLEDO.

Silence!

DON HENRIQUE, à Catarina.

Rien qu'un instant, un instant d'audience

CATARINA.

Soit!... et qu'il obéisse ensuite sur-le-champ!
Laissez-nous!

FIN DE L'AIR.

Qu'ici le respect accompagne
Les ordres que ma voix donna;
Car la reine de la montagne,
C'est moi, c'est la Catarina!

DON HENRIQUE, à part.

En honneur, le respect me gagne,
Et me voilà soumis, déjà;
Car la reine de la montagne,
C'est la belle Catarina!

REBOLLEDO ET LE CHŒUR.

Oui, que le respect accompagne
Les ordres que sa voix donna;
Car la reine de la montagne,
C'est elle! c'est Catarina.

SCÈNE IV.

REBOLLEDO, CATARINA, DON HENRIQUE.

CATARINA, à don Henrique.

Qu'avais-tu à nous dire?... parle !...

DON HENRIQUE.

Je t'ai demandé une audience particulière, à toi... (Regardant Rebolledo.) À toi seule !

REBOLLEDO, sévèrement.

On ne tutoie pas la Catarina.

DON HENRIQUE, étonné.

Ah ! tant pis !... c'était plus agréable, (La regardant.) car elle est vraiment gentille.

REBOLLEDO, de même.

On ne regarde pas la Catarina.

DON HENRIQUE, avec impatience.

Encore !... (A Catarina, montrant Rebolledo.) S'il y a ici, senora, une vue dont je voudrais me priver, c'est la sienne !... car ce cavalier me déplaît souverainement.

REBOLLEDO, portant la main à son poignard.

Qu'à cela ne tienne !

DON HENRIQUE.

Ah ! de grand cœur.

CATARINA.

Un instant !... je prie vos deux seigneuries de se calmer.

DON HENRIQUE, offensé.

Nos seigneuries !

CATARINA.

Vos excellences, si tu tiens aux titres.

DON HENRIQUE.

Je n'y tiens pas !... tous me sont égaux... pourvu qu'il n'y en ait pas un seul de commun entre moi et lui.

CATARINA.

C'est fier, et digne d'un noble portugais.

REBOLLEDO, avec une colère concentrée.

Qui fera bientôt connnaissance avec la lame de mon poignard.

CATARINA.

Paix, Rebolledo !... nous imposons silence à vous et à votre poignard !... (Avec dignité à don Henrique.) Parle, mon gentilhomme !

DON HENRIQUE.

Vous me faites l'honneur de m'inviter à passer trois mois dans ce séjour... du reste, fort agréable... et dans toute autre circonstance, trois mois, auprès de vous, j'en serais ravi et trop heureux.

REBOLLEDO, avec ironie.

En vérité !...

DON HENRIQUE.

Je n'ai parlé que de la senora et non de sa compagnie. (A Catarina.) Mais par fatalité, j'ai dans ce moment des affaires

importantes et pressées... des affaires de famille qu'il était inutile de vous raconter devant tous ces braves gens.

CATARINA, souriant.

Et vous daignez me les confier à moi!... je vous en remercie... Quelles sont-elles?

DON HENRIQUE.

Depuis six ans, absent du royaume, comme vous le savez, je parcourais, pour mon plaisir, l'Italie, la France et l'Allemagne, lorsque je reçus une lettre que vous pouvez lire, du comte de Campo Mayor, mon oncle.

REBOLLEDO.

Le ministre de grâce et de justice... celui qui a manqué de me faire pendre.

DON HENRIQUE.

Il ne fait jamais les choses qu'à demi, c'est son seul tort... il m'annonçait qu'à la mort de notre gracieux souverain, et pendant la minorité de la princesse Maria-Francesca, nommé un des régents du royaume... il me priait, comme oncle, et m'ordonnait, comme ministre, de revenir pour conclure enfin une alliance dès longtemps projetée entre nous.

CATARINA.

Laquelle?

DON HENRIQUE.

Un mariage entre moi et ma jeune cousine, Diana de Campo Mayor, avec qui j'ai été élevé, et qui m'attend avec impatience au château de Coïmbre... où toute la famille est réunie pour notre contrat... Quarante lieues d'ici à demain; je suis déjà en retard... et pour peu que je m'arrête, vous comprenez... Aussi, je vous prie de me rendre ma liberté, pour ne pas faire attendre ma cousine... pas autre chose.

CATARINA, souriant.

Vraiment?... (Se retournant vers Rebolledo qui parcourt les lettres.) Eh bien! ces lettres?...

RLBOLLEDO, lisant les papiers.

Ce qu'il dit est vrai!... son oncle l'attend pour la noce, au château de Coïmbre... Voici de plus, pour franchir la frontière et traverser le royaume, un sauf-conduit, qui n'est pas même rempli, et que son oncle lui a adressé.

DON HENRIQUE.

En blanc et de confiance, pour moi et les amis qui m'ac-

compagneraient... et je suis venu seul avec Pédro, mon domestique, qui s'est enfui.

CATARINA, qui a regardé le sauf-conduit.

Oui, c'est bien la signature du ministre, d'un des régents... Bazano de Campo Mayor. (A Rebolledo.) Nous nous en servirons! Quant à toi, don Henrique, tu dis donc que tu veux te marier?

DON HENRIQUE.

Avec votre permission, senora... car maintenant, mon mariage dépend de vous plus que de mon oncle.

CATARINA, souriant.

Il serait vraiment dommage de s'y opposer, car Diana de Campo Mayor est, dit-on, la plus jolie personne de l'Estramadure.

DON HENRIQUE, avec galanterie.

Je le croyais ce matin!

CATARINA.

Tu l'aimes?...

DON HENRIQUE.

Certainement!... je l'aime bien... mais sans en perdre la tête... parce que, vous comprenez... en pays étranger, en France surtout, on a tant de distractions... Moi, j'aurais encore attendu... mais c'est cette pauvre fille, c'est ma petite cousine qui m'attend... qui se désespère et compte les moments.

CATARINA, avec ironie.

Tu crois?... Il me semble, cependant... car nous autres, bohémiennes, nous sommes un peu sorcières... il me semble avoir lu...

DON HENRIQUE, vivement.

Dans les cartes?

CATARINA.

Ou dans les astres, si tu veux... qu'il y avait quelqu'un que ton retour chagrinait fort.. un beau jeune homme qui faisait à Diana une cour assidue...

DON HENRIQUE, riant.

Vraiment!... Pauvre jeune homme, il perdra son temps!...

CATARINA.

Malgré cela, et comme il pourrait... y avoir de graves dangers à différer ton retour...

DON HENRIQUE.

Vous me laissez partir!...

CATARINA.

Il se peut que j'y consente... mais à une condition.

DON HENRIQUE.

Laquelle?

CATARINA.

Je te la dirai plus tard... Voici l'heure du repas!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MUGNOZ, BARBARIGO, TOUS LES OUVRIERS sortent du souterrain à droite.

CHOEUR.

Amis, dans ce manoir
Noir,
Narguant les alguazils
Vils,
Et jamais fatigués,
Gais;
Frappons, d'un même effort,
Fort!
Pan! pan! pan! pan!
Oui, notre bras, et sans crainte et sans terme,
S'il faut frapper ou boire, est toujours le même.

(On a dressé autour du souterrain des tables où ils sont tous assis; ils boivent et trinquent.

CATARINA, les regardant.

J'aime leurs cris joyeux! ce bruit et cet éclat!

REBOLLEDO, s'approchant d'elle avec respect.

La senora veut elle sur cette table
Qu'on lui serve son chocolat?

CATARINA.

Pas maintenant; plus tard!

DON HENRIQUE, riant, à part.

C'est admirable!
Un chef de bandits qui prend du chocolat!...

CHOEUR.

La nuit et dans l'ombre,
Toujours travaillant,
Pendant la nuit sombre,
Nous allons frappant:
Pan, pan, pan, pan, pan!
Pour moi, je préfère,

Au bruit des marteaux,
Le doux choc du verre,
Signal du repos!

MUGNOZ, à table, buvant et élevant la voix.

Je demande, en l'honneur d'un retour qui m'enchante,
Que la Catarina nous chante
Notre air...

CATARINA.

Lequel?

MUGNOZ.

Celui des Enfants de la nuit!

TOUS.

C'est dit!

RONDE.

CATARINA.

PREMIER COUPLET.

Le beau Pédrille, amoureux, pauvre et tendre,
Dans la forêt, un soir, alla se pendre!
Sans fortune ici-bas,
Il cherchait le trépas,
Quand il croit tout à coup entendre sous ses pas...

CHŒUR, à voix basse.

Voici minuit, voici minuit!
Dans l'ombre de la nuit,
Travaillons, frère;
L'or qui brille et qui luit,
Seul, nous éclaire.

CATARINA.

Brave, et sans être ému,
Pédrille s'élance...
Téméraire, où vas-tu?...
Sous la voûte immense.
Franchis avec crainte
Cette sombre enceinte,
C'est là le terrible réduit
Des enfants de la nuit.

CHŒUR.

Dans les entrailles de la terre,
Il est un démon solitaire,
Dont le flambeau qui brille et luit,
Garde les enfants de la nuit!

CATARINA.

DEUXIÈME COUPLET.

Que fit Pédrille, et quel fut le mystère
Qui le retint dans le sein de la terre?
Chacun l'ignore, hélas,
Mais il ne mourut pas!
Et le soir, on l'entend qui chante aussi tout bas :

CHOEUR.

Voici minuit!
Dans l'ombre de la nuit,
Travaillons, frère!
L'or qui brille et qui luit,
Seul nous éclaire.

CATARINA.

Mais dès le lendemain,
O surprise extrême!
Riche, il obtient la main
De celle qu'il aime.
Et discret et sage,
Dans son doux ménage,
A chaque instant, son cœur bénit
Les enfants de la nuit!

TOUS.

Brava! brava!
La Catarina!...

(Barbarigo apporte une petite cassette, qu'il pose sur la table. Rebolledo tire de sa poche la clé qu'il présente à Catarina, qui la prend, ouvre la cassette, et examine avec attention ce qu'elle contient.)

DON HENRIQUE, les observant.

Eh quoi! le même lien rassemble
Ces traits si doux, ces cœurs de fer!
D'honneur, on croirait voir ensemble
Et le paradis et l'enfer!...

REBOLLEDO, à Catarina, qui examine ce que contient la cassette.

Êtes-vous satisfaite?

CATARINA.

C'est bien, très-bien!
(A Rebolledo.)
D'une telle conquête,
A toi l'honneur!

DON HENRIQUE, qui jette un regard sur la cassette.

Oh! les beaux diamants!

Quel immense trésor! D'où vient-il? Je comprends!
Volé par ses bandits, que sa voix encourage.
Ah! quelle horreur!

(Regardant Catarina.)

Ah! quel dommage!

CHŒUR, à table, et trinquant.

La nuit et dans l'ombre,
Toujours travaillant,
Sous la voûte sombre,
Nous allons frappant:
Pan, pan, pan, pan, pan!
Pour moi, je préfère,
Au bruit des marteaux,
Le doux choc du verre,
Signal du repos!
Tin, tin, tin, tin, tin!
Repos et bon vin,
Voilà notre refrain!

REBOLLEDO, passant au milieu du théâtre.

Écoutez, maintenant, écoutez, mes amis!
De la Catarina, voici l'avis suprême:
Les ordres sont donnés... vous êtes poursuivis;
Dans quelques jours... demain, peut-être aujourd'hui même,
Ces lieux seront cernés par de nombreux soldats.
Il faut mettre à l'abri vos trésors et vos têtes,
Chercher un autre ciel et de lointains climats.
Où vous puissiez en paix, couler des jours honnêtes.
Pour cela, compagnons, il faut fuir!

MUGNOZ.

Mais comment?

REBOLLEDO, montrant Catarina.

Préparé par ses soins, un vaisseau vous attend.

TOUS.

Viva Catarina!...

BARBARIGO.

Mais jusqu'à la frontière,
Et pour gagner le port, comment pourrons-nous faire?

REBOLLEDO.

Ne craignez rien pour nous, nos trésors et nos gens,
Le ministre nous donne un sauf-conduit.

DON HENRIQUE.

J'entends;

C'est le mien!

CATARINA, le leur donnant.

Le voilà.

TOUS.

Viva Catarina!

REBOLLEDO.

Et de peur d'accidents, partons, à tout hasard,
Dès aujourd'hui... Disposez le départ!

TOUS.

Préparons-nous pour le départ!
Allons, allons!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, à part.

Ah! c'est grand dommage!
Quoi! pour des brigands,
Ce joli visage,
Ces accents charmants!
Pour moi, je préfère,
Aux traits les plus beaux,
Son allure fière,
Son air de héros!

CHŒUR.

Pour nous, plus d'ouvrage;
Quels heureux instants!
Quand, après l'orage,
Brille le beau temps.
Gaîment, je préfère,
Au bruit des marteaux,
Le doux choc du verre,
Plaisir et repos!

CATARINA ET REBOLLEDO.

Ah! quel noble ouvrage,
Changer des brigands
En honnêtes gens!
Pour eux, plus d'orage,
Après les autans
Brille le beau temps!

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VI.

DON HENRIQUE, CATARINA.

DON HENRIQUE.

Eh bien! senora, vous m'avez promis de me rendre ma *liberté?*

CATARINA, souriant.

Et par reconnaissance, je dois tenir ma promesse... Comment te garder ici prisonnier... toi qui nous aides à partir?

DON HENRIQUE.

Oui, je fais là une belle action... et grâce à moi, mon oncle le ministre aura signé, sans le savoir, une ordonnance...

CATARINA.

Ce n'est peut-être pas la première.

DON HENRIQUE.

C'est possible!... Mais enfin, tu as parlé de conditions... Lesquelles mets-tu à mon départ?

CATARINA.

Une seule... difficile peut-être à exécuter.

DON HENRIQUE.

N'importe!... Laquelle?

CATARINA.

C'est que pendant une année entière, tu te tairas sur ce que tu as vu ou entendu; que tu n'en parleras à personne!... (Geste de don Henrique.) Ah! c'est gênant!... c'est fâcheux!... car l'anecdote est piquante et originale... et pour un cavalier qui cause volontiers, et qui même, dit-on, est assez indiscret...

DON HENRIQUE, vivement.

Jamais!...

CATARINA.

Enfin, il le faut!...

DON HENRIQUE.

Je le jure!

CATARINA.

Il y va de ta vie... et de plus, si un jour, par hasard, tu me rencontrais, tu ne me reconnaîtrais pas.

DON HENRIQUE.

Voilà, senora, qui est plus difficile.

CATARINA.

Il le faut.

DON HENRIQUE.

Je le jure sur l'honneur!

CATARINA.

C'est bien!... Seigneur don Henrique de Sandoval, vous êtes libre... (A Rebolledo, qui paraît en ce moment.) Que l'on rende à monsieur le marquis de Santa-Cruz sa voiture!

DON HENRIQUE.

Impossible! senora... perdue et abîmée dans un précipice de cent cinquante pieds!

CATARINA.

C'est affreux!

DON HENRIQUE, riant.

Du tout!... je voulais la changer!

CATARINA, à Rebolledo.

Qu'on dispose la mienne... (A don Henrique.) qui te conduira jusqu'à la première poste. (A Rebolledo.) Reviens nous avertir quand elle sera prête! (Rebolledo sort.)

DON HENRIQUE.

Sa voiture?... En vérité, senora, c'est moi qui, maintenant, vais presque te devoir de la reconnaissance... et je voudrais te le prouver en te donnant un bon conseil... mais je n'ose...

CATARINA.

Parle!

DON HENRIQUE.

Eh bien! l'état que tu as choisi est certainement fort beau... Il a du vague, de la poésie, et comme tel, se permet des licences souvent dangereuses...

CATARINA.

C'est son beau côté... Le danger ennoblit tout.

DON HENRIQUE.

Je le sais bien... Mais, pour toi, j'en aimerais mieux un autre... Fâche-toi si tu veux... Malgré moi, je ne peux pas m'empêcher de prendre intérêt à ton sort... quoique...

CATARINA, riant.

Quoique je ne le mérite guère... c'est cela que tu veux dire!...

DON HENRIQUE.

Non... non... Mais vois-tu bien, cela finira mal... Quelque jolie que tu sois, les archers et les alguazils sont peu galants de leur nature... les flammes de l'inquisition ne respectent rien!

CATARINA.

Je le sais!

DON HENRIQUE.

Pourquoi alors t'y exposer?

CATARINA.

Peut-être y suis-je forcée?... Peut-être un motif louable...

DON HENRIQUE.

Lequel?

CATARINA, souriant.

C'est mon secret.

DON HENRIQUE.

C'est juste... Mais si jamais ce secret-là te mène où je le prévois... adresse-toi à moi... au marquis de Santa-Cruz. Peut-être aurai-je encore assez de crédit pour obtenir...

CATARINA.

Une injustice?

DON HENRIQUE.

Oui, en te sauvant... Mais toi, toi seule... entends-tu bien... car, pour les autres, si je pouvais, au contraire...

CATARINA.

Monsieur le marquis!

DON HENRIQUE.

A commencer par ce Rebolledo.

CATARINA.

Mon oncle?...

DON HENRIQUE.

Ton oncle!... Tu en es bien sûre?

CATARINA.

Sans doute.

DON HENRIQUE.

Je craignais que ce ne fût mieux que cela... Il te surveille d'un œil si inquiet et si jaloux!

CATARINA.

Que t'importe?

DON HENRIQUE.

Rien... J'aime mieux que ce soit ton oncle.

CATARINA, riant.

Et moi aussi.

DON HENRIQUE.

Et, dis-moi... dans la vie indépendante et aventureuse que tu mènes, n'as-tu rien à craindre de ces bandits et de leurs hommages?

CATARINA, avec fierté.

La fille de leur ancien chef!... Et puis, n'ai-je pas?... (Elle montre un poignard qu'elle porte à sa ceinture.)

DON HENRIQUE.

Je vois bien.

CATARINA.

Qu'aucun d'eux n'oserait braver !

DON HENRIQUE.

Aucun ?

CATARINA.

Sois tranquille !... ce n'est pas là que serait le danger !

DON HENRIQUE.

Où donc serait-il ?

CATARINA.

Tu es bien curieux !

DON HENRIQUE.

Non... Mais si belle et si fière... Je voudrais bien savoir si jamais ton cœur a parlé !...

CATARINA.

Don Henrique, tu es le premier qui ait osé m'adresser une pareille demande.

DON HENRIQUE.

Et tu crains d'y répondre ?

CATARINA.

Peut-être ?

DON HENRIQUE.

Et pourquoi donc ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, REBOLLEDO.

REBOLLEDO.

La voiture de M. le marquis est prête !

DON HENRIQUE.

Déjà !

REBOLLEDO, montrant un déjeuner que l'on porte sur une table, et que l'on place sur le devant du théâtre.

Et voici le chocolat de la senora.

DON HENRIQUE.

Il a parbleu bonne mine.

REBOLLEDO, à don Henrique.

La voiture...

DON HENRIQUE.

C'est bien !... Et moi qui vais me remettre en route... Je me rappelle justement que je suis à jeun !

CATARINA.

Est-ce que monsieur le marquis daignera me faire l'honneur de partager mon déjeuner?... Une tasse à M. le marquis! (L'ouvrier qui a mis le chocolat sur la table apporte une tasse qu'il y place également.)

DON HENRIQUE.

Trop heureux d'une pareille bonne fortune...

CATARINA.

Vous qui étiez si pressé!

DON HENRIQUE.

Je reste, senora; je reste!... (A part, s'asseyant.) C'est charmant!

DUO.

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, à part.

Le doux tête à tête!
Le joli repas!
Ma bouche discrète
N'en parlera pas!
Mais près d'elle, à table,
Être en ce moment,
Ah! c'est admirable!
Ah! c'est ravissant!

CATARINA, à part.

L'heureuse conquête!
Le joyeux repas!
Sa bouche discrète
N'en parlera pas;
Mais, voir à ma table
Seigneur si galant,
Ah! c'est admirable!
Ah! c'est ravissant!

DON HENRIQUE, la regardant.

Quel feu dans ses beaux yeux rayonne!

CATARINA, lui versant du chocolat.

Comment le trouvez-vous?

DON HENRIQUE.

Très-bon!

(A part.)
Quelque fabricant de Bayonne
Dont on pilla la cargaison.

CATARINA, lui offrant des gâteaux.

Votre seigneurie en veut-elle?

DON HENRIQUE, à part.

Que ces doigts sont fins et jolis!
Que cette main est blanche et belle,
Pour commander à ces bandits!

CATARINA, à Rebolledo, qui lui offre une assiette.

Non, grand merci de votre zèle.
Vous ne mangez pas?

DON HENRIQUE.

Je fais mieux.

(A demi voix, lui montrant Rebolledo.)

Mais cet oncle, en valet fidèle,
Ne vous quitte donc pas des yeux?

CATARINA, à Rebolledo.

Laissez-nous.

REBOLLEDO, hésitant et regardant don Henrique.

Mais... mais...

CATARINA.

Je le veux!

ENSEMBLE.

Le doux tête à tête!
Le joli repas!
Ma bouche discrète
N'en parlera pas!
Mais près d'elle, à table,
Narguer ce brigand,
Ah! c'est impayable!
Ah! c'est ravissant!

CATARINA.

L'heureuse conquête!
Le joyeux, etc.

DON HENRIQUE, examinant Catarina, qui regarde autour d'elle ave inquiétude.

D'où viennent le trouble et la crainte
Que je crois lire dans tes yeux?
Est-ce la force ou la contrainte
Qui te retiennent en ces lieux?
S'il est vrai, pour briser ta chaîne
Et pour t'arracher de leurs bras,
Je brave tout!

CATARINA.

T'exposer au trépas,
Pour moi, que tu connais à peine!
Que dis-je? hélas! que tu connais trop bien!

DON HENRIQUE.

Cela t'étonne?

CATARINA.

Non; d'un cœur tel que le tien,
C'est bien, c'est généreux, et je t'en remercie.
Mais...

DON HENRIQUE.

Eh bien?

CATARINA, hésitant.

Mais...
(Riant.)
Votre tasse est finie!

ENSEMBLE.

CATARINA.

Adieu, seigneur, il faut partir;
Je n'oserais vous retenir.
Votre cousine vous attend,
Et du départ voici l'instant.

DON HENRIQUE.

Eh quoi! déjà, déjà partir?
De te parler, j'ai le loisir;
Il n'est pas tard, et j'ai le temps,
Encore... encor quelques instants!
Oui, je veux te faire connaître
Le danger que tu cours près d'eux.

CATARINA.

Et croire à vos discours peut-être,
Serait encor plus dangereux!

DON HENRIQUE.

Moi... moi, qui voudrais te rendre
A l'honneur, à la vertu!

CATARINA.

Pensez-vous que vous entendre
En soit le moyen?

DON HENRIQUE.

Que dis-tu?

CATARINA.

Que vous prêchez avec tant de sagesse,

Que je voudrais vous écouter sans cesse!
Mais... mais...

DON HENRIQUE.

Eh bien!

CATARINA.

Mais...

ENSEMBLE.

CATARINA, lui faisant la révérence.

Adieu, seigneur, il faut partir;
Je n'oserais vous retenir.
Votre cousine vous attend,
Et du départ voici l'instant!
Partez, partez... l'on vous attend!

DON HENRIQUE.

Eh quoi! déjà, déjà partir, etc.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, REBOLLEDO, descendant l'escalier du fond.

REBOLLEDO.

Partir! c'est impossible, à présent!

DON HENRIQUE.

Que dit-il?
Impossible que je m'en aille!
Je reste, alors... je passe ici la nuit,
Ou sur la terre ou sur la paille,
Sans gêne, sans façon, et comme vous voudrez!

REBOLLEDO.

Vous l'aviez bien prévu, nous sommes entourés.

DON HENRIQUE.

Grand Dieu!

REBOLLEDO.

Par une troupe nombreuse et fidèle.

DON HENRIQUE, courant à Catarina.

Ah! je vous défendrai... Venez...

CATARINA.

Vous, Sandoval!

DON HENRIQUE.

Elle a dit vrai... M'aller battre pour elle,
Et surtout avec eux!... je suis fou... c'est égal!

CATARINA, qui a parlé bas à Rebolledo.

Tu m'entends?

REBOLLEDO, à demi voix.

Très-bien !

DON HENRIQUE, à part.

C'est égal !

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

La piquante aventure,
Ah! dans aucun roman,
Je n'ai lu, je le jure,
Pareil événement.

CATARINA ET REBOLLEDO.

La fâcheuse aventure!
C'est terrible, vraiment;
Et, pour nous, je le jure,
Je crains le dénoûment!

A la fin de cet ensemble, au moment où Mugnoz et ses compagnons descendent l'escalier du fond, Rebolledo entre dans le souterrain à droite.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MUGNOZ, BARBARIGO, PLUSIEURS FAUX-MONNAYEURS, descendant l'escalier du fond.

CHOEUR.

Aux armes! aux armes!
Frayons-nous un passage à travers leurs soldats!

CATARINA.

Je le défends... point de sang, de combats.

MUGNOZ.

Je les ai vus; ce sont, dit-on, deux cents gendarmes,
Par l'ordre du ministre, envoyés contre nous.

DON HENRIQUE, étourdiment.

Par mon oncle!

CATARINA, à demi voix.

Taisez-vous!

MUGNOZ.

De plus, l'officier qui les guide
Est un chef jeune, intrépide,
Don Sébastien d'Aveyro...

DON HENRIQUE, de même.

Mon ami!

CATARINA, de même.

Taisez-vous!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

La piquante aventure!
Ah! dans aucun roman, etc.

CATARINA.

La fâcheuse aventure, etc.

MUGNOZ ET LE CHŒUR.

La terrible aventure!
C'est vraiment effrayant;
Et je crains, je le jure,
Un fâcheux dénoûment!

MUGNOZ.

Comment donc faire? et de cette montagne,
Par quel moyen sortir avec notre or?

SCÈNE X.

LES MÊMES, REBOLLEDO.

REBOLLEDO, passant au milieu d'eux.

Un bon ange vous accompagne;
Catarina sur vous veillait encor;
Elle avait tout prévu d'avance.
Silence! silence!
De vous sauver, voilà le seul moyen!
Silence! silence!
Écoutez bien!

CHŒUR.

C'est l'ermite de la chapelle,
Ce sont les frères du couvent.
Prosternez-vous, chrétiens fidèles;
Priez, priez, d'un cœur fervent,
Avec les moines du couvent!

REBOLLEDO, aux moines.

Gravissez ces degrés... sortez par l'ermitage,
Et tous, les yeux baissés, d'un pas tranquille et lent,
A travers les soldats passez dévotement.
Eux-mêmes s'inclinant, vous livreront passage
Ainsi qu'à vos trésors, désormais à couvert
Sous la châsse de saint Hubert.

TOUS, avec force.

Viva! viva!
Catarina!

REBOLLEDO, les faisant taire.

Silence!

TOUS, à demi voix.

C'est l'ermite de la chapelle, etc.

REBOLLEDO, à Catarina, lui montrant le souterrain.

Nous, par la voûte souterraine,
De Lisbonne au plus tôt reprenons le chemin.

DON HENRIQUE, à Catarina, qui fait un pas pour sortir.

Me sera-t-il permis de vous offrir la main?

CATARINA, souriant.

Non... ne prenez pas cette peine.

DON HENRIQUE, insistant.

J'y tiens...

REBOLLEDO.

Que Monseigneur ne se dérange pas!
Et pour peu qu'à ses jours il tienne,
Qu'il se garde, surtout, d'accompagner nos pas.

Sur un geste de Rebolledo, plusieurs moines appuient sur la poitrine de don Henrique des mousquetons cachés sous leurs robes.)

DON HENRIQUE.

Quand on s'y prend ainsi, l'on n'a plus rien à dire.
Vous le voulez?... je reste là!
Je n'irai pas plus loin! Désolé, senora,
De ne pouvoir vous reconduire.

TOUS.

Marchons! marchons!

REBOLLEDO ET CATARINA.

Partons!

CHOEUR, à demi voix.

C'est l'ermite de la chapelle,
Ce sont les frères du couvent.
Prosternez-vous, chrétiens fidèles,
Priez, priez, d'un cœur fervent,
Avec les moines du couvent!

DON HENRIQUE, à part.

La piquante aventure!
Ah! dans aucun roman,
Je n'ai lu, je le jure,
Pareil événement!
C'est charmant! c'est charmant!

(La procession monte lentement les degrés du fond, portant la châsse. Rebol-

ledo, et Catarina sortent par le souterrain à droite. Don Henrique, toujours couché en joue par les mousquets, salue respectueusement. Une partie des moines est sur l'escalier, l'autre moitié se dispose à les suivre.)

ACTE II.

Un riche salon, dans le château de Coïmbre. Porte au fond; deux portes latérales; fenêtre à droite. Un clavecin.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON SÉBASTIEN, DIANA, entrant ensemble.

DON SÉBASTIEN, avec dépit.

Eh bien! senora, que vous disais-je?...

DIANA, tristement.

Eh bien! don Sébastien?...

DON SÉBASTIEN.

Depuis deux jours, don Henrique est arrivé au château!

DIANA.

Eh! mon Dieu! oui.

DON SÉBASTIEN.

Et vous avez beau me dire de ne pas m'effrayer... tout se dispose pour votre mariage, votre père donne ce soir un concert et un bal, toute la noblesse des environs y est invitée... et pourquoi?... pour signer à votre contrat!

DIANA.

Je le sais bien!... puisque me voilà en grande toilette...

DON SÉBASTIEN.

Et vous avez eu le cœur de vous parer, de vous faire belle!..

DIANA.

Par ordre de mon père!

DON SÉBASTIEN.

Et malgré vos promesses, vous n'avez encore rien dit à votre cousin?

DIANA.

Ce n'est pas ma faute!... il est si bon, si aimable, si confiant, que je n'ose pas... je ne sais comment lui dire : Je ne vous aime pas.

DON SÉBASTIEN.

Ah! c'est que vous l'aimez, c'est évident.

DIANA.

Plût au ciel!... car je ne serais pas malheureuse comme je le suis... je ne me reprocherais pas ma trahison... car c'en est une, quand on a été élevé ensemble... quand on a promis de se marier... de s'aimer toujours... et que, six ans après, on n'aime plus son cousin... bien mieux, qu'on en aime un autre... voilà qui est affreux, voilà de ces choses qu'on n'ose s'avouer à soi-même... et vous voulez que je le dise à don Henrique.

DON SÉBASTIEN.

Oui, sans doute... dans son intérêt... car enfin, si vous ne le lui apprenez que le lendemain de son mariage...

DIANA.

Eh bien! Monsieur, vous qui parlez, pourquoi ne pas lui confier vous-même ce qui en est?

DON SEBASTIEN.

Moi! à qui deux fois il a sauvé la vie!... moi qui, officier de fortune, lui dois toute ma position... moi, enfin, en qui il a tant de confiance, qu'à son départ il m'a chargé de veiller sur vous... d'empêcher qu'on ne vous fît la cour!

DIANA.

Et vous vous en êtes si bien acquitté, que personne ne pouvait approcher de moi, excepté vous!

DON SÉBASTIEN.

Pour mon malheur! c'est là ce qui m'a perdu... et moi qui n'ai ni fiefs, ni domaines à vous offrir, comment puis-je, aux yeux de votre père, du premier ministre, vous disputer à don Henrique, son neveu, le plus élégant, le plus aimable et surtout le plus riche seigneur du royaume... si, encore, je pouvais me battre avec lui!

DIANA.

Je vous le défends.

DON SÉBASTIEN.

Si au moins nous avions la guerre!... je me distinguerais... j'arriverais, ou je me ferais tuer! Mais non, rien ne me réussit, pas même cette expédition dont votre père m'avait chargé contre les bandits de l'Estramadure... je n'ai pas même pu les joindre... heureusement pour eux, car, dans ma colère, je n'aurais pas fait de quartier...

DIANA.

Allons, calmez-vous... et laissez-moi vous faire part de quelque espérance!

DON SÉBASTIEN.

Dans ce moment, puis-je en avoir encore?

DIANA.

Oui, Monsieur! puisque j'en ai!

DUO.

DIANA.

Mon cousin qui, dans tous les temps,
Se distinguait par sa folie,
Depuis deux jours a des moments
De tristesse et de rêverie!

DON SÉBASTIEN.

Il rêve à vous.

DIANA.

Il le dirait peut-être,
Et n'en dit rien... jamais il ne me fait la cour!

DON SÉBASTIEN.

Est-il vrai?

DIANA.

Pas un mot, pas un seul mot d'amour!
Ce n'est pas naturel...

DON SÉBASTIEN.

C'est juste!

DIANA.

Il était maître
De fixer le jour de notre hymen,
Car mon père avait dit : ou ce soir ou demain!

DON SÉBASTIEN.

Il a dit : aujourd'hui!

DIANA.

Non, il a dit : demain!

ENSEMBLE.

En effet,
C'est un fait,
Un trait
Qui paraît
Parfait,
Et l'on peut concevoir
Encor quelqu'espoir!
Preuve évidente,
Qui m'enchante!
Et rend le bonheur
A mon cœur!

En effet,
C'est un fait, etc.

DON SÉBASTIEN.

Vous croyez donc que s'il est insensible,

DIANA.

C'est qu'une autre a su le charmer.

DON SÉBASTIAN.

Une autre! oh! non, c'est impossible!
Lui! votre fiancé... cesser de vous aimer!

DIANA, naïvement.

Il faut bien que quelqu'un commence;
J'ai cru que c'était moi... jugez de mon bonheur!
Si c'était lui! par cette heureuse chance,
De mon père et de sa fureur
Je n'ai plus rien à craindre...

DON SÉBASTIEN, d'un air de doute.

Oui, oui, mais don Henrique?

DIANA.

Plus le moment approche et plus, sur mon honneur,
Il est sombre et mélancolique.

DON SÉBASTIEN, étonné.

Sombre et mélancolique!

ENSEMBLE, avec joie.

En effet,
C'est un fait,
Qui pour nous parait parfait, etc.

DIANA, regardant au fond.

Tenez, tenez... il vient de ce côté, avec mon père qui lui parle, et il n'a pas l'air de l'écouter.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR, DON HENRIQUE.

CAMPO MAYOR.

Oui, mon neveu, il faut que nous soyons demain à Lisbonne, où ma présence est indispensable pour la cérémonie du couronnement, pour le serment que nous devons prêter... et surtout pour les comptes de régence que je dois rendre, et dans lesquels, j'ose le dire, j'ai fait preuve d'habileté et de talent!

DON HENRIQUE, rêvant.

C'est inconcevable!

CAMPO MAYOR, étonné.

Comment cela, s'il vous plaît?

DON HENRIQUE, sortant de sa rêverie.

Pardon, mon oncle, il ne s'agit pas de vous, mais d'une idée fixe... un rêve qui me poursuit!

CAMPO MAYOR.

C'est là ce qui te tourmente?

DON HENRIQUE.

Oui, mon oncle... j'en suis honteux... j'en rougis... C'est absurde d'y penser, et malgré moi, ce maudit rêve me poursuit toujours... Un air fier! des yeux superbes... un poignard... et une .grâce... un charme inconnu... voilà mot pour mot l'exacte vérité! comprenez-vous?

CAMPO MAYOR.

Moins qu'auparavant!.... mais croyez-vous donc qu'un homme d'État tel que moi ait le temps de s'occuper de rêves!... Ce soir, le contrat... et je vous sais gré, don Sébastien, d'avoir fait diligence pour y assister... Quelle nouvelle de votre expédition?

DON SÉBASTIEN.

J'ai battu, d'après vos ordres, toutes les montagnes de l'Estramadure... et je n'ai rien trouvé!

CAMPO MAYOR.

Ça ne m'étonne pas!... les ministres mes collègues ont fait un grand bruit d'une troupe de bandits et de faux-monnayeurs... je les ai laissé dire... mais j'avais mon idée, et la voici : c'est qu'il n'y a pas de brigands... il n'y en a pas!... (A don Henrique.) Es-tu de mon avis?

DON HENRIQUE, vivement.

Oui, mon oncle!... et si vous voyez toujours aussi juste...

CAMPO MAYOR.

Toujours!... et la preuve, c'est qu'on n'a rien trouvé!

DON SÉBASTIEN.

On m'avait surtout indiqué les environs de l'ermitage de Saint-Hubert... je m'y suis tenu en embuscade toute une journée sans voir personne!

DON HENRIQUE.

Personne!

DON SÉBASTIEN.

Qu'une procession de pénitents blancs, qui sortaient de l'er-

mitage et portaient la châsse du saint... j'ai fait porter les armes à mes soldats.

DON HENRIQUE, riant.

En vérité?

DON SÉBASTIEN.

Et je les ai fait mettre à genoux!

DON HENRIQUE, riant.

A genoux!.. celui-là est trop fort!

DON SÉBASTIEN.

Et pourquoi donc?

DON HENRIQUE, riant.

Rien!... je ne peux pas dire... mais c'est que... des archers ou des carabiniers à genoux, présentez armes!... laisse-moi rire... je t'en prie!

DON SÉBASTIEN, à Diana.

Allons! le voilà maintenant d'une gaieté...

DON HENRIQUE.

C'est le seul parti à prendre... Ne songeons plus à cela... ne songeons qu'à la joie, au plaisir, et à ma cousine, que j'aime... que j'épouse!... (A Diana.) Oui, ma petite Diana... oui, avec la permission de mon oncle, je t'aime... je t'aime! (A part.) A force de le lui dire, je me le persuaderai peut-être.

DON SÉBASTIEN, à demi voix, à Diana.

Vous l'entendez?

DON HENRIQUE.

Et puis, ce soir, un concert, un bal, du bruit, du tapage... c'est ce qu'il me faut... (A part.) Ça vous étourdit! on n'a plus le temps de penser! (Haut.) Et je ne sais pas pourquoi l'on ne commence pas!

CAMPO MAYOR.

Voici, grâce au ciel, tout le monde qui arrive... la noblesse de province, tous gentilshommes campagnards, qui n'ont jamais été à la cour, et sont trop heureux de venir voir le ministre dans ses terres.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SEIGNEURS ET DAMES DES ENVIRONS, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

CHŒUR.

Du plaisir qui nous appelle,
C'est le rendez-vous joyeux;

Et de l'amitié fidèle,
Nous vous apportons les vœux.
Au plus noble!

(A Diana.)

A la plus belle!
Nous venons offrir nos vœux!

CAMPO MAYOR, à Diana et à don Henrique.

Allons, ma fille, allons, mon gendre,
Par vous le concert doit s'ouvrir;
Ensemble l'on veut vous entendre.

DIANA, baissant les yeux.

Je suis prête à vous obéir!
Que dirons-nous?

DON HENRIQUE.

Mon choix sera le vôtre.

DIANA, prenant un papier de musique sur le clavecin.

Ce boléro?

DON HENRIQUE.

Très-bien! s'il est de votre goût!
Le Brigand!
(Avec humeur.)
Encore un!... J'en rencontre partout!
Bien différent de Sébastien!
Un autre
Ne vous conviendrait pas?

DIANA.

J'aime mieux celui-ci.

DON HENRIQUE, lisant le titre.

« *Le Brigand du Rocher-Noir!* » C'est joli! Voici!

NOCTURNE, à deux voix.

Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher-Noir...

(Un courrier entre en ce moment, remet des dépêches au comte, et sort avec Sébastien, qui ne le quitte pas et semble l'interroger.)

CAMPO MAYOR, ouvrant les dépêches.

De mes collègues les ministres,
Des dépêches... O ciel!

DON HENRIQUE, à Campo Mayor.

Eh! mais, sont-elles donc
Fâcheuses et sinistres?

CAMPO MAYOR.

Non pas!

DON HENRIQUE.

Heureuses?

CAMPO MAYOR.

Non!

(Montrant la porte de l'appartement à gauche.)

J'entre en mon cabinet, car il faut que je donne
Des ordres... Je reviens; mais, surtout, que personne
Ne se dérange... Je le veux!

(A don Henrique et à Diana.)

Continuez!

(A part, se dirigeant vers la porte à gauche, relisant les dépêches.)

Si c'est vrai, c'est affreux!

DON HENRIQUE ET DIANA.

Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher-Noir...

DON SÉBASTIEN, rentrant par la porte du fond et s'adressant à Campo Mayor, qui va entrer dans son cabinet.

Presque aux portes de ce domaine,
Une riche voiture est brisée...

TOUS.

Ah! grands dieux!

DON SÉBASTIEN.

Et les voyageurs, fort en peine,
Demande pour une heure ou deux,
L'hospitalité.

CAMPO MAYOR.

Soit! qu'ils viennent... Le ministre
Lui-même aurait voulu les recevoir...

(A Sébastien.)

Chargez-vous de ce soin.

(Sébastien s'incline et sort.)

CAMPO MAYOR, à Diana.

Et toi, c'est ton devoir.
Ma fille accueille-les...

(Montrant le cabinet.)

Pendant que j'administre...

(Il entre dans le cabinet.)

DON HENRIQUE, sa musique à la main.

A moins d'un coup du sort, impossible à prévoir,

(Montrant son papier.)

Des défilés de la montagne,
Nous ne sortirons pas ce soir!
Allons, ma gentille compagne.

ENSEMBLE.

Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher-Noir...
Jeunes filles de nos campagnes,
Gardez-vous de passer le soir!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES. Pendant que don Henrique et Diana chantent auprès du clavecin et que tout le monde est assis autour d'eux, paraissent à la porte du fond, en habits de voyage, REBOLLEDO, tenant sous son bras la cassette qu'on a vue au premier acte; CATARINA, à qui DON SÉBASTIEN donne la main à leur entrée; les personnes qui sont assises veulent se lever, Catarina fait un geste de la main pour qu'on ne se dérange pas, et, surtout, pour qu'on n'interrompe pas les chants, et elle vient doucement se placer sur un fauteuil au bord du théâtre, à gauche; don Sébastien et Rebolledo se tiennent debout derrière elle.

DON HENRIQUE, qui chantait, l'aperçoit en ce moment en face de lui.

O ciel!

(Balbutiant en chantant.)

Jeunes filles des campagnes...
Des campagnes...

DIANA.

Qu'avez-vous donc?

DON HENRIQUE.

Moi? rien! Je n'y vois plus!
Ou j'y vois mal!

(Chantant.)

Dans les défilés des montagnes...
Des montagnes...
Je m'y perds!

DIANA.

Mon cousin... c'est vous qui n'allez plus!

DON HENRIQUE, hors de lui.

Non, non, mais à mes yeux tout est trouble et confus!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

O surprise nouvelle!
Elle est là, je la voi;
Et je frémis pour elle,
Et de trouble et d'effroi.

CATARINA ET REBOLLEDO.

O surprise nouvelle!
C'est lui que je revoi!
Mais discret et fidèle,
Il gardera sa foi!

DIANA. SÉBASTIEN ET LE CHŒUR, montrant Henrique.

Oui, malgré tout son zèle,
Il s'embrouille, je croi,
Sa musique nouvelle
Lui cause cet effroi!

CATARINA, à Diana, qui veut rester près d'elle.

Non, nous serions désolés d'interrompre
Ce concert délicieux.
Continuez, de grâce!

DIANA.

Eh quoi, près de ces lieux,
Votre chaise vient de se rompre?...

CATARINA.

Eh! oui, vraiment, un accident,
Qui de nos postillons prouve la maladresse.
Je voyageais avec mon intendant.

DON HENRIQUE, vivement, et montrant Rebolledo.

Ah! Monsieur est intendant?

REBOLLEDO, saluant.

De madame la comtesse.

TOUTES LES DAMES, à demi voix.

Ah! c'est une comtesse?

REBOLLEDO, à haute voix.

La comtesse de Villa-Flor!...

DON HENRIQUE, à part.

Allons, autre mensonge encor!

CATARINA, à Diana.

Et je viens implorer la bonté protectrice...

DON HENRIQUE, à haute voix, et avec intention.

Dû comte de Campo Mayor,
Du ministre de la justice...

CATARINA ET REBOLLEDO, à part.

Ah! grand Dieu!

DON HENRIQUE, de même.

C'est chez lui que vous êtes!

CATARINA, à part.

J'entends!

DON HENRIQUE, bas, à Catarina.

Et si vous m'en croyez, n'y restez pas longtemps!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

O surprise nouvelle, etc.

REBOLLEDO ET CATARINA.

O surprise nouvelle, etc.

DIANA ET DON SÉBASTIEN, regardant Catarina.

Qu'elle est aimable et belle!
Ah! chacun, je le croi,
Serait heureux près d'elle,
De vivre sous sa loi!

DIANA, s'adressant à don Henrique.

Allons, mon cher cousin, et pour la senora...

CATARINA, à part, souriant.

Son cousin!... C'est, alors, la belle Diana.

DIANA.

Achevons donc notre romance.

CATARINA.

Que de bontés!... J'écoute.

DON HENRIQUE.

Oh! non, je ne pourrais...

DIANA.

Et pourquoi donc?

DON HENRIQUE, jetant le papier sur le clavecin.

Elle est trop difficile!

CATARINA, prenant le papier qu'elle parcourt des yeux.

Eh! mais,
Rien n'est plus simple... et, je le pense,
Tout le monde la chanterait.

DIANA, vivement.

Vous, sans doute?

CATARINA, souriant.

Mais, oui... si j'étais nécessaire,
Mais je ne le suis pas!

DIANA.

Vous l'êtes, en effet,
Car mon cousin refuse : et c'est là le salaire
Que j'attends de votre bonté,
Comme prix, senora, de l'hospitalité.

REBOLLEDO, voulant la retenir.

Mais, Madame...

DON HENRIQUE, à part.

Elle accepte! Ah! grand Dieu! quelle audace!...
Lorsque mon oncle est là... quand on peut les saisir!
Ah! c'est d'un aplomb qui me passe,
Et pour elle me fait frémir!

NOCTURNE ET BOLÉRO, à deux voix.

CATARINA ET DIANA.

Dans les défilés des montagnes,
Sous la voûte du Rocher-Noir,
Jeunes filles de nos campagnes,
Gardez-vous de passer le soir!
Là, presque invisible,
Se cache, dit-on,
Un brigand terrible:
L'effroi du canton!
Qui seul, de sa bande,
Pouvant tout oser,
Jamais ne demande
Rien qu'un seul baiser!
Chacun a ses doutes
Sur l'audacieux...
Mais nous disons toutes
C'est un amoureux!
Tra, la, la, la, la!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, à demi voix à Catarina.

Assez, assez! mon oncle peut venir!
Assez, assez!... hâtez-vous de partir!

CATARINA.

Tra, la, la, la, la!
La, la, la, la, la!

CHŒUR.

Douce voix qui vient de nous ravir,
Ah! que de charme et de plaisir!

DON HENRIQUE, de même, à Catarina.

Ah! c'est vouloir tenter le sort!
Assez!

DIANA, qui l'entend.

Comment, assez!

DON HENRIQUE, tout haut et feignant de se tromper.
Je voulais dire : Encor!

CATARINA ET DIANA.
Oui, toujours il guette
Les minois fripons;
Gaîment, il arrête
Les jeunes tendrons.
Et quand, au passage,
On vient s'exposer,
Pour droit de péage,
Il veut un baiser!
Chacun a des doutes
Sur l'audacieux;
Mais nous disons toutes :
C'est un amoureux!
Tra, la, la, la, la!

DIANA, à Catarina.
Vous avez avec moi, charmante senora,
Daigné chanter, et c'est beaucoup déjà;
Mais tant de complaisance est par vous prodiguée,
Qu'ici je voudrais bien vous entendre à présent,
Seule!

DON HENRIQUE, vivement, à Diana.
Y pensez-vous?... C'est abuser...

CATARINA.
Non, vraiment!
Je ne suis pas du tout fatiguée!
(Elle chante seule.)
Ah! je veux briser ma chaîne,
Disait le bel Ivan!
Tu causes trop de peine,
Amour, va-t'en!
Il s'envolait déjà,
Ivan le rappela...
Ah! ah! ah! ah! ah!
Qui le maudit, toujours y reviendra...

DON HENRIQUE, bas à Catarina.
Prenez garde! je frémis... c'est assez!

CATARINA.
Allons, n'ayez pas peur,
Calmez votre frayeur.

DON HENRIQUE.
Mais, mon oncle...

CATARINA.

Il ne vient pas!

Tra, la, la, la, la!

DON HENRIQUE.

Mais s'il vient?

CATARINA.

Il m'applaudira!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE, à Catarina.

Assez, assez!... hâtez-vous de partir!
Assez, assez!... mon oncle va venir!

CATARINA.

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la!

CHŒUR.

Douce voix qui vient nous ravir,
Quel charme heureux et quel plaisir!

DON SÉBASTIEN ET LES ASSISTANTS, entourant Catarina.

C'est charmant! c'est délicieux!

CATARINA.

Vous êtes trop bons!

DON HENRIQUE, à part.

Elle reçoit leurs compliments avec une aisance et un sang-froid...

REBOLLEDO, qui a entendu don Henrique.

Madame la comtesse y est habituée.

DIANA.

Le bal commence dans les salons à côté... et si, pendant les deux heures qu'elle nous donne, la senora voulait accepter une danse française ou une valse...

CATARINA.

Je vous remercie.

DON HENRIQUE, à part.

C'est bien heureux!... j'ai cru qu'elle allait encore accepter!

DIANA, à Rebolledo, montrant la table de jeu

Monsieur voudrait-il jouer?... (A don Sébastien.) Don Sébastien, offrez à Monsieur une carte où des dés.

DON HENRIQUE, à part, montrant Sébastien qui s'assied à un trictrac avec Rebolledo.

Le malheureux va se faire duper! ou, s'il gagne, on le

paiera en fausse monnaie... Et ne pouvoir l'avertir !... n'importe ! ayons l'œil sur lui... car il y a ici tant d'or et de diamants, que cela m'effraie pour mes nouvelles connaissances!..

DIANA, à Catarina, la conduisant à une table à droite, où sont déjà les dames.

Aimez-vous mieux, ainsi que ces dames, parcourir ces gravures, ces livres et ces gazettes?

CATARINA, à Diana.

On ne m'avait pas trompée, en me parlant de la belle Diana comme de la personne la plus gracieuse et la plus aimable!

DIANA, qui a ouvert une gazette.

Ah! Mesdames, voici, dans la gazette de l'Estramadure, l'aventure la plus bizarre et la plus amusante... Une histoire de voleurs!

TOUTES LES DAMES.

De voleurs!... ah! quel plaisir!

DON HENRIQUE, à part.

C'est comme un fait exprès!... je n'entendrai parler que de cela!

DIANA, lisant.

C'est un nommé Pédro... un domestique...

DON HENRIQUE, à part.

Le mien.

DIANA.

Qui fait un récit effroyable de ce qu'il a vu!

DON HENRIQUE.

Un poltron... un menteur...

DIANA, lisant.

Du tout... séparé de son maître et tombé par hasard dans une caverne de brigands, près l'ermitage Saint-Hubert...

DON SÉBASTIEN, qui joue avec Rebolledo.

Saint-Hubert... des brigands!... ce n'est pas possible!...

REBOLLEDO, froidement.

Et pourquoi donc?... ça n'est pas si rare!

DON SÉBASTIEN.

Eh bien! Monsieur, moi qui vous parle, je n'ai pas pu en rencontrer un seul...

REBOLLEDO.

C'est jouer de malheur!

DON HENRIQUE, avec intention.

C'est vrai... car on en a souvent sous la main...

CATARINA, à don Henrique, qui se trouve près d'elle

Seigneur cavalier... prenez garde!

DON HENRIQUE.

O ciel!

CATARINA, montrant le bas de sa robe.

Vous froissez ma robe...

DON HENRIQUE.

Pardon, senora.... je ferai attention... je vous le promets!...

CATARINA, froidement.

J'y compte... (Se retournant vers Diana, qui continue de lire.) Eh bien, Madame?

DIANA.

Eh bien!... tombé dans un précipice, ce domestique, par une espèce de soupirail formé entre les rochers, a plongé dans l'intérieur de la caverne, où il ne distinguait qu'imparfaitement les objets... aussi, n'a-t-il vu qu'une partie de ces brigands... et il en a compté jusqu'à quatre mille!

REBOLLEDO, vivement.

Il n'y en a seulement pas le quart. (Se reprenant, et à don Sébastien.) je le suppose.

DIANA.

Ce n'est rien encore!... voici l'admirable, le romanesque... et ce qui va piquer votre curiosité au dernier point... Devinez quel est le chef de ces brigands?

DON SÉBASTIEN.

Quelque vieux contrebandier échappé des présides?

DIANA.

Du tout. (A Catarina.) Cherchez un peu.

CATARINA.

Je ne trouve jamais rien!

DON SÉBASTIEN.

C'est comme moi.

REBOLLEDO, à don Sébastien.

Ah! vous ne trouvez rien?

DIANA.

Eh bien! Mesdames, c'est une femme!

TOUTES LES DAMES.

Une femme!

DIANA.

Une très-jolie femme!

CATARINA.

Bah! les voyageurs exagèrent toujours... (A don Henrique.) Qu'en dit monsieur le marquis?

DON HENRIQUE, hors de lui.

Je dis... je dis... que c'est d'une audace à vous renverser, à vous confondre!

DON SÉBASTIEN.

Il a raison... c'est impossible!

DIANA, lisant.

Pédro l'a vue... vue de ses propres yeux!... et la preuve, c'est qu'il en donne le signalement le plus exact et le plus minutieux... il est là!

DON HENRIQUE, à part.

O ciel! (Voulant prendre la gazette.) Donnez, ma cousine... donnez-le-moi...

DIANA, la serrant.

Du tout... je le garde pour mon père... qui peut et doit en tirer parti!

DON HENRIQUE.

Mais vous ne pouvez pas voir monsieur le comte, qui est renfermé là... dans son cabinet...

DIANA.

Qu'importe?... je vais le lui porter, et lui présenter Madame...

CATARINA, à part.

O ciel! (Haut.) Pardon! je ne suis pas en costume de bal...

DIANA.

N'est-ce que cela?... je vais vous faire donner un appartement... le mien, si vous le voulez. (On entend un prélude de contredanse.)

DON SÉBASTIEN.

Une sarabande! c'est le bal qui commence.

TOUT LE MONDE.

Le bal!

PLUSIEURS DAMES, à Diana.

Venez-vous, Mademoiselle?

DIANA.

Oui, Mesdames... je suis invitée... (Cherchant.) par qui donc?...

DON HENRIQUE, avec embarras.

Serait-ce par moi?

DIANA, de même.

Je ne crois pas.

DON HENRIQUE.

Ni moi non plus!... (Bas et vivement à Sébastien.) Dis que c'est toi!

DON SÉBASTIEN, étonné.

Pourquoi donc?...

DON HENRIQUE, de même.

Dis toujours!

DON SÉBASTIEN, à Diana.

C'est moi, senora... c'est moi!

DIANA.

C'est vrai... je me le rappelle... et vous demande pardon de l'avoir oublié... Venez-vous?

DON SÉBASTIEN.

Je vous suis. (Diana sort avec toutes les dames, pendant que l'orchestre continue le prélude. Sébastien, se rapprochant vivement de don Henrique.) Est-ce que ce bal, est-ce que ce mariage te contrarieraient?...

DON HENRIQUE.

Par exemple!

DON SÉBASTIEN.

Tu peux me le dire, à moi, ton ami!

DON HENRIQUE.

Du tout!... ma cousine est charmante!... (Regardant Catarina.) et ne fût-ce que pour éloigner à jamais!...

DON SÉBASTIEN.

Quoi donc?

DON HENRIQUE.

Je te parle de la contredanse, dont je viens de me débarrasser... Mais ce mariage... il le faut!... il le faut!...

DON SÉBASTIEN.

Tu dis cela avec fureur!...

DON HENRIQUE.

C'est que je suis furieux!... c'est que je suis fou... amoureux fou de ma cousine... Va donc... va donc! elle t'attend... et surtout ne la quitte pas!...

DON SÉBASTIEN.

Oui, mon ami, j'y vais! (Il sort et ferme la porte du salon.)

SCÈNE V.

DON HENRIQUE, qui a reconduit Sébastien jusqu'à la porte du salon; CATARINA, assise à droite.

DON HENRIQUE, redescendant en scène.

Comment! tu es encore là, tranquillement!... tu ne te hâtes pas de partir et de disparaître?

CATARINA, froidement.

Rien ne presse!... il faut bien attendre que ma voiture soit réparée.

DON HENRIQUE.

Tu ne sais donc pas les dangers qui te menacent?

CATARINA, de même.

Si vraiment!... mais où serais-je plus en sûreté que dans la maison même du ministre de la justice?...

DON HENRIQUE, à part.

Elle a encore raison!... (Haut.) Mais comment ne t'es-tu pas enfuie avec tes compagnons?.. car, si je me le rappelle, ils doivent être embarqués... eux et leurs trésors!...

CATARINA.

Eh bien! alors, il n'y a plus de fausse monnaie dans le royaume!... De quoi te plains-tu?

DON HENRIQUE.

Pourquoi ne les as-tu pas suivis?... pourquoi es-tu ici?...

CATARINA.

D'abord, la question n'est pas galante!... et puis, j'avais probablement quelque affaire importante qui me retenait... quelque projet.

DON HENRIQUE.

Encore quelque projet coupable!... quelque ruse! quelque fourberie!...

CATARINA, avec fierté.

Sandoval!

DON HENRIQUE.

Ah! l'indignation te sied bien!... après tous les mensonges que tu m'as faits!... Ce Rebolledo, que tu disais ton oncle... et qui maintenant est ton intendant!

CATARINA, riant.

L'un n'empêche pas l'autre!... Si je prends mon oncle pour intendant, c'est une économie.

DON HENRIQUE.

Avoue plutôt qu'il n'est ni l'un ni l'autre!

CATARINA.

C'est possible!

DON HENRIQUE.

Quel est-il donc alors?... ton fiancé?... ton mari?

CATARINA, riant.

Lequel aimes-tu le mieux?

DON HENRIQUE, avec colère.

Ah! si je le savais!... j'irais à l'instant vous livrer tous les deux!

CATARINA, froidement.

Je t'en défie!

DON HENRIQUE.

Et qui m'en empêcherait?

CATARINA.

Ta promesse!... tu l'as juré!... et dans le peu de temps que nous avons passé ensemble, j'ai vu sans peine que tu étais un galant homme... un homme d'honneur... et je suis tranquille!...

DON HENRIQUE.

Tranquille! dans un état pareil!... mais moi, qui n'y suis pour rien... c'est-à-dire, qui, malgré moi, suis votre confident et votre complice... je sentais tout à l'heure comme un battement de cœur... comme une sueur froide à l'idée seule de vous voir reconnus et arrêtés devant tout ce monde!... je tremblais... je tremble encore pour vous!...

CATARINA, vivement, lui prenant la main.

C'est vrai!

DON HENRIQUE.

Oui, oui, partez! allez-vous-en!... car depuis que vous êtes ici, je n'existe plus... je ne sais ni ce que je dis, ni ce que je fais... et au trouble, à la terreur que j'éprouve, je croirais presque, si ce n'était profaner un tel nom et un tel sentiment, je croirais presque que je vous aime!

CATARINA, froidement.

Je l'ai bien vu!

DON HENRIQUE.

Non, non!... cela n'est pas... ce n'est pas possible... ce serait trop indigne... trop honteux... va-t'en, te dis-je! va-t'en!...

CATARINA.

Tu as raison... Toi, don Henrique de Sandoval, tu ne peux pas sans rougir jeter les yeux sur moi!... ce soir, d'ailleurs, on signe ton contrat avec une personne de haute naissance... tu dois l'aimer... tu l'aimes!...

DON HENRIQUE.

Eh bien! non... je ne l'aime pas!... c'est ce dont j'enrage... je ne l'aimerai jamais... je le sens maintenant... et l'honneur et la probité me défendent de contracter une union qui ferait mon malheur et le sien!... Écoute, Catarina, écoute-moi... nous sommes seuls, et personne ici ne peut me voir rougir... si tu veux, je te cache à tous les yeux... je t'emmène à Lisbonne... tu oublieras le passé... je l'oublierai moi-même... cet or! ces parures! ces richesses que tu aimes tant... je te les prodiguerai... à toi ma fortune entière!... mon existence... mon amour!

CATARINA, avec fierté.

Moi! votre maîtresse!

DON HENRIQUE.

Silence!... je veux t'arracher au châtiment... à la honte qui te menacent!... tu ne fus qu'égarée... et ma voix rappellera dans ton âme des sentiments d'honneur et de vertu que tu es faite pour connaître et pour comprendre... oui, tu abjureras tes erreurs passées... tu les oublieras... tu deviendras une honnête fille... (Voyant qu'elle détourne la tête.) et déjà, je le vois, tu es émue... tu pleures... (Catarina se retourne en riant.) Non... tu ris... tu ris de moi!... ah! c'est indigne!... et je te déteste!...

CATARINA.

Et vous avez tort, Monseigneur... Je vous remercie de vos bonnes intentions... Mais je ris de vous entendre parler de vertu en me proposant d'y manquer!

DON HENRIQUE.

Elle a raison!

CATARINA.

Moi, bohémienne, j'ai de l'honneur à ma manière... et jamais je ne serai votre maîtresse... passe pour être votre femme!

DON HENRIQUE, avec indignation.

Ma femme!

CATARINA.

Mais, rassurez-vous, je refuserais.

DON HENRIQUE.

Tu refuserais?

CATARINA.

Pour vous, don Henrique... pour vous, qui méritez mieux que Catarina la bohémienne... car vous êtes un bon et loyal jeune homme... que j'estime, que j'aime... autant que je puis aimer... Et si mon amitié ne vous paraissait pas trop audacieuse... ou trop indigne... je vous prierais de recevoir un gage... un souvenir... Cette bague...

DON HENRIQUE.

Donne.

CATARINA.

Mais votre cousine peut-être s'en offenserait?

DON HENRIQUE.

Non, non... car désormais ce mariage est impossible... Je le lui dirai. Donne, te dis-je... (Il prend la bague et aperçoit Diana qui entre par le fond.) Dieu! c'est elle!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DIANA.

DIANA.

Pardon, senora, de vous avoir abandonnée aussi longtemps... je dansais, et j'espère bien que vous suivrez mon exemple... Dans mon appartement, qui vous attend, vous trouverez toutes mes parures de bal, que je mets à votre disposition.

DON HENRIQUE.

Impossible, ma cousine!... La senora me disait tout à l'heure qu'elle avait hâte de partir.

DIANA.

Je viens alors lui annoncer une mauvaise nouvelle. . for heureuse pour nous... sa voiture ne peut être réparée que demain, très-tard.

CATARINA.

Ah! mon Dieu! je vois alors, comme vous dites, qu'il faut me résigner...

DIANA.

Et danser.

CATARINA, gaiement.

Et danser!

DON HENRIQUE.

Quoi! vous pourriez?...

CATARINA.

Adieu, monsieur le marquis... adieu, senora. Je reviens.

SCÈNE VII.

DON HENRIQUE, DIANA.

DUO.

DIANA.

Savez-vous, mon cousin, un fait bien étonnant?
Nous n'avons pas encor dansé de la soirée.

DON HENRIQUE.

J'y pensais... j'allais vous inviter.

DIANA.

Vraiment!

DON HENRIQUE.

De tant d'adorateurs vous êtes entourée,
Qu'on n'osait approcher...

DIANA.

Je suis prête... J'entends
Commencer une sarabande...
Partons.

DON HENRIQUE.

C'est, ma cousine, une faveur bien grande!

DIANA.

C'est pour moi, mon cousin, un plaisir des plus grands!

ENSEMBLE.

Ah! si j'osais. Allons! du courage et du cœur!
Près d'un cousin, } pourquoi cette frayeur?
Pour un cousin, }
De la franchise... Aussi, pourquoi trembler?
Il faut tout dire... allons, il faut parler!

DON HENRIQUE.

Vous tenez donc beaucoup à cette sarabande?

DIANA.

Et vous, mon cher cousin?

DON HENRIQUE.

Moi, je vous le demande.

DIANA.

Pas beaucoup.

DON HENRIQUE.

Moi non plus... et puis j'aurais, je croi,
A vous parler.

DIANA.

C'est comme moi.

DON HENRIQUE.

Eh bien! nous voilà seuls.

DIANA.

C'est rare... et j'ai l'idée
Qu'au lieu d'aller danser, peut-être il vaudrait mieux

DON HENRIQUE.

Rester...

DIANA.

M'y voilà décidée.

DON HENRIQUE.

Et causer.

DIANA.

Causons donc.

DON HENRIQUE.

Tous les deux

DIANA.

Tous les deux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Voici l'instant! Allons! du courage et du cœur!
Près d'un cousin, etc.

DIANA.

Allons! dites... je vous écoute.

DON HENRIQUE.

Dites vous-même...

DIANA.

Il est plus naturel
Que ce soit vous qui commenciez...

DON HENRIQUE.

Sans doute.
Eh bien! donc, senora, je vous adore...

DIANA, à part.

O ciel!

DON HENRIQUE.

C'est-à-dire... je vous aime
De tout mon cœur!

DIANA.

Et moi de même.

DON HENRIQUE.

Mais, voyez-vous, à part moi, je me dis
Qu'il faut d'abord...

DIANA.

C'est aussi mon avis...

DON HENRIQUE.

Par la franchise il faut qu'on brille!

DIANA.

C'est juste!

DON HENRIQUE.

Eh bien?

(On entend sonner chez le ministre.)

Mon oncle!

DIANA.

Ah! Dieu, que c'est gênant!
On ne peut un instant
S'expliquer en famille!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah! quel malheur! Allons, du courage et du cœur!
Pour un cousin, etc.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR.

CAMPO MAYOR.

Enfin, et grâce au ciel, mes ordres sont donnés et mes courriers expédiés dans toutes les directions... Je suis à vous maintenant pour toute la soirée!

DON HENRIQUE.

Les dépêches que vous avez reçues sont donc bien importantes?

CAMPO MAYOR.

Plus que je ne peux te dire!... Imagine-toi que les ministres mes collègues, qui forment avec moi le conseil de régence, m'ont écrit que, par un attentat audacieux, inouï, on avait enlevé à Lisbonne, et dans le palais même, tous les diamants de la couronne.

DON HENRIQUE.

Est-il possible?

CAMPO MAYOR.

Les plus beaux diamants de l'Europe, qui, de temps immé-

morial, étaient renfermés sous triple serrure dans le coffre royal... Des sommes immenses, incalculables !

DIANA.

Et comment un pareil vol a-t-il été commis?

CAMPO MAYOR.

C'est ce qu'on ne peut s'expliquer!... Mais les coupables ne sont point encore sortis du royaume... peut-être même n'ont-ils pas encore quitté Lisbonne... et je viens d'ordonner sur toute la route la surveillance la plus active... Défense de fournir des chevaux à personne... Défense de laisser passer aucune voiture, excepté la mienne, dont les armes sont connues ainsi que ma livrée... et pour peu que le plus léger indice nous mette seulement sur la trace...

DON HENRIQUE, serrant la main de Campo Mayor.

Disposez de moi, mon cher oncle... et comptez sur mon activité, mon zèle...

CAMPO MAYOR, lui prenant la main.

Ah! mon Dieu! qu'as-tu donc là?

DON HENRIQUE.

Rien... une étincelle de peu de prix.

CAMPO MAYOR.

De peu de prix, dis-tu!... Eh! mais, je ne me trompe pas... je la reconnais... je ne connais que cela... C'est la Brésilienne!

DIANA.

Que dites-vous?

CAMPO MAYOR.

Un des diamants de la couronne... une étincelle renommée par son éclat... et qui dans la nuit éclairerait comme une escarboucle... (Voulant éteindre les bougies.) Tu vas voir.

DON HENRIQUE.

Non, non, c'est inutile, et je vous crois.

CAMPO MAYOR.

Comment est-elle en ton pouvoir?

DON HENRIQUE.

Je ne sais... je l'ai achetée dernièrement.

CAMPO MAYOR.

D'un des voleurs... c'est certain!... Nous voilà sur la trace... Quel est-il?

DON HENRIQUE, hésitant.

C'est... c'est... un marchand de Coïmbre.

CAMPO MAYOR.

Lequel?

DON HENRIQUE.

C'est dans la grande rue qui mène au château.

CAMPO-MAYOR.

Ce riche magasin... Samuel Mendoza le joaillier...

DON HENRIQUE.

C'est possible... je ne connais pas... Après cela, il se peut que lui-même ne soit pas coupable.

CAMPO MAYOR.

Eh! n'importe! on peut toujours l'arrêter.

DON HENRIQUE.

Mais, mon oncle...

CAMPO MAYOR.

Ça ne peut pas faire de mal... On arrête toujours, quitte à s'informer après... à connaître après ses vendeurs, ses affidés, ses complices... car ils doivent être une bande.

DIANA.

Ah! mon Dieu! si c'était celle de la Catarina, ces bandits de l'Estramadure?

DON HENRIQUE.

Qui n'existent pas, mon oncle le disait lui-même ce matin...

CAMPO MAYOR.

Oui, mais depuis ce matin...

DON HENRIQUE.

Impossible!

CAMPO MAYOR.

N'importe! il faut voir.

DIANA.

Mon père a raison... il faut voir.

DON HENRIQUE.

De quoi vous mêlez-vous?... Est-ce que cela regarde les femmes, les demoiselles?... Et cette sarabande que nous devions danser, l'avez-vous oubliée?

DIANA.

Eh bien! par exemple! vous y aviez renoncé... Je veux d'abord montrer à mon père l'article du journal où l'on parle de la Catarina... où l'on donne son signalement.

DON HENRIQUE.

Est-ce que mon oncle a le temps?... occupé comme il est...

Ne parlait-il pas de prendre des informations sur Samuel Mendoza ?...

CAMPO MAYOR.

C'est juste ! je vais expédier un alguazil à cheval, pour l'arrêter.

DON HENRIQUE.

Ce n'est pas cela que je disais !

CAMPO MAYOR.

Et tu as raison de m'y faire penser !... je vais signer l'ordre... (Il s'assied, et en écrivant il dit à Diana :) Mets ce journal sur ma table, dans mon cabinet... car dans ce moment, tu vois que je n'ai pas le temps.

DON HENRIQUE, à Diana.

Il n'a pas le temps !

DIANA.

N'est-ce que cela ?... je vais vous le lire !...

DON HENRIQUE.

Pour l'empêcher d'écrire.... pour le troubler... il va en faire arrêter un autre.

DIANA.

Du tout ! (Lisant.) « La Catarina est une jeune et jolie femme, « qui a des cheveux blonds et des yeux bleus !

DON HENRIQUE, à Campo Mayor.

Mon oncle... et Samuel Mendoza ?...

DIANA, lisant.

« Des cheveux blonds, des yeux bleus !... »

CAMPO MAYOR, distrait, à don Henrique.

Samuel Mendoza a des cheveux blonds ?...

DIANA, lisant.

« La Catarina !... »

DON HENRIQUE, à Campo Mayor.

Et votre départ pour Lisbonne, vous n'y pensez pas ?...

CAMPO MAYOR.

Ce soir, après le contrat !... Ma fille !...

DIANA, lisant toujours.

« La Catarina !... »

DON HENRIQUE, à Diana.

Écoutez donc votre père, qui vous parle...

CAMPO MAYOR.

Tu donneras des ordres... tu commanderas ma voiture et

mes chevaux, pour qu'après le contrat nous partions tous les deux.

DIANA.

Oui, mon père !...

CAMPO MAYOR.

Entends-tu !.. car demain, de bon matin, il faut que je sois à Lisbonne.

DIANA, parcourant le journal.

Ah ! mon Dieu ! quelle ressemblance ! quelle rencontre !... Est-ce possible ?...

DON HENRIQUE, à Campo Mayor, qui s'est levé.

Venez, mon oncle... venez, je ne vous quitte pas... donnons cet ordre et d'autres encore... tous les ordres possibles.

CAMPO MAYOR.

Tu as raison !... hâtons-nous. (Ils sortent vivement par le fond.)

SCÈNE IX.

DIANA, seule, lisant, avec effroi.

Mais oui... mais oui... c'est bien cela... tout à l'heure près de moi je l'ai vue... voilà la peur qui me prend... et tout ce monde, ces deux ou trois cents personnes qui sont là... qui dansent, sans se douter de rien !... nous ne sommes pas en sûreté !... Au secours ! au secours !

SCÈNE X.

DIANA, DON HENRIQUE, rentrant par le fond.

DON HENRIQUE.

Taisez-vous ! taisez-vous !

DIANA.

Ah ! mon cousin, que je suis heureuse de vous voir !... venez me sauver la vie !

DON HENRIQUE.

Silence !... (En ce moment, la Catarina entre par la droite, se place sur le canapé, derrière la table, et cachée par le dossier d'un fauteuil, de manière à n'être pas vue de Diana et de don Henrique.)

DIANA.

Vous ne savez pas que cette Catarina, cette femme horrible... non, qu'on dit si jolie... elle est ici !...

DON HENRIQUE.

Quelle folie !...

DIANA.

Voyez plutôt son signalement trait pour trait... c'est elle.

DON HENRIQUE.

Taisez-vous !

DIANA.

C'est elle, je vous jure.

DON HENRIQUE, lui arrachant le journal.

Ça n'est pas vrai.

DIANA, lui montrant le journal.

Mais ce papier le prouve.

DON HENRIQUE, le déchirant.

Il ne prouve rien ! car il n'existe plus.

DIANA.

Mais vous empêchez par là qu'on ne la reconnaisse... qu'on ne l'arrête.

DON HENRIQUE.

L'arrêter, dites-vous ?... Plutôt mourir !

DIANA.

O ciel !

DON HENRIQUE.

Et si vous m'aimez, ma cousine, si vous avez pitié de moi.. vous ne direz rien. Vous garderez le silence ! je vous en prie, je vous en conjure !...

DIANA.

C'est vous qui la défendez... qui la protégez ! (Avec indignation.) Est-ce que par hasard vous l'aimeriez ?...

DON HENRIQUE, hors de lui.

Vous l'avez dit !

DIANA, cachant sa tête dans ses mains.

Ah !...

DON HENRIQUE.

Il faut m'aider à l'éloigner... à la sauver... (Avec fureur, voyant qu'elle hésite.) Vous m'aiderez, ou sinon !...

DIANA, tremblante.

Eh bien ! oui, mon cousin... mais à une condition.

DON HENRIQUE.

Toutes celles que vous voudrez... ma fortune, ma vie !...

DIANA.

Je n'en demande pas tant !... mais ce soir, quand il faudra signer le contrat, c'est vous qui refuserez ?...

DON HENRIQUE.

Je le promets !

DIANA.

Qui direz : Non !

DON HENRIQUE.

Je le jure !

DIANA.

Devant mon père... devant le notaire !...

DON HENRIQUE.

Devant le monde entier... mais vous la sauverez ?...

DIANA.

Et comment ?...

DON HENRIQUE.

Il faut qu'elle parte à l'instant même... et sa chaise de poste est brisée.

DIANA.

Elle ne le serait pas, que ça reviendrait au même ; car toutes les voitures sont arrêtées sur la route... excepté celle du ministre.

DON HENRIQUE.

C'est celle-là qu'il faut prendre.

DIANA.

Celle de mon père ?

DON HENRIQUE.

Il le faut ! je le veux !... On vous a chargée de donner des ordres... donnez-les... que cette voiture soit prête pour elle... pour elle, entendez-vous !... ou sinon je dis : Oui... je signe au contrat... je vous épouse !...

DIANA, vivement.

Tout sera prêt, mon cousin !... tout sera prêt.

DON HENRIQUE.

A la bonne heure !... Où pourra-t-elle vous attendre ?...

DIANA.

Là... dans le cabinet de mon père... personne n'y entre... il y a une seconde porte... un escalier dérobé qui donne sur la cour !...

DON HENRIQUE.

Très-bien.

DIANA.

Mais, à votre tour, songez au scandale, au danger et à la perdition de votre âme !...

DON HENRIQUE.

Mais allez donc... allez donc !... cette pauvre femme qu'il faut sauver !

DIANA.

Cette pauvre femme, dites-vous ? une femme épouvant... ah !... (Catarina s'est levée vers la fin de cette scène et a gagné le milieu du théâtre; Diana l'aperçoit, et reste toute tremblante, puis, sur un geste de Catarina, elle s'enfuit sans retourner la tête.)

SCÈNE XI.

DON HENRIQUE, CATARINA.

DON HENRIQUE, à Catarina.

Quoi ! tu étais là... comme un espion !... il ne te manquait plus que ça !...

CATARINA.

J'ai tout entendu...

DON HENRIQUE.

Ne m'approche pas !... va-t'en !

CATARINA.

J'en suis encore émue et attendrie.

DON HENRIQUE.

Et moi, je suis indigné et furieux... je te déteste, maintenant !... j'aurais dû, peut-être... mais l'autre jour, et parmi ces brigands, tu m'as sauvé la vie... c'est la seule chose que je n'oublierai pas !... tiens, entre dans ce cabinet, et par une porte secrète tu sortiras... tu descendras dans la cour où une voiture t'attendra, toi et ton intendant... Eh bien ! m'entends-tu, Catarina?... à quoi penses-tu ?

CATARINA.

A toi !... (Avec curiosité.) Je voudrais bien savoir si réellement tu refuseras, pour moi, de signer le contrat ?

DON HENRIQUE.

Voici mon oncle... va-t'en, Catarina... pour toi... pour ta vie !... (Catarina reste immobile.) Eh bien ! non... pour moi !...

CATARINA, avec effusion.

Je t'obéis... (Elle entre dans le cabinet.)

DON HENRIQUE, avec effroi, refermant la porte

Adieu !...

SCÈNE XII.

DON HENRIQUE, CAMPO MAYOR, DON SÉBASTIEN, SEIGNEURS ET DAMES.

FINAL.

CAMPO MAYOR, à quelques seigneurs.

Oui, je pars cette nuit... Dans le poste où je brille,
On ne s'appartient plus... on se doit à l'État.
Mais avant tout, je veux qu'entre amis, en famille,
De ma fille, Messieurs, nous signions le contrat.

DON SÉBASTIEN, à part.

Le contrat! plus d'espoir! Dieu! voici le notaire!

(Le notaire paraît. Campo Mayor va au-devant de lui. Des valets apportent au milieu du théâtre une table et tout ce qu'il faut pour écrire. Le notaire s'y installe et écoute, en écrivant, les instructions que Campo Mayor lui donne à voix basse.)

DON HENRIQUE, près du cabinet, à part.

L'on ne part pas! j'écoute et n'entends rien.

DON SÉBASTIEN, apercevant Diana qui paraît.

C'est elle!...

(Bas.)

C'en est fait! je vous perds!

DIANA, gaiement et regardant don Henrique.

Au contraire!

DON SÉBASTIEN, à demi voix.

Mais voici le contrat!

DIANA, de même.

N'importe!

DON SÉBASTIEN.

Et le notaire!...

DIANA.

N'importe! tout va bien!

DON SÉBASTIEN, à part, avec colère.

Quel air de joie et de conquête!

DON HENRIQUE, à demi voix, à Diana.

Eh bien! la voiture?

DIANA, de même.

Elle est prête.

DON HENRIQUE, de même.

Alors Catarina peut fuir?

DIANA, de même.

Sans doute.

(Lui prenant la main.)

Allons! du cœur!

DON HENRIQUE, cherchant à se remettre.

J'en aurai!

DIANA, souriant.

Comme il tremble!

A votre tour, tenez votre serment.

(Tous deux causent à la gauche du théâtre.)

DON SÉBASTIEN, les regardant avec dépit.

C'est qu'ils ont l'air de s'adorer!

CAMPO MAYOR, d'un air de triomphe.

Vraiment,

Ils en ont l'air? Allons, voici l'instant.

(Il leur montre le notaire, qui vient d'achever le contrat et qui lui présente la plume.)

ENSEMBLE.

DON SÉBASTIEN.

Ah! je tremble, je frissonne;
Rien n'égale mon tourment,
L'espérance m'abandonne.
Voici le fatal moment!

CAMPO MAYOR.

De l'époux que je lui donne,
Je suis fier, je suis content.
D'un nouvel éclat rayonne
Mon nom, déjà si brillant.

DIANA, regardant don Henrique.

A l'espoir je m'abandonne :
Oui, je crois à son serment;
Et l'effroi que je lui donne
Ne va durer qu'un moment.

DON HENRIQUE, regardant la porte à gauche.

Il faut, son salut l'ordonne,
Qu'elle s'éloigne à l'instant!
Ah! pour elle je frissonne,
Rien n'égale mon tourment.

CHŒUR, montrant Campo Mayor.

Au bonheur, il s'abandonne.
Par cet hymen séduisant,
D'un nouvel éclat rayonne

Son nom, déjà si brillant!

CAMPO MAYOR, présentant la plume à Diana.

A toi, ma fille!

DON SÉBASTIEN, à part.

O ciel!

DIANA, à demi voix.

Ne craignez rien...
Je vous l'ai déjà dit : Tout va bien! tout va bien.

DON SÉBASTIEN, à part.

Mais quelle est donc sa dernière espérance?
Je devine... Elle va refuser... Ah! grand Dieu!
Elle signe!...

CAMPO MAYOR, à don Henrique.

A vous, mon neveu.

DON SÉBASTIEN, qui s'est rapproché d'elle d'un air triomphant.

Perfide!

DIANA, souriant.

Tout va bien! Un peu de patience.

CAMPO MAYOR, à don Henrique.

C'est à vous de signer.

DON SÉBASTIEN, à part.

Quel malheur est le mien!

DON HENRIQUE, jetant la plume et redescendant la scène.

Je ne le puis!

CAMPO MAYOR, et les assistants qui l'entourent.

O ciel!

DON HENRIQUE, apercevant Catarina.

Encore ici?

CATARINA, avec tendresse et approbation.

C'est bien! Merci! merci! merci!

DON HENRIQUE, à part, avec effroi.

Fuyez! fuyez!

DIANA, bas, à don Sébastien.

Je vous le disais bien...
Tout va bien! tout va bien!

(Campo Mayor et les assistants descendent la scène en désordre.)

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

Ah! j'en perdrai la tête!
Au diable le contrat!
Je brave la tempête,
Le scandale et l'éclat!

D'empêcher qu'on l'arrête,
Quel est donc le moyen?
Je cherche dans ma tête,
Et je n'y trouve rien.
Ah! j'en perdrai la tête!
Quel tourment est le mien!

DON SÉBASTIEN.

C'est à perdre la tête!
Ah! quel heureux éclat!
A sa voix tout s'arrête,
Ah! j'étais un ingrat!
Elle fut bon prophète;
Mais quel fut son moyen?
Je cherche dans ma tête,
Et ne devine rien!

CAMPO MAYOR.

C'est à perdre la tête!
Au moment du contrat,
Troubler, de cette fête
Et la pompe et l'éclat!
Quel scandale s'apprête!
Quel projet est le sien?
Je cherche dans ma tête,
Et je n'y trouve rien!
C'est à perdre la tête!
Non, je n'y comprends rien!

DIANA, à don Sébastien.

Ils en perdront la tête!
Il n'est plus de contrat,
Plus d'hymen, plus de fête!
Vous êtes un ingrat!
Ai-je été bon prophète?
Tout va bien! tout va bien!
Mais je serai discrète,
Et je ne dirai rien.
Ils en perdront la tête!
Tout va bien! tout va bien!

CHŒUR.

C'est à perdre la tête!
Au moment du contrat,
Troubler, de cette fête,
Et la pompe et l'éclat!
Quel scandale s'apprête!

Quel projet est le sien?
Je cherche dans ma tête,
Et je n'y trouve rien!

CAMPO MAYOR, à son neveu.

Vous parlerez... et d'une telle injure
Vous me direz le motif?

DON HENRIQUE.

Oui, plus tard!

(On entend le roulement d'une voiture.)

TOUS, écoutant.

Mais quel est donc ce bruit?

CAMPO MAYOR, courant à une fenêtre.

Comment! une voiture?
Lorsque j'ai défendu... C'est la mienne qui part!

DON HENRIQUE, à part.

Je respire! elle échappe au sort qui la menace.

CAMPO MAYOR, qui vient de sonner, à Diana.

Ma voiture qui part, que veut dire cela?

DIANA, baissant les yeux.

Je l'ai fait préparer...

CAMPO MAYOR.

Et qui donc a l'audace
De la prendre?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PLUSIEURS VALETS.

LES VALETS.

Une jeune et belle signora,
Par l'ordre de Mademoiselle.

CAMPO MAYOR, regardant Diana.

Qu'est-ce à dire?

LES VALETS.

Et, de plus, par le vôtre, dit-elle.

CAMPO MAYOR.

C'est faux!

DIANA, s'enhardissant.

C'est faux!

CAMPO MAYOR.

Ce sont d'insignes faussetés.

LES VALETS.

Elle et son compagnon lestement sont montés,

Puis elle a dit son nom en partant...

CAMPO MAYOR.

De grâce,
Quelle est cette imprudente et belle senora?

LES VALETS.

La Catarina.

TOUS, avec effroi.

La Catarina!

CAMPO MAYOR.

Cette chef de bandits! Quel comble de l'audace!
Lorsque sa tête est mise à prix!
Partir dans ma voiture... à son aise, à ma place!

LES VALETS.

Avec une cassette.

CAMPO MAYOR.

Ah! grand Dieu! je frémis.
Si c'était...

DON HENRIQUE, à part.

Justement!

CAMPO MAYOR, aux valets.

Courez tous sur ses pas
A qui la saisira, quinze mille ducats!

ENSEMBLE.

CAMPO MAYOR.

C'est à perdre la tête!
Pour un homme d'État,
Quel orage s'apprête!
Quel bruit et quel éclat.
Partez, et qu'on l'arrête;
Mais, comment? quel moyen?
Je cherche dans ma tête,
Et je ne trouve rien!

DON HENRIQUE.

C'est à perdre la tête!
Pour un homme d'État,
Quel orage s'apprête!
Quel bruit et quel éclat!
Il prétend qu'on l'arrête;
Mais, comment? quel moyen?
Il cherche dans sa tête,
Mais il ne trouve rien!

DIANA.

Ils en perdront la tête!
Il n'est plus de contrat, etc.

DON SÉBASTIEN.

C'est à perdre la tête!
Ah! quel heureux éclat! etc.

CHŒUR.

C'est à perdre la tête!
Au moment du contrat! etc.

CAMPO MAYOR.

Mais, je l'ai dit : Quinze mille ducats!
Partez! partez! suivez ses pas!

(Tout le monde sort en désordre.)

ACTE III.

Un salon d'attente dans le palais de la reine, à Lisbonne. — Au fond, la salle du trône, séparée du salon d'attente par une colonnade; derrière les colonnes, de riches rideaux en velours, qui forment des portières à l'entrée du salon; à gauche du spectateur, trois grandes croisées, donnant sur la principale place de Lisbonne; à droite, les appartements particuliers de la reine. Une grande porte et deux latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DON HENRIQUE, DON SÉBASTIEN.

DON HENRIQUE.

Don Sébastien à Lisbonne... dans le palais de la reine... et, comme moi, sans doute, attendant audience de Sa Majesté!

DON SÉBASTIEN.

Eh! mon Dieu! oui... la compagnie que je commande est de service au palais... C'est aujourd'hui le couronnement de notre jeune souveraine! c'est aujourd'hui que le conseil de régence remet en ses mains le pouvoir... et, au commencement d'un règne, il est toujours facile d'obtenir...

DON HENRIQUE.

Des grâces et des faveurs!

DON SÉBASTIEN.

Je ne veux que justice...

DON HENRIQUE.

Eh, mais! par le temps qui court, c'est déjà une grande

faveur... ne l'obtient pas qui veut. A peine arrivé, il m'a été facile de voir que tout allait assez mal dans notre beau royaume du Portugal et des Algarves... des fonctionnaires qui ne reçoivent pas de traitement et vendent leur conscience... une armée qui n'est pas payée... des finances en si mauvais état, que la banqueroute est immanquable... Joli commencement de règne!

DON SÉBASTIEN.

Eh mon Dieu!.. toi, qui ne pensais jamais qu'au plaisir, tu te lances dans les affaires d'État... te voilà de la fronde et de l'opposition!

DON HENRIQUE.

Oui... parce que... parce que je suis de mauvaise humeur.

DON SÉBASTIEN.

Et de quoi?...

DON HENRIQUE.

De tout!... (Avec embarras.) Mais, dis-moi... toi qui es venu avec mon oncle et qui ne l'as pas quitté, tu ne pourrais pas me dire s'il a obtenu quelques renseignements sur cette femme, sur sa fuite?

DON SÉBASTIEN.

Qui?... la Catarina et ses complices?

DON HENRIQUE.

Oui, mon ami... Est-on sur leurs traces? mon oncle, qui est ministre de la police, a-t-il découvert quelque chose?

DON SÉBASTIEN.

Rien... absolument rien!

DON HENRIQUE, gaiement.

Je le reconnais là!... ce n'est pas lui qu'on accusera d'attenter aux libertés publiques... il n'a jamais pu arrêter personne... Et Diana, sa fille, quelles nouvelles?...

DON SÉBASTIEN.

Ah! mon ami!... tu ne connais pas tous tes droits à mon dévouement et à ma reconnaissance... c'est par toi que j'existe encore... car, si ce mariage avait eu lieu... si tu avais épousé ta cousine... vois-tu bien, j'en serais mort!

DON HENRIQUE.

Comment! c'était cela!... Diana avait donc une inclination?

DON SÉBASTIEN.

Oui, vraiment!

DON HENRIQUE.

Et c'était toi?

DON SÉBASTIEN.

Cela te fâche?...

DON HENRIQUE.

Au contraire... je suis ravi... enchanté... et si je peux vous aider, toi et Diana!

DON SÉBASTIEN.

Silence! on vient!

DON HENRIQUE.

Quelque grand seigneur qui sollicite aussi?

DON SÉBASTIEN.

Ton oncle et ta cousine...

SCÈNE II.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR, DIANA.

CAMPO MAYOR, saluant, puis reconnaissant son neveu.

Que vois-je?... Don Henrique de Sandoval, qui ose se présenter à mes yeux...

DON HENRIQUE.

Permettez, mon oncle... c'est vous qui vous présentez devant moi... car nous étions les premiers... nous attendons audience de Sa Majesté... La cour est un terrain neutre où toutes les haines ont leurs entrées... ce qui n'empêche pas de se donner la main.

CAMPO MAYOR, le repoussant.

Jamais!... Je venais ici avec ma fille... La duchesse de Pombal, première dame d'honneur, veut bien la présenter à la reine, qui croyait la trouver mariée...

DON HENRIQUE.

Il ne tiendra qu'à vous... car voici un jeune gentilhomme qui l'aime... et qui en est aimé...

CAMPO MAYOR.

O ciel!...

DON SÉBASTIEN.

Mon ami!...

DIANA.

Mon cousin... (A demi voix.) Et mon père, qui ne savait pas...

DON HENRIQUE.

Eh bien! il le sait maintenant.

CAMPO MAYOR.

Monsieur, je ne dis pas que l'alliance de don Sébastien d'Aveyro ne soit fort honorable; qu'il fasse fortune, qu'il monte en grade, et nous verrons... Mais, pardon, nous avons en ce moment des affaires tellement graves et difficiles...

DON SÉBASTIEN.

Puis-je vous y servir!... mon sang et ma vie sont à vous.

CAMPO MAYOR.

Eh mais! voilà une occasion d'arriver... donnez-nous les moyens de retrouver les diamants de la couronne...

DON HENRIQUE ET DIANA, à part.

O ciel!...

CAMPO MAYOR.

Et l'on n'aura rien à vous refuser.

DON SÉBASTIEN, avec joie.

Est-il possible!... et comment?...

CAMPO MAYOR.

En arrêtant la Catarina ou ses complices...

DON HENRIQUE.

La Catarina!...

CAMPO MAYOR, à Sébastien.

Dont l'audace passe toutes les limites. Imaginez-vous qu'en arrivant à Lisbonne, j'ai trouvé dans la cour de mon hôtel ma chaise de poste qu'elle m'avait renvoyée.

DON HENRIQUE.

En vérité!...

CAMPO MAYOR.

Avec ces mots : Je vous remercie de votre voiture que j'ai trouvée excellente et bien meilleure que la mienne.

DON SÉBASTIEN.

La Catarina est donc ici, à Lisbonne?... soyez tranquille... je pars...

DON HENRIQUE, effrayé, le retenant.

Permets donc... tu ne sais seulement pas...

DON SÉBASTIEN.

N'importe... je réussirai!... Que j'aie le moindre indice... que je sois seulement sur leurs traces...

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'HUISSIER DE LA CHAMBRE.

L'HUISSIER, annonçant.

Son Excellence le comte Antonio Las Morillas de Fuentès.
(Paraît Rebolledo, richement habillé, portant des plaques et des cordons. Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant : Sébastien, le premier à gauche, sur le devant du théâtre; Campo Mayor, remontant au fond, au-devant de Rebolledo, qui est placé le troisième; Diana et don Henrique, à droite.)

QUINTETTE.

DIANA, l'apercevant.

O ciel!

DON HENRIQUE, l'apercevant.

O ciel!
(Rebolledo se retourne à gauche et salue don Sébastien.)

DON SÉBASTIEN, de même.

O ciel!
(Il le suit quelque temps des yeux avec stupéfaction, puis, voyant Campo Mayor, qui lui parle à voix basse.)

Ah! vous connaissez donc,
Vous êtes bien sûr de connaître
Le comte de Fuentès?

CAMPO MAYOR.

En aucune façon.
Les Fuentès sont connus par eux-mêmes...

DON SÉBASTIEN, à part.

Peut-être...

CAMPO MAYOR, à Rebolledo.

Noble maison, je crois, du Beïra.

REBOLLEDO.

Oui, Monseigneur.

CAMPO MAYOR.

Descendant de don Sanche?

REBOLLEDO, froidement.

Nous sommes, nous, Fuentès de Tavira.

CAMPO MAYOR.

Alors, c'est une autre branche.
Je n'ai pas eu l'honneur de vous voir, je le crois,
A la cour.

REBOLLEDO, froidement.

M'y voici pour la première fois..

DON SÉBASTIEN, à part, le regardant.

Plus de doute, c'est lui!

CAMPO MAYOR.

Vous y venez, je pense,
Pour le couronnement?

REBOLLEDO, de même.

Oui, j'y suis invité,
La reine, ce matin, m'attend en audience.

DON SÉBASTIEN, à part.

O ciel! ce n'est pas lui!

DON HENRIQUE, à part, regardant Rebolledo.

D'une telle impudence,
Je ne puis revenir...

(A don Sébastien qui le tire par son habit.)

Qu'est-ce?

DON SÉBASTIEN, à demi voix, lui montrant Rebolledo.

De ce côté,
Regarde...

DON HENRIQUE.

Eh bien?

DON SÉBASTIEN.

Eh bien! cette figure,
Le comte Antonio Las Morillas Fuentès
De Tavira... ne t'offre pas les traits
D'un coquin, d'un fripon?...

DON HENRIQUE, à part, avec effroi.

O ciel! Non, je te jure!

DON SÉBASTIEN, de même.

De l'intendant de la Catarina!...

DON HENRIQUE, haussant les épaules.

Allons donc!

DON SÉBASTIEN.

Mais regarde...

DON HENRIQUE.

Allons donc!

DON SÉBASTIEN.

Je t'assure
Qu'il lui ressemble.

DON HENRIQUE.

Moi, je ne vois pas cela.

DON SÉBASTIEN, s'échauffant.

Quoi! ces traits...

DON HENRIQUE, de même.

Non, mon cher...

DON SÉBASTIEN.

Quoi! son air, sa tournure...

DON HENRIQUE.

Pas le moindre rapport.

DON SÉBASTIEN.

C'est frappant!

DON HENRIQUE.

Nullement.
Pas le moindre rapport, et tu rêves, vraiment.

ENSEMBLE.

DON SÉBASTIEN.

Je ne sais si je veille,
Ressemblance pareille
Me semble une merveille,
Et tient du fabuleux;
Au trouble que j'éprouve,
C'est lui, tout me le prouve,
Et moi seul, je le trouve,
Et moi seul, j'ai des yeux.

DON HENRIQUE ET DIANA.

Oui, d'honneur, il sommeille,
Tais-toi, je te conseille;
Ressemblance pareille,
Ne frappe pas mes yeux.
Ici, tout vous le prouve,
Chacun vous désapprouve,
Et personne ne trouve
Ce rapport merveilleux.

REBOLLEDO.

Oui, ce monsieur sommeille,
Insistance pareille,
Me semble une merveille,
Et tient du fabuleux.
Ici, tout vous le prouve,
Chacun vous désapprouve,
Et personne ne trouve
Ce rapport merveilleux.

CAMPO MAYOR.

Quel est donc ce débat?...

DON SÉBASTIEN.

A vous je m'en rapporte :
Ne vous semble-t-il pas que ce noble hidalgo
Ressemble, trait pour trait, et d'une étrange sorte,
A celui qui s'en vint chez vous, incognito,
Et l'autre soir vous demander asile?

CAMPO MAYOR.

Je n'en puis pas juger... car je ne l'ai pas vu!

DON SÉBASTIEN.

C'est vrai!

CAMPO MAYOR.

Mais il est facile
A ma fille qui l'a reçu...
Et qui peut, je le pense, en parler mieux qu'un autre.

DON SÉBASTIEN.

Monseigneur a raison, oui, parlez, senora...

DON HENRIQUE, bas, à Diana.

J'ai tenu mes serments, n'oubliez pas le vôtre.

DON SÉBASTIEN, à Diana, lui montrant Rebolledo.

Qu'en dites-vous?

DIANA, d'un air étonné.

Quoi donc?

DON SÉBASTIEN.

Ne trouvez-vous pas là
Les traits de l'intendant de la Catarina?

DIANA, haussant les épaules.

Allons donc!

DON SÉBASTIEN.

Regardez!

DIANA, de même.

Allons donc!

DON SÉBASTIEN.

Je vous jure...
Qu'il lui ressemble...

DIANA.

Moi, je ne vois pas cela...

DON SEBASTIEN, s'échauffant.

Quoi! ses traits?...

DIANA.

Pas un seul.

DON SÉBASTIEN, de même.

Quoi! son air, sa tournure?

DIANA.

Pas le moindre rapport !

DON SÉBASTIEN.

C'est frappant !

DIANA.

Nullement,
Pas le moindre rapport... et vous rêvez, vraiment !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DON SÉBASTIEN.

Je ne sais si je veille,
Ressemblance pareille, etc.

DIANA ET DON HENRIQUE.

Oui, d'honneur, il sommeille.
Tais-toi, je te conseille, etc.

REBOLLEDO ET CAMPO MAYOR.

Oui, ce monsieur sommeille.
Insistance pareille, etc.

DON SÉBASTIEN.

Eh ! oui, morbleu ! j'entre en fureur !
Chacun me traite ici d'insensé, de rêveur,
Je n'ai jamais dit que Son Excellence
Fût cet homme... j'ai dit que cette ressemblance
Était grande...

TOUS.

Allons donc !

REBOLLEDO, avec une douloureuse émotion.

C'est possible, en effet...
Permettez... n'est-ce pas un fort mauvais sujet ?

DON SÉBASTIEN.

Justement... un fripon...

DON HENRIQUE.

D'une impudence extrême,

DON SÉBASTIEN.

Que nous poursuivons...

REBOLLEDO, froidement.

Moi de même !

TOUS.

Que dit-il ?

REBOLLEDO.

Je venais prier Sa Majesté
Pour qu'il fût, par son ordre, au plus tôt arrêté
Et renfermé... notre honneur le commande !

CAMPO MAYOR, avec intérêt.

Quoi! vraiment?

REBOLLEDO.

Les plus nobles maisons
Ont souvent, par malheur, d'indignes rejetons.

CAMPO MAYOR.

C'est un parent?

REBOLLEDO.

Très-proche!

DON SÉBASTIEN

Un frère!

REBOLLEDO.

Je demande
Qu'on brise là...

DON SÉBASTIEN.

Pardon, Monsieur, je suis confus
De mon etourderie et de mon imprudence...

REBOLLEDO, avec dignité.

Je pardonne, Monsieur...

DON SÉBASTIEN, à don Henrique.

Parbleu! la ressemblanc
A présent ne m'étonne plus!

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE ET DIANA, à part.

Voilà, je l'avoue,
Un fripon hardi,
Qui de nous se joue
Et nous brave ici!
Ni ciel, ni justice,
Ne le font trembler.
Et moi { son / sa } complice,
Je ne puis parler!

REBOLLEDO.

Voilà, je l'avoue,
Un moyen hardi;
Du ciel je me loue,
Il prend mon parti!
Oui, cet artifice
A[illegible]u le troubler,
Il est [illegible] complice
Et ne peut parler!

CAMPO MAYOR.

Voilà, je l'avoue,
Un trait inouï,
Mais, moi, je vous loue
D'en agir ainsi!
C'est un sacrifice,
Mais, sans reculer,
C'est à la justice
Qu'il faut l'immoler!

DON SÉBASTIEN, à part.

Voilà, je l'avoue,
Un hasard maudit;
Le sort qui me joue,
Toujours me trahit!
Son nouveau caprice
Vient de m'aveugler,
Et son injustice
Semble m'accabler!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN HUISSIER.

CAMPO MAYOR.

Notre reine est visible, on peut entrer, je pense?

L'HUISSIER DE LA CHAMBRE, paraissant.

Sa Majesté ne reçoit point.

DON HENRIQUE, à Sébastien.

Nous espérions pourtant une audience!

L'HUISSIER.

Impossible, à présent!

CAMPO MAYOR, aux deux jeunes seigneurs.

Eh! oui; sur plus d'un point
Nous avons à causer...

L'HUISSIER, l'arrêtant respectueusement.

Sa Majesté la reine
Ne reçoit que le comte Antonio Morillas
De Fuentès...

DON HENRIQUE.

Qu'entends-je? ah! j'ose y croire à peine!

TOUS.

Que dit-il?

DON HENRIQUE.

Je reste... et je ne m'en vais pas!

TOUS.

Mais c'est manquer aux ordres de la reine!

DON HENRIQUE.

N'importe! je ne puis laisser ma souveraine
En tête-à-tête ainsi...

REBOLLEDO, froidement.

Pourquoi donc, Monseigneur.

DON HENRIQUE, hors de lui.

Il le demande encor!

DON SÉBASTIEN.

Daignez nous en instruire!

DON HENRIQUE, furieux et prêt à parler.

Eh bien! c'est que... je dois...

(S'arrêtant, à part.)

Non... je n'ai rien à dire.
Non, je ne puis parler... et ma juste fureur...

(Haut.)

Venez, venez... sortons...

(A part.)

Mais, du moins, dans mon zèle,
Et proche de ces lieux, je veillerai sur elle!...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DON HENRIQUE ET DIANA.

Voilà, je l'avoue,
Un fripon, etc.

CAMPO MAYOR.

Voilà, je l'avoue,
Un trait, etc.

REBOLLEDO.

Voilà, je l'avoue,
Un moyen, etc.

DON SÉBASTIEN.

Voilà, je l'avoue,
Un hasard, etc.

SCÈNE V.

REBOLLEDO, L'HUISSIER.

L'HUISSIER.

Sa Majesté vous ordonne de rester dans ce salon, où elle va se rendre.

REBOLLEDO, seul.

La reine va venir!... On a beau ne pas être poltron... cela fait quelque chose de se trouver pour la première fois face à face avec une Majesté! Allons! allons, remettons-nous... J'ai eu de plus mauvais moments dans ma vie... Et quant à ce rapport que je dois présenter à Sa Majesté avec les pièces à l'appui... il me semble que, si ce n'est le style, rien n'y manque... je le crois, du moins. (Relisant.) « Rapport à la reine. — « Madame, le 12 octobre dernier, j'étais dans les prisons de « l'inquisition. » (S'arrêtant.) Etait-ce bien le 12?... oui, car le lendemain 13, mauvais jour, je devais être brûlé sur la grande place de Lisbonne... Ce sont de ces détails qu'on n'oublie pas!... (Continuant.) « La porte de mon cachot s'ouvrit, je vis « paraître une jeune dame enveloppée dans une mante. — « Vous êtes Rebolledo le bohémien?... — Oui, senora. « — On vous offrait votre grâce à la condition de nommer vos « complices, et vous avez refusé? — Oui, senora. » L'inconnue jeta alors sur moi un regard qui semblait me dire : C'est bien!... et continua : « Rebolledo, vous êtes condamné « par l'inquisition pour avoir fabriqué de la fausse monnaie, « et, de plus, pour avoir imité à s'y méprendre des pierreries « et des diamants... le tout par des moyens magiques et dia- « boliques... » (S'interrompant.) Tout uniment avec du génie et du strass... Ils ne connaissent pas encore ça, eux autres... (Continuant.) « L'inconnue me montra alors un diamant véritable et « de la plus belle eau. — Pourriez-vous parvenir à l'imiter? « — Ici, c'est difficile... mais dans les montagnes de l'Estra- « madure, où j'ai mes ateliers et mes ouvriers, tous bohé- « miens comme moi... — On vous donnera ce qu'il faut... » (S'interrompant.) J'ai oublié de mettre que... quelques jours après, mon ouvrage était achevé... et de manière, j'ose le dire, à étonner ma protectrice, qui ne pouvait plus distinguer le modèle de la copie... (Continuant.) « Écoutez-moi, dit-elle, je « suis dame d'honneur de la princesse Maria-Francesca, qui « bientôt sera proclamée reine... Bientôt les trois régents nom- « més par son père lui remettront le royaume... mais en « quelle situation? Le désordre partout, et surtout dans nos « finances... Pas un maravédis dans les caisses de l'État!... » (S'interrompant.) C'était exactement comme dans la mienne!... (Continuant.) « Alors la senora s'approcha d'un grand coffre « doré qu'elle ouvrit et dont la vue pensa m'éblouir... C'étaient

« les diamants de la couronne, provenant des mines du Brésil « et entassés depuis des siècles par les rois de Portugal... — « Trésors inutiles, me dit ma protectrice... richesses stériles « qui ne servent à rien... mais dont on ne saurait faire usage « sans ravir au pays son crédit et au trône sa dignité... » (S'interrompant.) Je crois bien... le peuple de Lisbonne croirait tout perdu, si l'on touchait à l'écrin de la reine... (Continuant.) « Alors seulement on m'instruisit des projets de Sa Majesté... « On m'apprit qu'une loi, prescrivant aux reines de Portugal « de rester un mois en retraite avant leur couronnement, « Votre Majesté allait se retirer au couvent de la Trinitad, « dans les montagnes de l'Estramadure, et que là elle sur« veillerait nos travaux... toujours par l'entremise de sa dame « d'honneur, qui voulut bien accepter le rôle de ma nièce la « Catarina... » Tout le reste est en règle. Et quant à la récompense honorable dont Sa Majesté m'a adressé ce matin le brevet... cette place d'intendant général de sa police secrète... vrai Dieu! elle a eu raison de me la confier... et je lui en rendrai bon compte!... Pour bien connaître les coquins, il faut avoir été des leurs... et je réunis, j'ose le dire, toutes les qualités requises... (Otant vivement son chapeau.) Dieu! l'on vient!...

L'HUISSIER, rentrant et annonçant.

La reine!

REBOLLEDO.

Allons, courage!

SCÈNE VI.

REBOLLEDO, LA REINE.

(La reine sort de l'appartement à droite; elle est vêtue en blanc et très-simplement. Elle s'avance vers Rebolledo qui se tient incliné et qui, à son approche, met un genou en terre et baise le bas de sa robe.)

LA REINE, avec dignité.

Relève-toi, Rebolledo.

REBOLLEDO, poussant un cri de surprise.

Ah! la confidente de Sa Majesté!

LA REINE, souriant.

Sa Majesté elle-même.

REBOLLEDO.

La reine!

LA REINE, de même.

La Catarina, ta nièce!

REBOLLEDO, avec embarras et baissant les yeux.

Ah! Madame, c'est trop d'honneur pour la famille, qui, vrai, ne le méritait pas.

LA REINE.

Tu m'as servie avec zèle, discrétion et courage... c'était le moyen d'expier bien des fautes.

REBOLLEDO, lui présentant le rapport.

Voici, Madame, la liste exacte des trésors de Votre Majesté... Tous les diamants qui m'avaient été confiés par elle ont été successivement contrefaits, et ces faux diamants remis dans votre écrin, tandis que les véritables, répandus dans toutes les places de l'Europe, et vendus par des agents fidèles, ont déjà produit des sommes immenses ignorées de vos ministres, et dont les bordereaux sont ci-joints.

LA REINE, prenant les papiers.

C'est bien... Je peux régner, maintenant, sans emprunts, sans impôts, et sans faire tort à personne qu'à moi, la reine, qui, aujourd'hui, à mon couronnement, porterai des diamants faux... Qu'importe? si nul ici ne s'en aperçoit!

REBOLLEDO, avec chaleur.

Je vous en réponds d'avance!

LA REINE.

Comment cela?

REBOLLEDO.

Ils auront beau briller sur le front de Votre Majesté... (Avec galanterie.) ce ne sont pas les diamants qu'on regardera.

LA REINE, souriant.

Ah! Rebolledo le bohémien devient flatteur et courtisan!... Ce n'est pas là ce que je veux... (Elle lui fait signe d'avancer un siége et s'assied.) Au contraire, je t'ai fait surintendant de ma police secrète pour savoir la vérité... Parle, que dit-on aujourd'hui?

REBOLLEDO.

La capitale entière s'occupe de votre couronnement et de l'époux qu'on vous destine... On dit que, d'après le testament du feu roi, vous devez, avant de recevoir la couronne, accepter la main que les états de Portugal, c'est-à-dire le conseil de régence aura choisie pour Votre Majesté.

LA REINE, soupirant.

Oui, vraiment!... Et soupçonne-t-on les intentions des trois régents?

REBOLLEDO.

Il paraîtrait que le duc de Pombal a reçu des sommes immenses du roi de Naples, et le marquis de Lautza de la cour d'Autriche.

LA REINE.

Et le comte de Campo Mayor?

REBOLLEDO.

Lui seul n'est pas encore acheté.

LA REINE, avec satisfaction.

C'est bien!

REBOLLEDO.

On le marchande... Il a eu ce matin une audience secrète avec un envoyé du roi d'Espagne... (Geste d'indignation de la reine.) Et moi qui me rappelle maintenant avoir entendu plus d'une fois dire à Votre Majesté que son rêve était d'être aimée pour elle-même.

LA REINE, soupirant.

Un rêve!... Tu dis vrai... est-ce qu'une reine est jamais aimée?... est-ce que je puis l'être?...

REBOLLEDO, gravement.

M'est-il permis de continuer mon rapport?

LA REINE.

Sans doute!

REBOLLEDO.

Eh bien! j'ai découvert qu'ici, à Lisbonne, un noble Portugais avait l'audace d'adorer Votre Majesté, à en perdre la tête.

LA REINE, souriant.

En vérité!...

REBOLLEDO.

Et vous pouvez me croire!... car ce noble cavalier est peu de mes amis, et m'aurait déjà fait pendre, sans la crainte de compromettre et même de faire arrêter Votre Majesté.

LA REINE, avec émotion.

Ah! don Henrique!...

REBOLLEDO.

Lui-même!... une passion, un amour véritable...

LA REINE, de même.

C'est bien... Je l'éloignerai... ou plutôt, pour reconnaître le dévouement dont il m'a donné tant de preuves, je le nommerai à quelque ambassade.

REBOLLEDO, lentement, et la regardant.

Peut-être mériterait-il mieux que cela!...

LA REINE, vivement.

Tais-toi, tais-toi!... (Avec dignité.) J'ai choisi Rebolledo le bohémien pour m'adresser des rapports et non des conseils!... ce n'est pas quand tout un peuple a les yeux sur moi, au moment de monter sur le trône, qu'il faut écouter des rêves de jeunes fille ou des souvenirs romanesques et impossibles...

REBOLLEDO.

On peut tout, quand on est reine!

LA REINE.

Si je l'étais!... Mais le conseil de régence! et tout ce peuple qui lui obéit...

REBOLLEDO, s'inclinant.

C'est vrai... je conseillerai alors à Votre Majesté de redevenir la Catarina.

LA REINE, étonnée.

Et pourquoi?...

REBOLLEDO.

Elle y gagnerait en autorité; car, alors, elle était maîtresse chez elle... et, quand elle avait dit à Rebolledo, son ministre: J'entends et je veux!... les autres avaient beau murmurer! Rebolledo leur disait: Ce sera... car la Catarina le veut!... (Avec force.) Et c'était!...

LA REINE.

Silence!

REBOLLEDO, continuant.

C'était le bon temps!... mais, depuis que vous êtes redevenue reine, il paraît que ce sont les autres qui parlent comme la Catarina.

LA REINE, sévèrement, et se levant.

Rebolledo!...

REBOLLEDO.

Votre Majesté me paie pour lui dire la vérité... j'ai voulu gagner mes appointements.

LA REINE.

C'est assez!... Laissez-moi!

REBOLLEDO, s'incline et dit à part, en sortant.

C'est égal... Sa Majesté n'est pas fâchée!...

SCÈNE VII.

LA REINE, seule.

RÉCITATIF.

Non, non, fermons l'oreille aux conseils qu'il me donne;
Je connais les devoirs qu'impose la couronne.

CANTABILE.

A toi j'ai recours,
Vierge, ma patronne;
Viens à mon secours,
Et protége, ici, mes amours!
Tout l'éclat du trône
Vaut-il un ami!
Pour moi, la couronne
N'est plus rien sans lui.
A toi j'ai recours, etc.
En vain, dit-on, les reines sont ingrates,
Mon cœur ne l'est pas, je crois!
Mais comment donc forcer trois diplomates
A me laisser maîtresse de mon choix?..

CAVATINE.

Je suis femme, je suis reine;
Il n'est rien que je n'obtienne,
Et je dois, sans peine,
Imposer ma loi souveraine.
Il faudra
Que l'on me craigne et qu'on m'adore;
Car je suis femme, et, mieux encore,
Je suis la Catarina!
Comme elle, avec adresse,
Employons la terreur,
Et soyons la maîtresse
Au moins de notre cœur!
Oui... je suis femme, je suis reine;
Il n'est rien que je n'obtienne, etc.

SCÈNE VIII.

CAMPO MAYOR, LA REINE.

LA REINE.

Qu'est-ce?

CAMPO MAYOR.

J'apporte à Votre Majesté la décision du conseil de régence, au sujet de votre mariage.

LA REINE.

C'est bien... parlez!

CAMPO MAYOR.

Le choix du conseil s'est arrêté sur le prince d'Espagne, et vous savez qu'avant la cérémonie du couronnement, il faut que cette décision soit approuvée par Votre Majesté.

LA REINE, prenant le papier.

Je le sais!... (Elle s'assied à la table de droite et écrit.) Je proposerai seulement un léger changement.

CAMPO MAYOR, s'inclinant.

Très-volontiers.

LA REINE, lui remettant le papier.

Le voici!

CAMPO MAYOR, lisant.

« Le conseil et le peuple de Lisbonne laissent la reine maîtresse absolue de se choisir un époux. » (A part.) O ciel! Et mes engagements avec l'Espagne... (Haut, avec embarras.) Certainement, nous le voudrions, moi et mes collègues; mais le testament de votre auguste père... et surtout les lois du royaume...

LA REINE.

Mais si elles sont exécutées, je fais, dès demain, confisquer tous les biens de vos collègues... car ils ont laissé enlever les diamants de la couronne.

CAMPO MAYOR, vivement.

Et Votre Majesté fera bien!... Ces trésors étaient confiés, à Lisbonne, à leur garde... et ils en étaient responsables... mais moi, absent, en ce moment, pour votre service... je ne suis pas coupable...

LA REINE.

Pas coupable!... N'avez-vous pas reçu dans votre château la Catarina?

CAMPO MAYOR, à part.

O ciel! qui a pu l'instruire!... (Haut.) Je n'en savais rien!

LA REINE.

N'avez-vous pas favorisé son départ, en lui prêtant votre voiture?

CAMPO MAYOR, de même.

Je n'en savais rien.

LA REINE.

D'accord, dit-on, avec votre fille et votre neveu que je vous ordonne d'arrêter!

CAMPO MAYOR, pendant qu'elle écrit.

Mon neveu? c'est possible... je ne dis pas non, d'autant plus que, maintenant, (Montrant les bagues qu'il porte au doigt.) je me rappelle la Brésilienne... (La reine lui remet l'ordre.) Mais ma fille, ça ne se peut pas; je réponds d'elle comme de moi-même. La voici.

LA REINE, à part.

O ciel! Diana!

CAMPO MAYOR, montrant sa fille, qui arrive.

La duchesse de Pombal s'était chargée de la présenter à Votre Majesté... mais je vais moi-même...

LA REINE, à part.

Que faire?... Si sa fille me reconnaît... tout est perdu!...

SCÈNE IX.

DIANA, que CAMPO MAYOR a été chercher au fond du théâtre; LA REINE, assise près de la table à droite, leur tournant le dos et ayant l'air d'écrire. Les dames s'éloignent.

CAMPO MAYOR.

Devant un père qu'on accuse,
Et votre reine que voici!

DIANA, au fond.

La reine! ô ciel!

CAMPO MAYOR.

Sans détour et sans ruse,
Il faut parler!

DIANA tremblante.

Ah! j'ai frémi!

CAMPO MAYOR.

Oubliant vos devoirs de fille et de sujette,
Est-il vrai que chez moi vous ayez, en cachette,
Protégé, secondé, fait évader enfin,
D'accord avec votre cousin,
Ce serpent odieux, cette infâme vipère...
La Catarina?...

DIANA troublée.

Dieu!...

CAMPO MAYOR, avec colère.

Répondrez-vous?



DIANA.

Mon père!

CAMPO MAYOR.

Répondez à Sa Majesté!

DIANA.

Punissez-moi, car c'est la vérité!

ENSEMBLE.

CAMPO MAYOR.

Déshonneur de ma famille!
Je demeure confondu...
C'est par elle, par ma fille,
Qu'à jamais je suis perdu!

DIANA.

Déshonneur de ma famille!
Mon crime vous est connu...
Et c'est, hélas! votre fille,
C'est moi qui vous ai perdu!

LA REINE, à part.

Oui, par l'aveu de sa fille,
Il demeure confondu!...
(Haut.)
De vous, de votre famille,
Le crime est donc reconnu!

CAMPO MAYOR, bas, à sa fille.

Il y va de mes jours, et ma perte est certaine.
Si vous n'obtenez de la reine
Grâce et pardon pour nous tous!

DIANA, tombant à genoux près de la reine, toujours assise, et détournant. la tête.

Ah! j'embrasse vos genoux!
Pitié pour une coupable!
C'est moi, Madame, c'est moi,
Qui voulus soustraire à la loi
Cette infâme, cette misérable...
(Levant les yeux et regardant la reine.)
O ciel!

LA REINE, à voix basse, et près d'elle.

Tais-toi!

DIANA, à part.

Ah! je meurs d'effroi!

LA REINE, de même.

Tais-toi... sur ta tête!... tais-toi!...

ENSEMBLE.

DIANA.

Pour moi, pour mon père,
Je veux, je dois taire
Ce fatal mystère
Qui glace de peur!
Pourtant son visage
Paraît sans nuage...
Je sens le courage
Renaître en mon cœur!

LA REINE, bas à Diana.

Pour toi, pour ton père,
Songe à bien te taire!
A ce prix, espère
Toute ma faveur!
Oui, prudent et sage,
Il craindra l'orage...
Courage!... courage!...
Il tremble de peur!

CAMPO MAYOR.

Dieu! quelle colère!
Et quel air sévère!
Un pareil mystère
Me glace de peur.
Mais, prudent et sage,
Détournons l'orage,
Où tout me présage
Désastre et malheur!

LA REINE, à Campo Mayor.

Quelque motif que chacun d'eux allègue,
Qu'on m'apporte à l'instant cet écrit, je le veux,
Signé par vous et par chaque collègue...
Je pardonne... ou sinon...

CAMPO MAYOR, s'inclinant.

Je remplirai vos vœux...

LA REINE, bas à Diana.

Toi, muette avec tous, tiens-toi bien sur tes gardes,
Pas un mot à ton père, et même à ton cousin...

DIANA.

Don Henrique...

LA REINE, de même.

A ce prix, ton hymen est certain!
Je nomme Sébastien capitaine des gardes,
Toi, ma dame d'honneur... Mais surtout pas un mot!

DIANA, de même.

Ne craignez rien, Madame... on me tûrait plutôt...

ENSEMBLE.

DIANA, gaiement.

Pour moi, pour mon père,
Je saurai me taire...
Un pareil mystère
Ne me fait plus peur!
Oui, son doux langage
Dissipe l'orage,
Et tout me présage
Espoir et bonheur!

LA REINE.

Pour toi, pour ton pere,
Promets de te taire...
A ce prix, espère
Toute ma faveur!
Oui, prudente et sage,
Je tiens un otage...
Courage!... courage!...
Je vois le bonheur!...

CAMPO MAYOR.

Craignons sa colère,
Et pour mieux lui plaire,
Sachons satisfaire
Le vœu de son cœur...
Oui, prudent et sage, etc.

(Campo Mayor sort par le fond.)

LA REINE, prête à partir, à Diana.

Toi, n'oublie pas mes recommandations...

DIANA, s'inclinant, avec respect.

Oui, Madame!... (Apercevant don Henrique.) Ah! mon Dieu!

SCÈNE X.

DON HENRIQUE, LA REINE, DIANA.

DON HENRIQUE entre vivement, aperçoit la reine qui allait sortir, et qui recule en le voyant. Il court à elle.

Ah! qu'ai-je vu?... Malheureuse!... comment te trouves-tu ici, au palais... dans les appartements de la reine?...

DIANA, passant près de lui pour le faire taire.

Mon cousin!...

LA REINE, la retenant.

Silence!

DON HENRIQUE, avec chaleur, à la reine.

Ou plutôt, je devais m'y attendre... dès que ton complice y était... tu ne devais pas être loin... vous ne pouvez marcher l'un sans l'autre!...

DIANA, avec effroi.

Oser parler ainsi!...

DON HENRIQUE.

Oh! et elle m'entendra!

LA REINE, avec dignité.

Monsieur!

DON HENRIQUE.

Tu as beau prendre ton air imposant... je ne te laisse pas partir que tu ne m'aies dit où je pourrai, aujourd'hui même, te retrouver et te revoir!...

DIANA, à Henrique.

Y pensez-vous?

DON HENRIQUE, à Diana, avec exaltation.

Oui!... oui! je ne peux vivre sans elle!... c'est plus fort que moi!

DIANA, à part, avec désespoir.

Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!...

DON HENRIQUE.

Non pas que je sois sa dupe et que je ne devine ses ruses...

DIANA, voulant le faire taire.

Par exemple!...

DON HENRIQUE, continuant.

Je vois où son infernale coquetterie, où ses artifices veulent m'amener.

DIANA, joignant les mains.

Mon cousin!... au nom du ciel!

DON HENRIQUE.

N'importe!... puisqu'il n'y a pas d'autre moyen d'être à elle... j'y suis décidé... je m'y résigne... je l'épouse.

DIANA, s'appuyant sur un fauteuil.

Vous! grand Dieu! (Elle rencontre un regard de la reine, qui lui fait signe de se taire.)

DON HENRIQUE, à la reine, montrant Diana.

Vous le voyez!... d'horreur elle est toute tremblante!... (Courant à Diana.) Je conçois votre colère, votre indignation... mais rassurez-vous, ma cousine... je ne flétrirai ni mon nom, ni mes aïeux... je m'en irai... je me ferai passer pour mort... je le serai en effet pour ma famille, pour le monde entier... et quant à ma fortune, je vous la laisse, ma cousine, pour épouser Sébastien.

LA REINE, avec émotion.

En vérité!...

DON HENRIQUE, avec amour et colère.

Oui... à tous les biens de la terre je préfère le bonheur, non l'infamie d'être à toi!...

DIANA, passant entre eux deux, et lui mettant la main sur la bouche.

Ah! c'est trop fort.

LA REINE, retenant Diana.

Silence!... (Bas, à don Henrique.) Adieu!

DON HENRIQUE, toujours retenu par Diana et parlant à la reine.

A condition que je te reverrai!...

LA REINE, s'éloignant toujours.

Je te le promets!...

DON HENRIQUE, de même.

Quand cela?...

LA REINE, de même.

Aujourd'hui!

DON HENRIQUE, de même.

En quel lieu?...

LA REINE, s'enfuyant par le fond.

Ici même!... (Elle disparaît.)

DON HENRIQUE, se débattant avec sa cousine, qui le retient toujours.

Ici, dit-elle!... ah! ce n'est pas possible! elle me trompe encore, et pour plus de sûreté...

DIANA.

Que voulez-vous faire?

DON HENRIQUE.

La suivre!... l'enlever.

DIANA, hors d'elle-même.

Et vous perdre à jamais.

DON HENRIQUE.

N'importe... Ciel!... mon oncle! (Il veut sortir par le fond; une *compagnie*, commandée par don Sébastien, entre par la droite.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CAMPO MAYOR, DON SÉBASTIEN.

CAMPO MAYOR, à don Sébastien.

Arrêtez ce gentilhomme!

DON SÉBASTIEN.

Lui, mon ami?

CAMPO MAYOR.

Votre épée, Monsieur, votre épée!

DON HENRIQUE.

Et de quel droit, mon oncle?

CAMPO MAYOR.

Par l'ordre de Sa Majesté, qui a daigné me charger de m'assurer de votre personne.

DON HENRIQUE, remettant son épée à don Sébastien.

Tiens, mon ami! (A Campo Mayor.) Mais il y a erreur!

CAMPO MAYOR.

Non, Monsieur; je ne me trompe jamais!...

DON SÉBASTIEN, à Campo Mayor.

Qu'a-t-il fait, de grâce?...

DON HENRIQUE.

Et de quoi m'accuse-t-on?

CAMPO MAYOR.

Du crime de lèse-majesté.

DIANA, à part.

Là! j'en étais sûre!

CAMPO MAYOR.

D'outrages envers la reine!...

DON HENRIQUE.

La reine!... je ne l'ai pas encore vue!

DIANA, à part.

Il croit cela!

CAMPO MAYOR.

Et de plus, de complicité avec cette indigne, cette infâme...

DIANA, vivement.

Mon père, taisez-vous!

CAMPO MAYOR, élevant la voix.

Et pourquoi donc me taire!... Cette infâme Catarina!

DON HENRIQUE.

O ciel!...

CAMPO MAYOR.

Pour cela, Monsieur, vous ne pouvez le nier... Ma fille le sait trop bien... et moi aussi... (Lui montrant la bague qu'il a au doigt.) C'est-à-dire... non, non... nous ne savons rien... et je vous prie de ne pas nous compromettre, quand vous serez confronté avec elle... ce qui ne peut tarder...

DON HENRIQUE, avec effroi.

Comment cela?

CAMPO MAYOR.

On est sur sa trace... car elle a osé pénétrer, dit-on, jusqu'en ce palais... et maintenant, sans doute, elle est arrêtée.

DON HENRIQUE.

Ah! voilà ce que je craignais!

DON SÉBASTIEN.

Que dit-il?... C'était donc vrai?

DIANA.

Eh! mon Dieu oui.

DON HENRIQUE.

Je cours aux pieds de la reine, lui demander grâce... non pas pour moi, mais pour elle! (La marche commence en dehors.)

CAMPO MAYOR.

Écoutez... écoutez!... c'est la reine qui se rend à la salle du trône... (Regardant par la fenêtre.) Oui, voici le cortége... la maison militaire... les grands officiers!... (Il fait signe aux soldats d'emmener don Henrique, ceux-ci descendent et l'entourent.)

FINAL.

DIANA.

Entendez-vous cette marche guerrière,
Les clairons et les cris joyeux?
Je vois briller la royale bannière;
La reine se rend en ces lieux!

DON HENRIQUE.

Moi, captif, quand il faut qu'ici je la délivre!

DON SÉBASTIEN.

La reine, en ta faveur, plus tard pardonnera;
Mais son ordre est formel, ami, je dois le suivre.

ENSEMBLE.

DON HENRIQUE.

Sainte Vierge, à qui j'ai recours,

Peu m'importent mes jours!
Pour protéger les siens,
Prenez les miens!

DIANA, à don Henrique.

Ne craignez rien de lui,
Car, pour vous, mon ami
Sera votre soutien,
Votre gardien!

DON SÉBASTIEN.

A regret, j'obéis,
Mais ce sont vos amis
Qui seront vos soutiens
Et vos gardiens!

DON HENRIQUE.

O vous! qui lisez dans mon cœur
Et mon amour et ma terreur,
Sauvez Catarina!
Protégez-la!

DIANA ET DON SÉBASTIEN, à don Henrique.

Allons, allons, il faut partir!
Éloignez-vous, il vont venir.
Je les entends déjà,
Et les voilà!

CAMPO MAYOR.

La reine va venir;
Allons, il faut partir!

(Don Henrique sort avec les gardes, Campo Mayor et don Sébastien, pendant que le cortége commence à paraître.)

SCÈNE XII.

Le peuple se précipite par la galerie du fond et descend sur le théâtre; un instant après, les rideaux du fond s'ouvrent. On voit LA REINE sur son trône, avec le manteau royal, le sceptre, la couronne, et resplendissante de diamants. Elle est entourée de ses ministres et des principaux corps de l'État. A gauche CAMPO MAYOR et les membres du conseil de régence; à droite, REBOLLEDO.

CHŒUR.

Vive, vive notre reine!
Notre jeune souveraine,

Qui d'avance nous enchaîne
Par sa grâce et sa beauté.

LA REINE, du haut du trône.

Peuple et nobles seigneurs, le conseil de régence
Qui remet dans mes mains le sceptre de vos rois,
M'invite à proclamer un époux de mon choix;
Mais, avant tout, je sais quel est, de la puissance,
Le plus noble attribut... la justice, et je dois,
D'abord, la rendre à tous...

(Elle descend du trône. — A Campo Mayor.)

Comte, que l'on amène
Votre neveu.

CAMPO MAYOR.

Madame, il n'est plus mon parent,
Après un pareil crime, il n'est plus de mon sang!

(Don Henrique paraît, amené par don Sébastien et quelques soldats. Il s'incline devant la reine.)

Grâce, ma souveraine!
Grâce, non pas pour moi... mais pour Catari...

(Il lève les yeux, regarde la reine, et reste frappé de surprise.)

Dieux!

DON SÉBASTIEN, de même.

O ciel!...

DIANA.

Silence! tous les deux!

LA REINE, se retournant vers Campo Mayor et les grands de l'État

Puisqu'on me laisse
Reine et maîtresse
De ma tendresse,
Au lieu de prendre, aux yeux de tous,
Un étranger pour mon époux,
Parmi vous, je l'ai choisi,
Nobles seigneurs; et le voici!

(Elle désigne don Henrique.)

DON HENRIQUE, tombant à ses pieds.

Ah!...

CHŒUR.

Vive, vive notre reine!
Notre jeune souveraine,
Qui d'avance nous enchaîne
Par sa grâce et sa beauté.

LA REINE, qui pendant le chœur avait fait signe à Rebolledo de tout expliquer à don Henrique, s'approche de celui-ci, l'amène sur le devant du théâtre, et lui dit à demi voix :

Eh bien! Catarina ne vous avait-elle pas prédit que vous l'épouseriez?

DON HENRIQUE, de même.

Quoi! tout ce qu'on vient de me dire, Catarina... mon bonheur, sa tendresse, tout cela est véritable?...

LA REINE, souriant.

Oui!... (Lui montrant les diamants qui brillent sur son front.) Il n'y a que cela de faux!

REPRISE DU CHŒUR.

Vive, vive notre reine, etc.

FIN DE LES DIAMANTS DE LA COURONNE.

TABLE DES MATIÈRES

DU SEPTIÈME VOLUME

Le Domino Noir. 1
Le Fidèle Berger. 95
La Reine d'un Jour. 179
Les Diamants de la Couronne. 263

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT



PRINT YOUR NAME	SIGNATURE	DATE (STAMP)

